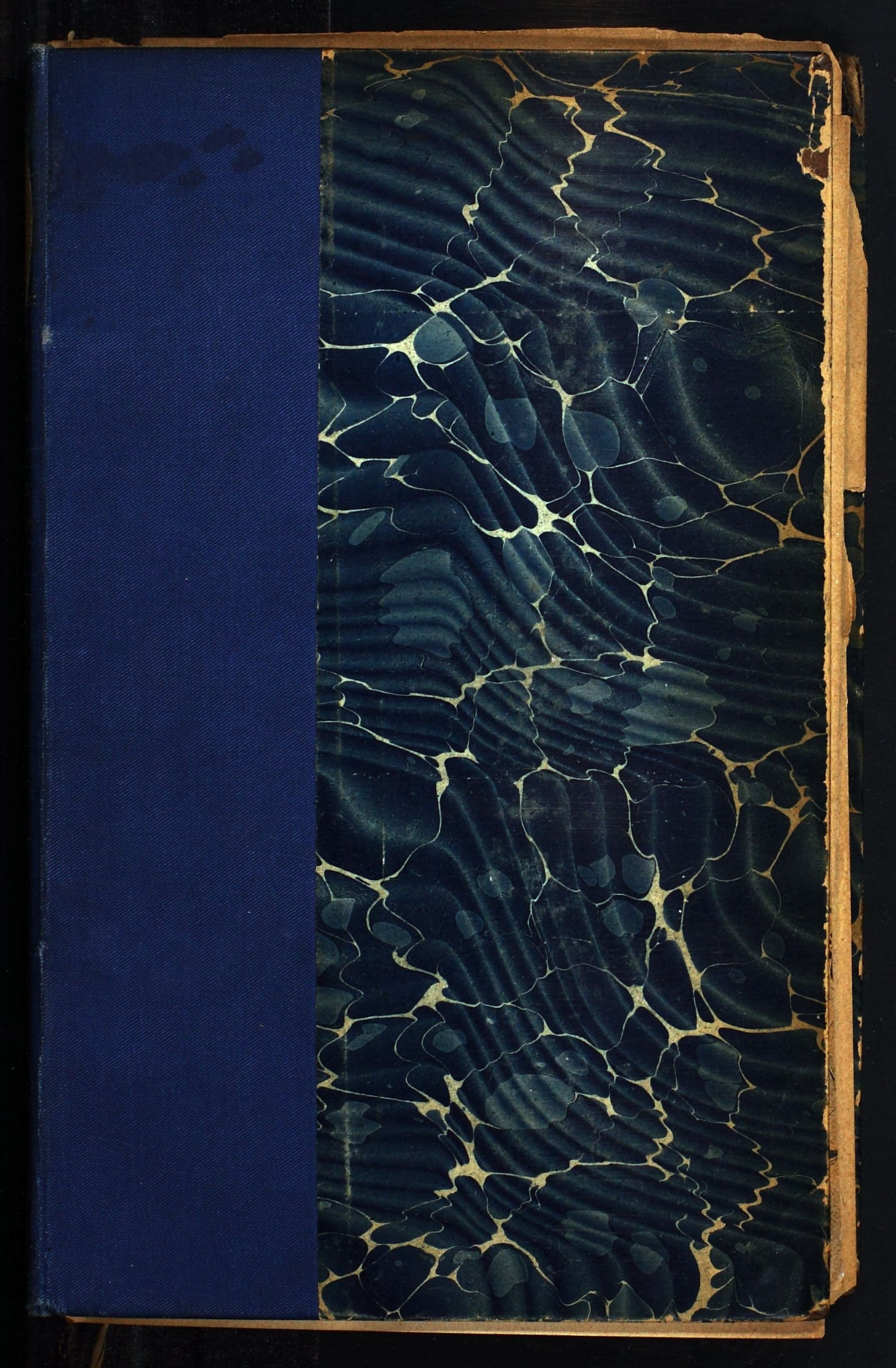
P. DESCHAMPS

DE PARIS AU …LEIL DE MINUIT



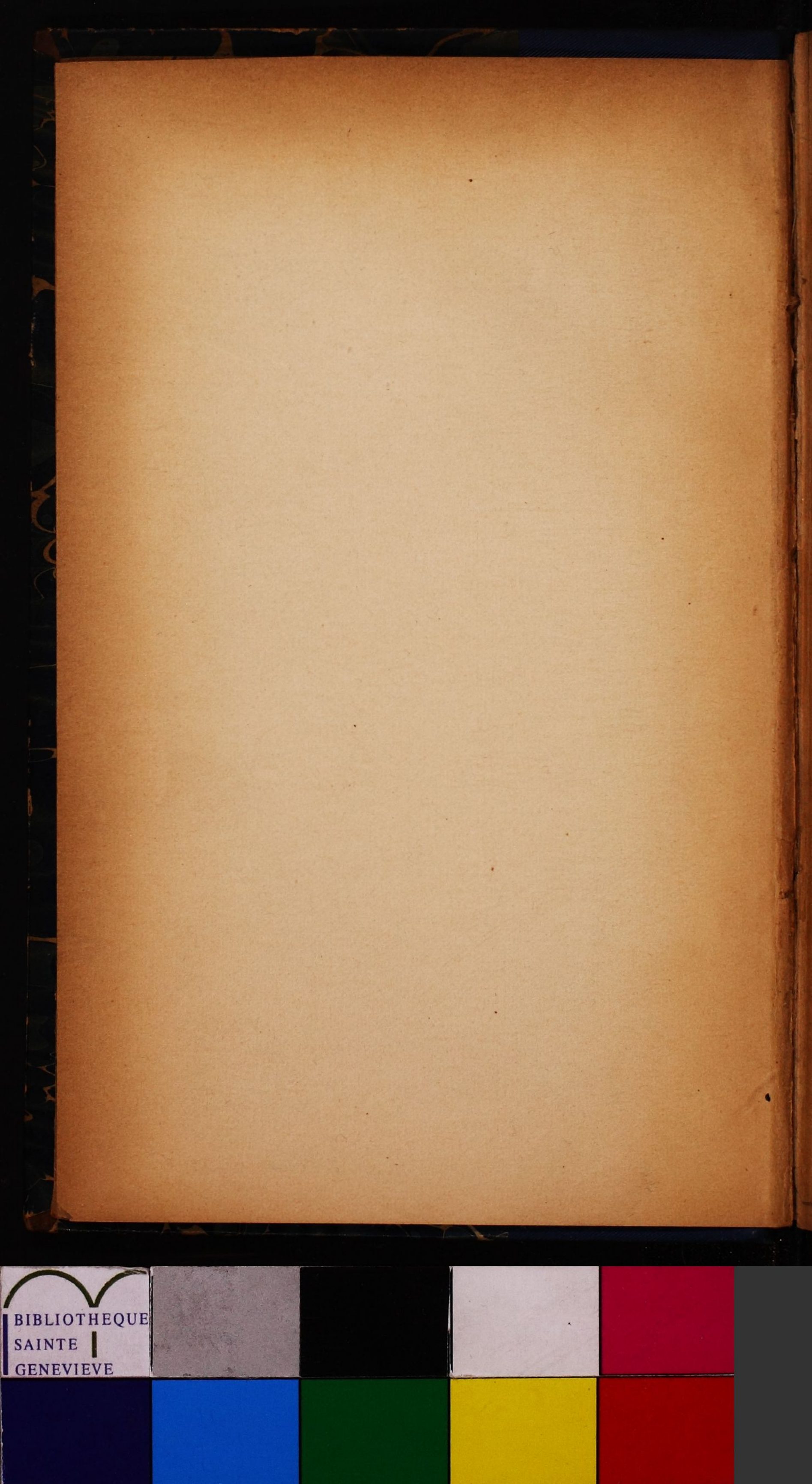
FLAMMARION VAILLANT










BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

DE PARIS

AU

SOLEIL DE MINUIT



PHILIPPE DESCHAMPS

DE PARIS

AU

SOLEIL DE MINUIT



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1898

A MES LECTEURS

Après avoir parcouru la France en tous sens, visité la Suisse, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, l'Angleterre, la Russie, la Pologne, l'Allemagne, la Bohême, la Roumanie, la Serbie, le Montenegro, la Bulgarie, l'Autriche, la Hongrie, la Turquie d'Europe et d'Asie, la Grèce, Corfou, la Sicile, la Corse, Malte, Gibraltar, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie, la Tripolitaine, l'Egypte, la Syrie, la Palestine, la Nubie, l'Espagne, l'Italie, Chypre, le Portugal, l'Amérique du Nord et le Canada, il ne me restait plus, pour terminer l'Europe, qu'à connaître le Danemark, la Suède et la Norvège.

— Tu vas partir au Cap-Nord, me dit un de mes amis ; tu ne crains donc pas d'être inquiété dans ces contrées lointaines ?

Eh bien ! chers lecteurs, qui parcourrez ce récit de voyage, rassurez-vous !

On va maintenant de Paris au Cap-Nord, — situé approximativement de Paris à la même distance qu'Assouan, première cataracte du Nil, soit environ douze cents lieues, — avec plus de sécurité que de

Paris à Chantilly. D'abord on n'est pas exposé à y rencontrer des bonneteurs qui dévalisent les voyageurs avec un aplomb imperturbable. De plus, le confort appréciable des chemins de fer atténue les fatigues journalières du voyage ; en Norvège, comme dans bien d'autres pays, les chemins de fer sont construits pour les voyageurs; en France, ce sont les voyageurs qui sont faits pour les chemins de fer.

Cela dit, je vais tâcher de narrer du mieux possible les impressions que j'ai ressenties pendant mes pérégrinations à travers le Danemark, la Suède, la Norvège et l'Allemagne.

Partir seul de Paris, pour faire un aussi long voyage, ce n'est pas chose agréable ; trouver des amis qui consentent à vous accompagner pendant les cinquante jours que dure le voyage, ce n'est pas chose facile.

Aussi rien de mieux que de se faire inscrire à une agence de voyages, et la plus sérieuse est, sans contredit, l'Agence Lubin, créée par M. Lubin père en 1874.

Est-il, en effet, une manière de voyager plus pratique, aussi agréable, et surtout plus économique? Je ne le crois pas.

Pas de bagages à traîner, pas d'hôtels à chercher, pas de commissionnaires à se préoccuper, pas de billets à prendre, pas de notes à régler, pas

de guide à payer ; dans ces conditions, on n'a qu'à se laisser vivre. Voyager ainsi, c'est l'idéal !

M. Lubin fils, homme fort aimable, ayant surtout souci du bien-être de ses voyageurs, est désigné pour nous servir de cicerone dans le cours de notre voyage à travers la Scandinavie.

J'ai accompli plusieurs voyages par l'intermédiaire de l'agence Lubin, et je lui décerne ici un satisfecit.

Au lecteur qui ouvre un livre paisiblement au coin du feu ou sous la tonnelle, en famille ou dans la solitude, à la promenade, aux heures de loisir, pour se distraire, pour s'instruire en cherchant l'inconnu et non pas les fautes échappées à l'auteur, je recommande mon *Soleil de minuit* ; à l'homme pour qui les jours se suivent et se ressemblent, j'offre ce récit de voyage dont les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Aux critiques indulgents, aux chers compagnons de route je dédie ces pages, pour leur laisser un souvenir du charmant voyage accompli ensemble.

PHILIPPE DESCHAMPS.

DE PARIS AU SOLEIL DE MINUIT

Juin 1896.

DÉPART PAR L'EXPRESS.

Le 6 juin 1896, par l'express du soir, la caravane Lubin, composée de dix-sept personnes, Parisiens pour la plupart, quittait Paris, s'exilant pour cinquante jours.

Les amis qui nous accompagnent nous serrent la main, nous souhaitant bon voyage. Le coup de sifflet retentit sous le hall vitré de la gare du Nord, et le train s'ébranle.

Le voici commencé, ce voyage résolu depuis deux mois et préparé avec tant de soins par l'Agence Lubin. Nous sommes dispos pour aborder l'inconnu et les aventures, s'il s'en rencontre.

Erquelines ! quinze minutes d'arrêt : c'est la douane belge.

A quatre heures du matin, le garçon du wagon-lit nous réveille. C'est Herbesthal ! frontière allemande, visite de la douane. Les soldats aux casques pointus, que nous apercevons à travers les vitres, viennent de prononcer ces mots avec une dureté qui nous indique que nous sommes en Allemagne.

La visite de la douane s'effectue sans difficulté, et, après vingt minutes d'arrêt, le train reprend sa marche vers Cologne ; nouvel arrêt à Aachen (Aix-la-Chapelle) où repose Charlemagne. Une heure après, à sept heures, nous entrions en gare de Cologne.

COLOGNE (300.000 hab.) place forte de 1re classe, située sur le Rhin, et l'une des villes les plus importantes de l'Allemagne.

Son nom vient de *Colonia Agrippina*, parce qu'Agrippine, fille de Germanicus et mère de Néron, y était née. En 475, les Francs en chassèrent les Germains ; leurs rois s'y fixèrent jusqu'à Charlemagne, qui lui préféra Aix-la-Chapelle. En 949, Othon le Grand déclara Cologne ville impériale. Les Français s'emparèrent de Cologne en 1795. Elle devint en 1801 chef-lieu d'un arrondissement jusqu'en 1814. En 1815, elle passa sous la domination prussienne.

On passe le Rhin sur un pont de bateaux et aussi sur un beau pont tubulaire, achevé depuis 1859.

A Cologne, comme dans les principales villes d'Allemagne, la gare a été reconstruite. Elle est vaste et spacieuse comme celles de Berlin, de Hambourg, de Francfort, d'Ulm, d'Augsbourg et de Stuttgard ; les passages souterrains permettent aux voyageurs de s'écouler, de se diviser, de s'entrecroiser, sans crainte d'être écrasés. Nous traversons la grande voûte souterraine, toute reluisante sous ses briques vernissées. A la sortie, la cathédrale avec sa flèche élancée se dresse majestueusement devant nous.

Après avoir déposé nos valises à l'hôtel, nous traversons la place et pénétrons dans la vieille basilique.

L'orgueil de Cologne, c'est sa *Cathédrale*, qui est le plus vaste monument de l'architecture ogivale. L'édifice mesure 140 mètres dans sa longueur. On y travailla depuis 1248 jusqu'au temps de la Réforme. Sa construction fut interrompue pendant plus de trois siècles et demi, et le monument était menacé de tomber en ruines quand on a entrepris de l'achever.

Les deux tours ont 156 mètres de haut, ce sont les plus hautes du monde. Le trésor a été en partie dépouillé de ses richesses. Il renferme encore une croix romane du XIIe siècle, la châsse de Saint Engelbert, de belles pièces d'orfèvrerie, de riches habits sacerdotaux, etc.

Quels instants délicieux nous avons passés sous ces voûtes de pierre ! Quelle envolée de l'âme, à travers ces ogives et ces vitraux remarquables où se tamise la lumière ! Partout des fidèles qui se recueillent, des fervents qui prient, des touristes qui admirent.

Ici la châsse où sont renfermés les débris de sainte Ursule et des onze mille vierges de Cologne ; plus loin les reliques de saint Géréon, un inconnu pour moi,

Après le sacré, le profane; à notre sortie de l'église nous allons voir les magasins des Jean-Marie Farina.

Nous nous acheminons ensuite vers le grand pont métallique qui traverse le Rhin. Il est enchevêtré de puissantes armatures de fer. Vu de loin, ce pont monumental est d'un bel aspect.

On y a placé deux grandes statues, celle de Frédéric-Guillaume IV regardant Cologne, celle de Guillaume I[er] faisant face à Deutz.

Le Rhin a environ 400 mètres de large; il coule à pleins bords et vient se briser contre les amarres des bateaux. Ses eaux, d'un jaune sombre, forment un remous. Dans les airs, la flèche de la cathédrale, et la silhouette de l'église Sainte-Catherine. En revenant vers la ville, nous coudoyons des officiers ; ils sont forts et grands. Leurs tuniques blanches tranchent sur leur barbe blonde. D'un pas cadencé ils se dirigent vers le Rhin.

Après une promenade à travers les rues principales, c'est le déjeuner à l'hôtel.

A une heure, départ pour Hambourg, nous emportons de la ville de Cologne et de sa cathédrale incomparable un bon souvenir.

Arrêt à Dusseldorf, ville industrielle, où règne une grande activité ; ensuite à Brême, et le soir, après avoir franchi les 940 kilomètres qui séparent Paris de Hambourg, nous arrivons dans cette grande ville, réputée pour son port et pour ses cigares de la Havane.

A la gare, Rist, le guide norvégien de l'agence Lubin reçoit la caravane.

L'arrivée à Hambourg est véritablement grandiose. La vue de la ville donne tout de suite l'idée de sa puissance. C'est d'ailleurs le port le plus considérable de l'Europe, et aucune description ne peut rendre l'impression première que l'on ressent à la vue de cette forêt de mâts, de cette multitude de navires, de ces géants des mers ballottés par les flots de l'Elbe.

Quand je dis « le port » de Hambourg, je devrais dire les ports, car les quais, les canaux, les baies se développent sur une longueur de plus de cinq kilomètres, avec un labyrinthe de bassins, de docks et de quartiers maritimes qui constituent une masse étonnante, imposante.

De nombreuses îles, très vastes, obstruent le cours de l'Elbe, dont les eaux sont très profondes, puisque les navires des plus grands tonnages y entrent presque à toute heure. Et pourtant la mer est à trois heures de chemin de fer et, pour gagner le large, les steamers mettent plus d'une demi-journée !

L'intérieur de la ville est aussi vaste et aussi pittoresque. Partout des parcs et des jardins, artistement dessinés, avec des attributs maritimes du plus joli effet.

Les Hambourgeois sont fiers de leur pays, et cela se voit. Ils ont conscience de leur importance et contemplent avec orgueil les pavillons (rouge, blanc et noir) qui — c'est le cas de le dire — couvrent tant de marchandises.

Hambourg est trente fois plus grand que Marseille, cinquante fois plus que le Havre. Londres, Liverpool, Edimbourg, et même New-York ne peuvent rivaliser sous aucun rapport avec ses flottes. On ne peut que regarder et admirer.

Hambourg, 950 k. de Paris, a maintenant une population de 570.000 habitants ; c'est une des trois villes libres hanséatiques. Charlemagne la fonda sur la rive droite de l'Elbe ; depuis 1815 elle est restée ville libre. L'hôtel choisi par l'agence Lubin est situé sur les bords du bassin de l'Alster, à côté des belles promenades. On se croirait à Genève. Le soir, l'azur pâle de l'électricité sur les quais fait, avec l'or bruni des becs de gaz, un cadre étincelant.

Hambourg fonda, dans le XIIIe siècle, la célèbre ligue hanséatique. C'est surtout depuis la découverte de l'Amérique qu'elle a acquis une importance considérable. Après la bataille de Lübeck, le 19 novembre 1806, le maréchal Mortier occupa militairement Hambourg ; toutefois les troupes françaises évacuèrent la ville à la paix de Tilsitt. Le 13 décembre 1810, Hambourg fut réunie à l'empire français et devint le chef-lieu du vaste département des *Bouches-de-l'Elbe*. Le 31 mars 1813, le maréchal Davoust, prince d'Echmühl, et le général Vandamme, y firent leur entrée et y établirent leur quartier-général. Des travaux de défense improvisés avec autant de vigueur que de rapidité rendirent la place imprenable aux armées alliées. Elle était restée, depuis

1815, ville libre, et avait conservé son ancienne forme républicaine de gouvernement. Le 1er octobre 1888, elle a été réunie à l'unité douanière allemande.

Le lendemain, dès neuf heures, les voitures nous attendent pour faire l'excursion des promenades qui occupent l'emplacement des anciens remparts.

Tout autour du bassin de l'Alster, des villas, qui disparaissent sous les ombrages, se sont élevées. La diversité de leurs formes et de leurs styles fait un ensemble des plus gracieux. Des lilas et des aubépines en fleurs s'exhalent des odeurs suaves qui parfument l'air. La ville est tout ensoleillée. De tous côtés ce sont des cottages construits au milieu des prairies, de parcs qui viennent toucher aux flots. Au centre même de la grande cité, c'est le repos paisible de la campagne.

Un petit vapeur affrété par M. Lubin, et portant pavillon français, nous fait parcourir les cinq grands bassins de l'immense port de Hambourg, où sont rangés avec symétrie environ douze cents navires de différentes nations. Parmi les divers pavillons qui flottent, celui de la France fait défaut.

Pour ce nouveau port, la ville a voté 182 millions. Hambourg a pris depuis dix ans une importance considérable. 400 navires y trouvent abri, les docks sont habités par 20.000 personnes, la flotte se compose de 331 bateaux à vapeur et de 276 bateaux à voiles ; il rentre dans le roi des ports 7524 bateaux. L'animation du port marchand est d'une activité prodigieuse. Que sont nos ports de France comparés à celui de Hambourg ?

Cette cité commerçante n'a de rivale, sur le continent, qu'Anvers.

De tous côtés la France maritime est battue en brèche par l'Allemagne et par l'Angleterre ; la situation s'aggrave tous les jours, et l'avenir est gros d'inquiétudes pour nos enfants. Que feront-ils ?

Il y a 20 ans, Anvers était visité par un grand nombre de navires français, nos voiliers touchaient Anvers. Nos compagnies françaises ainsi que nos courtiers ont abandonné Anvers, laissant les Allemands s'emparer du trafic. Sur 23 maisons d'armement 7 sont allemandes ; sur 74 maisons de commission qui existent, les 23 allemandes y font des affaires très florissantes, les Français ne sont

à la tête d'aucune des grandes maisons, et, chose incroyable, les Cies françaises de navigation y sont représentées par des Allemands, par des Anglais.

Anvers compte dans sa population plus de 20.000 Allemands, et combien de Français? devinez... à peine 1500.

Voilà notre situation à Anvers, hélas ! comme partout ailleurs, comparée à celle de nos redoutables ennemis, les Allemands et les Anglais.

Industriels et négociants français, allez-vous enfin vous décider à entreprendre la lutte contre cette concurrence qui menace de nous envahir en France, dans nos colonies et partout ? Il est temps de sortir de votre sommeil léthargique !

On parle beaucoup du danger allemand. Il n'a jamais été plus sérieux, plus aigu sur le terrain commercial, industriel et maritime.

Bien que Hambourg possède actuellement douze bassins et de nombreux mouillages le long des pieux plantés en pleine rivière, l'encombrement est tel que tous les navires ne peuvent y trouver place. Aussi vient-on de décider la création de douze nouveaux *ducs d'Albe* (ou mouillages) au milieu du plus grand bassin, pour recevoir l'excédent des arrivants. Enfin, le Sénat est saisi d'un projet de vaste agrandissement du port lui-même. On creuserait trois bassins nouveaux dont le principal aurait une largeur de 200 mètres à l'entrée et de 240 mètres au fond et coûterait la bagatelle de 13 millions. On s'explique cette insuffisance progressive des bassins quand on remarque que Hambourg, qui recevait 6.189 navires en 1882 et 8.079 en 1889, en a reçu en 1895 plus de 9.500, — et il faut ajouter que la longueur et la jauge des navires se sont également accrues. Ainsi, de 3 millions de tonnes en 1882, la jauge s'est élevée à près de 7 millions de tonnes en 1895.

Mais les entrées à Hambourg par la batellerie ont encore augmenté plus que par la mer. Il était venu par l'Elbe supérieure 1.435.000 tonnes en 1882 et ce chiffre est dépassé en 1895 de 3 millions, ainsi que le constatent les statistiques recueillies par le consulat général de France à Hambourg.

Nous restons en somme dans la période de dépression qui a coïncidé avec l'application du nouveau régime

douanier, et qui a été caractérisée par une diminution de 1.400 millions sur notre commerce spécial entre l'année 1891, et la moins avantagée de la période quinquennale, 1894.

En 1896, nos échanges se sont élevés à 7.200 millions, soit une augmentation de 106 millions sur l'exercice précédent, répartie pour plus des deux tiers sur la colonne des importations, et pour moins d'un tiers sur celle des exportations.

Les pays qui ont le plus développé leurs achats chez nous l'an dernier, par rapport à 1895, sont l'Angleterre et la Suisse ; les Etats-Unis, au contraire, ont sensiblement restreint leur clientèle. L'Espagne et la République Argentine ont accru leurs expéditions sur notre territoire, tandis que diminuaient celles de la Chine et, ce qui est un fort mauvais signe, celles de l'Algérie.

C'est la décadence ininterrompue de notre marine marchande. Pour nos propres échanges dans le monde, notre pavillon joue un rôle de plus en plus restreint.

Nos ports se ressentent naturellement de cette situation ; seul Marseille progresse lentement, gagnant moins de 200.000 tonnes sur 1891 ; par contre, le Havre perd 500.000 et Bordeaux et Dunkerque respectivement 200.000 et 250.000 tonnes.

Il y a là des symptômes graves auxquels il convient de s'arrêter, en présence des progrès incessants de nos rivaux, de l'Allemagne entre autres, qui dépasse 10 milliards d'affaires, et de la croissance des grands ports étrangers : Hambourg, Anvers, Rotterdam, Gênes.

L'Allemagne voit son chiffre d'exportation augmenter dans des proportions considérables. Hambourg seul, comme exportation, atteint 2 milliards, l'Angleterre exporte pour 6 milliards.

M. de Bismark a dit un jour ces mots redoutables : « Nous infligerons à la France un Sedan commercial. »

L'ancien Chancelier a été précipité du pouvoir par la volonté impérieuse de Guillaume II et il achève de vieillir en maudissant l'ingratitude de son maître ; mais ses idées de lutte sont restées derrière lui, à Berlin, et l'Empereur songe à réaliser le rêve conçu par celui qu'il a brisé.

L'Allemagne aspire à des victoires sur le terrain

économique. Elle contemple avec orgueil les succès qu'elle a remportés déjà sur de nombreux points du globe, et qui lui apparaissent comme les présages d'une fortune plus haute.

La campagne entreprise autrefois pour l'Alsace-Lorraine est reprise par les Allemands au sujet de nos départements du Nord ?

On nous menace de nous prendre la partie française des Flandres et de nous arracher ce qui nous reste de la Lorraine.

En prévision de cela, les écrivains allemands écrivent déjà les noms de nos villes dans leur idiome. Dunkerque s'appelle Dünkirchen, Boulogne Boonem, Saint-Omer Sint-Omaars, Calais Kales, Lille Rijssel, Cambrai Kamereyk.

Des journaux flamands sont créés, avec un programme nettement favorable à l'Allemagne. Ils disent que la France n'a plus aucun avenir, que la race française a terminé son rôle dans le monde, et qu'il faut tourner les yeux vers l'Allemagne qui est le siège de la science, où règne la parenté littéraire avec leur langue.

***

Dans ce travail d'envahissement allemand, Anvers est en première ligne.

Les maisons de banque, le commerce, l'industrie sont de plus en plus dans les mains allemandes. Le tonnage des navires portant le pavillon allemand et venant dans le port a décuplé depuis quelques années.

Les commis sont presque tous allemands, s'insinuant petit à petit, se faisant humbles au début, puis finissant par déclarer, comme Tartufe, qu'ils sont les maîtres du logis et qu'ils le feront connaître.

Actuellement le danger n'est pas imminent, mais il apparaît à l'horizon. Le comprendra-t-on à temps à Saint-Pétersbourg, à Londres et à Paris ?

A l'Ouest du port de Hambourg, du côté de l'Elbe, un rideau de cordages et de mâts voile le ciel. Partout c'est la fumée noire des navires en partance, des steamers qui annoncent, par des coups de sifflets, leur arrivée d'Amérique, de Chine ou d'Australie. Plus loin, nous passons sous des ponts métalliques en forme de 8, cou-

chés côte à côte sur le fleuve, étendus sur d'immenses piles jetées en plein courant. La voie ferrée de Hambourg passe d'un côté, les piétons, de l'autre.

Hambourg, ancien port libre, est une ville moderne très intéressante à visiter. En partie détruite, en 1842, par un incendie qui dura trois jours, elle fut, grâce à ses immenses ressources, promptement rebâtie. Sur l'emplacement des 1.992 maisons brûlées et des 61 rues qui disparurent, de nouveaux quartiers, dotés de grandes constructions, se sont édifiés.

Bien des capitales pourraient envier le bassin de l'Alster, entouré de ses magnifiques quartiers modernes.

Pour un touriste qui veut passer quelques jours de vacances, Hambourg mérite bien le voyage ; de Paris, vingt heures environ de chemin de fer, avec Aix-la-Chapelle et Cologne pour haltes.

La ville est coupée par des canaux ; les vieilles constructions sur pilotis rappellent la Hollande.

Nous rentrons à l'hôtel par Altona (*trop près*), nom donné par les Hambourgeois qui voulurent ainsi protester contre la construction d'une ville commencée par les Allemands, trop près de la leur.

Les servantes, aux allures bourgeoises, aux bonnets microscopiques posés sur les chevelures blondes, ont un air gracieux.

Malgré le plaisir que nous procurait le séjour de Hambourg, il nous fallut partir de bonne heure le lendemain matin.

Le programme d'un voyage est arrêté à l'avance, jour par jour, heure par heure ; pour la satisfaction de tous il est nécessaire que tout s'accomplisse méthodiquement, et, sous ce rapport, notre aimable cicerone, M. Lubin fils, a été d'une précision parfaite.

Le mardi matin, 9 juin, départ pour Kiel et embarquement pour Korsör.

DE KIEL A COPENHAGUE

Kiel est le principal port militaire de l'Allemagne. Le canal de la Baltique, inauguré en 1895, a 107 kilomètres de long. La baie s'avance à 15 kilomètres dans les terres, sur une largeur de 4 kilomètres. Au fond de cet entonnoir, le grand port militaire, qui se trouve ainsi à l'abri de toute surprise, les arsenaux et chantiers emploient 4.500 ouvriers. La profondeur des eaux permet aux plus grands navires d'y faire facilement leurs évolutions. Au milieu du bassin, le *Hohenzollern*, avec le pavillon de Guillaume II, flotte majestueusement, attendant son auguste voyageur qui doit, sous peu de jours, partir pour la Norvège, qu'il vient visiter chaque année.

Le château de Kiel, bâti au 13e siècle par le comte Adolphe III, est devenu la résidence du prince Henri de Prusse.

L'Université, achevée en 1876, a l'aspect d'un palais.

Korsör, où naquit le poète Jens Baggesen en 1764, est le port d'attache des bateaux qui font le service entre l'île de Seeland et l'Ile de Fionie.

Les touristes qui se rendent à Copenhague peuvent éviter les fureurs de Neptune en prenant à Hambourg le chemin de fer qui passe à Neumünster, Rendsborg, Slesvig, Flensborg, Vamdrup, Gildericia où l'on franchit le petit Belt, et à Nyborg le grand Belt.

A peine sommes-nous embarqués sur le *Prinz-Adalbert*, que le dernier coup de cloche retentit, et le bateau lève l'ancre. Nous avons vite dépassé Friedrichsort, petite ville fortifiée, qui croise ses feux avec la batterie de Moltenort, laissant sur la gauche le Slesvig-Holstein, qui s'étend jusqu'à Altona, état pris au Danemark par les Allemands, lors de la guerre de 1864.

Après avoir côtoyé l'île de Langeland, — qui a 54 kilomètres de long sur 8 kilomètres de large — animée par les villages et les fermes qu'elle possède, nous entrons dans le grand Belt. A l'horizon, les côtes danoises.

C'est par un beau temps, une mer calme, que notre

débarquement se fait a Korsör après 5 heures de traversée. Nous sommes en Danemark !

La visite de la douane s'effectue d'autant plus facilement que le brigadier préposé, voyant qu'il a devant lui des Français, laisse transporter nos bagages à la gare sans les faire visiter.

Les Danois professent pour les Français une réelle et profonde sympathie. Comme nous, ils ont été amputés par l'Allemagne arrogante ; leur blessure, comme la nôtre, ne peut se cicatriser.

C'est les larmes aux yeux qu'ils vous racontent l'amoindrissement de leur pays, qu'ils aiment tant.

— La force prime le droit, a dit Bismark le faussaire.

— Possession vaut titre, répond la perfide Albion.

Voilà les procédés que ces deux puissances sans scrupules ont employés en maintes circonstances — l'histoire est là pour le constater.

Le Danemark a son Alsace-Lorraine : le Slesvig-Holstein que la Prusse lui a enlevé il y a trente ans, à la suite d'un de ces monstrueux abus de force qui font la honte de l'Allemagne.

On sait comment ce rapt fut commis. Le 18 novembre 1862, la Prusse et l'Autriche, se substituant à la Confédération germanique, envahirent brutalement les deux duchés et, en dépit de tous les droits et de tous les traités, les arrachèrent au Danemark pour en faire aussitôt entre elles l'objet d'une contestation sanglante, jusqu'à ce qu'enfin la victoire de Sadowa les eut livrés à la Prusse (1866).

Il y a trente-trois ans que cette petite nation fut odieusement attaquée par la Prusse. Elle donna alors un magnifique exemple d'élévation d'âme. A la bataille de Veile, les Danois acceptèrent le combat contre des forces dix fois supérieures aux leurs, — sauvant l'honneur, au moins ! Leurs troupes étaient réduites presque de moitié, lorsqu'une trève d'un mois fut imposée aux belligérants par les puissances. Pendant ce temps, Prussiens et Autrichiens coalisés renouvelèrent leurs contingents, amassèrent des munitions, préparèrent de nouveaux moyens d'attaque. Le Danemark, lui, était épuisé.

Pourtant, quand il apprit que, pour obtenir la paix,

il devait accepter son démembrement, il n'hésita pas, et tout inégale que fût la lutte, il la recommença.

Les Prussiens avaient déjà recours aux moyens de guerre les plus barbares. Leurs généraux faisaient détruire tout sur leur passage. Mais les Danois résistaient toujours. Trente mille Prussiens attaquèrent l'île d'Alsin qui n'était défendue que par sept mille hommes; ceux-ci tinrent pourtant pendant plus de deux mois; ils n'abandonnèrent leurs positions que lorsque cinq mille des leurs eurent disparu.

Et ce ne fut qu'après avoir perdu leur flotte à Fohr que les Danois, à bout de ressources par suite des contributions que levaient, selon la méthode prussienne, les soldats du feld-maréchal Wrangel, consentirent à la discussion des préliminaires de paix. On leur prit deux de leurs duchés: le Slesvig et le Holstein. Un article du traité de paix disait bien que la population du Slesvig serait appelée à décider par un vote si elle voulait appartenir à la Prusse ou au Danemark, mais le gouvernement prussien ne tint aucun compte de cette stipulation, et il s'annexa purement et simplement le Slesvig. L'Europe laissa s'accomplir cette monstreuse violation des traités. Elle permettait déjà à la Prusse de mettre à exécution son axiome barbare : « La force prime le droit ». Elle s'en est repentie depuis.

Le Danemark avait résisté héroïquement. Les Danois se battaient un contre vingt : ils furent écrasés. Et Bismark fit prisonniers huit cent mille Danois qu'il incorpora à son embryon d'empire, enlevant ainsi au Danemark presque le tiers de sa population !

Mais le Danemark n'a pas pardonné, et, s'il ne parle jamais de sa défaite, il y pense toujours. Il est résigné, mais toujours debout. Le Holstein est perdu ; c'était un ancien district allemand. Mais le Slesvig est danois, bien danois, à ce point que les populations de cette province ne parlent pas allemand.

Depuis trente-trois ans, la germanisation du Slesvig n'a pas fait un pas. Le gouvernement allemand a pourtant employé tous les moyens; il a même essayé de violenter la foi des fidèles et de prussifier les églises; le Slesvig est resté irréductible.

Et aujourd'hui, malgré des efforts désespérés, les

Danois annexés envoient encore trois députés protestataires au Landtag prussien, où ils siègent à côté des autres victimes de la force : les Alsaciens et les Polonais.

Chaque fois qu'ils en ont l'occasion, les députés danois montent à la tribune pour protester au nom du droit et de la justice.Les ministres prussiens ne répondent que par le dédain. Mais la protestation danoise a un écho dans tous les cœurs libres, dans toutes les consciences honnêtes.

Ce fut une séance émouvante du Parlement danois, que celle où, au mois d'octobre 1864, le gouvernement vint donner lecture du traité de paix, de ce traité qui sanctionnait le démembrement de la patrie. Les députés avaient les larmes aux yeux. L'un d'eux s'écria : « Nous avons perdu beaucoup, mais nous ne renonçons pas à l'espérance ! »

Hélas ! l'avenir, pour ce vaillant petit peuple, ne devait point apporter les réparations attendues.

Mais on doit rendre cette justice aux Danois que, vaincus, ils ne s'inclinèrent pas devant le vainqueur. Leur fierté, à ce moment, imposa un unanime respect. Pas un instant ils ne cessèrent de protester contre le rapt qui leur avait été fait.

Dès que les finances, épuisées par la guerre, eurent été rétablies, le gouvernement s'occupa de la reconstitution des forces militaires. Il fit reconstruire les fortifications de Copenhague, dont une notable partie avait dû être démolie pour l'agrandissement de la ville. La marine de guerre fut augmentée.

Le patriotisme danois se maintient à l'aide de nombreuses associations qui n'ont rien de politique, mais qui contribuent puissamment à la résistance.

Il faut citer en première ligne l'Association pour les écoles, qui comprend, dans le Slesvig, 7.400 pères de famille. Vient ensuite l'Association pour la conservation de la langue danoise, qui compte près de 3.000 adhérents et qui fait une active propagande par le livre et la brochure. Puis l'Association électorale, l'Association chrétienne, etc.

Toutes ces associations sont des foyers de patriotisme que la Prusse n'a pu éteindre. Pour nous, les régions annexées ne s'appellent pas le Holstein ou le Slesvig ;

c'est le Jutland du sud, province irredente, que l'avenir délivrera peut-être et récompensera de sa fidélité au Dannebrog.

Les paysans danois sont très tenaces. Ils travaillent avec acharnement la terre de leurs aïeux et lui font rendre des trésors. Le labeur chasse la tristesse. Mais, le moment venu, ils sauront relever la tête et tendre les mains vers le drapeau rouge à croix blanche de leur vraie, de leur seule patrie.

Après la défaite, les patriotes, découragés et ne voulant pas subir la honte de vivre sous l'étendard prussien, avaient commencé à émigrer. Ils ont bientôt compris que c'était une désertion et que le devoir était de disputer le sol pied à pied à l'envahisseur. Ils sont donc restés, ils sont toujours maîtres chez eux, et, tout en se montrant paisibles et calmes, ils attendent avec patience, mais avec confiance, des jours meilleurs.

Un jour, dans Bredgade, j'achetai des photographies chez un libraire et, comme j'avais peine à m'expliquer, le marchand me dit :

— Vous, *Fransck ?* (Français).

— Ja !

— Bravo, Fransk ! fit-il avec une mimique expressive. *Tysk* (Allemand) *ond* (mauvais). Et notre homme faisait le geste de mettre en joue et de donner un coup de pied à un... Prussien imaginaire.

J'ai serré la main de ce brave homme.

Le peuple danois aime par dessus tout sa patrie ; il en a le culte traditionnel.

Il nous reproche — et c'est justice — notre abandon à son égard, lors de la guerre de 1864. Malgré cela, il ressent pour la France une amitié profonde. C'est dans les grandes douleurs que les sympathies se confondent.

Comme Elle, il a ses haines, ses injures à venger ; jusque dans les moindres détails, il fait voir son antipathie pour son voisin qu'il exècre.

Dans les rues de Copenhague, parlez allemand à un Danois, il ne vous répondra pas ; tous savent l'allemand, aucun ne veut le parler. En échange, adressez-vous en français à un passant ; s'il ne vous comprend pas, il vous suit jusqu'à ce qu'il ait trouvé un compatriote qui puisse vous satisfaire.

Les Danois, sous bien des rapports, pourraient donner des leçons de patriotisme à beaucoup de Français égoïstes qui sacrifient l'amour de la patrie pour ne penser qu'aux jouissances mondaines et à leurs satisfactions personnelles.

Nos mœurs se corrompent. Nous perdons les vertus civiques que possédaient nos ancêtres. C'est la décadence physique et morale, la principale cause de la dépopulation de la France. Les peuples sobres, qui ne s'abandonnent pas aux boissons alcooliques, ne subissent pas cette décroissance.

En Danemark, en Norvège et en Allemagne, le peuple ne boit que de la bière ; l'absinthe est inconnue.

D'après les derniers recensements faits, la population de la France reste stationnaire. Celui du 12 avril 1891 accusait 38.096.150 habitants ; celui du 29 mars 1896 donne 38.228.969 habitants ; l'augmentation, en cinq ans, n'a donc été que de 133.819 personnes. C'est d'autant plus désolant que l'accroissement de la population allemande progresse dans des conditions inquiétantes.

Du reste toutes les nations augmentent. Après l'Autriche, qui dépasse 40 millions d'habitants, vient l'Angleterre, qui, réunie à l'Ecosse, compte actuellement 41.000.000. Les naissances, en trois mois, y dépassent les décès de 131.329 ; soit une augmentation annuelle de 500.000 âmes ; ajoutez à cela 400 millions de sujets coloniaux.

A la fin de 1896, l'Angleterre a dépassé 40 millions d'habitants. L'étonnement en est d'autant plus grand que, au temps de Louis XIV, la population anglaise n'était que de 18 millions.

La Russie qui subit une progression effrayante voit en 1889 sa population se chiffrer par 129.211.113, la population masculine ne l'emporte que de peu sur la population féminine : il y a 64.616.280 hommes et 64.594.833 femmes.

Pour la Russie d'Europe non compris la Finlande, on compte 63.365.854 hommes et 63.317.458 femmes; dans les autres puissances d'Europe, il y a plus de femmes que d'hommes.

En 1851, la population de la Russie était de 67.556.450, en 1858 de 74.566.450, en 1885 de 108.819.332.

St-Pétersbourg a.	1.267.023	habitants.
Moscou	988.610	—
Varsovie	614.752	—
Odessa.	404.651	—

On peut conclure de ce qui précède que pendant la durée d'un demi-siècle, la population de l'Empire de Russie a doublé.

Pendant les quarante-six dernières années, c'est-à-dire depuis l'époque où a eu lieu le 9e recensement, le chiffre de la population a augmenté de 61 millions, soit de 91,1 0/0 ; et dans les douze dernières années de 20 millions, soit de 20 0/0.

Les résultats du recensement concordent avec les données dont on dispose sur le mouvement annuel de la population : l'accroissement annuel de la population en Russie est de 1,4 0/0, et dans ces conditions la population double dans une période de 49,7 ans.

Il peut être intéressant de mettre en comparaison les chiffres se rapportant à la population de l'Empire de Russie avec ceux du globe terrestre tout entier.

On évalue à plus de 1.500 millions la population du globe. La population de la Russie en est donc le douzième.

Si l'on ne considère que le chiffre des habitants de deux parties du monde, l'Europe et l'Asie, qui est de 1,200 millions d'individus, on constatera que sur le territoire européen et asiatique de la Russie habite la neuvième partie de la population de ces deux continents.

En résumé, le résultat du recensement en France démontre, avec une douloureuse et irréfutable éloquence, que la dépopulation de la France suit une progression constante ; et, chose plus grave, le mal qui se manifestait dans les centres urbains gagne les campagnes.

Il faut cependant le reconnaître ; une amélioration s'est fait sentir en 1896 : l'excédent des naissances sur les décès est de 93.700, la natalité a sensiblement augmenté.

Tout en restant bien en arrière des autres pays d'Europe, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie, la France revient à une situation plus normale. Si le problème de la natalité se pose toujours avec un égal degré d'urgence, il est permis de se montrer un peu moins pessimiste.

La statistique des mariages donne pour 1896 un total de 290.000 ; c'est celui même de 1892 qui a été le plus considérable observé depuis 1871.

Les divorces se sont élevés en 1896 à 7,051, au lieu lieu de 6,743 en 1895 ; c'est presque le double du chiffre de 1887 : 3,636.

Les statistiques russes font remarquer que, de 1851 à 1896, la population française a passé de 34,200.000 habitants à 38 millions et demi ; celle de l'Allemagne de 35 à 53 millions, et celle de la Russie d'Europe (sans la Finlande et la Pologne) de 53 à 94 millions ! Elle s'est donc accrue, de 1851 à 1896, de 41 millions d'âmes.

Dans le même laps de temps, les Etats-Unis d'Amérique ont passé de 23 millions et demi à 73 millions et demi, soit une augmentation de près de 50 millions.

En dehors du service de la dette et des dépenses de la guerre et de la marine, le coût des services administratifs était en

1831 de . . .	412	millions
1847	719	»
1869	1022	»
1872	1199	»
1880	1535	»
1886	1607	»

soit, en 55 ans, une augmentation de 1 milliard 200 millions. Et la dette, examinons ce qu'elle est devenue ! En 1871, elle était de 1.881.234.273; en 1896, elle est arrivée à 3.392.511.841 fr.

Le chiffre des fonctionnaires qui, en 1868, était de 210,000 environ, est, en 1896, de 700,000 ! Cette armée d'employés budgétivores coûte à elle seule 637 millions par année !

Cela dit en passant, reprenons notre récit.

Pendant trois heures, nous traversons l'île de Seeland, puis des lacs, des plaines verdoyantes ou paissent un grand nombre de bestiaux ; sur la route, des moulins à vent qui font la mouture des blés. La campagne est riche et fertile ; c'est par une chaleur tropicale que nous arrivons dans la capitale du Danemark. Je relève avec soin les distances que nous parcourons : Copenhague à 1.322 kilomètres de Paris ; de Korsör à Copenhague, 111 kilom.

LES DANOIS PROGRESSISTES

Copenhague est un centre international.

Le roi Christian a placé ses enfants dans presque toutes les cours de l'Europe. Récapitulons :

La princesse Alexandra a épousé le prince de Galles et sera un jour reine d'Angleterre et impératrice des Indes.

Le prince Christian Guillaume règne en Grèce sous le titre de Georges 1er.

La princesse Dagmar a épousé le tsar Alexandre III et est aujourd'hui impératrice douairière.

Enfin la princesse Thyra a épousé le duc de Cumberland, et le prince Valdemar la princesse d'Orléans.

Ce qui fait que la cour de Danemark est en relations de parenté étroite avec les familles impériales et royales de Russie, d'Angleterre, de France et de Grèce.

La fortune du Danemark, comparée au nombre d'habitants, est la plus grande de tous les Etats ; ce pays tient actuellement la première place parmi les nations les plus riches du monde.

C'est que le paysan danois a commencé par cultiver son cerveau avant de cultiver son champ, et par développer son esprit avant de développer son commerce. En effet, le petit Danemark (il n'a que 2.300.000 habitants) ne compte pas moins de 66 « Hautes Ecoles Populaires », où l'on enseigne tout ce qu'un homme fait pour le travail doit connaître, et 15 écoles d'horticulture où les ouvriers de la campagne viennent perfectionner leur savoir professionnel.

Ces « Hautes Ecoles Populaires » sont de véritables Universités, dans lesquelles on s'efforce de « donner aux paysans et aux paysannes une certaine culture d'esprit, sans — notez bien ceci — leur ôter l'amour de l'agriculture ».

Ce difficile problème est résolu depuis de longues années.

***

Les élèves paysans — ou paysannes, car la femme est traitée comme l'homme — sont nourris et logés dans les Universités. On leur donne des notions générales d'histoire, de littérature, de sociologie, et des notions complètes sur toutes les sciences appliquées à l'agronomie.

Il est à remarquer qu'une large place est laissée aux exercices du corps : tir à la cible, jeu de paume, et surtout à la vélocipédie, car il y a un club de cyclistes presque dans chaque village, et il existe trois fois plus de vélocipédistes en Danemark que partout ailleurs.

Beaucoup d'élèves de ces Universités sont des fils de laboureurs pauvres auxquels l'Etat accorde des bourses. Chaque année, avant les vacances, ils prennent part à une sorte de tournoi oratoire, où chacun commente ce qu'il a appris et émet ses réflexions personnelles. Selon la question mise à l'ordre du jour, le débat prend souvent une tournure générale fort intéressante.

Dix mille paysans et paysannes sortent ainsi chaque année des écoles et retournent aux champs porter leur science et leur amour du travail.

Ce n'est pas tout. Pour que chacun d'eux n'oublie pas ce qu'il sait et se tienne au courant des progrès réalisés chaque jour, il existe dans chaque village une « Maison de réunion » avec salle de réception pour cinq à six cents personnes, et bibliothèque. En hiver, la jeunesse fait de la gymnastique, ou danse dans ce local. Le soir, les familles se réunissent pour entendre les conférenciers ou conférencières de profession, qui font des tournées dans les campagnes et se succèdent presque chaque jour.

***

Cette éducation particulière, cette vie en commun, développe naturellement dans les classes agricoles le goût de la vie publique et de la politique. Les paysans et les paysannes discutent beaucoup, lisent énormément. Ils sont tous plus ou moins orateurs, et même auteurs, car il n'est pas rare de voir un laboureur quitter sa

charrue pour écrire un poème lyrique en cinq ou six chants (sans jeu de mots).

Aussi les politiciens les plus influents, les hommes politiques et les hommes d'Etat sont-ils des paysans. Pendant dix ans, le chef de la gauche au *Rigsdag* (Parlement) a été un ci-devant cordonnier de village qui n'avait reçu d'autre instruction que celle de l'école primaire et qui, cependant, tenait tête aux citadins les plus instruits.

Actuellement, la majorité des membres du *Folkething* (Chambre des députés) est formée de paysans et de simples ouvriers agricoles.

Chose anormale : alors que, dans presque tous les pays, les classes rurales sont les plus conservatrices, en Danemark ce sont les plus avancées. Depuis 1849, époque de l'organisation du suffrage universel, le courant démocratique a toujours pris sa source dans les campagnes, tandis que la résistance au radicalisme s'est trouvée surtout dans les centres urbains.

***

La conséquence immédiate de la propagation de l'instruction dans les campagnes a été un accroissement formidable de la production.

Le rendement des semences et des racines a subitement triplé. Cinquante-quatre lieues carrées ont été conquises sur les bruyères et sur la mer, et vingt-quatre mille nouveaux foyers agricoles ont été créés. Enfin, *on a avancé la moisson d'un mois !*

Mais le paysan intelligent n'a pas consacré uniquement ses efforts à la terre. Dans la prévision d'une baisse du prix des céréales, l'agriculteur n'a pas négligé le bétail, et il s'est efforcé de perfectionner son système de laiterie. Sur ce point, il est devenu spécialiste, et a obtenu des résultats prodigieux.

Le Danemark est le pays où, proportionnellement au nombre d'habitants, il y a le plus de bestiaux. Le desideratum de M. Chamberlain est ainsi réalisé : « Deux hectares et une vache pour chacun ! » Cela vaut mieux que la « Poule au pot » de Henri IV.

La laiterie danoise a pris tout à coup une extension immense, et elle a maintenant une réputation universelle. Comment ce phénomène s'est-il produit ?

C'est bien simple : les paysans danois ont tout simplement adopté des « Laiteries à vapeur ».

La laiterie à vapeur est une invention toute moderne. Elle nécessite des frais d'installation assez grands, car elle représente le dernier perfectionnement de la science. Maie elle rend au centuple ce qu'elle a coûté. En France, elle est inconnue : en Danemark, il en existe actuellement neuf cents !

Comment les paysans danois ont-ils opéré pour créér ces installations magnifiques, qui ne peuvent être vues sans être admirées ? Ils ont fondé des « Laiteries en participation à vapeur ». Exemple : les paysans d'une commune construisent en commun une grande laiterie à vapeur, avec centrifuges, refroidisseurs à glace, etc., etc. Tous les fournisseurs sont co-propriétaires de la laiterie, et le produit de l'exploitation est partagé entre eux. Pour que la fourniture du lait soit à peu près égale, les co-propriétaires sont obligés d' « affourager » le bétail d'une manière rationnelle indiquée dans le contrat de participation.

Le système de laiterie à vapeur a amené une augmentation énorme de la production du beurre et de l'exportation de cet article.

Le résultat pour la France a été aussi très sensible : nous exportons en Angleterre cinq fois moins de beurre qu'auparavant, et cela uniquement parce que les paysans danois sont plus forts que les paysans normands.

Les Laiteries à participation des paysans sont maintenant fédérées ; elles vont créér une Société unique d'exportation du beurre qui vendra à l'étranger directement pour le compte du producteur danois. On devine le bénéfice qui sera réalisé. Il est difficile d'être plus intelligent.

Tous les produits de l'agriculture ont profité de la richesse subite du pays. La production en volailles et porcs, œufs et charcuterie, atteint des chiffres inconnus jusqu'ici. Aussi des ingénieurs agronomes viennent-ils de tous les pays étudier sur place la belle organisation agricole du Danemark ; il en vient de Suède, de Russie, d'Allemagne, d'Amérique, d'Angleterre, d'Irlande ; il n'y a que la France qui se désintéresse de la question !

Le système de la participation a si bien réussi à la laiterie que les paysans danois l'ont appliqué aux boulan-

geries, aux brasseries, aux moulins, aux sucreries, etc. Ces industries sont maintenant monopolisées et exploitées par les agriculteurs eux-mêmes.

De plus, dans chaque village, il y a une Société coopérative de consommation qui partage les bénéfices entre ses membres.

Enfin, les paysans rassemblent leurs capitaux dans leurs propres banques possédées et dirigées par les paysans eux-mêmes ou par leurs représentants. Quatre cents de ces banques existent déjà.

N'est-ce pas merveilleux ?

Inutile de dire, qu'avec une pareille organisation sociale il n'y a ni misère, ni paupérisme. Tout le monde travaille et tout le monde jouit du produit de son travail, grâce à la suppression des intermédiaires.

Voilà comment, sans révolution, simplement par l'intelligence et par le travail, les paysans danois se sont placés à l'avant-garde de la classe agricole du monde entier. Grâce à eux, le Danemark est redevenu libre et prospère. Pierre Dupont, poète des paysans, du haut du ciel, ta demeure dernière, en regardant le Jutland, tu dois être content !

UNE SOIRÉE A TIVOLI

L'hôtel Dagmar, choisi par l'agence Lubin, est une vaste construction édifiée à côté du théâtre. Ce nom de Dagmar, évoque le souvenir de la princesse Dagmar, fille du roi Christian, qui devint Impératrice de Russie.

Par son confort, par ses conditions d'hygiène bien observées, cet hôtel me rappelle ceux des Etats-Unis. Le portier, qui parle plusieurs langues et surtout le français, vient à notre rencontre. Ces portiers sont la providence des voyageurs ; ils connaissent tout, ils fournissent les renseignements nécessaires, ils indiquent les curiosités à voir dans la ville. La loge du concierge danois devient un *home* où l'on est toujours sûr

d'être bien accueilli. Quelle différence avec les pipelets de nos grandes villes, qui sont bavards, obséquieux et souvent impolis !

Aussitôt le dîner terminé, nous nous dirigeons vers Tivoli pour passer la soirée. Tivoli est tout à la fois le Jardin de Paris, le Moulin Rouge et les Folies-Bergère de la capitale. Cet Eden, situé au milieu d'un immense parc en plein centre de la ville, est une des curiosités de Copenhague. C'est le *Great attraction* des Danois.

Ici on respire plus librement, nous ne sommes plus chez l'Ennemi, qui est là-bas, à l'arrière ; nous sommes dans un pays ami.

Tivoli est situé dans le Vesterborgade. Il est doté de constructions de tous les modèles et de tous les genres : salles de concert, théâtres, galeries, salons de lecture, tirs, chevaux de bois, montagnes russes, carrousels, aquariums, cirque ; une frégate y flotte sur les eaux d'un lac !

C'est un parc de plusieurs kilomètres carrés, traversé par un lac naturel que sillonnent des gondoles. De tous côtés le paysage change ; il y a des grottes de rocaille, des ponts rustiques, des cascades qui jaillissent sur de superbes plates-bandes ; plus loin, des charmilles avec des tables pour dîner, des coins délicieux, ombragés, où sont installés des cafés, des restaurants. A chaque pas, des points de vue ont été préparés, des perspectives ménagées, et, le soir, le tout est éclairé *à giorno*. C'est le pittoresque réglementé par l'art.

Tivoli est le rendez-vous des paisibles Danois et Danoises qui viennent se reposer et respirer le bon air.

A dix heures, malgré le crépuscule interminable, Tivoli s'illumine et scintille de feux multicolores. De tous parts, des orchestres se font entendre, des fusées s'élancent dans les airs, laissant pleuvoir des flots d'étincelles. Tout Copenhague s'y donne rendez-vous ; l'aristocratie y coudoie la démocratie, le grand seigneur, le bourgeois ; des familles entières s'y réunissent. La gaieté douce et l'harmonie règnent ; tout se passe dans l'ordre le plus parfait ; jamais on n'a eu à réprimer une scène de désordre. Les jeunes filles bien élevées prennent part à ces réjouissances journalières. On est heureux d'assister aux joies simples et familiales de ce peuple débonnaire.

Tout s'y passe correctement et moralement. Je n'y ai pas vu un agent de police.

Il semble qu'au seuil de ce jardin public, la société danoise abdique gaiement ses prétentions : c'est l'égalité devant le plaisir sans distinction de fortune ni de rang. Le fonctionnaire s'y commet avec ses administrés, le chef de bureau, avec ses employés. La musique est douce et plaintive. Parfois la foule qui s'y presse reconnaît et salue son Roi, venu pour se réjouir de la joie de ses sujets.

Toutes les demi-heures le public se déplace, courant, d'un concert terminé, à un ballet ou à une pantomime qui commence ailleurs ; tout cela sans cris, sans rires bruyants, sans bousculades, surtout sans police. Ce peuple est d'une gaieté silencieuse ; à minuit, quand les divers théâtres ont terminé leur représentation, la foule se répand dans les cafés pour achever la soirée par une chope de bière du grand brasseur philanthrope Jacobsen, bière qui, je le sais, est délicieuse.

A minuit, nous quittons Tivoli, enchantés d'avoir passé quelques heures au contact de ces bons Danois. Cette soirée charmante nous laisse une forte impression. La modique somme de 50 öres (soit 70 centimes), prix du billet d'entrée, donne droit à toutes ces réjouissances.

C'est à Tivoli qu'eut lieu, en 1870, la démonstration de sympathie envers la France. Une partie de la population se trouvait réunie le soir de la déclaration de la guerre franco-allemande. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Un membre influent du parlement monta sur une estrade et dit à ses compatriotes : « Messieurs, comme moi, vous connaissez la triste nouvelle qui nous arrive. Je n'ai pas besoin de vous demander de quel côté sont vos sympathies et quels sont les vœux que nous formons pour le succès des armes de la nation que nous aimons. »

A peine avait-il achevé ces dernières paroles que le cri de : *Vive la France !* s'échappa de toutes les poitrines, et les sons de la *Marseillaise* retentirent sous les ombrages de Tivoli.

Doux pays, vert, humide, légèrement ondulé, vert surtout, d'un vert jeune et frais même en cette seconde quinzaine d'août, et si semblable à notre Normandie qu'en s'installant jadis dans cette contrée les compagnons

de Rollon ont bien pu se croire chez eux. Ne nous plaignons pas de la conquête : c'est elle qui nous a amené ces femmes grandes, fortes, ces puissantes blondes au teint clair, à la carnation transparente, que nous retrouvons ici et dont nous avons pu admirer les sœurs sur nos côtes, notamment à Granville. Nous sommes trop de Paris pour ne pas regretter en elles la grâce, la finesse, l'élégance, la jolie démarche onduleuse et souple ; mais l'éclat de la peau, les formes amples et l'air de santé ont bien aussi leur charme.

Ce charme, nous l'avons ressenti en mettant le pied sur le sol danois, devant le Kronberg, le château d'Elseneur, où nous ont guidés, à la lueur des torches, au fond des souterrains profonds, de rieuses Ophélies. Car on est gai, maintenant, dans la demeure — reconstruite, d'ailleurs, au dix-septième siècle — que le tragique génie de Shakespeare a endeuillée à nos imaginations pour des siècles. Il ne vient plus de fantômes sur la terrasse. Les soldats se promènent un peu dans la cour en veillant pour la forme à la porte du donjon carré, et si la triple ceinture des fossés est remplie, c'est qu'il faut bien mettre quelque part l'excès d'eau qui inonde et égaye le Danemark.

L'eau est en effet la joie frissonnante de Copenhague, ville de pelouses et de lacs que sillonnent lentement les blanches barques des cygnes. Ce sont ses lacs et ses jardins qui donnent à la cité une physionomie. Sans eux, elle ne serait pas bien frappante. Les rues sont droites et régulières; les maisons, généralement rouges sous leur robe de briques, sont bien bâties ; les chaussées sont solidement pavées ; mais l'ensemble n'a pas un caractère très individuel. Une chose seulement paraît singulière : les boutiques, même les plus belles, — et il y en a beaucoup — sont en général enterrées dans des sous-sols.

La ville, sans être étourdissante, ne manque pas d'un certain grouillement. Mais elle possède, comme toutes les cités, un organe plus vivant que les autres, un centre où l'énergie est plus intense et le mouvement plus ardent. Cet organe, ce n'est ni son port, quoique propre et animé ; ni sa Bourse, grand édifice que surmonte une flèche patinée de vert, formée symboliquement de trois crocodiles dont les queues se tressent en un immense tire-

bouchon ; ce n'est pas son musée, si riche en curiosités laponnes et groënlandaises ; ni la collection où se fige la beauté correcte et froide des sculptures de Thorwaldsen ; cet organe, qui ne semble pas essentiel tout d'abord, et qui est ici primordial, c'est Tivoli... Je veux le répéter :

Tivoli ! O séduction des pays italiens, si rayonnante, que ce nom, à lui seul, est de par le monde un signal de plaisir ! Tivoli est pour toutes ces contrées du Nord, Hambourg, Stockholm, Christiania, le puissant attrait de la région. Ce vocable surgit dans le Skager-Rack, il flotte sur l'embouchure de l'Elbe, il fait sourire et fond déjà les glaces scandinaves.

« Vous allez à Copenhague ? » vous dit-on, et alors on vous regarde d'un air entendu et l'on vous dit laconiquement d'une bouche épanouie : « Tivoli ! ».

Le peuple danois possède deux qualités qui font une nation forte et respectée : il sait aimer comme il sait haïr ; il est intelligent, et avec le goût des arts et des lettres, il a aussi la foi monarchique.

La *Mission de minuit* est une association formée d'hommes dévoués et généreux qui compte parmi ses membres le comte de***. Elle a pour but de surveiller les hommes attardés qui se rendent dans les maisons suspectes ; on leur barre le passage pour les empêcher d'entrer.

L'ouvrier ou le matelot, d'abord ahuri de se voir ainsi appréhendé, proteste ; mais, après avoir écouté les paroles réconfortantes de ceux qui l'ont surveillé, il finit par céder et regagne son logis. Combien aussi de jeunes filles disposées à mal faire n'ont point succombé, grâce à la mission de minuit !

Le Roi Christian IX a beaucoup de charme et séduit facilement les foules. Ancien officier de cavalerie, il est toujours à cheval. Il a quatre-vingts ans et n'en paraît pas soixante. Très affable, très aimable, il est aussi parfois un peu sombre : les malheurs du Danemark ont été si grands !

Le roi est très décoratif. Il porte les uniformes des généraux de presque tous les pays mieux que pas un souverain. Sa prestance de grand seigneur ravit le peuple, qui ne l'aime peut-être pas, mais qui l'estime et le respecte beaucoup.

Le Roi Christian est surtout adoré de ses enfants, qui viennent chaque année de presque toutes les cours d'Europe passer quelques semaines auprès de lui au château de Fredensborg, autrefois résidence de prédilection d'Alexandre III.

Ajoutons que le roi n'a qu'un million de couronnes de liste civile et qu'il n'a pas de fortune personnelle, et l'on comprendra le rapprochement qui s'est opéré dans ces derniers temps entre la nation et Christian IX.

Le prince Frédéric a cinquante-quatre ans. Il est aimable et éloquent. Sa famille est déjà nombreuse, il a huit enfants. Il s'occupe beaucoup de marine. Comme son père, le prince réalisera le type de souverain patriarcal, simple d'allures et modeste de goûts.

Un mot sur la littérature danoise.

La production littéraire est énorme en Danemark. On estime qu'il paraît en moyenne un livre ou opuscule par an et par tête d'habitant. Ce goût de la lecture s'explique par la diffusion de l'instruction et par les longues nuits d'hiver qui laissent à tous des loisirs.

Commençons par les journaux.

La presse de Copenhague ne comprend pas un grand nombre d'organes, mais chacun d'eux possède une réelle influence.

Le *Berlinyske Tidende* existe depuis 148 ans. C'est le journal officiel. Il publie deux éditions par jour.

La *Politiken* est l'organe du parti radical. Elle est rédigée par des journalistes de talent et de conviction.

Le *Danebrog* est également un organe politique, mais il est surtout et avant tout littéraire. Son rédacteur en chef est l'honorable M. Secher, et ses principaux collaborateurs nos amis MM. Berendsen, Thorup, etc., etc.

La droite a pour drapeau le *Vort-Land*.

La presse d'informations du soir est représentée par l'*Aftenbladet*.

Enfin les socialistes lisent le *Social-Demokrate*, qui est très répandu dans les masses ouvrières.

N'oublions pas une excellente feuille illustrée, l'*Illustret-Tidende*, fondée il y a quarante ans et consacrée à la littérature, à l'art et à la politique étrangère. Son directeur est M. Pauli, son rédacteur en chef, M. Christiansen, et son secrétaire général, notre ami l'aimable M. de Jessen.

Tous les journalistes, sans distinction d'opinion, font partie d'une association très prospère, qui édite chaque année un almanach, donne des bals, des fêtes, au profit de sa caisse de retraite et de secours.

Dans les provinces, il n'est pas une ville qui n'ait deux ou trois journaux.

Le presse agraire est très développée et les revues techniques de toute espèce abondent.

La littérature danoise a exercé autrefois une certaine influence sur les écrivains du continent. C'est ainsi que nous trouvons, au dix-huitième siècle, Holberg, qui a longtemps vécu à Paris dans nos cénacles littéraires et dont le *Potier d'étain* a inspiré Marivaux. Par son acharnement à railler les sottises, les préjugés et les superstitions de son temps, il mérita le nom de Voltaire du Nord.

Mais les premiers essais heureux de la littérature danoise se sont produits au théâtre. Plus tard, les autres genres y furent aussi cultivés avec fruit.

De tous les noms littéraires du Danemark, le plus répandu à l'étranger est certainement Œhlenschlæger, l'auteur des *Dieux du Nord*, de la *Lampe merveilleuse*, etc. C'est un vrai et grand poète, qui a fondé l'école romantique et dont les épopées nationales ne sauraient être appréciées dans aucune traduction.

Citons encore Heiberg, qui a des ressemblances avec Scribe ; Boye, Holst et Mœller, que l'on a qualifié d'Octave Feuillet danois.

Parmi les auteurs modernes les plus connus, nous devons citer M. Drachmann, auteur dramatique et poète lyrique, qui a écrit : *Il y avait une fois*, pièce à grand succès, et un grand nombre de contes maritimes et de recueils de poésies fort belles.

M. Schandorph, est un romancier de l'école de Zola, qui aime à décrire les paysans et qui a fait un livre en ce moment dans toutes les mains : *Les Petites Gens*.

M. Hermann Bang est un jeune dont les œuvres sont un peu précieuses. Il est l'auteur de *Tive*, roman très émouvant, fait avec des épisodes de la guerre de 1864.

J'ai déjà dit que la meilleure part de la littérature revenait au théâtre. Les origines du théâtre, en Danemark, se rattachent à l'institution des universités

d'Upsal et de Copenhague. Les étudiants s'exerçaient à jouer des pièces latines, à déclamer des dialogues.

Les étudiants scandinaves ont conservé l'art de la récitation et du chant. A Upsal, à Christiania, les étudiants ont une petite salle de théâtre où ils jouent volontiers des farces satiriques, ou bien entonnent des chœurs patriotiques.

Ces jeunes gens n'ont rien pourtant des habitudes tapageuses des étudiants allemands. Tout le monde a entendu parler des accoutrements grotesques de ces derniers. Les étudiants suédois, pour tout insigne, portent une casquette blanche avec cocarde bleue et jaune ; les étudiants danois, même coiffure avec cocarde rouge et blanche. Le chef des étudiants norvégiens est couvert d'une casquette pittoresque : elle est noire, avec Minerve d'argent, et, retombant sur l'épaule, un énorme gland noir, qui paraît bizarre.

Les étudiants danois font presque tous partie de « l'Association libérale des étudiants de Copenhague », fondée en 1882 dans le but de rapprocher les étudiants et le peuple, et de préparer la jeunesse aux grandes luttes intellectuelles.

Cette Association a donné immédiatement des résultats considérables. Enumérons-les :

Cours du soir, professés par les étudiants pour les ouvriers, avec distribution de livres d'enseignement ;

Assistance en matière judiciaire aux besoigneux, consultations et plaidoiries gratuites ;

Expansion des lumières littéraires par la publication d'opuscules (140 brochures sur des sujets propres à développer l'intelligence ont déjà été publiées);

Correspondance avec les villes et les campagnes à l'aide d'articles envoyés dans les journaux de province ;

Théâtre indépendant pour la représentation des pièces qui, malgré leur valeur dramatique, n'ont pu paraître sur les scènes établies ;

Visite des musées sous la direction d'étudiants cicérones pour éveiller dans la population un intérêt intelligent et fécond ;

Club de canotage pour pousser la jeunesse au développement des forces corporelles ;

Organisation de conférences pour éclairer par la parole les populations des campagnes.

Voilà un joli bilan. Nous ne croyons pas qu'il y ait en Europe une associasion d'étudiants ayant donné d'aussi magnifiques résultats. C'est tout simplement merveilleux; les services rendus sont immenses et les preuves de générosité et de dévouement innombrables.

Le chant particulier des étudiants scandinaves commence ainsi :

> Sainte est la vocation de l'étudiant
> Dans les jours chaleureux de la jeunesse
> Il entre dans la route du Temple
> Pour y recevoir le baptême de l'esprit.
> Là, il entend les voix des générations disparues
> Et les mots profonds que chuchotte le passé...

Les étudiants danois sont véritablement dignes de l'admiration de leurs camarades de tous les autres pays. On peut les offrir en exemple aux étudiants français.

COPENHAGUE ou KJŒBENHAVN

375.250 hab.

L'histoire de Copenhague remonte très haut. On croit que déjà, au IXe siècle, il y avait, en cet endroit, un hameau ; en tous cas cette ville est, en 1013, citée dans l'histoire, et fut appelée plus tard Kœpmannehafn, port des marchands, qui est ensuite devenu Kjœbenhavn. Le roi Valdemar passe pour avoir fait don à l'archevêque Absalon de la ville et de ses environs, et Absalon, qui est généralement regardé comme le fondateur de Kjœbenhavn, la donna à son tour à l'évêque de Roskilde. En 1413, Christophe de Bavière en fit sa capitale. A partir de ce moment, Kjœbenhavn s'accrut rapidement.

La ville prit surtout un grand accroissement au XVIIe siècle sous Christian IV et ses successeurs ; en 1635, elle avait environ 25.000 habitants ; en 1685, elle en comptait plus de 50.000, accroissement qu'on peut bien comparer à ceux de notre temps.

Dès huit heures du matin, nous commencions notre excursion en nous dirigeant vers le port. Sur les quais, c'est l'animation d'une capitale. Des steamers immobiles y sont rangés; les bassins se succèdent, se divisent et s'avancent jusqu'au centre de la ville, bâtie à fleur d'eau. L'église métropolitaine renferme des sculptures du célèbre Thorwaldsen. Avant de pénétrer dans la basilique, nous remarquons, au-dessus de la porte, un groupe qui représente saint J.-Baptiste prêchant dans le désert. Cet édifice, comme tous les temples réformés, est simple. Sur l'autel, la statue du Christ, de Thorwaldsen, d'une exécution parfaite. Sa figure allongée, encadrée de cheveux bouclés tombant sur ses épaules et sa longue tunique, lui donne la souplesse de l'antique. On le contemple dans son air de béatitude. Le statuaire moderne a fait là une grande œuvre profondément religieuse. Le regard de son Christ est d'une tendresse divine. Par devant, un ange à genoux tient une énorme coquille qui sert de fonts baptismaux. Au milieu de la nef, les douze apôtres, plus grands que nature.

Dans les chapelles latérales, d'admirables bas-reliefs représentent la Cène et le baptême du Christ. La loge royale, les colonnes rappellent celles des temples égyptiens.

Cette cathédrale est un sanctuaire d'art, le sentiment religieux y est soutenu. Assis dans ce grand temple silencieux, nous nous recueillons en pensant qu'on y est loin du monde et de ses mesquineries.

Après avoir monté une rampe en pente douce qu'autrefois les guerriers parcouraient à cheval, nous arrivons au sommet de la tour ronde pour mieux voir le panorama de la ville. Ce donjon massif a échappé au bombardement des Anglais. Sur les vieilles murailles, on voit encore la trace des obus. Copenhague apparaît à nos pieds avec ses rues éparpillées ; les toits des maisons, avec leurs tuiles rouges, ont un aspect sanguinaire. D'un côté, l'île de Seeland et la rade ; de l'autre, le quartier de Christianshavn avec l'église du Saint-Sauveur. A l'horizon, le Sund, couvert de bateaux à voiles et de navires, avec ses îles fortifiées. A droite, l'île d'Amager ; à gauche, les massifs boisés qui bordent la mer. L'eau fait une ceinture naturelle à la capitale danoise.

C'est du haut de la tour que des veilleurs de nuit guettaient les barques de pirates qui s'aventuraient dans le Sund. Après 1801, où la flotte de Nelson détruisit les vaisseaux danois dans la rade, Copenhague fut surpris en pleine paix. En 1807, l'approche de la flotte anglaise montée par des forbans fut signalée par la vigie. Copenhague allait avoir à subir une dernière incursion, plus terrible que celle des Normands. Plus de soixante vaisseaux de guerre chargés de soldats anglais étaient prêts à bombarder la ville ; l'Angleterre voulait punir le Danemark de sa fidélité à l'alliance française et mettre obstacle à la réunion de sa flotte à celle de Napoléon Ier. Ces braves, au nombre de 5.000, eurent à lutter contre les 30.000 Anglais débarqués. Ils subirent le bombardement qui, du 2 au 5 septembre, dévasta la ville, détruisant les quartiers et tuant sans merci les enfants et les femmes. A bout de forces il fallut bien céder. Plus de 3.000 personnes avaient péri, la moitié de la ville, 300 maisons avaient été incendiées, et, le 7 septembre 1807, malgré la défense héroïque des habitants et la bravoure des soldats, le gouverneur fut contraint de livrer la forteresse à ses ennemis, qui se conduisirent non en vainqueurs mais en corsaires, volant et pillant.

C'est ainsi que, partout, cette race maudite, notre pire ennemie, jetait l'effroi et la consternation.

Que pouvait Copenhague contre un ennemi aussi féroce, qui de loin bombardait la ville avec des projectiles incendiaires ? Et voilà une nation qui se dit la plus éclairée du monde ! Quelle ironie ! L'Angleterre ! mais c'est l'ennemie du monde entier. Partout elle s'érige en maîtresse. A force de duperies, de mensonges, de mauvaise foi, profitant de l'incapacité, de l'inaction des hommes qui étaient à la tête du gouvernement français en 1882, elle a occupé l'Egypte, qu'elle détient arbitrairement. La perfide, de 1882 à 1889, a multiplié ses assurances, déclarant que l'occupation de l'Egypte n'était que temporaire. En ce moment elle endort la Turquie, l'Egypte et la France, par ses fausses affirmations ; elle supprime les droits, les privilèges et toutes les libertés des Européens. A partir de 1882, notre abandon, la complicité même de certains diplomates a encouragé l'Angleterre qui ose tout,

elle ne s'occupe même plus des revendications sentimentales de la France.

Parmi ces hommes qui président avec tant de légèreté aux destinées de la France, un seul s'est-il ému ? A-t-il cherché à faire comprendre à la nation le danger qu'elle court en voyant la Méditerranée se fermer, nos colonies bloquées, et notre influence en Orient anéantie ?

Nous nous laissons continuellement tromper : l'aveuglement est complet. Tout sert l'Angleterre ; l'Italie, qu'elle a aussi égarée, abandonnée, se déclare fière de son alliance et de sa fausse sympathie ; l'Autriche même l'écoute ; l'Allemagne, pour le prélèvement des 25 millions sur la caisse de la Dette, s'est mise contre la France.

Ainsi se poursuit sans obstacle l'œuvre de main mise de l'Angleterre sur l'Egypte, qui traîne au Dongola l'armée égyptienne pour la faire écraser ou vaincre à son profit.

Malheur à qui se lie à elle !

Aussi l'alliance anglaise ne sera-t-elle jamais qu'une alliance incertaine, précaire, et la France de Napoléon III, qui lui sacrifia tout, n'en récolta que cynique ingratitude et cruelle indifférence aux heures de la catastrophe, et... l'infâme abandon du pauvre petit Prince impérial, devant une douzaine de sauvages.

Oui, l'Angleterre est plus haïssable encore que l'Allemagne, car nous ne sommes séparés de l'Allemagne que par une question définie, limitée : celle de l'Alsace-Lorraine.

Le jour où cette question serait résolue, les barrières qui s'élèvent entre l'Allemagne et la France tomberaient naturellement.

Tandis qu'avec l'Angleterre, rien ne nous divise en apparence, et tout nous éloigne.

Il faut bien démontrer aux Français que le vent qui souffle des côtes britanniques ne leur apportera jamais que des trahisons, des perfidies et des orages ; que se fier aux serments de l'Angleterre est une folie, que négliger de prendre contre elle nos précautions et nos défenses est un crime !

L'Angleterre, que nos armes avaient sauvée à Inkermann, nous laissa froidement, quinze ans plus tard, rançonner, mutiler. Elle a assisté, impassible, satisfaite,

ironique, au démembrement de notre patrie. Elle est devenue muette, quand il s'est agi de plaider notre cause devant l'Europe. Quand nous lui avons demandé de nous tendre les mains, elle les a mises dans ses poches. Elle ne s'est pas contentée de nous délaisser, elle nous a outragés. Des villes anglaises illuminèrent après Sedan. Et, à Dublin, il fallut que la population irlandaise, indignée, brisât les lampions de fête.

Nous n'avons reçu de l'*alliée* d'un demi-siècle, dans notre détresse, ni secours militaire, ni aide diplomatique. Ses hommes d'Etat ont jugé au contraire qu'il était conforme aux intérêts de la Grande-Bretagne que la France fût humiliée, affaiblie. Lisez les mémoires de Frédéric III : « *Lord Russel*, écrit l'empereur allemand, *m'a déclaré que l'Angleterre aurait pu empêcher la guerre franco-allemande, mais qu'elle ne l'a pas voulu* ». Et sir Charles Dilke nous a appris que l'Angleterre s'était absolument opposée à la formation d'une ligue des neutres qui cherchait à se constituer pour arrêter le bras de l'Allemagne victorieuse.

Par le pacte secret qu'elle a conclu avec la monarchie italienne, elle a préparé, facilité l'adhésion du roi Humbert à la coalition dirigée contre nous. Elle lui a garanti la liberté de ses mouvements et l'impunité de ses intrigues. Enfin, lorsque les incidents de Pagny-sur-Moselle, de Vexaincourt, semblaient devoir rallumer l'incendie à nos frontières, la presse britannique invitait l'Allemagne « à nous rayer de la carte des nations ». Que les insulaires d'outre-Manche n'essaient pas de nier ! La liste et la preuve de ces abominables excitations sont connues et conservées avec soin.

Notre mémoire demeure implacable. Nous n'oublions pas non plus tous les efforts qui ont été faits à Londres pour entraver, pour paralyser l'accord franco-russe.

Quand le tsar et la tsarine étaient les hôtes de la cour royale d'Angleterre, la reine, le prince de Galles, le premier ministre, ne cessaient de leur répéter que leur projet de voyage en France était une imprudence qui touchait à la folie. « Mes enfants, dit la reine, au moment de la séparation, vous n'avez pas voulu suivre mes conseils, vous allez en France. J'ai bien peur de vous embrasser pour la dernière fois. »

Voyons, messieurs les Anglais, laissez-nous tranquilles avec les assurances de votre amitié. Nous savons ce qu'elle vaut. Cette liaison nous a coûté trop de sang, trop de larmes, trop de trahisons et trop de hontes. C'est fini, bien fini. La rupture commerciale entre l'Allemagne et l'Angleterre est pour la France une délicieuse perspective. Le pacte de Waterloo est rompu. Wellington et Blücher ne s'embrassent plus dans l'ivresse de la victoire : ils s'observent, le front menaçant, le regard chargé de jalousie et de défiance, la main sur la garde des épées. Un demi-siècle « d'entente cordiale » entre la France et l'Angleterre n'avait pas changé la situation. Nous en avons fait en 1870, en 1887, la concluante expérience. En 1870, devant les triomphes allemands et l'agonie de nos armées, l'Angleterre se croisa les bras et laissa éclater une joie indécente. En 1887, devant la provocation allemande, au moment de l'incident Schnœbelé, elle ne sut qu'humilier, outrager la France. Ses organes les plus officiels invitèrent M. de Bismarck *à nous achever*. Nous n'avons rien oublié.

L'égoïsme n'est pas toujours une garantie politique. L'Angleterre va s'en rendre compte avant que ce siècle s'achève. Déjà pour elle a sonné l'heure de l'isolement, au milieu du soulèvement du monde. Qu'elle renonce à l'espoir d'enrôler la généreuse, la naïve nation qui fut son bouclier, sa dupe et sa victime ! C'est fini, bien fini. Elle n'aura plus d'Inkermann. Qu'elle se débrouille, sans nous, quand la tempête soufflera sur tous ses rivages ! A notre tour nous jouirons du spectacle.

L'Angleterre pourra même s'estimer heureuse si elle obtient la neutralité de la France. Il dépendra de l'Allemagne, si elle sait, si elle veut effacer, réparer le passé, d'entraîner la France dans la coalition qui sera formée contre la tyrannie britannique. Qu'elle rende à la France ce qui est à la France ! Le bras de la France l'aidera à affranchir l'univers d'une domination de jour en jour plus intolérable. Ce n'est encore qu'un rêve. Mais il y a des rêves qui, sous la pression des circonstances, deviennent des réalités.

Et qu'est-ce que deux provinces rendues, en compensation des empires que l'Allemagne pourrait saisir dans les débris de la moderne Carthage ? Satisfaire la France,

apaiser la France et pouvoir avec elle, par elle, se développer, rayonner, être grand, immense, prodigieux dans les cinq parties monde, quel dessein capable de tenter le cerveau d'un Charlemagne ! Quel éblouissement ! Quelle gloire ! Quel destin !

Un prochain avenir nous dira si Dieu a choisi Guillaume II pour cette œuvre colossale, s'il est de taille à monter si haut. Ose-t-il y songer ? Si sa pensée est capable de franchir de telles limites, de briser de telles chaînes, d'opérer de telles réconciliations, la face du monde sera changée, et l'Angleterre sentira le frisson que lui donna jadis Napoléon, debout sur la falaise de Boulogne, disant à ses amiraux : « Soyons maîtres du détroit pendant deux heures, nous sommes les maîtres du monde. »

En ce moment, c'est en Turquie qu'elle opère : elle attend pour piller, dévaliser, s'adjuger quelques morceaux énormes, que l'effondrement final ait lieu. Et cet effondrement, c'est elle qui depuis des années le prépare, l'entretient, le rend inévitable.

Qui donc a soulevé la question sanglante de l'Arménie ?

Qui donc a excité la Crète ?

Qui donc a voulu déposséder le Sultan ?

Qui donc a suscité des troubles dans notre colonie de Madagascar, noué des intrigues qui, grâce à l'énergie de notre héroïque général Galliéni ont été déjouées ?

L'Angleterre, toujours l'Angleterre, cette nation funeste à l'Europe entière.

Sa main est partout, et de tous côtés on rencontre ses doigts crochus ; c'est l'ennemi héréditaire non seulement de la France, mais de l'Europe entière.

Elle est la cause, cette nation de proie, ce peuple de vautours, de l'égorgement de plus de 300.000 chrétiens, forfait commis par le Sultan rouge.

Comment rapiécer, raccommoder cet empire turc qui ne tient debout que par le fanatisme musulman ? Comment en faire le partage, de façon à contenter tout le monde et à éviter de formidables conflits ?

Les Turcs doivent être rejetés en Asie d'où ils sortent.

Ce peuple en pleine décomposition tombe en pourriture, le Sultan massacreur doit être dépossédé.

Et la basilique Sainte-Sophie, une des merveilles du

monde, depuis si longtemps souillée par les musulmans, doit revenir au culte catholique ; cela s'impose.

Pendant ce temps-là, les flottes des puissances restent en observation, et les massacres font tous les jours de nouvelles victimes.

Dans un autre ordre d'idées, les intéressés, par des brochures, préconisent l'alliance anglaise comme un moyen de rentrer dans l'intégrité de notre puissance continentale, dans nos frontières naturelles, enfin dans nos chères provinces perdues. A ceux-là qui se font les agents de l'Angleterre répondons :

Nous l'avions, cette alliance en 1870 ; nous l'avions payée, en Crimée, de la vie de 100.000 de nos héros : nous avions sauvé l'armée anglaise à Inkermann. Napoléon III, avec la reine Victoria, avaient échangé tous les témoignages d'amitié qui peuvent lier les destinées des gouvernements et des nations, s'il y a vraiment dans la langue diplomatique un sentiment sacré qui s'appelle l'honneur et le respect de la parole, — mots inconnus dans la langue anglaise.

Cet honneur... on n'a pas oublié comment la perfide Albion l'a compris à l'heure où la France écrasée, mutilée, abandonnée, cherchait autour d'elle un secours, un appui, un témoignage de la reconnaissance de ceux qu'elle avait si puissamment, si généreusement et si fidèlement aidés. L'Angleterre a poussé l'ingratitude jusqu'à mettre obstacle à la formation d'une ligue des neutres, qui se fût opposée au démembrement de notre chère patrie. Quelle lâcheté ! Depuis des siècle l'Angleterre est notre ennemie acharnée ; elle a, par une cruauté barbare, brûlé notre héroïque Jeanne d'Arc ; avec une férocité sauvage, elle a exilé et fait mourir, sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon 1er. Sous Louis XV elle nous a pris les Indes, le Canada ; l'île de Malte en 1800 ; elle a pris à l'Espagne, Gibraltar ; à la Turquie, Chypre. L'Anglais, c'est l'ennemi universel.

Et depuis vingt-cinq ans, qui a soufflé contre la France la défiance, la jalousie, la haine ? Qui a excité contre elle l'Allemagne et l'Italie ? Qui était avec Bismarck, ce barbare aux yeux de faucon, quand il nous provoquait brutalement à Pagny-sur-Moselle ? Qui était avec Crispi, quand il outrageait nos consuls et faisait accueillir nos

nationaux par sa vile populace aux cris de : *Vive Sedan !* Qui a servi encore de bouclier à la Triplice en garantissant à l'Italie la protection de ses ports contre l'offensive de nos flottes ? Qui a payé et fanatisé Hovas et Fahavalos ? Qui tenta de faire périr Mizon ? Qui réussit à faire assassiner Morès ? Qui garde à sa solde tous les bandits blancs, noirs ou jaunes ? L'Angleterre, toujours et partout l'Angleterre.

Cette nation sans scrupule, reniant jusqu'à ses engagements, marche audacieusement à la conquête de l'Afrique orientale. Elle s'insinue à Tanger ; elle y commandera demain si le gouvernement français, comme toujours, manquant d'énergie, la laisse faire. Elle trouble, elle ensanglante tout l'Orient ; elle pousse l'impudence jusqu'à menacer l'indépendance des Boers pour s'emparer de leurs mines d'or ; tous les moyens, même les plus répugnants, lui sont bons. Elle ferme l'Océan ; partout elle s'installe, elle usurpe, elle bombarde, elle incendie, elle fusille arbitrairement ; elle est le scandale et l'effroi de tous les peuples.

Nous lui avons laissé prendre la clef de l'Afrique et de l'Asie, le canal de Suez construit par nous, inauguré le 20 novembre 1869. Notre œuvre est devenue notre péril, l'Angleterre le convoite avec l'Egypte, conséquence de l'incurie de nos gouvernants qui, en 1882, laissèrent bombarder Alexandrie. L'Angleterre tient bien les deux clefs de la Méditerranée : Suez et Gibraltar.

Par une politique folle et généreuse, plus folle encore que généreuse, nos gouvernants ont établi autour de la France une ceinture de menaces, de conspiration, de trahisons contre notre honneur, contre notre repos, contre notre sécurité.

Et voilà le fruit amer de tant d'illusions irréfléchies, de tant d'interventions maladroites, de tant d'efforts dépensés, de tant d'or répandu, de tant de sang versé pour des causes qui n'étaient pas nationales !

L'Alsace est prussienne, l'Egypte est anglaise, l'Italie est devenue notre ennemie ; la Belgique, dont le monarque envoyait, le jour de la prise de Sedan, une dépêche de félicitations à Guillaume 1er, n'est neutre qu'en apparence...

Seule, la Russie chevaleresque, que nous avons com-

battue par les armes en Crimée, par la diplomatie au Congrès de Berlin, est notre puissante et sincère amie. Sans l'intervention de son empereur généreux Alexandre III qui, en 1875, a fait entendre sa voix autorisée, que serions-nous devenus ?

Le destin — et tous les Français s'en réjouissent — a lié notre action et notre initiative à celles de la Russie. C'est la nécessité de notre existence, c'est la loi de notre avenir.

Sus à l'Angleterre ! à ce peuple égoïste qui, au fond, — soyons-en bien convaincus, — nous déteste ! Quand il nous fait patte de velours, ce n'est que pour mieux nous griffer.

De la méfiance à son égard, toujours de la méfiance !

Il reste beaucoup à faire pour nous rendre la place que nous avons longtemps occupée dans l'estime et dans l'admiration du monde. L'Angleterre a bénéficié presque autant que l'Allemagne de nos désastres de 1870. Elle a très habilement répandu jusqu'aux extrémités de la terre la conviction que le traité de Francfort, en nous condamnant à une position subordonnée, nous interdisait « les longs espoirs et les vastes pensées ». Dans le continent jaune et dans le continent noir, elle s'est appliquée à nous voler notre clientèle.

Le déplorable abandon de l'Egypte par le gouvernement de la République est venu donner à la thèse anglaise toutes les apparences de la vérité. L'univers a assisté avec stupeur à cette désertion honteuse, à ce suicide inouï. Cette lâcheté, — il faut bien l'appeler par son nom, — est peut-être sans exemple dans l'histoire. L'invasion allemande avait laissé l'honneur intact : cent mille Français étaient morts glorieusement pour le sauver. En livrant l'Egypte aux Anglais sans combat, sans intervention, nous subissions une déchéance morale dont nous ne sommes pas encore relevés.

L'occupation de Madagascar est une première réparation. Elle a coûté cher, et la route de Tananarive a été jalonnée de trop de cadavres..., on n'a pas su économiser un sang précieux..., et sans doute nous ne sommes pas encore au bout de nos sacrifices Mais enfin la marche foudroyante des colonnes du général Duchesne, les actes de vigueur accomplis par le général Galliéni, ont appris

à tous les gouvernements, à toutes les nations, qu'on ne se joue pas impunément du droit de la France.

L'alliance franco-russe aura forcément pour effet de donner plus de précision, plus d'énergie à notre politique coloniale.

Les Danois n'ont pas oublié le rôle indigne joué par les Anglais en 1807 ; ils conservent pieusement les quelques ruines qui leur restent de cette époque ; ils y retrouvent le témoignage du courage de leurs ancêtres et de l'odieux attentat dont ils furent victimes.

Comme bien des capitales, Copenhague a déjà brûlé plusieurs fois. Les habitants vous parlent toujours des bombardements effroyables que les Anglais leur ont fait subir en 1801 et en 1807.

Dans l'histoire, comme dans la vie, la souffrance a un noble rôle.

J'ai été très heureux, pendant mon séjour à Copenhague, d'être présenté à un membre du Parlement. Cela m'a permis de causer longuement avec cet homme aimable, et de me mettre au courant des événements politiques de son pays.

Pour rentrer déjeuner à l'hôtel, nous passons devant le palais de Christiansborg, qui dresse sa carcasse calcinée au milieu d'un fouillis d'ornements. Depuis douze ans que l'incendie a fait son œuvre de destruction, ces grandes murailles noircies par le feu, attendront leur démolition plus longtemps que celles de la Cour des Comptes à Paris. Pour une ville aussi riche que Copenhague, disposant d'un budget considérable, il est regrettable que ces ruines, qui se trouvent en face de la Bourse où l'on brasse tant de millions, n'aient pas encore disparu. C'est dans ce palais que se réunissait la Diète, ainsi que la Haute Cour de justice. Depuis longtemps la famille royale ne l'habitait plus. La collection des tableaux a été transportée au château de Charlottenborg. Ce palais en ruines est un grand bâtiment de style lourd et froid.

Tout autre est l'impression que fait naître l'édifice voisin de la Bourse, situé dans un renfoncement du port. Le Kallebodstrand, avec une silhouette des plus caractéristiques, avec ses formes gracieuses, sa tour élancée, son toit décoré d'une flèche bizarre avec quatre dragons gigantesques, surprend agréablement. Chacune des

quatre façades est surmontée de six pignons qui émergent au milieu d'un groupe d'ornements ; tout cela donne une idée de l'adaptation du style original de Christian IV.

Sur la place s'élève la statue de l'amiral Niels Juel, qui commandait la flotte danoise à la bataille navale du 1er juillet 1677 contre les Suédois.

LE MUSÉE DE THORWALDSEN

Notre après-midi fut consacrée à la visite du Musée de Thorwaldsen, le Canova du Danemark.

Le nom du grand maître est cher aux Danois ; il fut l'un des plus illustres enfants de leur patrie.

Né le 19 novembre 1770, il mourut le 24 mars 1844, chargé d'années et comblé d'honneurs (c'est la même année que mourut Bernadotte). Il laissa, en même temps qu'un souvenir impérissable, une œuvre à l'abri du temps ; c'est cette antiquité qui a formé son génie. Fils d'un simple sculpteur sur bois, Thorwaldsen naquit à bord d'une barque de pêcheurs.

Envoyé à Rome, il devint célèbre. Toutes les gloires et toutes les faveurs lui furent prodiguées. Il n'a jamais connu, comme beaucoup de nos artistes, les souffrances de l'effort déçu, les luttes pour la vie qui ont torturé tant d'hommes. La Providence le conduisit jusqu'au sommet du Capitole. Canova lui même l'admirait.

Le pape Léon XII le pria de faire le tombeau de Pie VII son prédécesseur ; Napoléon Ier lui commanda le *Triomphe d'Alexandre* pour orner le temple de la Gloire. Les princes eux-mêmes le chargaient de reproduire leurs traits sur le marbre. Copenhague applaudissait de loin aux succès de son illustre sculpteur.

Lorsque, après quarante-trois ans passés hors de sa patrie, il songea à y revenir, le roi envoya une frégate le chercher à Livourne. A son arrivée à Copenhague, la foule enthousiaste le porta en triomphe. Le grand sculp-

teur revit dans les œuvres admirables qu'il a laissées. Sa dépouille repose au milieu de cet incomparable Musée qui contient une partie des statues dues à son ciseau. Dans la cour, on lui a élevé un sarcophage rectangulaire, aux proportions extraordinaires. Les murs unis sont revêtus, à l'extérieur, de grandes images inscrites, reproduites avec des ciments de différentes couleurs.

Ce Musée a été construit par la ville, au moyen d'une souscription publique, pour recevoir les objets d'art que le célèbre sculpteur avait légués. Son tombeau, couvert de lierres, est entouré d'une bordure de granit. Le cercueil est placé dans un souterrain que, suivant son désir, on édifia et décora de son vivant. La nudité de cette tombe impressionne vivement. Le lierre, ce laurier des artistes, a, comme leur génie, l'immortalité. Sa patrie, qui l'honorait vivant, le vénère mort.

Thorvaldsen repose sous un petit tertre recouvert de lierre. Tout autour on a rassemblé ses chefs-d'œuvre, statues colossales, bustes, bas-reliefs, toutes les œuvres enfin qui ont immortalisé l'artiste et qui semblent monter la garde autour de son souvenir.

Son sarcophage a été érigé de 1839 à 1848, d'après les dessins de Bindesholl. L'architecture et la décoration de l'extérieur rappellent les sépulcres antiques. Sur les murs qui entourent la cour on voit représenté un Génie qu'un char emporte dans l'arène. Le groupe de la *Victoire*, coulé en bronze par Dahlhoff, à Copenhague, est un don du roi Christian VIII.

A l'extérieur, sur les autres côtés de l'édifice, est reproduite l'arrivée de Thorwaldsen à Copenhague, en 1838, lorsque, après une absence de dix-huit ans, il revint sur un vaisseau chargé d'une grande partie des objets d'art destinés au Musée. A gauche, on voit la réception qui lui fut faite; à droite, le transport des objets du vaisseau.

Dans le Musée, nous remarquons les riches décorations des plafonds à fresques et en stuc empruntées à l'art antique. Les objets d'art forment deux parties distinctes: l'une comprend les œuvres du célèbre sculpteur; l'autre, les produits de l'art antique et de l'art moderne recueillis par lui.

Dans le sous-sol sont placés les ouvrages de la jeunesse de Thorwaldsen.

Dans le vestibule, on a placé les colossales statues équestres de Poniatowski, dernier roi de Pologne, et de Maximilien Ier, roi de Bavière ; puis celles de Copernic, Schiller et Gutenberg, reproduites en bronze et qui ornent une des places de Mayence ; le monument de Pie VII, qui servit de modèle à l'artiste ; enfin, le lion de Lucerne.

Après avoir traversé les salles qui renferment les œuvres importantes, nous arrivons au centre, où sont alignés l'*Amour et Psyché*, *Hébé*, *Mars*, *Mercure*, l'*Espérance*, le *Christ*, dont l'original a été placé dans la cathédrale. Les bas-reliefs de la *Nuit* et du *Triomphe d'Alexandre* font partie des œuvres puissantes de l'artiste. Plus loin les modèles utilisés pour l'exécution des douze apôtres, et enfin la statue de Thorwaldsen faite par lui-même.

On parcourt avec admiration les quarante-deux salles qui contiennent ses chefs-d'œuvre : ce qui étonne le plus, c'est son inspiration puisée dans les statues antiques que j'ai vues au Musée d'Athènes, c'est l'harmonie des lignes et la grâce des Tanagras.

On ne peut faire qu'un reproche à Thorwaldsen, dont les œuvres ornent bien des capitales d'Europe, c'est d'avoir été trop recherché, trop flatté ; aussi ses plus belles œuvres datent de la première partie de sa vie, époque à laquelle il modela avec tant de grâce et de charme les statues d'Adonis, d'Hébé, de Mercure, de Psyché et l'Amour. Dans la deuxième partie de sa vie il n'eut plus le respect de son art.

Dans ce Musée, comme dans tous ceux du Nord, le nu se rencontre à chaque pas, et forme la majorité des œuvres qui sont exposées aux regards du public.

Le Musée de Copenhague possède, en outre, tous les originaux et modèles qui ont servi à l'artiste depuis la première ébauche jusqu'au marbre fini. On y remarque également de très belles collections d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines, terres cuites, pierres précieuses, médailles, monnaies anciennes et bijoux ; tout y est beau.

En parcourant les corridors de ce musée-mausolée, unique au monde, on reste confondu devant la prodigieuse fécondité et l'extraordinaire ingéniosité de Thorwaldsen. C'est une véritable résurrection de l'antique, une renaissance de l'art grec, une apothéose du génie humain.

On envoie nos élèves des Beaux-Arts à Rome ; pourquoi ne les fait-on pas passer d'abord par Copenhague ?

D'autant plus que la sculpture est très en honneur dans le Danemark. Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter un autre musée, le Glyptothèque, de Ny Carlsberg, où se trouve une magnifique collection d'œuvres d'art rassemblées par M. Jacobsen. Cet amateur enthousiaste a réalisé une fortune immense dans le commerce des bières ; il la dépense aujourd'hui dans le commerce... des artistes presque tous français et scandinaves.

Ce musée, donné à l'Etat par M. Jacobsen, contient des œuvres superbes. J'ai remarqué notamment un groupe : *A ma femme*, et *Une femme attachée allaitant son enfant*, qui ont fait mon admiration.

La vue troublée pour avoir regardé tout ce monde de statues que renferme ce Musée, les jambes fatiguées d'avoir trop marché, nous accueillons avec plaisir l'excellent déjeuner servi à l'hôtel Dagmar ; nous dégustons avec d'autant plus de plaisir la bière Jacobsen qu'il fait 32° de chaleur. Pour passer la soirée, nous n'avons pas le choix, étant donné que les magasins ferment à huit heures. Nous retournons à Tivoli pour entendre cette musique harmonieuse.

LE CHATEAU DE FREDERIKSBORG

Dès huit heures du matin, frais et dispos, nous prenons le train pour Hilleröd, pour la visite du château de Frederiksborg. A la descente du chemin de fer, nous apercevons l'imposante silhouette de cette royale demeure qu'un lac baigne sur ses deux façades en décrivant un demi-cercle. Un parc immense entoure ce domaine construit dans un site charmant, très pittoresque.

Ce château n'est pas le premier de ce nom. Lorsque le roi Frédéric II, en 1560, eut acquis la terre de Hilleröd, il fit ériger, près de la place où s'élève actuellement la

grande fontaine, un château du même nom. Mais celui-ci, plus petit que le château actuel, ne répondait pas aux vues de Christian IV qui fit démolir l'édifice de son père, pour bâtir, en 1602, le château de Frederiksborg. Aucune autre demeure ne lui a été plus agréable que celle-là. Frédéric VII en fit sa résidence principale. Le 17 décembre 1859, un violent incendie détruisit presque entièrement le château, seule la chapelle fut sauvée.

Malgré les lourds sacrifices que les années agitées de l'avant-dernier règne avaient imposés au peuple danois, ce palais, symbole de la grandeur passée du royaume, grâce à un don de Frédéric VII et de cotisations particulières, fut relevé de ses décombres. La direction des travaux fut confiée à l'architecte Meldahl.

Sur les dépenses s'élevant à 2.502.600 francs, M. Jacobsen, le brasseur philanthrope si connu, ce patriote dévoué qui jouit de la considération de ses compatriotes, avait à lui seul fait don de 789.000 francs. C'est aussi à sa libéralité que l'on doit la réédification de la fontaine de la cour d'honneur; c'est encore Jacobsen qui, le 25 juin 1877, obtint du roi l'autorisation de fonder un Musée national et historique. Enfin, c'est grâce aux générosités de cet homme bienfaisant que les Musées ont vu leurs collections s'augmenter.

Frederiksborg, construit tout en briques, avec ses larges façades à quatre étages, ses tours hexagonales qui s'élèvent aux quatre angles, sa toiture avec ses fenêtres formant pignon, ses lignes architecturales, a un aspect sévère et monumental.

Dans le milieu de la cour, la grande fontaine décorée de Neptune avec son trident.

Dans toutes les pièces de ces demeures royales, on a réuni des collections de tableaux, aquarelles, dessins, gravures, bustes , statues, armoires, bahuts, coffres, grès et faïences se rapportant à l'histoire du Danemark, provenant des châteaux de Christiansborg et de Kronborg, ou encore de dons faits à la couronne par des sujets danois.

L'intérieur est somptueux. Il y a des salles où l'on se croirait dans un palais des *Mille et une nuits*. Partout ce sont des marbres, des vitraux, des boiseries sculptées, des décors arabesques; mais, dans l'ensemble, trop de

dorures. Ce que nous voyons a été refait depuis l'incendie de 1859. La disposition intérieure des appartements a été reproduite telle qu'elle se trouvait. La seule pièce qui mérite de fixer l'attention par ses magnifiques proportions, et dont la décoration est à peu près intacte, est la grande salle des Chevaliers. Elle occupe tout l'étage supérieur de l'aile Nord, et rappelle par sa disposition générale, comme aussi par la richesse de sa décoration, la galerie Henri II du palais de Fontainebleau. Elle contient quatorze portraits équestres des souverains du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe.

En quittant toutes ces magnificences, nous redescendons dans la cour d'honneur pour visiter la chapelle édifiée au-dessous de la salle des Chevaliers. Elle fut choisie par tous les rois de Danemark comme lieu de leur couronnement. Lambrissée de haut en bas de boiseries dorées, et émaillée de couleurs vives sur lesquelles sont tendues, de distance en distance, de riches étoffes anciennes recouvertes de broderies d'or et d'argent, cette chapelle est aussi riche qu'originale. La chaire est en ébène et en argent repoussé. Dans l'oratoire du Roi, des ivoires de valeur.

La décoration de la tribune royale, établie de plain-pied, en argent massif, attire particulièrement notre attention. A la muraille sont suspendus les écussons de tous les chevaliers de l'Ordre de l'Eléphant, un des plus anciens d'Europe. Au fond, dans la pénombre, des vitraux placés sous la voûte, au travers desquels se tamise la lumière, produisent un bel effet.

C'est au château de Fredensborg, à 13 minutes en chemin de fer de celui de Frederiksborg, que chaque année l'empereur de Russie Alexandre III, le « Tsar de la Paix », gendre du roi de Danemark, aimait à venir se reposer des soucis de la politique. A l'arrivée des Souverains Russes, la famille entière du Roi s'y trouvait réunie. L'impératrice, souriante de bonheur, était heureuse de revoir son pays natal. Tous deux abandonnaient l'étiquette du cérémonial ; ils se trouvaient si bien au milieu de ce petit peuple libre, si respectueux pour ses augustes hôtes ! Cette année, l'Empereur Nicolas II, mû par un sentiment de délicatesse à l'égard de la mémoire

de son bien-aimé Père, a préféré habiter le château de Bernstorff.

Il est midi quand la visite du château est terminée. Le propriétaire de l'hôtel, prévenu de notre arrivée par Rist, avait arboré le drapeau tricolore. Si loin de France, notre cœur s'est réjoui à la vue de nos couleurs nationales flottant dans les airs.

Nous faisons honneur au déjeuner servi par ce brave Danois, qui avait eu à notre égard une attention si délicate.

A six heures, nous étions de retour à Copenhague, enchantés de notre excursion.

LES MUSÉES

Notre deuxième journée se commence par la visite des monuments. Pour nous rendre au Musée de Moltke (cousin du feld-maréchal), nous passons, rue Cronnegade, devant la maison où naquit Thorwaldsen. La galerie de Moltke renferme une collection de tableaux. Parmi les toiles les plus remarquables, je citerai un Rembrandt évalué 150.000 francs, quelques Rubens, des Van-Dyck, Téniers, Ruysdaël, Bercheim, Wouwerman, Potter, Poussin. La dernière acquisition faite est un tableau de Ferdinand Bol. Cette galerie possède 157 toiles.

Après une marche de quinze minutes, nous arrivons dans Palais-Prindsens pour l'ouverture du Musée Royal des antiquités du Nord, situé en face du Musée Thorwaldsen. Il nous faut consacrer deux heures à la visite de ces nombreuses salles qui occupent deux étages.

C'est en 1806 que le professeur Rasmus Nyerup commença à former la collection des antiquités nationales. L'inauguration eut lieu le 11 février 1807. Thomsen, du 27 décembre 1816 jusqu'au 21 mai 1865, date de sa mort, continua avec zèle l'œuvre commencée par Nyerup. Il sut toujours procurer des acquisitions nouvelles qui venaient augmenter l'intérêt et la valeur de ce Musée ; c'est aujourd'hui une des curiosités du Danemark ; il renferme de grandes richesses en armes, instruments,

tombeaux, etc. Le classement de ces antiquités est fait d'une manière ingénieuse en trois parties qui sont : l'âge de pierre, l'âge du bronze et l'âge du fer, depuis 3000 ans avant J.-C. jusqu'aux règnes de Christian III et de Frédéric II. Tous les objets exposés sont places géographiquement d'après les parties du monde d'où ils proviennent, d'après leurs qualités et les circonstances dans lesquelles ils ont été trouvés.

Dans ce Musée on a installé, en 1845, les archives d'antiquité et de topographie.

L'âge de pierre comprend l'époque la plus ancienne des trois périodes préhistoriques de la civilisation, époque à laquelle les hommes ne connaissaient pas les métaux.

Les armes et les instruments tranchants étaient confectionnés en pierre. Les salles renfermant les objets de l'âge du bronze et du fer sont intéressantes à visiter.

Ce qui frappe l'imagination en examinant les objets antiques conservés dans les musées danois ainsi que dans les palais royaux, c'est la grandeur démesurée des verres à boire. Les collections en sont curieuses, certains contiennent jusqu'à deux litres. Quel est le Bacchus de nos jours qui pourrait vider un de ces hanaps rangés sur les dressoirs d'argent?

La cour du Danemark a conservé certaines traditions féodales. Autrefois, quand le roi traitait, à sa table, les monarques ou les ambassadeurs, — après un dîner copieux qui n'avait d'égal que celui de Lucullus, — au dessert il faisait apporter un de ces verres monumentaux et le vidait à la santé de ses convives : il provoquait ses hôtes à un tournoi plus bachique que diplomatique. On vit des guerriers refuser le combat dont s'étonnait leur courage et ne pouvoir supporter ces agapes royales.

Le Musée des antiquités du Nord, dont le commencement fut modeste, possède aujourd'hui d'importantes et rares collections qui excitent l'intérêt des visiteurs.

Nous visitons aussi le Musée Glyptothèque, principalement affecté aux marbres. Les œuvres de Bussen, élève de Thorwaldsen, y sont réunies. Les statues qui, par leur parfaite exécution, attirent particulièrement l'attention sont celles des deux filles de Christian IX, le roi actuel : dont l'une est devenue l'épouse d'Alexandre III, l'autre la princesse de Galles.

La salle des marbres antiques est très remarquable. Ce Musée réunit aussi une collection de statues en granit recueillies en Egypte ; à citer, le groupe du roi Seti Ier et sa femme, que j'ai vu également dans le Musée du Caire.

Nous terminons par le Musée ethnographique. Tous les modèles des engins de pêche, costumes et bateaux des Esquimaux, du Spitzberg, du Labrador, du Groënland, y sont représentés, ainsi que leurs campements et les peaux d'ours qui leur servent de vêtements.

Très complète aussi la collection des Lapons et Lapones de la Finlande et de la Norvège. Du reste, tous les peuples du monde y sont représentés par leurs costumes, leurs armes, leurs idoles. A force de regarder ces multiples objets, nous sortons la vue complètement troublée.

Il y a beaucoup à voir dans la capitale du Danemark. A peine avions-nous fini de déjeuner qu'il fallait repartir pour le château de Rosenborg. Comme celui de Frederiksborg, il a été construit par Christian IV, qui régna de 1588 à 1648. Les vêtements, les armes de ce roi y sont religieusement conservés.

A Rosenborg, les encadrements et les motifs de décoration tout en pierre, employés à profusion, donnent à l'édifice un autre aspect, tout en lui conservant son style renaissance. Dans la pensée du fondateur, ce château ne devait être qu'une simple habitation de plaisance : c'est ce qui en explique les proportions restreintes.

Christian IV l'habita de préférence au château royal ; ses successeurs y donnèrent des fêtes. Christian V y fit faire des modifications. Frédéric IV transforma, en 1724, le premier étage. On a eu l'heureuse idée d'y réunir, dans un ordre chronologique, tout ce qui, en fait de meubles, vêtements, objets d'art, avait appartenu aux souverains qui se sont succédé sur le trône de Danemark pendant les trois derniers siècles, comme aussi tous les portraits de famille, ceux des généraux, des conseillers d'Etat. Cette collection, disposée avec beaucoup de symétrie, a été installée et rassemblée de 1866 à 1869. C'est Frédérik III, élu roi en 1648 après la mort de son père Christian IV, homme du meilleur goût, qui fonda ce Musée historique. Déjà, dans certaines pièces de Rosenborg, il avait groupé des curiosités.

Dans le vestibule, on a placé des meubles et des

tableaux se rapportant aux règnes des souverains qui, depuis Christian Ier, ont précédé sur le trône le fondateur de Rosenborg. Dans la salle d'audience de Christian IV : le plafond est soutenu par vingt-deux pilastres ; les murailles, ainsi que le plafond,sont lambrissés en bois de chêne ciré, et, sur la cheminée monumentale, je lis la date de 1615. A côté, la chambre où il mourut.

Dans la tour du Nord se trouve la chambre à coucher du roi. Les motifs du plafond sculpté rappellent ceux de la salle des Chevaliers de Frederiksborg. Quelques tableaux garnissent les murs ; entre autres, celui qui représente son chien favori.

Très remarquable, le cabinet de travail décoré en laque verte de Chine, avec son plafond en stuc. L'escalier, ajouté en 1706 par Christian IV, est garni de faïences anciennes de Delft. A côté, la chambre à coucher de Kristine Munk, que le roi avait épousé morganatiquement en 1615, et qui, au lieu de vivre heureuse d'une telle faveur, fut assez légère pour lui faire des infidélités. Le roi la fit enfermer, en 1629, dans le manoir de Jutland.

Plusieurs rois danois ont eu des aventures. Christian VII épousa la princesse Caroline-Mathilde, qui devint adultère. Frédérik VII se maria trois fois. Sa première femme était la fille de Frédérik VI ; sa deuxième, la princesse Marguerite. Voyant qu'il n'avait pas d'enfants, il divorça pour épouser une actrice. Le résultat fut le même, puisque, par une bizarrerie de la nature, il ne pouvait procréer. Sa première femme se remaria avec un frère de Christian VIII, et tous deux moururent à Kiel.

La statue de Frédérik VII a été placée à Hilleröd devant le château de Frederiksborg.

Nous parcourons la suite des appartements de Rosenborg pour arriver à la salle de marbre, dont la riche décoration date de Christian V. Le plafond est encadré par des écussons et des armoiries de différentes provinces danoises. A l'extrémité, la salle du Conseil d'Etat, avec de belles tapisseries fabriquées à Kjoge. Ces pièces contiennent tout ce qui, en fait de souvenirs quelconques, se rapporte aux règnes de Christian IV, de Frédérik III et de Christian V, soit au XVIIe siècle, puisque le dernier de ces rois mourut le 25 août 1699.

Un escalier en colimaçon donne accès au premier étage, dans la salle Rosen, transformée par Frédérik IV en un cabinet de miroirs. Les glaces sont enchâssées au milieu du parquet, comme celles du palais Borghèse, à Rome. A côté, un couloir, tapissé de cuirs de Cordoue, aboutit au salon des Princesses. Le plafond à cloison, avec ses ornements allégoriques de guirlandes et d'oiseaux, est remarquable. Tous les meubles, lustres, bronzes, sont de style Louis XV. Chaque souverain ornait et décorait les pièces de ce château d'après son goût. Christian V y a réuni une importante collection de portraits, bustes, porcelaines, bijoux, tabatières, montres, cuirasses, casques et uniformes : il en avait de tous les types.

Le second étage de Rosenborg est entièrement occupé par la belle et grande salle des Chevaliers, dont la décoration actuelle date du siècle dernier. Le plafond surtout mérite une attention particulière. Au milieu, les grands écussons aux armes du royaume se relient par différents motifs des plus riches, mais un peu trop chargés ; ils rappellent les grands événements importants du règne de Frédérik IV. Près de la frise, des sujets allégoriques représentent les quatre parties du monde. Les murs sont revêtus de douze grandes tapisseries ayant pour motif la guerre de Suède (1675 à 1677). Comme meubles, il y a dix-huit fauteuils recouverts en tapisserie faite à la main par la reine Charlotte-Amélie de Hesse et ses dames d'honneur. C'est pendant son veuvage qu'elle broda ces tapisseries.

Dans la partie sud sont les fonts baptismaux qui ont servi à la famille royale ; du côté opposé, sous un dais, les trônes du roi et de la reine. Devant l'estrade sont placés trois lions en argent massif, coulés chacun dans une attitude différente et symbolisant l'ancienne union des couronnes scandinaves. Le fauteuil du roi, fait en dents de narval, et incrusté de figures allégoriques sur métal, servit pour la première fois en 1671. Celui de la reine est en argent ciselé, avec une inscription hébraïque ; il fut commandé par la reine Sophie-Magdalena. Cette princesse s'était refusée à faire usage des objets qui avaient servi au couronnement d'Anne-Sophie Reventlaw, parce que celle-ci avait été la maîtresse de Frédérik IV, qui l'avait épousée morganatiquement.

Le fils de Christian IV fut exilé en 1730 après la mort de son père. Tous ces détails historiques me sont fournis par notre guide danois, à qui ses soixante-quinze ans permettent de connaître l'histoire de son pays.

Près de la salle des Chevaliers sont trois cabinets : dans celui qui correspond avec la tourelle du milieu sont enfermés les *regalia* ou insignes royaux qui sont, comme le fauteuil royal, du règne de Christian V.

Le cabinet de la tour du Nord contient une collection rare de vieux verres de Venise, provenant de la fabrique de Murano, ainsi que des plats, assiettes, tasses, vases gobelets, couteaux et fourchettes de toutes nuances, imitant le rubis, la topaze, l'émeraude et autres pierres précieuses. Cette admirable collection fut acquise par Fredérik IV au cours d'un voyage qu'il fit en Italie. Pour les amateurs d'antiquités et de pièces rares, le château de Rosenborg mérite une longue visite.

Le sens artistique semble de tout temps avoir été très éveillé chez les Danois ; c'est un caractère distinctif de plus qui les sépare des Allemands. Visitez le château de Rosenborg, chef-d'œuvre de la Renaissance à demi gothique, sorte de musée chronologique des rois de Danemark, et vous y trouverez des merveilles et des trésors incomparables.

L'après-midi, nous prenons le bâteau pour aller à Skodsborg. Pendant une heure et demie nous naviguons sur le Sund. Après l'île Haven, les rives sont garnies de charmants cottages élevés au milieu d'un bouquet de verdure ; la végétation est extraordinaire et le climat tempéré. Nous sommes au 12 juin ; l'air est parfumé des senteurs des lilas et des aubépines en fleurs ; à l'horizon les côtes suédoises.

Skodsborg est le Trouville du Danemark. Toute la société mondaine se donne rendez-vous sur cette plage. A notre descente du bateau, nous apercevons avec joie le drapeau tricolore flotter sur le belvédère de l'hôtel de Bellevue. Décidément, ces Danois sont remplis de prévenances pour les Français ! De la terrasse, nous distinguons très bien, à l'horizon, les côtes suédoises. Les voitures nous font traverser le parc de Dyrehaven, promenade favorite des Danois, avec ses arbres séculaires et ses belles futaies. Sous des arbres isolés, des trou-

peaux de biches, de cerfs et de daims sont au repos. Au milieu de cette forêt, s'élève une coquette construction de style Louis XV, pavillon de chasse de Christian IV, d'où l'on a une belle vue sur le Sund. De là nous gagnons la gare de Klampenborg pour rentrer à Copenhague. Une heure à attendre, cela ne décourage pas M. Lubin qui fait aligner sa caravane pour la photographier ; attention ! le ressort de son instantané se déclanche et notre groupe est reproduit.

Dans la capitale du Danemark, ce qui nous a frappés, c'est le nombre extraordinaire de résidences royales que les souverains, les uns après les autres, se sont plu à édifier. Tous ces palais forment une nomenclature respectable : c'est énorme pour un si petit Etat. Après le Prindsen, il y a Christiansborg, Amalienborg, Rosenborg, Charlottenborg, Fredensborg, Kronborg. Sur les différents points de Sjœland, les palais de l'île Fyen et du Jutland.

Après trois jours passés dans la capitale danoise, il nous fallut partir pour Götenborg (Gothembourg).

Le samedi 13 juin, à 10 h. 48 du matin, nous prenons le chemin de fer pour arriver à Helsingör à midi 25 m. C'est l'endroit où autrefois le gouvernement danois prélevait le péage du Sund sur les quinze à vingt mille navires qui y passaient annuellement, droit qui a été racheté en 1857 pour 86 millions de francs.

De la mer on aperçoit distinctement le château fort de Kronborg. C'est sur une des terrasses de cette forteresse que Shakespeare, dans *Hamlet, prince de Danemark*, fait passer l'esprit du roi devant les sentinelles. Kronborg joue d'ailleurs un rôle important dans les traditions danoises ; une légende raconte qu'au fond d'une des casemates se trouve l'âme d'Ogier le Danois, célèbre dans les contes d'Andersen : c'est l'esprit qui protège le royaume et qui sortira quand la patrie sera en danger.

D'après la légende Ophélie est née à Elseneur.

Lorsqu'on a lu ou qu'on a vu jouer *Hamlet*, même en province, on possède sur Elseneur et la terrasse de son château des renseignements suffisamment erronés pour qu'il soit bon de les rectifier une fois en passant. Elseneur ne répond pas malheureusement à l'idée qu'on s'en fait d'après Shakespeare ou d'après les décors

d'opéra. C'est un joli port de mer de dix mille habitants, où il y a des usines, des manufactures, mais pas le moindre lac pour noyer Ophélie.

Quant au château, il ressemble à beaucoup de châteaux, notamment à celui de Saint-Germain. Il date à peu près de la même époque. Il est entouré d'un fossé qui le sépare de fortifications dont les talus sont fréquentés, comme à Paris, par les bonnes d'enfants et les militaires. Le château lui-même est une caserne, et si l'ombre d'Hamlet y revient le soir, c'est l'adjudant de semaine qui la reçoit, pour la mettre au clou.

Comme à Detroit, en Amérique, le train tout entier est embarqué sur un bac à vapeur qui fait la traversée du Cattégat, ou embouchure de la mer Baltique, en vingt-cinq minutes à peine. Il est curieux de naviguer ainsi en chemin de fer ! L'embarquement du train se fait avec une telle rapidité que l'on passe sur mer sans s'en apercevoir. A travers les vitres du wagon, que je n'ai pas quitté, je vois la grande nappe gris-perle, satinée, tout unie, couverte de navires pressés, affairés, courant toutes voiles dehors.

De Copenhague à Christiania il y a 650 kilom., le trajet s'effectue en 19 heures.

DE COPENHAGUE A GOTHEMBOURG

Nous avons 343 kilomètres à faire en chemin de fer pour arriver à Gothembourg, deuxième ville de la Suède. Le confort des wagons avec cabinets de toilette est si parfait, les employés si convenables et les prévenances de la compagnie — qui fait mettre dans chaque compartiment des carafes d'eau fraîche — si grandes, que le voyage s'effectue facilement. Rien ne manque dans l'installation de ces coquets wagons : même l'électricité. C'est que, contrairement aux compagnies françaises, les compagnies suédoises et norvégiennes ont souci du bien-être des voyageurs.

Un wagon spécial est affecté aux dix-huit voyageurs de l'agence Lubin. Parmi nous sept dames, dont quatre accompagnent leurs maris. Les conversations s'engagent pendant que le train roule à toute vapeur ; chacun émet son opinion, manifeste sa satisfaction, rédige ses notes, développe ses impressions, et sans encombres, après avoir traversé des plaines bien cultivées, longé des forêts de sapins, vu des villages avec leurs maisons en bois peintes en rouge, nous nous arrêtons à Engelholm. Puis nous apercevons le détroit de Kattégat, qui sépare le Danemark de la Suède ; ensuite Bastard, sur la mer du Nord, Loholm. Après, c'est une succession de lacs qui viennent faire diversion. Partout des bestiaux paissent dans les prairies. Au son strident du sifflet de la machine, ils fuient, à l'approche du train ; les plaines verdoyantes que nous traversons rappellent la Touraine.

Nous sommes à Eldsberge !

UN DÉJEUNER A L'ASSAUT

A 3 h. 32 nous arrivons pour déjeuner à Halmstad.

— Seize minutes d'arrêt, buffet ! crie l'employé.

A peine le train est-il arrêté que le buffet est pris d'assaut par les voyageurs affamés : l'air des sapins creuse l'estomac, la poussée est terrible. Ce flot humain se précipite dans la salle. Sur une grande table s'entassent des viandes salées et fumées, des turbots bouillis, des truites grillées, des œufs, des conserves, des condiments, des hors-d'œuvre de toute nature, comme en Russie, des acouskis, du pain de plusieurs espèces découpé en tranches; comme beurre, de la margarine (son inventeur Pellerin a monté plusieurs fabriques à Christiania); du fromage noirâtre, produit du pays, des compotes, des crêmes, des myrtilles, jusqu'à du caviar; tout un assortiment de victuailles connues et inconnues.

Pour un prix de deux kroner (2 fr. 80), vous avez le droit de manger autant que votre appétit vous le

permet, de vous servir à votre guise sans l'intervention d'aucun auxiliaire. Pas de contrôle; tout est à discrétion. Au milieu de tous ces mets et de toutes ces sauces, chaque arrivant remplit son assiette de ce qu'il préfère. Les audacieux, avec une dextérité étonnante, enlèvent avec leur fourchette les meilleurs morceaux et se livrent à l'attaque ; les indécis restent stupéfaits. Chacun, muni de sa proie, se retire dans un coin, là où il peut trouver une place pour s'asseoir, ce qui n'est pas chose facile, et se met à dévorer. Ceux qui n'ont pas pu saisir de fourchette au passage mangent avec leurs doigts. A chacun de se tirer d'affaire. C'est la lutte pour la vie. Parmi ces voyageurs affamés, il y en a de deux types différents : ceux qui mangent pour vivre et ceux qui vivent pour manger.

Mais le plus drôle dans cette affaire, c'est de voir, au milieu de la table, la maîtresse de céans, une grosse blonde à l'air réjoui, en compagnie de son Vatel, assister, impassible, à ce carnage. C'est vraiment un coup d'œil indescriptible. A un moment donné, le silence règne. On n'entend plus que le bruit des fourchettes et la cadence des mâchoires. Notre guide Rits est interpellé de tous les côtés à la fois.

— Du lait chaud ! demande Mme V...

— Rits, du vin ! s'écrie Mme P...

— Du thé ! réclame Mme C...

— De la bière ! crie M. L...

Le pauvre malheureux tout essoufflé, court de l'un à l'autre, de la brune à la blonde, cherchant à donner satisfaction à tout le monde. Le sobre de L. M... trouve un intérêt si grand à être le spectateur d'une telle *razzia* que, remonté dans le wagon, il s'aperçoit qu'il n'a pas déjeuné.

— Rits, avez-vous pris les dix-huit tickets ? lui demande M. Lubin.

— Certainement, répond le brave homme.

— Mais c'est le repas des bêtes fauves ! crie un des nôtres.

Or, pendant tous ces dialogues, les seize minutes se sont écoulées, et le guide, qui est obligé de porter à chacun son ticket, repart (à l'encontre de M. de S... qui a fait un repas pantagruélique), sans s'être rien mis sous

la dent — et nous ne dînerons qu'à neuf heures à Gothembourg ! Rits a dû d'autant plus souffrir de cette abstention culinaire qu'il a un beau coup de fourchette.

On n'a pas l'idée de ce qu'un estomac peut absorber pendant seize minutes. Mes deux voisins de table s'en acquittent bien ; c'est à qui détiendra le record.

Ce déjeuner à l'assaut, avec ce carnage de victuailles, les appels désespérés de ceux qui n'arrivaient pas à se faire comprendre dans ce match culinaire, nous a bien amusés et restera comme un des souvenirs de notre voyage.

La sonnette annonce que la dernière minute est écoulée. Chacun regagne sa place, et le train s'ébranle pour continuer sa marche en avant.

Nous roulons toujours. A Getinge, les maisons de bois toutes basses me rappellent les isbas russes. A Falkenberg, nous avons fait 135 kilomètres ; il en reste encore 108. Nouvel arrêt à Warbeg, petite ville bâtie sur les bords du lac Kattégat.

La coiffure locale, peu coûteuse pour les femmes, se compose d'un simple mouchoir posé sur la tête.

Enfin, après Kongsbacka, c'est Gothembourg, à 1.645 kilomètres de Paris. Il est 7 h. 15 du soir quand le train rentre en gare.

GOTHEMBOURG (Gœteborg)

A notre descente de wagon, le patron de l'hôtel, qui est allemand, nous souhaite la bienvenue. Nous prenons place dans son brillant omnibus. Il a fait hisser au sommet de l'hôtel le pavillon français. A peine entrés dans le salon, nous cherchons en vain de tous côtés des journaux français, il n'y a que des feuilles anglaises. Notre curiosité ne se trouve pas satisfaite, nous voulions savoir quel cheval avait gagné le Grand-Prix de Paris. Était-ce un français ou un anglais ? Les paris restent ouverts. Comme en Angleterre, les dimanches ne sont pas gais à passer, la même religion est professée.

Après le déjeuner, servi dans le *spiscsal*, nous venons nous asseoir au dehors sous la vérandah. Je prie le portier, qui parle très bien le français, de nous faire servir le café.

— C'est impossible, répond-il, il n'est pas encore une heure de l'après-midi. Avant, c'est interdit par la police. De plus, le dimanche, pendant les offices, on ne peut ni manger ni boire dans tout le royaume, ce n'est pas gai mais c'est anglican et hygiénique.

— Cependant, nous ne sommes ni protestants ni sujets suédois. Comme étrangers, nous sommes libres!

A force de parlementer, dix minutes s'étaient écoulées. Une heure sonnait, et ce n'est pas sans peine que le café nous fut servi, mais à l'intérieur. C'était le supplice de Tantale de voir ce café sans pouvoir le boire ! Là ne devait pas s'arrêter notre surprise.

J'interpelle le garçon en lui demandant une chartreuse.

— Impossible de vous servir, me répondit-il.

— Pourquoi ?

— La vente de l'alcool est interdite.

Cet incident me rappelle qu'un dimanche, dans une des villes des Etats-Unis, je me promenais dans les rues, le cigare à la bouche, quand je fus appréhendé par un policeman qui me fit signe de ne pas fumer. Tout interloqué, je m'adressai à un passant qui parlait français; il m'expliqua que Pittsburg étant une ville de tempérance, on ne pouvait, le dimanche, ni boire ni fumer.

La liberté dans la libre Amérique est un vain mot!

De Gothembourg, on peut aller à Stokholm par le canal de Gotha. C'est une très belle excursion à faire.

La matinée est occupée par une promenade en voiture; les landaus fournis par l'hôtel sont des plus luxueux. Sortis de la ville par Drottning-Torget, nous suivons d'abord Stampgattan pour arriver au Slottskogsparken. Dans ces parages, de belles villas se succèdent, entourées de magnifiques ombrages. Ce sont les grands propriétaires de la ville qui habitent ces quartiers luxueux.

Le guide nous fait arrêter devant la maison de James Dikson, nom connu des géographes; c'est lui qui a si généreusement contribué à l'expédition du professeur Nordenskiold dans les mers arctiques: expédition égale-

ment tentée, il y a quelques années, par le docteur Nansen, qui traversa l'île du Groenland.

Ce que Nansen n'a pu faire, Andrée et ses courageux compagnons le feront-ils? Tout au moins, ces audacieux explorateurs, qui se dévouent pour la science, vont l'entreprendre. Ils l'ont entrepris, et nous attendons de leurs nouvelles avec une impatience cruelle !

De la villa Dickson, nous traversons les nouveaux quartiers de la ville qui s'élèvent au sud : les constructions se distinguent par leur architecture riche et ornementée.

Slottskogsparken occupe un bel emplacement qui a été choisi avec discernement. La nature granitique du sol, avec un lac naturel, a permis d'y créer à peu de frais une promenade très pittoresque ; seuls, les vieux arbres y manquent. Le dimanche, ce parc est envahi par la classe ouvrière qui vient s'étendre sur les pelouses verdoyantes.

Pour rentrer à l'hôtel, nous passons par le faubourg de Majarna ; nous longeons les boulevards tracés sur l'emplacement des anciens bastions, bordés de chaque côté par des jardins publics. Sur la place, le nouveau théâtre.

Gothembourg, à l'extrême nord de la Suède, est le port principal du Skager-Rack. La ville est située à l'embouchure de la rivière de Gœta.

Gothembourg a une population de 95.000 habitants. Le mouvement maritime dépasse celui de Stockholm. Le port est plus important qu'à Copenhague. Comme Amsterdam, la ville est traversée par des canaux. Gothembourg est une ville moderne sans caractère ; les rues sont bien percées, les maisons bien alignées. Remarque locale : les magasins n'ont pas de fermeture..

Une visite au jardin des plantes. Parmi les numéros de la partie zoologique, la baleine de M. Walm et un élan méritent d'être cités. Dans la galerie de tableaux, les œuvres des maîtres scandinaves. Dans la serre chaude, un cactus du temps de Linné.

Venersborg, située près du lac Venern, est mise en communication avec Gothembourg et le Kattégat par le canal de Gœta. Placée entre Christiania et Copenhague, elle doit son rapide accroissement à sa situation géographique. Un chemin de fer la relie à la capitale. La popu-

lation jouit d'une certaine aisance. Nous n'y avons pas vu de vilains quartiers, encore moins de mendiants.

On va de Gothembourg à Stockholm, par bateau, en cinquante-huit heures, par le canal de Gœta, et par chemin de fer en douze heures ; pour aller à Christiania, 257 kil., en chemin de fer, il faut 10 heures.

LES CHUTES DE TROLLHÆTTAN

De Gothembourg, après deux heures et demie de chemin de fer, nous arrivons à Trollhættan, réputé pour ses chutes. C'est le « Niagara Falls » de la Suède. La population est de 4000 habitants ; la nature sévère du site a fait une renommée à cette petite ville, une des plus réputées des pays scandinaves. Sur un espace de plusieurs kilomètres, le Gœta, encaissé entre deux berges escarpées, court de cascade en cascade. Au moment de descendre son gigantesque escalier, le fleuve, qui se transforme en lac, paraît se reposer avant d'entreprendre son prodigieux effort. La force motrice des six chutes de Trollhættan est évaluée à 250.000 chevaux ; celles du Niagara, les plus fortes du monde, sont de 1.700.000 chevaux.

A Trollhættan, l'eau bouillante rebondit, lançant en l'air des panaches d'écume ; puis, tout à coup, les rives se resserrent sur une distance de 1.500 mètres de long où se répartissent les 95 mètres de hauteur qui forment la différence des niveaux.

C'est un cahos de flots mugissants au milieu de noirs rochers encadrés par un paysage d'une beauté sévère. Rien ne peut arrêter cette poussée des eaux. C'est une débandade générale du fleuve, un sauve-qui-peut de chaque flot affolé. Les rocs sont impuissants à retenir la débâcle.

C'est de l'île de Toppo que l'on peut le mieux juger de l'ensemble de ces grandes scènes de la nature. L'émotion qui s'empare de moi est la même que celle que j'ai

ressentie, lorsque je me trouvais à la Grotte des Vents du Niagara-Falls.

L'industrie utilise la force hydraulique de ces rapides. Le long des rochers, des fabriques, des scieries, des usines se sont élevées. Nous en trouvons une qui transforme le bois de sapin en pâte destinée à faire du carton et du celluloïd. Tout tremble sous le choc des turbines. Par un petit sentier qui longe le fleuve, nous arrivons à la Grotte du Roi. C'est une grande excavation de rochers, produite naguères par les eaux. Nous y remarquons les noms que plusieurs souverains ont gravés lors de leurs visites.

De là, nous nous acheminons vers la Marmite du Géant, cavités profondes creusées par les tourbillons. Tout cela est d'un effet grandiose. Si les chutes du Niagara étonnent, celles de Trollhættan stupéfient et confondent l'imagination.

Le nom donné à ces chutes est bien défini. Trollhættan, en suédois, veut dire « terreur des sorciers », comme Niagara, en indien, signifie « tonnerre des eaux ».

Gœta-Elf se déverse dans le Kattégat ; les eaux du lac Venern y passent par une succession de chutes et de rapides. Le coup d'œil est pittoresque au milieu de ce paysage grandiose. A cent mètres de là, la main de l'homme a, en 1795, creusé, parallèlement à l'œuvre de la nature, un canal, avec double système d'écluses, très remarquable. Le but était d'éviter à la navigation le passage difficile des rapides.

Ni la chute du Rhin, ni les plus fortes cascades de Norvège, ni les rapides du Nil, que j'ai vus en Nubie, ne peuvent donner une idée de ces rapides bouillonnants. Le débit de l'eau qui s'y fait, quoique prodigieux, n'atteint pas encore celui de chutes du Niagara qui est de 90 millions de mètres cubes par vingt-quatre heures.

Nous nous arrêtons au belvédère élevé au milieu des chutes pour mieux contempler cette nature imposante et la beauté sévère de son cadre. Nous longeons le sentier de Karlekens-Stig, (sentier d'amour) pour aboutir à Aakersvass. Là finissent les quatorze écluses construites par Erikson et inaugurées en 1844. Le fleuve redevient navigable jusqu'à Gothembourg.

Ces quatorze écluses sont séparées par de petits lacs qui

servent de garages. C'est la voie que suivent les grands bateaux ; les petits se servent des écluses primitives qui ont été taillées dans le roc en 1795. Nous y avons vu descendre un train de bois. Au loin, nous entendons des sifflets dans la direction de Gothembourg. Ce sont des bateaux qui préviennent les éclusiers de leur arrivée. Nous assistons à la manœuvre d'un vapeur qui s'engage dans la première écluse ; elle est répétée quatorze fois jusqu'à ce que le bateau se trouve transporté par les eaux à 95 mètres de hauteur.

Le canal de Gœta, commencé en 1810, ne fut achevé qu'en 1842 ; la dépense s'éleva à 16 millions de kroner. Il sépare la mer du Nord de la Baltique, sa longueur est de 420 kilomètres, dont 75 ont été creusés par la main de l'homme. Il commence à Gothembourg, sur le Skager-Rack, remonte le Gœta-Elf jusqu'aux écluses de Trollhættan, pénètre dans le lac Venern, passe ensuite dans le lac Viken, à 95 mètres d'altitude, différence de hauteur absorbée par les quatorze écluses, puis redescend au lac Vetern et, par d'autres lacs, jusqu'au fjord de Slatbaken ; en tout soixante écluses à franchir ! C'est ainsi que les bateaux de la Baltique peuvent entrer dans la mer du Nord, après s'être élevés à la hauteur du lac Viken qui est à 350 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous nous dirigeons vers l'hôtel en longeant la nouvelle ligne d'écluses. Tout à coup nous sommes surpris d'apercevoir au-dessus de nos têtes, dominant l'Echelle des Géants, un bateau qui a franchi les écluses.

Pour revoir les cataractes, nous traversons le pont Oscar construit en 1889. De là, l'eau jaillit d'une hauteur de 33 mètres, avec une impétuosité formidable. Les flots, en se combattant, forment une écume si blanche que l'on dirait une rivière de lait. Un brouillard s'élève, et l'eau vaporisée vient nous rafraîchir le visage. Les chutes de Trollhættan n'ont pas la majesté de celles du Niagara, mais elles sont plus saisissantes. La montagne de granit, recouverte de sapins, forme à ce coin sauvage un cadre qui émotionne.

Le lendemain matin, nous quittions Trollhættan, emportant de ses chutes et de ses écluses une impression profonde.

DE TROLLHÆTTAN A CHRISTIANIA

Après la Suède, la Norvège, le clou de notre voyage ; notre point *terminus* sera le Cap Nord.

A notre départ de Paris, nous avions cru trouver la fraicheur en Norvège ; nous y subissons la chaleur. M. P..., voyageur pratique, a toujours à la boutonnière de sa jaquette un petit thermomètre ; il constate que, dans notre wagon, la chaleur atteint 32° : une étuve où cuiraient des œufs à la coque ! Heureusement que la Compagnie fait placer dans chaque wagon des carafes d'eau frappée pour désaltérer les voyageurs. La glace n'est pas chère en Norvège ! Elle y est partout à profusion.

Pour arriver dans la capitale, il nous faut franchir 357 kilomètres. On passe à Mellerud, Dalskog, Backafos pour aller à Ed. De tous côtés, ce ne sont que des sapinières ; afin de rendre la production du bois inépuisable, le reboisement est fait tous les ans avec grand soin. Pour la Suède et la Norvège, le sapin est une mine d'or. Le bouleau y pousse aussi très bien.

L'industrie du bois occupe une place très importante. Les sapins arrivent dans les scieries par un moyen de transport peu coûteux. Partout l'on voit des radeaux descendre seuls sur les lacs. Les bois sont marqués et recueillis à leur passage devant chaque scierie : tout s'y passe avec une honnêteté qui honore les Suédois et les Norvégiens. Devant ces scieries, des montagnes de sciure forment talus.

A Paris, la sciure de bois se vend jusqu'à quatre et cinq francs le sac, pour servir de fleurage aux boulangers. La sciure fait que le pain se détache plus facilement de la pelle lorsqu'il est prêt à être enfourné. Si les marchands parisiens avaient à leur disposition les montagnes de sciure entassée ici devant les scieries, ils en feraient des centaines de mille francs !

Il est deux heures lorsque nous nous arrêtons à Ed.

— Quinze minutes d'arrêt, crie l'employé, buffet !

C'est l'heure de la curée ! Nous allons donc assister à

un deuxième déjeuner à l'assaut. Nous pénétrons dans le *spisesal ;* le même coup d'œil s'offre à nos yeux. C'est à qui arrivera le premier pour mieux dévaliser la table surchargée de victuailles de toutes sortes et de tous pays, des sardines et des vins de France, du chester d'Angleterre, du porto d'Espagne, du caviar de Russie, des dattes d'Algérie, des ananas de la Martinique, du chianti d'Italie, des myrtilles de Norvège et des vins du Rhin.

Un de nos compagnons de voyage, M. de S..., se tient debout à côté de la table afin de puiser plus facilement dans les plats de son choix. Tous ont sa préférence : le gaillard a les dents aussi longues que le corps. C'est une bonne fourchette; comme les canards, il digérerait des pierres. Il s'adjuge, pour commencer, de toutes les sortes de poissons, homard à la mayonnaise, turbots, saumons, et finit par la truite. Il déclare aimer le poisson, il est servi à souhait. Pour terminer, friand comme une chatte, il goûte à toutes les marmelades, prend de toutes les crêmes qui décorent la table. A lui seul, il a mangé comme quatre. Son appétit se trouve apaisé. Je pense à ce pauvre Rits qui, occupé avec sa caravane, n'aura pas encore le temps de manger. J'emplis mes poches de petits pains beurrés et de pâtisserie qu'il pourra tout à son aise manger en wagon. Dire que M. Lubin, avec son appareil qui le suit avec autant de fidélité que le cochon de saint Antoine, n'a pas songé à photographier la scène du déjeuner ! Quel dommage !

A un moment donné, où chacun a pris sa part de butin, le silence s'établit, on n'entend plus que le son métallique des couteaux qui résonnent sur le marbre des tables et le cliquetis des fourchettes : chacun pense à son estomac. Tout le monde éprouve un soubresaut au bruit que fait la cloche d'appel annonçant que les agapes sont terminées. C'est un sauve-qui-peut général. Nous sortons du *spisesal* en finissant de broyer les aliments qui nous restent dans la bouche. Après une telle absorption de mets si différents, quelle julienne doit représenter notre estomac !

Tout perlant de sueur par les efforts faits dans ce travail culinaire, nous reprenons nos places, et, avec l'humouristique M. M... et son neveu, nous passons dans

le fumoir pour humer tout à notre aise un bon cigare, *terminus* indispensable d'un repas aussi précipité.

Une heure après, c'est le lac qui sépare la Suède de la Norvège. A Kornsjo, la douane. La visite est vite terminée, et nous continuons notre route. De loin nous apercevons la citadelle de Fredriksten qui domine la ville. Près de la gare, est installée une importante fabrique d'allumettes et de cure-dents en sapin. Partout ce ne sont que des dépôts de bois, des montagnes de planches, des pyramides de traverses, de chevrons et de bastins. Des piles de fenêtres terminées attendent leur départ pour la France.

Le chemin de fer passe devant la belle cascade de Sarpsfos, traverse ensuite un grand pont suspendu, pour longer le fleuve Glommen qui traverse la ville fortifiée de Fredrikstad où se trouvent de grandes scieries et raboteries ; de nombreux ballots de pâte de sapin sont chargés sur des wagons.

Enfin nous arrivons près de la capitale de la Norvège ; d'un point culminant on peut admirer tout à son aise Christiania et son fjord.

Au loin, la ville en amphithéâtre, avec ses maisons rouges, ses cheminées noires, son port animé par des paquebots fumants, des bricks aux voiles déployées, des yachts et des barques de pêche qui sillonnent la nappe tranquille ; à l'horizon, des groupes d'îles surgissent des flots et forment comme une ceinture de coquettes villas aux fines silhouettes, véritable banlieue maritime de cette capitale de marins.

CHRISTIANIA

Christiania est une grande ville. Le Parisien, qui se représente cette cité comme perdue au milieu des frimas, est dans l'erreur. C'est une belle capitale où l'on trouve, pendant l'été, une chaleur intense, et qui jouit d'une civilisation raffinée.

Les incendies l'ont ravagée en 1686, en 1706 et en 1858, lorsque les maisons étaient toutes en bois ; depuis, la ville a été reconstruite avec des matériaux moins combustibles. La pierre et la brique ont remplacé le sapin. Je crois que le Norvégien regrette son ancienne maison de bois, bien calfeutrée, qui le mettait à l'abri du froid et de l'humidité. Dans les maisons en briques il a froid. Aux larges rues à angles droits il préfèrerait ses anciens quartiers.

Au Grand Hôtel où nous descendons, situé en face du Palais législatif où se réunit le Storthing (la Diète), le premier personnage que nous coudoyons est Henrick Ibsen, pensionnaire de l'hôtel.

Il paraît qu'on n'aborde pas facilement le maître, et que, avant de lui parler, il faut s'enquérir s'il est de bonne humeur. Généralement, quand il est mal disposé, il tourne le dos à ses interlocuteurs sans dire un mot.

Tous les matins, Ibsen vient passer deux heures dans la cour du Grand Hôtel, qui n'est pas très gaie. Il se tapit dans le coin le plus sombre et reste abîmé dans ses rêveries, les yeux fixés au fond d'un bock. L'après-midi le penseur revient, car il semble se complaire au milieu de ce tohu-bohu de voyageurs qui arrivent et qui partent, de paquets et de malles qui encombrent les vestibules. Il ne reçoit et ne voit personne : « L'homme le plus fort au monde, a-t-il dit, est celui qui est isolé. » Il l'est.

Le voici. De taille moyenne, assez gros, il est sanglé d'une redingote noire et porte un haut de forme. Il avance lentement, un parapluie à la main. Sa barbe blanche est épaisse, mais, selon la mode norvégienne et normande, il a le menton et les lèvres rasés. Les cheveux de neige sont rejetés en arrière. Sous des lunettes d'or les yeux sont d'une mobilité extrême et d'une singulière vivacité; ce sont les yeux spirituels et malins de celui qui fut « M. Thiers », à qui il ressemble un peu. Alexandre Dumas avait pour le célèbre dramaturge une profonde admiration.

Ibsen ne sait pas un mot de français et cette ignorance le contrarie vivement.

La Norvège a encore d'autres poètes, Bjornson notamment. Bjornson est considéré, même par ses ennemis, — et ils sont nombreux, — à la fois comme un Victor Hugo de la lyre et comme un Jaurès de la tribune.

Il exerce en ce moment une influence politique énorme.

Les étudiants norvégiens aiment beaucoup les vers et, comme en Suède, ils se réunissent souvent pour chanter. Leurs chants, d'une poésie mélancolique, émeuvent beaucoup.

C'est le poète Jonas Lie qui a écrit les paroles du chant particulier des étudiants. En voici le refrain :

Toi, génération vivante dont le cœur bat,
Quand tu portes un toast à tes devanciers,
Te dépenses-tu à la mesure de leur grandeur ?
Dis, sauras-tu, dans tes rêveries,
T'élever aussi haut qu'eux ?

Mais c'est surtout le chant national de la Norvège qui fait vibrer le peuple et la jeunesse. Les paroles sont de Bjornson et la musique est de Nordraack : « Oui, nous l'aimons ce pays qui se lève hors de la mer, avec ses découpures et, hâlée par les tempêtes, cette terre toute remplie de songes... »

La musique est délicieuse et entraînante.

Bjornson est l'auteur de nombreux drames historiques. Il n'a qu'un rival : c'est Ibsen. Mais Ibsen est un austère et un indigné ; Bjornson est un humanitaire et un optimiste. Le premier a banni tout lyrisme, le second est resté poète avant tout.

Après Ibsen, avant Bjornson, il y a Lie. C'est un écrivain délicat. Pour être complet, il faut citer aussi Alexandre Kielland, le Daudet du Nord, plus styliste que penseur, plus soucieux de la forme que du fond, mais réformateur quand même, comme ses illustres compatriotes, qui sont tous, ou presque tous, patriotes d'abord et radicaux ensuite.

La littérature norvégienne est, en effet, radicale et sentimentale : radicale, en exaltant le patriotisme de la Norvège ; sentimentale, en exagérant les sentiments féministes de la nation.

C'est à cette littérature, très vivante et agissante, extraordinairement féconde, que l'on doit, non seulement la lutte sourde entreprise contre la Suède, mais aussi les droits extraordinaires concédés à la femme, devenue en Norvège l'égale de l'homme.

Il n'y a guère, en Norvège, de librairies où le portrait

d'Ibsen ne soit exposé. Il est représenté la tête surmontée d'une forêt de cheveux ; l'éclat des yeux est vif, malgré l'âge et la fatigue ; le front est bombé comme l'était celui de Victor Hugo.

La capitale de la Norvège fut fondée en 1624 par Christian IV pour remplacer Oslo, l'ancienne métropole qui venait d'être détruite par un incendie. En 1814, Christiania comptait 10.000 habitants, puis 77.000 en 1875 ; elle en a maintenant 185.000. De beaucoup elle a dépassé Trondhjem et Bergen. Le climat est tempéré, mais en janvier il y fait aussi froid qu'à Hammerfest.

Les froids les plus intenses sont ressentis à Iakoutsk, sur la Léna, où le thermomètre, marque en hiver, — 40° ; il y a même atteint — 62°. Cette ville sibérienne est la plus froide du monde. Son climat est le même que celui du sommet du Mont-Blanc, qui est à 4.810 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Christian IV avait bien choisi l'emplacement pour y construire la nouvelle capitale. Christiania, par sa position géographique favorisée, occupe les bords du fjord de 95 kilomètres de long. Elle reste ouverte ou fermée du côté de la mer, mise à l'abri derrière l'étroite passe de 600 mètres qui se trouve défendue par les canons de l'île fortifiée de Kaholn. Pendant deux ou trois mois une partie du fjord est encombrée de glaces. Les voies ferrées mettent la ville en communication avec le Danemark ; elle le sera bientôt avec Bergen et la mer du Nord par une nouvelle ligne, qui est en construction. Le mouvement du port, le plus animé de la Norvège, est de 3.409 navires. Les terres qui l'entourent sont des plus fertiles et surtout très bien cultivées. Cette ville, par son augmentation incessante, deviendra une importante métropole.

La Suède et la Norvège sont deux monarchies constitutionnelles absolument distinctes, unies sous la Dynastie Bernadotte depuis 1814.

Oscar II, roi actuel, est le petit-fils du général Bernadotte, cet ambitieux parvenu, qui avait épousé Mlle Clary, fille d'un marchand de vins de Marseille.

La constitution de la Suède date du 6 juin 1809 et celle de la Norvège du 17 mai 1814.

En Suède, il y a deux Chambres : la première composée

de 150 membres élus pour neuf ans par les autorités communales les plus imposées, la deuxième composée de 230 membres élus pour 3 ans dans les villes et à la campagne par scrutin.

En Norvège, il n'y a qu'une Chambre, composée de 114 membres, élus pour 3 ans par le suffrage au second degré.

Les diètes des deux pays se réunissent tous les ans, et chacune s'occupe des affaires propres à son pays.

Les affaires communes aux deux royaumes, telle que la représentation étrangère, sont rapportées au roi dans un Conseil d'Etat mixte, composé de membres suédois et norvégiens, siégeant tantôt à Stockholm, tantôt à Christiania, suivant que le roi habite l'une au l'autre ville.

La population de la Suède est de 5 millions d'habitants et celle de la Norvège de 2 millions.

La superficie des deux pays est environ une fois et demie celle de la France.

Ce serait mal connaître les Suédois et les Norvégiens que de les supposer froids ou taciturnes, retranchés dans leur presqu'île et leurs âpres labeurs. S'ils cultivent leur sol avec ardeur et une perfection qui place leur agriculture à l'un des premiers rangs, s'ils extraient de leurs forêts des bois qui servent à toutes les constructions européennes, s'ils tirent des eaux qui les environnent ou circulent sur leur territoire des richesses que se disputent tous les marchés, ils ne sont pas moins friands de littérature, d'art et de science. Leurs Facultés, leurs Universités, leurs Observatoires ont la plus légitime renommée.

Christiania, comme Copenhague, a son Tivoli ; mais ce n'est plus l'établissement unique que nous avons vu : c'est un simple café-concert où se réunit plutôt le demi-monde que la belle société. Le soir de notre arrivée avait lieu, dans le cirque, une grande conférence donnée par le général Booth, le président de l'*Armée du Salut*. Deux mille personne remplissaient la salle ; l'*Armée du Salut* trouve beaucoup d'adeptes en Norvège. Dans toutes les villes, où on les rencontre, les salutistes portent le chapeau fermé si original que nous leur voyons à Paris. Au milieu de la salle, sur une estrade, le général expose ses doctrines. Pendant les intermèdes, les fanatiques de cette secte

psalmodient des cantiques. A la fin de la conférence, les doctrines exposées par l'orateur n'ayant pas été appréciées par ses contradicteurs donnent lieu à un tapage infernal : un vrai charivari. C'est à tort que cette secte particulière s'intitule l'*Armée du Salut*, sa qualification technique serait plutôt l'*Armée du Chahut*.

Deux jours sont nécessaires pour visiter Christiania. Le Palais royal est un monument important, il est, pour le roi, un domicile obligatoire, puisque la Constitution de 1814 lui impose de venir chaque année y passer deux mois, entouré d'une cour exclusivement norvégienne; il cesse alors d'être Suédois pour devenir Norvégien. Lorsqu'il part de Stockholm pour Christiania, à la frontière, les officiers de sa maison militaire le quittent, pour le confier à la garde des officiers norvégiens.

Grâce à l'amabilité du concierge j'ai pu pénétrer dans le palais du Storthing, construit en 1866; il était fermé à cause des vacances des députés. Les deux salles de séance, avec des dépendances spacieuses, sont bien aménagées pour le travail des commissions et la garde des archives. Dans la grande salle, le tableau représentant l'Assemblée Constituante d'Eidsvold en 1814. La Diète, qui est le produit du suffrage à deux degrés, se sépare en deux chambres après sa constitution : ses membres seuls en font partie. Un quart des députés forme le Lag-Thing, et les trois-quarts prennent le nom d'Odels-Thing.

Je remarque, d'après les inscriptions placées sur chaque banc, que, dans l'une ou l'autre assemblée, les députés, au lieu de prendre place de tel ou tel côté, comme en France, suivant la nuance de leurs opinions politiques, ont leur place déterminée par la circonscription qu'ils représentent.

La gauche, le centre-gauche, l'extrême-gauche, l'union, la droite, tous ces mots vides de sens sont inconnus des Norvégiens. *La Nation avant tout*, telle est leur devise. Il n'y a que la Chambres des patriotes. Quel bouleversement une telle classification amènerait si on appliquait cet usage dans la Chambre des politiciens de France !

Cette convention de paysans et de négociants dirige à son gré les destinées du pays; elle discute librement et, contrairement à ce qui se passe en France, lorsque la

majorité a prononcé, les vaincus acceptent purement et simplement la résolution et ne cherchent pas à user de représailles contre la majorité.

La Constitution norvégienne, après celle de l'Angleterre, est la plus ancienne de l'Europe; elle date de 1814. Jusqu'en 1814, la Norvège n'était qu'une province danoise convoitée et souvent envahie par la Suède, qui la réclamait comme appoint à son territoire. En 1810 Charles Jean Bernadotte, — qui avait lâchement abandonné Napoléon 1er — fut proclamé prince royal.

L'ancien maréchal de France, né à Pau en 1764, et mort à Stockholm en 1844, avait troqué son bâton de maréchal contre une couronne; il signa, le 13 mars 1803, un traité d'alliance avec le puissant ennemi de Napoléon 1er. En 1814, l'Europe s'acharnait contre la France. C'est alors que la Norvège s'unit librement à la Suède, mais en conservant ses lois et sa charte. En France, ce sont les députés qui gouvernent; ces politiciens vivent et font métier de leur mandat. En Norvège, c'est le gouvernement qui gouverne, et non les parlementaires.

Le Storting maintient avec un soin jaloux l'autonomie de la Norvège vis-à-vis de la Suède. En France, les gouvernements passent, les trônes s'écroulent, les républiques disparaissent. En Suède et en Norvège une seule chose règne : c'est la stabilité.

Derrière les bâtiments de l'Université, dans un vaste hangar, est conservé le bateau de Vikings, trouvé en 1880 sous une colline près du fjord de Christiania. On le fait remonter au VIIIe siècle, époque où les Normands, ces écumeurs de mer, fondèrent des colonies en Irlande et en Angleterre. Au commencement du IXe siècle, ils envahirent la France en remontant les fleuves et vinrent assiéger Paris qu'ils pillèrent. Cette barque a 23 mètres de long et 5 de large. Les bateaux que nous avons rencontrés sur les fjords paraissent avoir été fabriqués d'après ce modèle. C'est sur ces navires non pontés que ces hardis marins toujours à la recherche d'aventures, affrontèrent les fureurs de l'Océan et de la mer du Nord. Ce débris de bateau est si vieux que le bois est tout effrité.

Qui sait si ce navire primitif n'est pas venu guerroyer sur les côtes de France ?

Nous entrons dans le Musée National installé près des bâtiments de l'Université. Quantité de toiles, de tableaux, s'offrent à nos regards. Ceux qui nous intéressent le plus sont de l'école norvégienne. Parmi ces 300 tableaux nous remarquons des Tidemans, des Jordaens, des Uchermann, des Claude Monet, des Rafaëlli, des Skredsvig, des Zorn, des Daunat, la belle marine de Grumelund, mais, parmi, de mauvaises copies et des toiles sans valeur qui n'offrent qu'un intérêt médiocre. Comme dans tous les Musées du Nord, trop de nudités.

Le Musée de Christiania est loin de valoir, pour ses collections, ceux de Copenhague et de Stockholm. Cependant le tableau de Christian Krohg *(la lutte pour la vie)* est une toile d'une parfaite exécution. La collection des antiquités du Nord est remarquable.

En résumé, Christiania est une capitale avec de grandes artères tirées au cordeau ; les édifices modernes sont d'un style froid ; les monuments artistiques y font défaut. Seul, le nouveau théâtre, que l'on vient de construire, a un aspect monumental.

Christian IV aurait dû avoir la pensée, selon moi, d'édifier la ville sur les bords de cet incomparable fjord ; les palais, élevés le long des courbes harmonieuses du rivage, auraient pu être la reproduction de Genève.

Nous visitons les magasins de fourrures qui, comme ceux de Moscou, sont pourvus d'un stock considérable. La maison P. Backer, dans Kongens-Gade 31, est, sans contredit la plus importante de la Scandinavie. On y trouve des peaux d'ours noirs et blancs, de tigres, de hyènes, de loutres, de martres, de zibelines, de renards bleus, de petits gris, d'hermines, de rennes et d'élans.

Les dames que nous accompagnons se laissent séduire par les prix avantageux et font ample provision de fourrures. Je cède aussi à la tentation, en achetant de ces belles zibelines dorées qu'on ne trouve qu'en Norvège.

Nous passons la soirée à mont Saint-Jean, site charmant entouré de verdure où sont installés des restaurants et des cafés-concerts. Plus de 5.000 personnes s'y trouvent réunies. La musique est douce et harmonieuse, des familles entières, gravement assises, écoutent silencieu-

sement, devant un bock de bière, des morceaux d'opéras exécutés par l'orchestre. Leurs amusements ont un cachet de convenance, de décence même. Que tout cela diffère de la folle gaieté française où, dans les établissements de ce genre, la prostitution s'étale, où le vice tient le haut du pavé ! On n'y rencontre que marchandes d'amour, Phrynés du trottoir qui pullulent à Paris. En Suède, en Norvège, rien de tout cela : je le dis à la louange de ce peuple.

On meurt aussi dans ce beau pays, seulement on y meurt plus tard, parce que les mœurs y sont plus pures, la moralité plus grande, la vie plus calme et surtout plus reposée. En France, on abuse de la vie ; en Norvège, on en use modérément : *In medio virtus*.

Notre matinée est réservé à l'excursion du *Sanatorium* situé sur la montagne Holmenkollen ; nous y arrivons après un parcours de deux heures en voiture. Dans la salle très décorative de cet établissement, se trouve exposé le portrait de l'explorateur Nansen. De la terrasse on aperçoit Christiania avec son fjord aux aspects divers.

Sur la droite, au milieu d'un bouquet de sapins, émerge le donjon blanchâtre du château Oskarshall.

Et le regard va de ces hauteurs étincelantes, de ces abîmes sombres, aux plaines liquides et vermeilles du fjord, avec ses voiles blanches et ses skœr — îlots noirs qui trouent sa surface limpide. Puis il revient à ces murailles gigantesques d'où se déversent des eaux fumantes, à ces océans de montagnes d'où cascadent toutes les nuances du vert, pour se perdre enfin dans les couleurs indécises de l'atmosphère, au milieu du solennel silence du soir et de l'immense paix de la nature.

Et mélancoliquement, sous cette impression d'un spectacle grandiose qui explique la Norvège, pays du rêve et de la légende, nous reprenons la « route de Guillaume II » inaugurée le 2 juillet 1896, par Guillaume II et le Roi Oscar (une inscription dorée, dans un bloc de granit, frappé de la couronne impériale, lui donne ce nom) et nous rentrons à Christiania, la ville de commerce et du travail, où il faut admirer, non plus la beauté des choses, mais l'activité des hommes.

A travers les allées d'un parc, nous arrivons au

réservoir du Mont St-Jean qui reçoit les eaux du lac Maridalen, pour alimenter la ville.

Après notre déjeuner, un de ces coquets bateaux qui sillonnent le fjord doit nous conduire au château d'Oskarshall. Quelle délicieuse excursion à faire ! Dans un fond vallonné, on a installé un établissement de bains froids. Notre œil scrutateur perçoit, au travers des toiles, des Norvégiennes qui sont en train de prendre leurs ébats dans l'onde. De tous côtés, des collines, des sites verdoyants éclairés par les rayons ardents de Phébus. C'est en face de la presqu'île que Charles XII fit braquer ses canons pour brûler la ville.

Après une demi-heure de navigation, nous abordons au château d'Oskarshall construit au milieu d'un fouillis de verdure. Comme le soleil est radieux, M. Lubin braque son instantané et commence la série de l'importante collection de vues qu'il rapportera de notre voyage.

Oskarshall sert de résidence au roi Oscar II, quand il vient passer quelques mois à Christiania. Il a été édifié sous Oscar Ier en 1849.

La construction, gracieuse, offre par sa blancheur l'aspect d'une mosquée. En haut du belvédère, le coup d'œil est incomparable. A l'horizon, borné par des montagnes couvertes de sapins, on découvre les îles qui émergent du milieu de ce grand fjord, et qui, avec les courbes gracieuses du rivage, forment un cadre de verdure au milieu duquel se dresse Christiania ; le tout est d'un ensemble grandiose qui rend rêveur. Quelle douce émotion on éprouve à contempler ce décor de la nature !

Le château d'Oskarshall, pour une demeure royale, n'a rien de remarquable dans sa construction. Cependant les appartements y sont bien meublés. Au rez-de-chaussée le gardien nous fait voir la pièce où fut reçu l'empereur d'Allemagne, en 1891 ; en face, le grand salon de réception. Au premier étage, le portrait de Charles XIII qui adopta Bernadotte, placé à côté de celui d'Oscar II, le roi actuel, petit-fils de Bernadotte, qui préfère l'Allemagne à la France (on me l'a affirmé). Dans ces appartements, rien d'exagéré en fait de luxe : quelques belles toiles de Tidemann, grand peintre norvégien, représentant des scènes de la vie du peuple. Au deuxième étage, on a réuni dans une pièce les habits royaux et les souvenirs de

famille, parmi lesquels figurent les portraits de Bernadotte et de sa femme, que l'on voit partout, d'ailleurs, en Suède et en Norvège.

En quittant le château, nous faisons une promenade dans le parc où l'on a transporté, les uns à côté des autres, différents spécimens de l'ancienne architecture norvégienne. Ces vieilles maisons ont été achetées par le roi actuel qui les a fait transporter dans ce parc ; à côté une vieille église qui était à Gol, dans le Hallingdal ; elle date du XIIIe siècle. Les peintures sur bois en sont d'autant plus remarquables que les coloris ont conservé leur tonalité. Ces planches, revêtues de la patine des siècles, ont entendu exprimer bien des joies, bien des douleurs, bien des prières par toutes les âmes, qu'elles ont abritées pendant les heures du culte et qui depuis se sont envolées vers Dieu.

Dans ces maisons de sapin, avec leurs ustensiles de ménage, leurs plafonds aux poutres apparentes, leurs lits primitifs, et leurs pots à bière, tout est rétrospectif et donne bien l'idée de l'ancienne Norvège. Ces antiquités sont du plus grand intérêt pour le touriste, ami des choses du temps passé qui l'étonnent et lui font estimer davantage les choses du temps présent.

Un peu plus loin, dans le parc, un portail de beau style indique l'entrée d'une clairière. Au milieu de pins séculaires se trouvent plusieurs vieux édifices norvégiens intéressants : au centre, l'église de Gol, avec trois toits qui donnent un air de pagode à cette construction en bois qui date de plus de 800 ans. Au moment où nous entrons, les paysans écoutent les accents lamentables d'un orgue poussiéreux. A côté de l'église, une maison de paysan du Thelemarken ; un « stabbur » ou maison de provisions à l'abri des rats, et une vieille ferme du Guldbransdal.

Enfonçons-nous dans la forêt. Voici une série de petits chalets des plus modestes. Ils appartiennent au roi Oscar, qui, en bon roi économe, les loue aux bourgeois de Christiania. L'un de ces chalets, composé de deux pièces, perdu dans un pépinière au bord de la mer, lui est réservé. Le souverain aime à y séjourner. C'est là seulement qu'il peut se soustraire aux soucis du gouvernement.

Le bateau nous transporte sur l'autre rive, dans un faubourg de la ville. C'est un quartier de maisons de plaisance, charmant endroit traversé par le chemin de fer qui, pour arriver à Christiania, suit les bords du fjord. Le tramway électrique nous ramène en ville où, avant le dîner, nous avons encore le temps de faire une promenade dans le Karl-Johannsgade, la rue principale. Nous visitons l'orfèvrerie Andersen, au n° 16 de la Kirkégaden, où l'on trouve, comme chez Mme Verdier, de Copenhague, des antiquités pour cadeaux ou souvenirs de voyage.

Le spisesal (salle à manger) est décoré de fleurs. Au dîner, nous revoyons Henrick Ibsen, assis sous la vérandah, qui lit les journaux et commente avec un ami les nouvelles du jour.

Notre guide Rits profite du moment de répit qui lui est accordé pour aller faire ses adieux à sa femme et à sa fille ; c'est le lendemain matin que nous devons commencer nos pérégrinations à travers les montagnes et les fjords de la Norvège.

De Christiania à Copenhague il y a 20 heures de chemin de fer, et jusqu'à Stockholm, 17 heures pour faire les 575 kilomètres qui séparent les deux villes.

EXCURSION DANS LA VALLÉE DU VALDERS

Le jeudi 18 juin, à huit heures du matin, le chemin de fer nous emmène vers Randsfjord. C'est ici que commence la variété des moyens de locomotion. Dans la même journée, nous allons en chemin de fer, en bateau, en *carriole*. La voie ferrée côtoie le fjord. Les fjords sont des bras de mer, ou des ramifications de lacs éparpillés en tous sens, ayant, sur la carte, la forme d'une pieuvre aux mille pattes, qui viennent se jeter dans la mer ; ou encore des lacs successifs où arrivent les nom-

breuses *fos* (cascades) qui coulent de tous côtés dans les montagnes. La Norvège, sur toute son étendue, est baignée par ces multiples bras de mer.

La voie ferrée suit les fjords, puis s'élève jusqu'à Roken, pour redescendre dans la vallée de la Lier. A Dramen, le chemin de fer passe sur un pont de bois bien curieux dans son genre de construction. Les lacs sont encombrés de bois flottants dirigés sur les scieries ; emportés par les eaux, ils descendent avec une rapidité étonnante. Après la riante vallée du Drammenselv, ce sont de nombreuses cascades qui tombent majestueusement des montagnes ensoleillées. De loin, elles ont l'aspect de chutes de lait. Nous suivons toujours le fleuve de Drammemselv pour arriver au Tyrifjord.

A Vikesund, d'importantes chutes d'eau sont utilisées par l'industrie ; une fabrique de pâte pour faire le celluloïd est venue se monter sur les bords du lac. La pâte, produite par le bois de sapin, se fait bouillir dans un bain additionné d'acide sulfurique, d'où elle sort toute jaunâtre ; ensuite elle est pressée et expédiée aux fabriques de celluloïd.

Plus loin, c'est une fabrique de goudron. C'est après la cuisson des racines de sapin que le goudron se dégage. Les principales fabriques se trouvent dans le nord de la Suède et en Finlande.

A Ilönefos, d'énormes chutes d'eau tombent au milieu de rochers dénudés et noirâtres, pour arriver dans le lit de la rivière qui coule plus bas. L'eau jaillit avec impétuosité pour se frayer un passage. Eclairées par le soleil, ces cascades paraissent argentées ; un nuage humide s'en dégage, et l'eau volatilisée se trouve emportée par le vent. A Hen, plusieurs voyageurs descendent pour aller au lac de Spirillon.

A midi, nous arrivons à Randsfjord, le *terminus* de la voie ferrée. Dix minutes après nous étions installés sur le bateau *Harald-Haarfager*. La navigation sur le Randsfjord est des plus charmantes. C'est la Suisse avec ses agréments et ses perspectives : une suite ininterrompue de cascades, de chaînes de montagnes. A chaque instant l'aspect change ; les yeux ne sont occupés qu'à regarder la diversité du paysage. Le Randsfjord a 72

kilomètres de long. A certains endroits, il a une lieue et jusqu'à quatre lieues de large. Dix fois le steamer fait escale dans des villages construits au bord de ces rives luxuriantes et perdus, l'hiver, au milieu des frimas.

A six heures et demie, nous débarquons au milieu des montagnes, et, pour la première fois, il nous est permis de voir ces petites voitures norvégiennes si réputées. Celles à une place s'appellent *carrioles ;* à deux places, *stolkjerre.* Nous montons dans ces véhicules lilliputiens pour nous diriger sur Tomlevolden, première étape.

Nous abordons le pays de la carriole traditionnelle. Cette première excursion a égayé la caravane Lubin qui, depuis longtemps, éprouvait le désir de se faire transporter par cette voiture locale. La carriole est une charrette à une place : c'est une voiture parce qu'elle a deux roues, mais c'est tout. Ce véhicule national, vanté par les uns, critiqué par les autres, ressemble plutôt à une embarcation. Le siège est sans dossier : le voyageur est tenu de rester dans la position d'un rameur dans sa périssoire ; les jambes, qui pendent en dehors, trouvent pour point d'appui, de chaque côté, un étrier en fer qui permet de s'arc-bouter dans les descentes. Un tablier de cuir protège le voyageur jusqu'à la ceinture. Derrière, une planche reçoit votre valise et le petit bonhomme qui vous accompagne. Comme le frottement des guides contre les habits est gênant, on préfère conduire soi-même.

Cette voiture est légère comme une plume et passe forcément partout. Si les montées, à travers les routes en lacets, se font lentement, les descentes, au contraire, ont lieu au grand trot, à une allure vertigineuse. C'est le seul mode de transport usité dans les forêts de la Norvège.

Le cheval norvégien est jaune ; il a le pied sûr. Dans les descentes, il avance avec prudence ; au bas de la côte, il repart à toute vitesse. Sa sûreté est due à la ferrure de ses sabots qui sont munis de fers à crampons, un sur le devant, deux au talon. C'est sur ces triangles qu'il repose. Le Norvégien prend un soin particulier du cheval qui lui est confié ; jamais il ne le maltraite ; il le fait reposer après un effort. Si un touriste, qui conduit sa carriole, donnait un coup de fouet au cheval, le cocher

le regarderait d'un air courroucé. Ces chevaux sont de bonnes petites bêtes, d'une douceur extrême.

La stolkjerre, sauf les étriers, ressemble à la carriole ; elle a l'accès plus facile ; on y est assis plus commodément. Nous roulons au milieu des montagnes. Quel contraste entre les impressions que nous éprouvons ! Hier, c'était l'animation de la grande ville ; nos oreilles étaient fatiguées du bruit. Aujourd'hui, c'est le calme de la solitude. Nous jouissons de ce silence de la nature. Pendant que nos petits chevaux gravissent avec courage les côtes à travers la montagne, nous nous laissons aller à ce charme du repos. Pendant trois jours nous voyagerons en carriole pour atteindre Lœdalsören, qui est à 52 kilomètres. Sur la route, nous rencontrons plusieurs de ces véhicules ; ce sont des touristes qui reviennent d'excursion.

Neuf heures ! c'est Tomlevolden, à 17 kilomètres, le *terminus* de notre seconde étape. Au dîner, nous faisons connaissance avec des poissons de toutes sortes ; à dix heures, le soleil n'est pas encore couché. Nous l'imitons en nous avançant dans la campagne. La soirée est fraîche, le ciel pur. Au loin, des sons de clochettes se répercutent dans la vallée ; ce sont les bestiaux qui descendent de la montagne.

A minuit, malgré le grand jour, nous nous décidons à aller nous reposer des fatigues de la journée.

De Tomlevoden à Fosheim, les 68 kilomètres se font dans des régions granitiques. C'est un véritable voyage dans les Pyrénées. Au milieu d'échappées, l'œil perçoit des chalets assis sur le flanc de la montagne. Nous passons sur des ponts chancelants. La route traverse l'Etnaelv et gravit la montagne de Tonsaas pour arriver au village de Sveen. Nos petits poneys grimpent toujours ; la rampe est rapide. Pour les alléger, nous descendons. Nous devons atteindre l'altitude de 700 mètres. Ce plateau domine la longue vallée du Valders, que nous allons parcourir pendant trois jours.

Dans une cour de ferme, nous entendons un mélange confus de rires, de gloussements de poules, de cris de canards, d'aboiements de chiens. Toute une nichée d'enfants, blonds comme les poussins qui picoraient auprès d'eux, se pressaient autour d'une large écuelle de

lait mousseux, et, les lèvres gourmandes, rouges comme des cerises, ils s'avançaient pour atteindre le bord de la jatte, tandis que le chien de la maison jappait de convoitise et que le chat, la queue droite et les moustaches plissées, guettait le moment où son tour arriverait. La fermière, aux cheveux blonds comme des épis mûrs, blanche de cette blancheur rosée qui n'appartient qu'aux femmes de l'Extrême-Nord, les joues aussi colorées que son jupon de drap écarlate, souriait avec cette calme placidité d'une belle Valkyrie scandinave.

Nous montons toujours. Les sapins succèdent aux éternels sapins. L'odeur enivrante du bois de hœg vous prend à la gorge. De temps à autre, au fond d'une clairière, on aperçoit des envolées de ciel bleu ou des coins d'horizon pâle.

Cette route tourmentée est pleine d'imprévu. A chaque tournant, le paysage change. C'est tantôt la forêt, tantôt le bloc aux formes fantastiques.

Sween, halte. Il faut laisser souffler les chevaux et les réconforter d'une bonne avoine. En cours de route, nous visitons, à Tonsaasens, le *sanatorium* qu'un Anglais est venu installer au milieu de cette vallée luxuriante. La construction est vaste, l'agencement luxueux, le confort appréciable. Au moment de notre passage, trente-deux touristes, anglais pour la plupart, l'habitaient. Ces gens maladifs viennent dans ces régions lointaines et isolées se reposer au milieu des montagnes de sapins ; l'air vivifiant et réparateur qu'on y respire convient aux personnes anémiées.

Il est deux heures, lorsque nous faisons halte à Frydenlund pour déjeuner. La maîtresse de céans, comme toutes les Norvégiennes, est blonde ; l'éclat de son teint est éblouissant, sa force et sa santé sont remarquables. Les femmes norvégiennes ont le maintien modeste, le langage doux et affectueux, leur intelligence semble droite et saine, toutes sont d'une belle carnation. La table est servie avec abondance : du poisson, toujours du poisson, c'est le mets national. Nous savourons les truites saumonées qui nous sont servies ; la chair rosée est d'une délicatesse inouïe. Les myrtilles et les pruneaux complètent le dessert. M. de S..., notre Gargantua, toujours affamé, fait honneur à tous les plats. Le café est

servi sur la terrasse pendant que les carrioles s'alignent, et par un soleil éclatant nous continuons notre marche en avant. Depuis notre départ de Paris, pas le moindre ennui n'est venu contrarier notre voyage. M. Lubin a tout réglé, tout prévu ; et notre sympathique Rits fait tout préparer à l'avance.

La route suit le fleuve de Baegna où se trouve la cascade de Vaslefos. Après, c'est le lac de Strandefjord. Nous nous arrêtons pour le coup de l'étrier à Fagernoess, et, sans encombre, nous atteignons Fosheim, perdu dans les montagnes.

A notre sortie de table, les sons vibrants de la *Marseillaise* retentissent à nos oreilles. C'est un acteur suédois, un ami de la France, en villégiature avec sa femme dans ce Luchon scandinave, qui a eu l'idée de faire jouer par l'harmonium l'hymne français. Nous avons vite fait connaissance ; il a, nous dit-il, chanté à l'Opéra de Paris, et c'est bras dessus, bras dessous que nous partons ensemble voir la chute ; après celle de Trollhættan, c'est une des plus importantes de la Norvège. Sa largeur est de 65 mètres ; l'eau tombe, avec un bruit formidable, d'une hauteur de 15 mètres. — C'est une plainte profonde, une gémissante rumeur. Que de puissance dans ces cascades qui tombent avec tant d'impétuosité ! Combien est grande l'impression que l'on ressent à la vue de ces cataractes ! L'eau bouillonnante traverse avec un fracas épouvantable les rochers qui lui barrent le passage, et vient tout écumante se jeter dans le bassin inférieur.

Le lendemain, nous continuons notre chemin dans la vallée du Valders. La route qui côtoie le Seidiefjord fait parfois des courbes en forme de cirque. A travers des échancrures, on aperçoit des montagnes superposées, aux cîmes neigeuses, des lacs dont le miroitement brillant nous éclipse la vue. Après Loken, la belle cascade de Lofos qui tombe de 446 mètres, puis le lac de Vangsmjosen et Grindaheim, où nous déjeunons ; de là on monte jusqu'à Fkogstad. Plus loin, le tableau change d'aspect, l'aridité la plus grande se manifeste : c'est la nature désolée qui apparaît dans sa sublime horreur. Devant nous se dressent des pics menaçants. Leurs cîmes sont dentelées comme des lames de scie ; une

brèche ouverte entre deux montagnes va nous livrer passage. De tous côtés, des abîmes, des éboulis. Des pierres énormes, hautes de deux étages, larges comme des maisons, gisent sur le sol et nous barrent le chemin qui a été taillé dans les rochers. Cette route tourmentée est pleine d'imprévu avec ses blocs aux formes fantastiques. Ces effondrements sont la preuve des bouleversements terribles qui se sont produits autrefois dans ces régions granitiques.

Nous descendons des collines à une allure vertigineuse ; de tous côtés des torrents, des cascades, dont l'eau nous arrive en pluie fine dans la figure. Après les descentes, les montées. A sept heures du soir, nous étions à 800 mètres d'altitude, les couches énormes de neige restent rebelles à la fonte, malgré les rayons de soleil. Le froid nous saisit dans ces régions montagneuses. Nous sommes loin des 32° de chaleur de Christiania ; le thermomètre de M. P*** marque — 9°. Devant nous, formant un rideau à l'horizon, les monts Suletina, hauts de 5640 pieds, les plus élevés de la Norvège ; plus loin, le Stugunös, dont la hauteur est de 4500 pieds. Cette partie offre aux touristes un champ presque vierge d'excursions.

Après de grands circuits, nous arrivons par un froid glacial à Nystuen, situé sur le bord du lac d'Utrovand, à 3400 pieds d'altitude. Ceux qui aiment l'air pur sont servis à souhait. Aussi en faisons-nous ample provision dans nos poumons.

Cette vallée du Valders est aussi intéressante à explorer que le Thélémarken ; la nature y est aussi variée. Parfois, la végétation est riante ; plus loin, elle est nulle. Tout s'y trouve dénudé ; on y perd même la notion de la vie civilisée. Pour la première fois, nous apercevons des rennes ; des bergers lapons en gardent six cents qui broutent dans la montagne. Les Lapons riches en possèdent de deux à trois mille. Plusieurs fois, dans nos dîners, on nous a servi de ce mets local, de l'élan rôti, et même des gigots d'ours ! Ces viandes, assez agréables à manger, sont similaires à celle du chevreuil.

Le lendemain, dès huit heures du matin, nous quittions Nystuen. La route monte toujours pour atteindre

1,004 mètres d'altitude, puis descend la vallée de la Lœra. Sur le parcours, ce ne sont que des éboulis effroyables. Sur le faîte d'un rocher, deux chèvres, qui paraissent pétrifiées, nous regardent tranquillement passer.

A Maristuen, c'est la halte obligatoire pour le repos des chevaux ; puis nous traversons plusieurs gorges resserrées, où règne une profonde solitude, pour arriver à Hœg : là commence la vallée de Lœrdal, une des plus pittoresques de la Norvège. Sur le parcours, nous visitons un chalet. Deux jeunes filles, aux cheveux jaunes comme de l'or, nous reçoivent ; l'une a quatorze ans et l'autre dix-huit. Elles habitent une maisonnette perdue dans les montagnes et s'occupent de la fabrication des fromages. Autour de leur cabane, des moutons paissent, des chèvres broutent. Rits nous sert d'interprète pour les interroger. Elles répondent que le *gaard* (ferme) où habitent leurs parents est à plusieurs lieues ; elles viennent toutes deux, l'été, dans la montagne pour la fabrication des fromages et garder le bétail ; puis, au moment où la terre se recouvre de son linceul de neige, elles partent avec le bétail retrouver leurs parents.

Allez donc, en France, laisser ainsi deux jeunes filles abandonnées à elles-mêmes, au milieu des montagnes, n'ayant pour logis qu'une simple cabane dont la porte n'a même pas de serrure : elles seraient volées, assassinées ou violées. Quelle différence de peuple, et surtout quel contraste dans les mœurs !

A Borgund, la caravane met pied à terre. C'est l'heure du déjeuner ; il est toujours le bien-venu. Après nous être réconfortés, nous visitons la vieille église en bois du village. Elle date de 1137. Sa forme est bizarre ; sa couverture originale étagée ressemble à celle d'une pagode chinoise. Que de choses à voir dans la Scandinavie ! Si les voyages sont pour certains une fatigue, pour d'autres ils sont une passion ; pour l'observateur, ils sont une constante occupation. Que d'études à faire, de notes à prendre, de faits à analyser, de mœurs à étudier, de curiosités à examiner ! Quelle nature à contempler et, de tous ces faits, quelle morale à tirer ! De Borgund, nous entrons dans le défilé du Vindhelle : le bruit du fracas des eaux nous annonce la cascade de Svartegelfos.

A Husum, celle de Holgruten. Après le passage d'une gorge grandiose, c'est la Store-Soknefos. A force d'en voir des centaines par jour, nous finissons par ne plus nous émouvoir à leur vue. La route continue vers Blaaflaten où coulent les cascades de Stonjunsfos ; cette dernière région, avec les contours continuels de la route, au point de vue de la nature, est encore plus saisissante. Une caravane de touristes anglais se rendant à Christiana nous croise au détour du chemin. Dans une berline, deux personnes enlacées, qui ont tout l'air de jeunes mariés, reviennent du Cap-Nord : c'est le voyage de noces, la lune de miel éclairée par le soleil ! Descendus de nos véhicules, nous gravissons la montagne de l'Éléphant ; en effet, le sommet a bien la forme du quadrupède. Une avalanche de neige, récemment tombée de la montagne, nous obstrue la route.

A quatre heures nous sommes rendus à Lordalsören, point *terminus* de notre excursion à travers la vallée du Valders. Le fjord qui baigne ce village est très poissonneux. Aussi, des Anglais (on les rencontre partout) ont-ils eu l'idée de louer, moyennant 4000 krones (soit 5.600 francs), le droit de pêche pour le saumon très abondant dans ce bras de mer. Installés pour plusieurs mois dans l'hôtel qui doit nous loger, ils expédient toutes les semaines en Angleterre le produit de leur pêche. A partir de septembre, ils vont dans les montagnes chasser l'ours, le loup, l'élan et le renne, ainsi que la gelinotte, la perdrix et la caille ; cette vallée est très giboyeuse.

DE LOERDALSOREN PAR LE SOGNEFJORD A STALHEIM, VOSSEVARIGEN ET EIDE

Dès cinq heures du matin il fallait être rendu à bord du bateau *Laurvik*, le départ pour Gudvangen étant fixé à cinq heures et demie. Le Sognefjord est non seulement le plus grand des fjords de la Norvège, mais aussi un

des plus imposants. Pendant la première partie du trajet, qui dure quatre heures, nous avons le temps de regarder tout à notre aise les sites si différents offerts à notre vue. La longueur de ce fjord est de 180 kilomètres, sa largeur de 6. A certains moments, on navigue entre des murailles de granit qui n'ont pas moins de 1.500 mètres d'élévation, du haut desquelles, comme toujours, se précipitent de nombreuses cascades. Puis, sans arrêt ni détour, nous pénétrons successivement dans l'Aurlandsfjord et dans le Nœrofjord, son tributaire. La largeur de ce dernier varie de 1 à 6 kilomètres. Parfois il va en se rétrécissant. A partir des fermes de Dyrdal, il se profile en ligne droite entre deux murailles gigantesques de granit, au milieu desquelles l'œil peut à peine découvrir quelques échancrures. Par-dessus ces assises colossales, s'élèvent d'autres sommets qui les dépassent. C'est par centaines que les cascades tombent dans le fjord, et ce, parfois, d'une hauteur de plus de 1000 mètres.

Les rives du Nœrofjord sont pittoresques, les sommets des hautes montagnes majestueux. Les fjords de Norvège varient à l'infini d'étendue et d'aspect ; ils découpent les rivages en tous sens, et, sur la carte de géographie. ont l'aspect, comme je l'ai déjà dit, d'une pieuvre. Parfois, le fjord présente la vue d'une rade fermée et communique avec la mer par un étroit passage. Plus souvent, il est une fissure qu'on dirait ouverte en roc. Là, un bras de mer s'enfonce dans ce couloir ; quelquefois il est comme une mer intérieure, un fleuve ; il resserre un lac aux eaux calmes, comme le Sognefjord et le Handangerfjord qui se divisent à l'infini, pénètrent en tous sens, baignent des glaciers, s'égarent dans des gorges et se glissent jusqu'au cœur de la Norvège, à 60 lieues de la haute mer.

Merveille géographique de la nature, œuvre des tempêtes perpétuelles qui ont fini par creuser au milieu des terres ces profonds refuges, où des milliers de torrents, de cascades, descendus des montagnes, viennent se perdre dans ces réservoirs intérieurs !

Le Sognefjord, avec ses bras innombrables, s'enfonce de tous côtés au milieu de falaises à pic ; il n'a point de rives pour ainsi dire, pas de premier plan. L'œil se heurte, tout d'abord, à une ligne infranchissable de

rochers à pans taillés ; leurs sommets arides se profilent par des lignes vivement accusées. Dans le Sognefjord, tout est beau ; ce qui le caractérise le plus, c'est la grandeur.

Tout à coup, Rits nous fait voir une muraille de pierres. Au sommet, le glacier de Jostedalsbrœen qui a 1.300 kilomètres de longueur, le plus grand d'Europe. La mer de glace de Chamonix est bien peu de chose à côté de lui. Personne n'a jamais parcouru le Justedalsrœ. Une triple ceinture de montagnes l'entoure de tous côtés. On aperçoit son éclatante blancheur, et son sommet, à 2030m., est sillonné de crevasses.

A Gudvangen, où nous débarquons, des berlines, des carrioles nous attendent pour nous conduire à Stalheim. Pour arriver à l'hôtel, il faut franchir 14 kilomètres à travers une chaîne de montagnes. Le fond de la vallée semble muré ; en maints endroits, la route est envahie par les eaux qui débordent des torrents. Nos petits chevaux, habitués, les franchissent sans peur. Nous avançons jusqu'au pied du Stalheimskleven, qui nous barre décidément le chemin. Cette montagne s'élève à 300 mètres au-dessus de nos têtes. A peine rattachée au plateau, elle se trouve encadrée par deux magnifiques cascades qui achèvent de l'isoler. A droite, c'est la Seslé-fos ; à gauche, la Stalheimfos : tout écumantes, elles tombent en rebondissant d'une hauteur de 400 mètres. Les eaux passent à travers les roches, produisant des silhouettes d'animaux. Ces deux cascades entourées de verdure sont des plus pittoresques. De ce point nous devons pédestrement gravir la côte par de nombreux lacets : c'est un vrai labyrinthe dont nous allons faire l'ascension. La montée est tellement rude que le cheval peut à peine y traîner sa carriole vide, et encore cette route qui donne accès à l'hôtel n'est faite que depuis quelques années. Trois quarts d'heure sont nécessaires pour gravir les seize lacets ; tout essoufflés, ruisselants de sueur, nous atteignons le plateau, après en avoir opéré la montée de 400 mètres.

C'est sur le sommet de cette chaîne de montagnes qu'un Suédois, M. Albert Paterson, est venu, il y a dix ans, construire un *sanatorium*.

L'hôtel de Stalheim est un vrai palais de bois tout

vernissé. Le style chatoyant est léger et de bon goût. A l'entrée, un vaste hall éclairé par une coupole de vitraux multicolores. Le *spisesal*, aux grandes proportions, a, comme peintures murales, des sujets mythologiques ; la décoration est artistique, l'ameublement des salons est riche et les appartements somptueux. Des balcons la vue s'étend, d'un côté, sur le Nœrodal, de l'autre, sur la vallée supérieure du Nœroelv. On pourrait passer des heures entières à contempler ce grandiose décor naturel.

Comme le dîner n'est qu'à huit heures, afin d'occuper nos loisirs, nous suivons la route pour admirer le paysage. Devant nous, le Nœrodal se profile en ligne droite. La vue, portant au-delà du Gudvangen, embrasse la partie supérieure du fjord jusqu'à une distance de 15 à 20 kilomètres. Au milieu de ce long couloir, imposant par ses proportions comme par ses contours, la rivière et la route paraissent se confondre. Les montagnes du côté droit de la vallée ne se présentent pas distinctement. Les premières cachent les plus éloignées. Leurs vis-à-vis de gauche, au contraire, sont toutes en rang, à la suite les unes des autres, rivalisant entre elles de prestance. Le sommet le plus rapproché, de ce côté, est celui de Jordalsnut, qui se trouve isolé ; sa hauteur est de 1.100 m. Il se distingue par sa forme conique. Son sommet, recouvert d'une neige immaculée, est arrondi : de là le nom de « Téton de Vénus ». Sa composition géologique le fait paraître d'une nuance intermédiaire entre le gris et le blanc ; il ressort sur les autres monts. Sur la droite, nous découvrons la partie supérieure de la vallée qui est d'un tout autre caractère. Elle est verdoyante, tapissée de nombreux bouquets de bois et délimitée par plusieurs champs de neige. Le plus curieux dans l'ensemble de ce tableau en deux parties, c'est que le Nœrodal et le Nœroelv paraissent, à l'œil nu, être au même niveau, alors qu'il y a entre les deux une différence d'altitude de 250 mètres : effet d'optique.

On se sent isolé au milieu de ces montagnes. Caressés par les chauds rayons du soleil, nous semons notre vie au hasard des routes, égarés dans ces glaciers norvégiens où chaque pas reçoit une parcelle de notre existence. C'est la vie avec ses imprévus, l'oubli momentané des soucis d'ici-bas.

M. L... va de l'avant à la découverte, non pas de l'Amérique, puisqu'elle a été faite par les Normands bien avant Christophe Colomb, mais à celle d'insectes scandinaves qui, paraît-il, sont de conformation spéciale. M. L..., excellent homme, a la manie, non pas des grandeurs, puisqu'il est tout petit, mais celle de l'insectologie. Je comprends sa passion, moi qui ai celle des bibelots : chacun a les siennes. Aperçoit-il un insecte voltiger sur un arbrisseau, aussitôt il arrive sur la pointe des pieds, se met à l'affût, comme le chien devant un terrier, et guette sa proie, les yeux brillants de joie à la pensée qu'il va pouvoir enrichir sa collection. Si son coup de main a été bien dirigé, s'il a pu saisir sa victime, le regard triomphant, tout heureux de son succès, il introduit l'insecte dans un petit flacon et le fait ainsi passer de vie à trépas. Sa femme partage sa joie quand elle voit la moisson fructueuse.

Dans nos excursions, M. L... en a pris de toutes les formes et de toutes les sortes ; aussi, dans sa contrée, passe-t-il pour le premier insectivore.

Enchantés de notre excursion, nous faisons volte-face pour regagner notre hôtel suédois. C'est le seul ; il n'y a pas à choisir. A l'entrée du *spisesal* (1) nous sommes agréablement surpris : douze servantes, en costume du pays, se tiennent debout, immobiles, de chaque côté de la table. Leurs corsages écarlates, leurs jupes rayées, leurs bonnets pointus brodés d'or, leurs longs cheveux nattés et de couleur filasse forment un ensemble décoratif et donnent une note gaie à cette grande salle. Les filles de Stalheim sont réputées pour leur beauté ; elles servent de types aux photographes qui exposent leurs portraits. Une des caméristes est surtout d'une beauté remarquable avec ses yeux veloutés et ses lèvres vermeilles ; un éclat de rire fait découvrir le corail de ses gencives où, pareilles à de mignonnes avelines, s'enchâssent des dents petites, admirablement rangées.

Les servantes nous servent un copieux dîner ; le gigot de renne, mets local, figure dans le menu. La soirée se

---

(1) Salle à manger, en suédois : *Stasal*, en norvégien *Spisesal*.

passe sur la terrasse, en contemplation du décor pittoresque qui seul nous est offert ; les Folies-Bergère et le Moulin-Rouge manquent à Stalheim !

Dès huit heures du matin, les voitures sont rangées devant l'hôtel. Nous quittons à regret ce beau site et les gracieuses servantes de l'hôtel pour nous diriger sur Vossevangen.

C'est toujours en carrioles que nous continuons le voyage ; les dames sont en berlines. La route remonte la vallée supérieure du Nœrodalselv pour atteindre la ligne de partage des eaux, puis redescend sur le versant opposé jusqu'au lac d'Opheim. Après Vinge, nous traversons la gorge boisée de la cascade Tvindefos, qui débite aussi un volume d'eau considérable. Après le lac Lonevand, dominé par le mont Lonehorge, haut de 5.173 pieds, nous arrivons vers une heure pour déjeuner dans le village de Vossevangen. Une longue file de conscrits se rendant au camp passe devant nous. Dans ce troupeau d'hommes conduits par des officiers panachés, nous remarquons de beaux types. Ce sont de solides gaillards ces soldats norvégiens !

Vossevangen occupe le centre de l'isthme qui sépare les deux grands fjords, le Sogne et le Hardanger. C'est au *Fleicher's Hotel* que nous nous arrêtons pour déjeuner. Le *Fleicher's Hotel* est une maison civilisée, bien organisée, envahie pendant l'été par les Anglais qui circulent dans tous les coins de la Norvège. Mes compagnons de route qui liront cette relation fidèle de notre voyage se rappelleront que nous y avons savouré certaines truites saumonées qui étaient le *nec plus ultra* de ce qu'un gourmet peut rêver. Après le café, je me hasarde à demander une chartreuse, espérant que, dans ce village perdu dans les montagnes, la loi n'était pas mise en vigueur. Pas du tout ; je me heurte à l'inflexibilité du maître de céans. Fleischer me répond la formule habituelle : « L'alcool est prohibé en Norvège. »

— Il vous la baille belle ! répond mon voisin de table.

Moi je trouve qu'il me la Bail-haut ! Cet hôtelier, contrairement aux panamistes français, est incorruptible.

Devant cette résistance il fallut encore m'incliner.

Un des plus jolis parcours de nos beaux voyages est celui de Vossevangen à Eide. La route surtout devient

intéressante lorsqu'on atteint la vallée de Skjervet. Les 33 kilomètres se font au milieu d'un décor varié qui se déroule sans cesse devant vos yeux : après les torrents, les cascades, où se reflètent les rayons étincelants du soleil. Les descentes rapides sont affrontées résolument par nos petits chevaux. La route, taillée en spirale dans le roc, vient aboutir dans une gorge profonde, au milieu d'éboulis effroyables. Sur la droite, des murailles cyclopéennes hautes de 1000 mètres, avec leurs déchirures, sont dominées par des montagnes couvertes de neiges, d'où s'échappent des cascades, qui, vues de loin, ont l'aspect de coulées de mercure. A six heures, nous arrivions à Eide, après avoir mis trois jours pour traverser la belle vallée du Valders.

Le temps de déjeuner, et nous embarquons sur le bateau *Voringen* pour aller à Odda.

DE EIDE A ODDA

C'est sur le Hardangerfjord, long de 120 kilomètres, que nous naviguons pour nous rendre de Eide à Odda. A peine le bateau a-t-il fait quelques tours d'hélice que M. M... et moi reprenons sur la passerelle notre poste d'observateurs. Ce fjord a aussi ses charmes. Les reliefs y sont plus accentués, l'ensemble du paysage plus varié; les rives verdoyantes sont plus habitées que celles du Sognefjord. Le vent est favorable, et la brise tiède. Nous jouissons avec avidité du paysage qui change continuellement. Un steamer, bondé de touristes qui reviennent de Odda nous salue au passage ; les mouchoirs s'agitent : c'est le langage des peuples.

Le bateau touriste fait sa première escale à Utne, ensuite à Grimo, coquet petit village baigné par le fjord. Tout à coup nous apercevons dans le lointain une lueur vive qui s'élève. Nous croyons que c'est un village qui flambe. Pas du tout ; c'est le feu de joie de la Saint-Jean ! Nous sommes le 23 juin, les paysans sont en fête.

Le jour de la Saint-Jean est considéré par les gens du Nord comme le plus long de l'année. Saint Jean, en Norvège, est comme saint Joseph à l'île de Malte ; il est fêté par toute la population. La Saint-Jean, en Suède et en Norvège, c'est la fête populaire. Chacun se croit obligé de quitter sa maison. Chaque village allume des feux de joie en son honneur.

Nous abordons à Naa. Sur la berge un petit saint Jean recouvert de feuillages, entouré d'un essaim de jeunes filles du village revêtues, pour la circonstance, de leurs plus beaux oripeaux multicolores. Parées de leurs bijoux anciens, elles sont rangées en file indienne. De chaque côté, des paysans endimanchés, des femmes en corsage à manches à gigot : ce sont les aristocrates de la localité.

C'est une fête pour les yeux de contempler ces costumes bizarres où le rouge, le vert, le bleu, le jaune s'harmonisent sans se heurter ; en effet, rien de plus gracieux que ces jupes blanches brodées, ornées d'agréments rouges, le pourpoint blanc ouvert sur un justaucorps d'un rouge cardinal. Cela sied bien à ces femmes aux longs cheveux blonds ondulés et nattés. D'autres, avec leurs jupes courtes, bariolées au corsage, coiffées d'un bonnet de police, rouge comme cerise, ont des figures de madone. Chaque village, chaque famille a ses couleurs favorites ; il y en a de tous les genres, de toutes les formes ; la diversité en est grande. Au départ du bateau, les petits enfants envoient des baisers, les jeunes filles font des révérences : c'est la vie patriarcale.

Il est minuit quand nous débarquons à Odda. C'est aussi la Saint-Jean. Tous les indigènes se sont donné rendez-vous sur le quai pour assister à notre arrivée ; il fait encore grand jour. Dans les eaux tranquilles du fjord, un grand steamer se laisse balancer par les flots. C'est un bateau touriste arrivé le matin avec soixante passagers anglais. L'hôtel Hardanger doit nous donner l'hospitalité. Nous sommes les premiers voyageurs qu'il va recevoir, car il est à peine relevé de ses décombres. Brûlé, il y a un an, par la négligence d'une femme de chambre anglaise qui avait mis le feu aux rideaux, il fut entièrement détruit.

Odda, qui se cache au fond du Hardangerfjord, est considéré comme l'Interlaken norvégien. En effet, il a

son glacier qui est plus imposant que celui de Grindewald ; sa cataracte, près de laquelle la Giesbach et la Staubach ne sont que des diminutifs. Du haut des crêtes de Folgefond, on découvre soixante lieues de glaciers et de neiges éternelles.

De Odda, en traversant le Thélémarken, on peut aller à Christiania, excursion aussi intéressante à faire que celle de la vallée du Valders. Le Thélémarken est un coin de la Norvège où les touristes sont très nombreux. Les costumes, les mœurs, le caractère des habitants y ont encore une saveur primitive. Les gaards y sont surtout curieux à visiter. Les hommes, comme dans toute la Norvège, du reste, portent à la ceinture leurs couteaux typiques.

Dès le matin, nous remontons en voiture pour nous rendre à la cataracte. Après avoir été véhiculés pendant deux heures, nous arrivons à la cascade de Lotefos. Le coup d'œil de cette chute qui vient déverser ses eaux dans le torrent est plus grandiose que la chute du Rhin à Schaffouse, qui ne tombe que d'une hauteur de 27 mètres, tandis que la Lotefos, qui descend des montagnes, tombe d'une hauteur de 230 mètres. A côté, séparée par un énorme rocher abrupt, jaillit avec une impétuosité extraordinaire la Skarfos. L'eau, argentée par les rayons du soleil, sort avec un bruit indescriptible du sommet de la montagne, et descend si rapidement à travers les roches qu'une pluie fine s'en dégage formant dans les airs un rideau transparent : cette pluie est si intense que c'est à grand' peine que nous pouvons franchir le pont qui paraît vaciller sous nos pas. Du sommet à la base, l'eau, pour se frayer un passage, décrit une courbe et parcourt, avant de se jeter dans le torrent, une distance de 600 mètres. A un kilomètre de là, le torrent forme des rapides et vient avec impétuosité tomber dans le fjord.

Pour rentrer à l'hôtel, nous passons devant le glacier de Burbrœ, descendu lentement des sommets du Folgefond. Par le temps, il est presque arrivé au niveau de la route, comme le Svardisen au niveau de la mer.

DE ODDA A BERGEN

Malgré le séjour agréable que Odda offre aux touristes, nous ne pouvons y séjourner plus longtemps : notre programme est chargé, les heures sont comptées, nous devons songer à marcher de l'avant, car nous sommes encore bien loin du Cap-Nord. Aussi, dès sept heures, le lendemain matin, nous étions rendus à bord du *Hardanbergen*, pour aller à Bergen, dont la distance est de 260 kilomètres. Malgré l'heure matinale, le soleil s'est levé plus tôt que nous. Nous le saluons en le remerciant du bon accueil qu'il nous continue sur la terre norvégienne. Depuis vingt jours que nous avons quitté Paris, il a été clément ; partout il nous a éclairés de sa vive lumière et chauffés de ses rayons étincelants. Aussi je me réjouis d'être parti sans parapluie. Qu'en aurais-je fait ? M. C..., qui a oublié les siens dans la gare de Ham (il est vrai qu'il les a retrouvés à Christiania en payant vingt francs de transport) aurait bien dû en faire autant !

De Odda il nous faut revenir jusqu'à Eide, où le bateau doit prendre la poste. Après Eide, le bateau tourne à droite et rentre dans les branches éparpillées du Hardangerfjord qui prennent le nom de Utnefjord, Hisfjord, Sildefjord. De tous côtés, les sommets des montagnes dominent l'horizon ; leur hauteur est démesurée, leur forme étrange. Comme dans tous le fjords, ce sont eux qui servent de guides aux navigateurs. Sur la droite, un rempart de rochers se dresse de nouveau entre nous et l'eau ; nous paraissons être enfermés dans un cirque sans issue. Puis le bateau poursuit sa marche paisible au milieu d'un dédale d'îlots. Malheur aux navires qui se hasarderaient, comme l'a fait le *Général Chanzy*, dans ces parages, dont les passes sont si difficiles, sans être guidés par un pilote norvégien expérimenté ! J'ai navigué, en Amérique, sur les rapides du Saint-Laurent aussi hérissés d'écueils, ils offrent les mêmes dangers ; les naufrages y sont fréquents.

Les pêcheurs de ces régions connaissent les fjords.

Nés dans ces cabanes qui semblent bien clouées sur le flanc de la montagne, ils sont au courant des périls de ces parages ; ils ont reconnu chaque écueil, lui ont donné un nom. Ces hommes ne sont pas les fils de la terre ; la mer est leur élément, leur vie ; c'est elle qui les nourrit. C'est dans les mêmes parages que le bateau de la Compagnie transatlantique le *Général Chanzy* est venu s'échouer, à l'époque de notre voyage. On pouvait lui prédire cette fin. Pour naviguer sur les fjords, la Société maritime norvégienne a construit quatorze bateaux touristes qui font le service de Bergen au Cap-Nord. Ces steamers, de construction spéciale, ont été étudiés, raisonnés, par rapport aux diverses profondeurs d'eau, variant de 30 à 600 mètres, selon les endroits. Il ne convenait donc pas à un bateau de l'importance du *Général Chanzy* de venir se hasarder dans les fjords de la Norvège, où il était susceptible de rencontrer des bancs de sable qui le feraient échouer : c'est ce qui arriva.

La navigation des fjords est aussi difficile que celle du Nil, en Egypte. Notre maison flottante poursuit sa marche en avant. A Aalvik, le fjord atteint 5 kilomètres de largeur. Des glaciers, avec leurs larges coulées, descendent vers la mer. Celui de Folgefonden, qui nous apparaît à travers une échancrure, a 36 kilomètres carrés.

Après le déjeuner, escalade à Nordheimsund, coquet village étagé sur la montagne. Le sol est fertile, la culture bien soignée. De blondes jeunes filles nous sourient gracieusement, en agitant leurs mouchoirs comme signe de bienvenue. A Sutdal, c'est le fameux glacier de Bonhusbraen, tout bleuté, qui, d'une seule coulée, descend au bas de la vallée. Partout on en voit à travers les gorges et les déchirures de granit : éternels frimas à la blancheur immaculée que, seul, l'aigle peut contempler de près. Nous avançons comme à travers un Musée ; à chaque tour d'hélice le navire se trouve en présence d'une nouvelle toile. La vue se fatigue à force de contempler tous ces chefs-d'œuvre de la nature. Deux heures avant d'arriver à Bergen, le décor change : nous naviguons dans un dédale d'îlots qui me rappelle le passage des Mille Iles, sur le St-Laurent avant d'arriver à la Réserve des Indiens.

Tout à coup une nuée de mouettes s'abat sur un banc de harengs qui vient de passer à la surface de l'eau. A l'horizon, Bergen, avec ses maisons rouges et blanches, aux pignons aigus apparaît, les rues s'étagent sur des collines, les maisons se nichent dans des bouquets de verdure ; les jardins, échelonnés en terrasses, dominent les eaux limpides du fjord. Une heure après, nous débarquions dans ce port spacieux. Sur la droite, avant d'arriver, sont alignés d'immenses réservoirs destinés à recevoir les pétroles utilisés pour l'éclairage des habitants. A gauche, la mer du Nord.

BERGEN

Sept heures du soir. Bergen ! Tout le monde à terre. En avant ! s'écrie M Mépl.. selon sa formule habituelle.

C'est par un soleil éclatant que nous faisons notre entrée dans l'ancienne ville hanséatique, après treize heures passées en bateau. Sur le quai, deux omnibus attendent. Partout notre arrivée est annoncée, le dîner toujours préparé. Le repas est gai ; tout nous amuse dans ces plats étranges que l'on fait circuler autour de nous : après les soles bouillies, de la morue fraîche, un cuissot de renne rôti entouré de fruits confits, et, toujours ! la compote traditionnelle de myrtilles.

Dix heures, le repas est terminé. Au bar de l'hôtel, nous trouvons, moyennant 15 öres (0 fr. 20), des cigares exquis. M. Lubin, qui les savoure avec plaisir, en fait provision. Le soleil radieux nous inonde de sa vive lumière. La soirée est fraîche ; par exception il ne pleut pas. Nous allons la passer dans le square où retentissent les sons d'un orchestre : c'est la promenade favorite des indigènes. Minuit sonne ; il faut cependant nous résigner à aller nous coucher.

— Trop tôt ! répond M. de L..., qui vit sans dormir, même sans manger.

En effet, il nous laisse rentrer et part en exploration

dans la ville, à la découverte des vieux mors qu'il collectionne. Les magasins d'antiquités sont fermés. Peu lui importe ; il relèvera les adresses sur les devantures de Strandgaden, qui est la rue principale.

Bergen a 54.000 habitants. Si la nature l'a doté d'un port spacieux, elle lui a refusé l'espace nécessaire pour se développer. Enserrée autour de son golfe entre le port et les sept montagnes qui l'environnent, la ville ne peut pas s'élargir. Entourée partout par des hauteurs qui concentrent la chaleur solaire, elle est favorisée d'un climat tempéré et d'une végétation ardente. Les maisons s'entassent, s'échelonnent le long des collines, entre la mer et la montagne battue par les rafales. Bergen voit crever tous les orages qui s'accumulent dans la mer du Nord ; aussi les pluies y sont-elles fréquentes. La statistique du pluviomètre indique que la hauteur de l'eau recueillie annuellement dans l'appareil atteint 1 m. 85, tandis qu'à Paris elle n'est que de 0 m. 56. Dans les rues, vous ne rencontrez jamais un indigène sans son parapluie : c'est son indispensable et son inséparable. Passez-vous sans parapluie, les gens qui vous rencontrent se retournent pour vous regarder et se dire :

— Il n'est pas de Bergen !

Bergen est la cité des fjords. A ses côtés s'ouvrent le Sognefjord et le Hardangerfjord, les plus beaux de la Scandinavie. Fondée en 1070, cette ville a été plusieurs fois la proie des flammes. Aussi est-elle, dans le sens de sa largeur, séparée par de grandes places destinées à arrêter plus facilement les incendies, en faisant la part du feu. Ce règne du feu a été autrefois bien néfaste à toutes ces villes du nord ; construites en bois, elles brûlaient comme de la paille. En 1855, tout un quartier a été anéanti ; sur ses décombres, l'hôtel des postes, la bourse et la banque ont été édifiés.

Pour agrandir la ville on est obligé de construire dans des vallées, de franchir des montagnes. Bergen a l'aspect de cinq villes disséminées sur les bords du même golfe et séparées l'une de l'autre par des blocs de granit et des falaises. Elle semble à la merci d'un coup de vent qui pourrait emporter ses maisons de bois mal équilibrées sur les rochers. C'est une ville d'affaires. Dans le port,

nous comptons 60 steamers, 150 bateaux à voiles et toute une flotille prête à partir pour la pêche.

Le commerce de la morue, des harengs et du saumon y est très important. C'est surtout avec le Portugal et l'Espagne que se fait le négoce ; rien avec la France, à cause des droits établis pour protéger nos pêcheries de Terre-Neuve.

Tous les ans il y arrive 70 millions de morues et 300 millions de harengs. Des ouvriers sont occupés à les parer. Armés de haches, ils font d'abord tomber les nageoires (il n'y a que la morue qui en ait trois), puis la queue. Ensuite elles sont mises à sécher et salées. Deux cent cinquante mille barils d'huile de foie de morue et de salaisons sont exportés.

Dans notre promenade le long de ces quais aux rues étroites et tortueuses, appelés Quais des Allemands, quel singulier relent nous avons respiré ! Quel fumet se dégage de ces cordons de morues salées et de harengs séchés que les navires chargent et déchargent ! L'odeur de marée vous poursuit dans toutes les rues ; celle de l'huile s'imprègne dans vos vêtements. Le commerçant, qui y est habitué, ne s'en plaint pas ; c'est son négoce ; c'est l'origine de la fortune de Bergen. Aux temps hanséatiques, l'argent n'avait pas d'odeur pour ces Juifs allemands qui trafiquaient et volaient les pauvres pêcheurs.

C'est sur le quai des Allemands que les pêcheurs des îles Lofoden et de Finmarken débarquent leurs cargaisons de poissons. En voilà qui voyagent ! Le vendredi-saint, ils sont servis sur les tables espagnoles et portugaises. Le côté droit du port est occupé par une rangée de constructions séculaires, jadis demeures des Hanséates. L'aspect de ces maisons de bois du moyen-âge, avec leurs toits pointus, se serrant les unes contre les autres, est aussi bizarre qu'original. Aux murs de ces vieilles masures contrefaites, sont suspendues des appliques en charpente ou en maçonnerie qui interceptent le jour. Au-dessus de nos têtes, manœuvre la grue qui sert à la décharge des poissons pêchés dans les fjords.

Dans les magasins, des ouvriers, avec leur tablier verdi par l'humidité, leur bonnet goudronné, rangent les

tonnes de morues, les barils de harengs, les fûts d'huile, destinés à être embarqués. L'odeur âcre qui s'en dégage vous prend à la gorge.

Quelques pas à faire et nous sommes à la halle aux poissons ; neuf heures ! c'est le moment où le marché est animé ; c'est le rendez-vous de la population. On y voit les femmes dans leur costume éclatant. Les pêcheurs, serrés dans leur fourrure graisseuse, s'y coudoient avec des Anglais en casquette, qui fument tranquillement leur pipe ; ils ont, du reste, la même tenue, lorsqu'ils viennent à l'Opéra de Paris. Les marchands de Bergen, aux longs favoris roux, s'y rencontrent avec les matelots allemands et espagnols. Les paysans des environs y apportent le produit de leur pêche. Ce n'est partout que diversité dans ces costumes multicolores. Les pêcheurs viennent y vendre, tous les matins, les poissons pêchés au large. On en voit de toutes les formes et de toutes les nuances : ceux d'un bleu indigo attirent particulièrement notre attention. Par curiosité, nous demandons à un vieux pêcheur, qui a la figure encadrée par une barbe rousse, le prix du saumon. Il nous répond :

— Deux francs quatre-vingts, le kilo.

Une morue se vend 0 fr. 65 la pièce. Dans une file de récipients carrés alimentés par une eau vive sont déposés tous les poissons vivants. L'acheteur choisit celui qu'il veut, et le poisson est repêché à nouveau. Cette poissonnerie, avec ses piscines profondes contenant les différents poissons des fjords, nous a beaucoup intéressés.

Après notre visite au Musée hanséatique, sujet que je traiterai plus loin, nous nous rendons pédestrement à la tour Valkendorf, construite au 13e siècle. De son sommet on jouit d'une belle vue sur Bergen. Devant soi, on a le fjord qui conduit à la mer du Nord et Lakesevaag avec ses vastes chantiers, le Waagen garni de navires de toutes sortes. Dans la grande salle du roi Haakon se réunissait autrefois le Conseil du Roi. La voûte, faite en sapin vernissé, est d'un remarquable travail.

De Bergen partent les bateaux touristes qui font le trajet du Cap-Nord. La flotille se compose de quatorze navires bien construits et surtout bien agencés. Cette année, la Compagnie a fait quatorze voyages entre Bergen et le Cap-Nord. Comme les touristes augmentent tous les

ans, la société songe à doubler ses bateaux. Pour être admis il faut que les places soient retenues à l'avance, aussi avons-nous vu des Anglais qui, ayant omis de faire le nécessaire, ont dû rester sans pouvoir s'embarquer. Voilà encore un des agréments que l'Agence Lubin offre à ses clients, qui n'ont pas le souci d'avoir à s'occuper de tous ces détails. Avec elle, ces déboires sont évités, tout est prévu, commandé à l'avance. La sollicitude qu'elle a pour ses voyageurs est bien plus grande que celle de ces agences anglaises dont la réputation est surfaite : celle de Lubin est justifiée.

En rentrant à l'hôtel, nous faisons emplette de photographies représentant les divers costumes usités. Chez un antiquaire, M. de L... trouve des mors anciens pour sa collection, et moi, de vieilles monnaies. La dépense, à l'étranger, pour les Français est plus grande que pour les étrangers en France ; les objets, dont la valeur intrinsèque n'est que de un franc, vous sont vendus en Norvège un krone, en Allemagne un mark, en Angleterre un schelling, de manière que, pour un billet de cent francs, il ne vous est remis au change que 70 krones ou 80 marks. Il en résulte, en Norvège, que vous dépensez 140 francs au lieu de 100 francs. Partout, c'est toujours le Français, en politique comme en finance, qui est exploité.

Après le déjeuner, figure au programme une promenade en voiture. La ville traversée, nous montons vers la route qui longe le Store-Lungegaards-Vand, bordé de villas avec des fleurs à profusion. Elle passe entre le lac et la montagne de Floïfjeld. Cette partie charmante constitue un séjour agréable. De tous côtés ce ne sont que des jardins bien tracés, des cottages cachés dans les replis de la montagne. C'est dans cette oasis que les négociants, après leur journée d'affaires, vont jouir des belles soirées d'été et se reposer des soucis commerciaux. Le jour, enfermés dans des rues tortueuses, ils inscrivent, comptent et empilent les krones. Sur cette colline on a édifié l'hôpital de Pliestiftelsen où sont recueillis les lépreux : cette maladie incurable fait encore des victimes en Norvège, comme autrefois en Terre-Sainte. Trois hôpitaux où on internait les lépreux étaient à Bergen, à Molde, à Trondhjem ; la léproserie de Molde venait d'être

évacuée lors de notre passage, et les lépreux dirigés sur l'établissement de Bergen. Le Gouvernement avait jugé avec raison qu'il ne devait pas laisser exister plus longtemps la léproserie de Molde, cette ville étant souvent visitée par des têtes couronnées; c'est près de Noste, dans le Romsdalsfjord, qu'a eu lieu, cette année, la rencontre de Guillaume et d'Oscar. Il y a, en Norvège, environ 1.000 lépreux. Cette terrible maladie, dont le germe vient d'Orient, s'est introduite dans ce coin de l'Europe ; cependant, il n'est ni sale ni chaud. Ce qui paraît singulier, c'est que les Lapons, dont la saleté est repoussante, en soient moins atteints que les pêcheurs norvégiens.

On attribue la persistance de cette maladie chez ces derniers aux poissons de toute espèce qui forment, pour ainisi dire, leur nourriture exclusive : ce qui le prouve, c'est que les paysans qui cultivent la terre et vivent de ses produits n'en ont jamais été atteints. Aucun signe n'indique le début du mal ; on peut avoir la lèpre sans s'en douter. Quand les premiers symptômes apparaissent, il est trop tard pour y porter remède. La vie du lépreux est un martyre qui l'accompagne jusqu'au tombeau ; il peut vivre ainsi une dizaine d'années. Autrefois, à Jérusalem, les lépreux juifs étaient tenus de porter une sonnette à leur ceinture. A leur approche, les passants les fuyaient comme la peste. On trouve toujours parmi les sœurs de charité des âmes généreuses, des volontés sublimes, qui n'hésitent pas à risquer leur vie pour donner des soins et porter des consolations à ces déshérités de la nature.

L'excursion terminée, les voitures nous conduisent au Musée. On ne peut pas quitter une ville sans voir son musée : c'est de tradition. Celui de Bergen mérite qu'on y consacre quelques heures. Comme dans les autres, on a réuni des collections importantes d'antiquités du Nord, des ornements d'église, des fragments de peintures murales anciennes, des parures, des faïences, des bijoux : tout y est rétrospectif. Des carcasses de baleine, d'animaux, de poissons de toute espèce et de toute forme, remplissent les immenses salles. Tout ce qui se rattache à la vie, aux mœurs des Lapons et des Esquimaux y est représenté. On les voit au Groënland,

au Spitzberg, dans leurs *kajak* (bateaux) immersibles, fermés hermétiquement, où seule la tête du rameur dépasse. Une collection importante de monnaies anciennes de Hollande, d'Allemagne, de Chine, de Siam, du Japon, de Grèce, de Danemark, de Suède et de Norvège, garnit de nombreuses vitrines. Les ornements d'église sont aussi représentés. Plusieurs salles renferment des animaux et des oiseaux empaillés, ainsi que des poissons conservés. A côté, des aigles, des hérons, des crocodiles, des dauphins, des cachalots, des ours, des panthères, des lions et des orangs-outangs. Le monument est moderne, construit sur une des sept collines que possède Bergen ; il domine toute la ville.

Après le dîner, nous circulons dans les rues : elles abondent en tous sens ; on se croirait dans une Lubeck ou une Nuremberg scandinave. Vue dans l'ensemble, la ville a du caractère. Quelques statues décorent les places ; à citer celle de Ludvig Holberg, né le 3 décembre 1684, le père de la littérature norvégienne, et celle du préfet Christie, premier président du Stortking (diète).

LE MUSÉE HANSÉATIQUE

SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS

M. Olsen, propriétaire du Musée hanséatique de Bergen, s'est mis gracieusement à notre disposition pour nous montrer tous les objets qu'il a pu réunir dans une des maisons de la Hanse, et nous donner toutes les explications nécessaires sur les usages et les mœurs des membres de cette corporation. Il y a sept cents ans que les Allemands vinrent à Bergen créer une succursale de la Hanse. Lubeck, Brême et Hambourg étaient le quartier général. Cette colonie, exclusivement masculine, formait une population de 3.000 personnes. Les rois danois, maîtres de la Norvège à l'époque, leur avaient accordé

le monopole du commerce en général. Les statuts interdisaient non seulement le mariage des membres, mais chacun devait, avant d'entrer dans la corporation, faire vœu de chasteté. Aucune femme ne pouvait avoir accès dans les maisons occupées par cette étrange franc-maçonnerie commerciale. Venait-il une femme furtivement dans la chambre du patron, les commis, forts du règlement hanséatique, la guettaient et la tuaient à sa sortie. Plusieurs de ces malheureuses, poussées par la passion, ont été victimes de leur audace.

Quoique les membres eussent fait vœu de chasteté, les mœurs n'en étaient pas moins impures ; ils ont laissé des traces de leurs débauches. Derrière leurs magasins, rue Haute, ils entretenaient 200 filles publiques. Si une de ces prostituées devenait enceinte, comme la recherche de la paternité, *contrairement à ce qui se passe en France*, était autorisée, le coupable découvert était condamné à une amende de cinq écus, utilisés en l'achat d'un tonneau de bière qui était bu dans la soirée. C'était la pénalité. La taxe était immuable : pour un garçon, cinq écus ; pour une fille trouvée dans le lit du patron, cinq écus ; et il fallait, comme je l'ai dit plus haut, que les livres indiquassent la somme versée par celui qui avait contrevenu aux statuts.

Les anciens livres de commerce que nous ouvre M. Olsen portent la trace de ces ripailles :

« Aujourd'hui, nous avons bu un tonneau de bière aux dépens de... (*ici figure le nom du membre*)... qui a eu un enfant de sa maîtresse. Dieu veuille que pareille aventure se renouvelle ! »

M. Olsen, dans tous les documents qu'il a réunis, a pu, à l'aide des livres, des notes et des objets retrouvés, reconstituer l'existence de cette singulière colonie. Il a bien voulu me fournir tous ces renseignements, notés scrupuleusement pour en faire une relation fidèle.

L'association célèbre de la Hanse, connue sous le nom de Ligue Hanséatique, s'établit à Lubeck. L'idée en avait été conçue en Orient, en Palestine. Le soin des intérêts de la chrétienté ne faisait pas oublier ceux du négoce. Les républiques commerçantes d'Italie, les fils de l'opulente Venise, de Gênes la superbe, qui leur étaient hostiles, vouèrent une haine implacable aux

marchands de Lubeck, de Brême et de Hambourg. Ceux-ci s'unirent contre la rivalité italienne. L'association hanséatique sortit de cette rivalité. En 1241, elle se fortifia et s'assura toutes les cités marchandes de l'Empire germanique. Pendant plusieurs siècles cette ligue monopolisa le commerce de l'Europe du Nord.

Devenue puissante, elle se mit à guerroyer, non pour conquérir, mais pour s'enrichir. De chaque ville conquise, elle gardait une portion de terrain pour y construire des entrepôts et des forteresses. Dans certaines cités, ses comptoirs étaient entourés de forteresses. *A Bergen, ils étaient entourés de femmes.* Ils soutenaient des sièges. Les marchands de Bergen, de Stettin, de Lubeck et de Brême y prenaient garnison tour à tour, tenant à la fois l'épée et la balance. A un moment, la Ligue Hanséatique se composa de trois cents villes confédérées, allant des Alpes aux confins de la Laponie.

Du haut de ses remparts, Cologne gardait la ligne du Rhin, avec Strasbourg et Mulhouse pour postes avancés ; marchands et marchandises devaient payer tribut. Nuremberg et Ulm arrêtaient au passage les soieries de l'Orient, les orfèvreries de Grèce, les parfums de l'Égypte, apportés par les bateaux de Venise.

Danzig surveillait la Baltique jusqu'à Nijni-Novgorod, placée dans les steppes de la Russie, qui servait de sentinelle avancée sur la route d'Asie.

Lubeck était le siège social de l'association. Chaque année, l'assemblée y siégeait en permanence pour fixer la part contributive de chaque ville, y répartir les bénéfices, souvent produits du vol.

Les membres du Conseil nommés par l'assemblée étaient des Juifs, ce qui explique l'âpreté au gain et la mauvaise foi qu'ils possédaient. Après des siècles d'opulence, la révolte universelle des nations contre ce despotisme commercial, la découverte de l'Amérique, les progrès et l'essor du travail préparèrent l'anéantissement de cette grande société commerciale.

A Bergen, non contents de leurs privilèges qui leur permettaient d'exploiter les pauvres pêcheurs, même de les voler impunément, ils résolurent de faire tuer le gouverneur de la ville. Le complot fut découvert ; le gouverneur, prévenu à temps, fit construire un fort qu'il

arma de canons et menaça de bombarder les Hanséates s'ils ne renonçaient pas à leurs privilèges. Devant la force ils durent céder, et Bergen reconquit ses droits.

Les membres de la Ligue épousèrent des Norvégiennes et firent souche dans le pays que pendant trois siècles ils avaient dominé et terrorisé.

Ainsi M. Olsen nous fait les honneurs de son musée. Nous le suivons et l'écoutons avec d'autant plus d'intérêt qu'il parle français.

C'est sa maison qu'il a transformée en musée, et c'est la plus bizarre et la plus originale du quai des Allemands ; elle date du XIIe siècle. Chaque maison du quai avait un patron et six apprentis. Dans le rez-de-chaussée qui servait de magasin, on entassait les poissons que débarquaient les grues de bois, manœuvrées à l'aide de cordages.

Au premier étage, se trouvait la salle à manger du magasinier et des apprentis. Le plafond est rouge et blanc ; les poutres, apparentes, peintes en bleu et en vert ; les portes d'armoires et le mobilier, en rouge vermillon. Ces nuances criardes ne s'harmonisent pas. Tout y est lourd, disparate, de mauvais goût ; ça sent l'Allemand.

Le long des murs, sont accrochées les armes de la Hanse surmontées d'un aigle et d'une morue.

C'est derrière cette salle que se trouvait le comptoir du patron. Dans le coin de la fenêtre, une cage en verre servait de bureau.

M. Olsen ouvre une armoire à secret où un escalier dérobé donne accès dans la chambre du patron ; cette pièce était interdite aux apprentis. Pour faire le lit, un trou avait été pratiqué dans la muraille ; c'est par ce guichet qu'ils étaient obligés de passer leurs bras pour retourner les matelas.

Les chambres, on peut dire les cellules, sans jour ni air, des apprentis étaient placées entre celles du patron et du magasinier. Les lits sont superposés ; des portes pleines fermaient, pendant les longs mois d'hiver, ces cases restreintes où les apprentis couchaient deux par deux afin d'y conserver la chaleur.

Dans une pièce, M. Olsen a rassemblé les livres de la comptabilité, les objets mobiliers, jusqu'à la collection des faux poids dont se servaient ces honnêtes commerçants. Ils avaient deux séries bien distinctes. Lors-

qu'ils achetaient, ils mettaient sur la balance les poids alourdis par du plomb coulé en dessous. Lorsqu'ils vendaient, c'étaient les poids allégés qui servaient. De cette manière, ils étaient toujours en bénéfice. C'est à ces Juifs que doit remonter l'origine du vol et de la mauvaise foi ; ces sans-patrie étaient capables de tout. Les descendants sont restés dignes de leurs ancêtres. Hélas ! nous en avons tous les jours de tristes exemples. Quand donc viendra le jour de la révolte ? Quand ces reptiles finiront-ils de sucer la France qui leur donne une trop large hospitalité, et de voler nos colons algériens, tristes conséquences du décret Crémieux ?

Sur une des pages d'un livre ouvert par M. Olsen, voici l'annotation qui est faite (il nous l'a traduite en français) :

« J'ai gagné aujourd'hui 20 wogs de morue (le wog équivaut à 36 livres) grâce à mes faux poids. Dieu soit loué pour cette bédide pénéfice ! »

Cet honnête commerçant avait trouvé le moyen de voler, en une seule journée, 720 livres de morue sur la quantité qu'il avait pu acheter à ces pauvres pêcheurs ! Il n'y a que les Juifs capables de tels forfaits.

Le vol était pratiqué en toute circonstance ; la rapacité, le brigandage étaient aussi mis en usage. Partout c'était l'hypocrisie, l'espionnage, la dénonciation. Bergen s'est débarrassé des Juifs ; à Paris d'en faire autant ! Imitons le Tsar Alexandre III qui a eu l'énergie de les expulser de son royaume ; ce qui se passe en France lui avait donné à réfléchir.

Toute nation, qui laisse prendre aux juifs dans les affaires la prépondérance qu'ils ont prise en France, est fatalement condamnée à la décadence.

DE BERGEN A MOLDE ET LA VALLÉE DE ROMSDAL

Nous quittons Bergen par le bateau *Kong-Harald*. C'est le vrai voyage maritime qui va commencer pour aller au Cap-Nord. A l'idée que nous allons aborder la mer du Nord, plusieurs d'entre nous ont déjà le trac ; aussi est-il défendu de parler de mal de mer sous peine d'être à l'amende d'une bouteille de champagne. M. M..., qui ne l'aime pas, se récuse et vote contre la proposition : ironie du sort, c'est précisément lui qui, le premier de la caravane, a payé son tribut à Neptune.

A onze heures, heure militaire, le dernier coup de sifflet qui a retenti va se répercuter sur les collines de Bergen, et le *Kong-Harald* s'ébranle, laissant derrière lui une traînée ondulée sur les eaux calmes du bassin. M. Lubin profite des derniers rayons du soleil qui précèdent la fin du jour pour braquer son instantané et reproduire l'image de Bergen. La soirée, comme toutes celles déjà passées, est splendide. Le soleil nous éblouit de ses rayons. Bergen et ses montagnes fuient derrière nous. L'animation est grande sur le pont, les fervents admirateurs de la belle nature montent sur la passerelle — et je suis du nombre — pour mieux voir le coucher du soleil. M. G..., malgré ses soixante-quatorze ans, ses longs cheveux blancs, monte avec nous ; c'est un des plus vaillants de la caravane ; en maintes circonstances, il a fatigué les jeunes. La marche du bateau est régulière. Nous passons à l'embouchure du Sognefjord, après le Nordjord, le Söndfjord. Le tableau varie à l'infini ; c'est une superposition de montagnes, des passes difficiles à franchir, pour gagner la pleine mer. Au premier plan, l'œil se heurte, tout d'abord, à une ligne infranchissable de montagnes ; leurs sommets arides se remarquent par leurs lignes vivement accusées. La vue s'arrête à nouveau sur des surfaces escarpées éclatantes de blancheur ; puis

c'est une muraille de glaces succédant à une muraille de pierres. Du haut de ces sommets, des torrents tombent et viennent, en bas, se transformer en vapeur. Tout y est beau et grand. Partout les rocs noirs et humides affectent les formes les plus diverses : c'est tout un archipel de montagnes. Quelles pures joies et quelles satisfactions pour les yeux, quel repos pour l'esprit !

Le Sognefjord est très poissonneux. Des guetteurs sont installés sur ses bords dans des cabines spéciales, reliées par téléphone à Bergen ; ils sont chargés de signaler le passage des bancs de poissons : certains de ces bancs ont jusqu'à un kilomètre de long. Ces poissons viennent de la mer dans les fjords pour faire le frai. La masse est tellement compacte que, serrés les uns contre les autres, beaucoup sont étouffés. Des nuées d'oiseaux les suivent pour manger ceux qui, morts, surnagent à la surface des eaux.

A six heures du matin, après quelques heures de repos passées dans ma confortable cabine, je reprenais sur la passerelle mon poste d'observation. Combien on regrette ces heures absorbées par le sommeil, ainsi que celles qui sont réservées aux repas, quand on a tant de belles choses à voir !

Après le Sognefjord, le Nordfjord, le Söndfjord. Nous passons devant le pic de Hornelen ; sa forme bizarre stupéfie les touristes : haut de 915 mètres, il se dresse sur l'île de Bremenger. Là finit la mer du Nord. Il est onze heures du soir quand nous rentrons dans l'Océan Atlantique. Le temps devient nébuleux devant le Stadtland, grand promontoire qu'il faut doubler pendant deux heures ; le passage est mauvais ; souvent, dans ces parages, on a à redouter de violentes tempêtes. Aussi commençons-nous à danser ; les dames en profitent pour rentrer dans leurs cabines. Nous revoyons le grand glacier : tout autour, ce ne sont que des îles qui émergent du milieu de la mer. Pas un coin de bonne terre, si petit qu'il soit, où une maisonnette ne s'élève ; des êtres humains sont venus s'y réfugier et demander à la terre les moyens d'existence qui leur sont refusés à la ville.

Une heure du matin. L'infatigable M. G... est toujours avec nous sur la passerelle. Est-il possible d'aller se

coucher quand on a sous les yeux un pareil tableau à contempler et un air si vivifiant à respirer ?

Vers midi, les sons de la sirène retentissent pour annoncer que nous allons passer à Aalesund, petite ville qui compte 8.000 habitants, la plupart pêcheurs ; il s'y fait une grande exportation de poissons. Elle est située sur trois îles que couronnent des cabanes en planches ornées de filets et de harpons.

C'était une bien triste demeure pour un prince ; on comprend que le seigneur d'Aalesund ait échangé son vieux nid de Norvège contre le palais épiscopal de Rouen. C'est d'Aalesund que le *Jarl Rolf* (Rollon) partit pour s'emparer de l'une des provinces de la Gaule ; de 876 à 911, il ravagea les côtes de France, avec ses Normands, se fixa dans une des provinces et lui donna le nom de Normandie. Le roi de France, Charles III, dit le Simple, se vit obligé de lui offrir la main de sa fille Giselle. En 912, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, près Magny-en-Vexin, il lui céda la Normandie avec la seigneurie héréditaire et Rollon prit le nom de Robert, duc de Normandie. Son fils, Guillaume Ier, lui succéda. Doté de son duché, Rollon reçut fort mal les Wikings, ses compatriotes, ces terribles corsaires qui voulaient encore ravager la France. Il débarrassa nos ancêtres des incursions de ses compatriotes ; les Wikings se portèrent sur d'autres régions. On les vit s'élancer sur cet Océan sans bornes pour chercher à se frayer une route vers des régions nouvelles. Ils découvrirent d'abord une terre sans végétation, agitée par des tremblements, et la nommèrent l'Islande ; ce n'était là qu'une étape. Un siècle plus tard, un vaisseau scandinave venu d'Islande, commandé par le navigateur Leif, reconnut l'île de Terre-Neuve. Ces audacieux Normands poussèrent plus loin ; ils abordèrent dans l'Amérique du Nord, près de l'embouchure du St-Laurent — ceci prouve bien que, avant Christophe Colomb, ces écumeurs de mer avaient découvert l'Amérique.

A deux heures, le déjeuner sonne, tout le monde est présent, grâce à la mer qui a été clémente. Les dames n'ont eu qu'une fausse alerte, mais ce qui est différé ne sera pas perdu. Tout un assortiment de mets se succèdent

sur les tables : poissons, beefsteaks accommodés avec des oignons découpés en fines tranches ; c'est un des mets les plus élémentaires de la cuisine norvégienne. Malgré le manque d'exercice auquel on est forcément condamné à bord, nous faisons tout de même honneur à la cuisine. C'est incroyable ce que M. de S..., qui a l'appétit aussi développé que le corps, a dévoré ! A le voir, on aurait cru qu'il n'avait pas mangé depuis une semaine. L'après-midi s'écoule tranquillement ; les dames se balancent dans les rocking-cars, pendant que la fumée de nos bons cigares de Bergen monte en spirales. A cinq heures, le bateau stoppe au milieu du Romsdalfjord, et des barques nous déposent sur le rivage de Molde.

Molde est le Nice de la Norvège. Sa situation au bord du fjord est charmante, son climat tempéré, sa végétation luxuriante. En face, on aperçoit les Alpes du Romsdal, avec le pic énorme du Romsdalshorn haut de 1.556 mètres ; malgré cela, il n'a pas le grand élan de la Dent du Midi. Molde, qui compte 3.000 habitants, voit augmenter sa population en été ; beaucoup d'Anglais viennent y séjourner, avant de partir pour la vallée du Romsdal. Les maisons sont entourées de chèvrefeuilles, de rosiers jaunes d'une rare espèce ; les fenêtres, garnies de pots de fleurs — les Norvégiennes en ont le culte —. Molde est une localité assez importante pour avoir été mise au rang des villes ; elle a ses magasins de fourrures, de curiosités et d'antiquités, un collège d'humanités et une léproserie qui a été, comme je l'ai dit, supprimée cette année.

Etant donnée la latitude de 62° 44' 10" où elle se trouve, la végétation y est d'une richesse étonnante. Son principal attrait est le panorama des montagnes. De la Moldehör, colline haute de 900 mètres, le coup d'œil est admirable. Devant soi, à une distance de 1.500 mètres environ du rivage, c'est un rideau formé par de petites îles rocheuses basses et verdoyantes. La Bolso, la Vedö et Säkken surgissent au milieu du fjord. Au centre, l'île de Säkken. A l'arrière-plan, l'œil perçoit les monts du Romsdal ; c'est un amas indescriptible de plateaux, de montagnes, de cîmes, qui présentent un ensemble des plus pittoresques.

Une des plus belles propriétés de Molde appartient à M. Dahl, consul d'Angleterre; une autre, à un riche commerçant de Christiania.

Les habitants ont le soin de vous montrer un cerisier séculaire qui est le plus gros de l'Europe.

Molde est situé au 63e degré de longitude. Le parallèle qui passe à Molde laisse Saint-Pétersbourg au sud, coupe en deux la Sibérie, traverse l'Alaska, court au milieu des terres glacées de l'Amérique boréale, pour aller décrire un fort triangle au Groënland méridional.

LA VALLÉE DU ROMSDAL

Le lendemain matin, nous quittions le Grand-Hôtel pour aller, pendant deux jours, faire en carriole l'excursion de la vallée du Romsdal. En traversant le Romsdalfjord, nous voyons, à Skothammereux, la colonne commémorative qui indique l'endroit où eut lieu le débarquement du colonel Sinclar. Cet audacieux Ecossais, avec trois navires et 900 hommes, avait imaginé de prendre par terre Christiania. En débarquant à l'endroit indiqué par la colonne, il interpella un paysan et lui demanda si c'était bien la route pour se rendre à Christiania.

— Oui, lui répondit le paysan, qui flairait là quelque aventure.

Aussitôt, montant en barque, il aborda l'autre rive, donna pour mot d'ordre à ses compatriotes d'annoncer successivement aux habitants des montagnes, jusqu'à Gudbrandsdalen, l'incursion de ces étrangers. De tous côtés, la résistance s'organisa si bien que Sinclar et ses 900 hommes, sauf deux, furent tués. C'est en mémoire de cette incursion, repoussée si vaillamment par les paysans, que cette colonne fut élevée; une autre fut également édifiée dans la vallée de Gudbrandsdalen, où Sinclar fut tué par un paysan.

Nous déjeunons à Veblungsnœss, et aussitôt après nous remontons en voiture pour faire l'excursion de la vallée du Romsdal, qui n'est qu'un long défilé de gorges profondes, d'éboulis considérables, de murailles de rochers moussus, de torrents et de cascades. Dans le lointain, les contours des bois s'estompent de brouillard.

La Norvège offre dans ce coin de son territoire ses merveilles et aussi ses contrastes. Dans le Romsdal, les sites sont variés à l'infini ; ils sont à la fois sévères et riants ; le fond de la vallée peu élevé est abrité des vents. Dès le printemps, tout se pare d'un manteau de verdure. Après le pic des Sorcières, c'est le Brudefolget, appelé le Cortège de la Mariée. Au pied du Romsdashorn, nos carrioles s'arrêtent au relais pour laisser manger les chevaux.

Depuis le matin la pluie n'a pas cessé de tomber ; nous sortons de nos véhicules incommodes, où on a tout juste la place pour s'asseoir, trempés jusqu'aux os. Il faut cependant songer à reprendre notre marche.

— En avant ! crie M. M... qui, par ses réflexions spirituelles, égaye la monotonie du voyage.

Nos chevaux se précipitent, descendent les collines et les remontent ensuite, comme aux montagnes russes. Des paysans, en culottes courtes, à l'air mélancolique, étendent leur foin sur des traverses soutenues par des pieux fixés en terre.

Malgré cette pluie diluvienne, nous poursuivons avec courage notre route. Les cascades nous accompagnent : on compterait plus facilement les étoiles du firmament que le nombre des chutes d'eau que nous voyons tous les jours. A l'un des détours de la route, une vallée plus resserrée s'ouvre tout-à-coup et nous donne accès dans le royaume des cascades. Sur nos têtes, sous nos pieds, par devant, par derrière, il en jaillit de tous côtés ; la route est arrosée de leur poussière humide. La plus majestueuse entre toutes est la Mongefossen. Après avoir traversé un énorme chaos de rochers, nous passons devant Styggefondfos, Gravdefos, Skogefos et Dontefos.

Il est huit heures quand nous arrivons, nos vêtements entièrement traversés par la pluie, à Ormein où nous devons passer la nuit. Après le dîner, une éclaircie permet aux plus vaillants de pousser jusqu'à Slettafos,

pour voir le gouffre de l'Enfer. Une heure à pied, et nous sommes rendus au pont du Diable construit sur ce torrent impétueux. Après les chutes de Trollhættan, c'est le tableau le plus saisissant que nous ayons eu devant les yeux. Une rivière tombe, avec un fracas épouvantable qui confond l'imagination, d'une hauteur de 20 mètres, et se précipite avec une violence inouïe dans des rochers abrupts où elle s'est frayé un passage. Vu le soir, par un temps couvert, dans le silence de la nuit, c'est absolument effrayant. Des roches noires environnent ce gouffre de leurs formes fantastiques, elles font un cadre des plus sauvages : c'est la nature désolée dans sa sublime horreur. Nous traversons le pont ; le roulement des eaux le fait trembler sous nos pas ; après, une série de cascades se succèdent sur une étendue de 25 kilomètres, toutes différentes les unes des autres. La Slettafos est formée par la Rauma, qui se précipite en une seule masse d'eau. Les parois verticales des rochers y sont usées par les eaux qui coulent depuis tant de siècles. De loin, on entend mugir les cascades ; l'eau partout se précipite accélérant sa course folle sur la rampe très inclinée du torrent. Les tons bleus et blancs de l'écume font sur les verdures des arbres de la rive de chaudes oppositions que relèvent encore les teintes argentées des bouleaux. Le torrent se précipite sous le pont où il s'engloutit furieux ; il est meurtri, brisé. Ses tronçons, qui s'agitent dans la bave, se reforment et s'éparpillent dans les vagues qui fuient sous les rochers, pour les miner. La poussière d'eau qu'il jette dans l'air retombe dans l'écume rageuse où des rochers obstruent son passage. Plus loin, il dégringole en bouillonnantes cascades ; puis ses eaux se répandent, et l'on voit se tordre au loin, dans de dernières convulsions, les restes disséminés du géant. Tout impressionnés de ce spectacle grandiose, nous regagnons notre logis : il est une heure du matin !

La vallée du Romsdal a, comme tous les villages norvégiens, la particularité des prés minuscules qui poussent sur les toits des chaumières. Il paraît que le paysan veut agrandir son domaine en ensemençant la toiture de sa maisonnette, qu'il recouvre de terre. Le tapis de gazon le protège du froid. Pour éviter l'humidité,

il met entre le chaume et la terre des écorces de bois de bouleau ; il a des jardins tout garnis de fleurs et d'arbustes.

En face de l'hôtel, une cascade descend de 300 mètres et se trouve séparée par des rochers qui lui barrent le passage. En quittant Ormein, la route s'étend pendant plusieurs kilomètres entre deux parois de rochers qui bordent la vallée sans brisure. Dans le Romsdal, les cascades sont encore plus nombreuses : les unes coulent perpendiculairement sur un lit de roches polies ; d'autres surplombent l'abîme et décrivent, dans leur course descendante, des angles surprenants par suite des obstacles qu'elles rencontrent. Plus loin, la vallée se modifie. La région que nous traversons est monotone ; çà et là des prairies dépouillées d'herbe, que n'anime la présence d'aucun être vivant, homme ou bête. Au loin, le ciel et la terre se confondent dans la brume transparente. Un charme mélancolique se dégage de ce calme profond ; une douce rêverie nous envahit et la pluie redouble d'intensité

Toujours des montagnes ; celles-ci ont des formes imposantes, les lignes sont tourmentées. Depuis plusieurs heures que nous suivons ce défilé, ce sont toujours des aspects nouveaux. Nous repassons devant le Romdsdalshorn isolé dans toute sa gloire ; sa masse géante paraît dépasser d'un millier de pieds tout ce qui l'entoure. Après, la route est bordée d'éboulis aux proportions colossales à travers desquels la Rauma reprend ses allures impétueuses et sauvages. Son lit est parsemé de masses rocheuses ; le bruissement de l'eau contre les obstacles qui lui barrent le passage se répercute de mille manières entre tous ces rochers. Plus loin, tout rentre dans le calme ; la vallée s'élargit, les parois qui l'enserrent s'écartent, et les Alpes scandinaves apparaissent dans toute leur majesté. Le Romsdalshorn est vraiment imposant dans son isolement. Les cîmes dentelées des Froldtinderne, avec leur fine découpure et leurs bizarres contours font saillie par-dessus une muraille verticale d'un seul tenant, dont l'œil n'aperçoit ni le commencement ni la fin.

C'est par une pluie diluvienne que nous arrivons à Veblungsnœs, village bâti au bord du fjord, et habité par

des pêcheurs. Le saumon venant de l'Océan Arctique et des côtes d'Ecosse s'y pêche en assez grande quantité. Dans l'étroit bassin se tient à l'ancre un de ces navires audacieux qui vont pêcher la morue et le hareng sur les récifs des îles Lofoden : on voit qu'il a lutté contre la tempête ; un de ses mâts est cassé. Dans ces pays, on part pour la pêche comme on part pour la guerre ; plus d'un n'en revient pas !

Le bateau Bolsö du Grand-Hôtel de Molde nous attend dans le bassin de Veblungsnœs. C'est avec plaisir que nous reprenons la route de Molde, étant donné que pendant deux jours la pluie n'a pas cessé de tomber ; la traversée du fjord s'effectue par un vent violent.

Notre matinée commence par la visite de l'église, qui mérite bien qu'on lui consacre quelques instants. Construite en 1889, elle est d'un style léger et gracieux. Avec le sapin, on fait bien et beau en Norvège.

L'église de Molde est célèbre, parce qu'elle renferme le tableau du peintre Axel Ender, un des maîtres de l'école norvégienne. La toile représente l'Ange annonçant aux saintes femmes la résurrection du Christ. Au premier plan, les figures différentes des femmes indiquent bien l'étonnement. Mais la physionomie de l'Ange n'a rien d'angélique ; l'expression manque de dignité et les draperies qui servent d'ornement sont de mauvais goût. L'œuvre d'Axel Ender ne nous produit pas l'impression que nous en attendions.

L'après-midi a lieu le départ pour Trondhjem. A quatre heures nous devons être rendus à bord. Pour atteindre le point *terminus* de notre voyage au Cap-Nord, il nous reste 410 lieues à faire sur les fjords.

DE MOLDE A TRONDHJEM

Le départ s'effectue à cinq heures ; un canot nous transporte à bord du *Sigurd-Jarl* resté au large. Tous ces bateaux norvégiens ont des noms choisis qui rappellent ceux des grands hommes de la nation. En effet, c'est à un Sigurd que l'on doit reporter la gloire des expéditions orientales ; il semble que ce croisé du XIIe siècle ait incarné toutes les qualités et tous les défauts caractéristiques du Scandinave.

Quand la première idée de partir vint à Sigurd, qui partageait avec son frère Œystein l'héritage de Magnus, le héros scandinave avait onze ans. Excité par les récits des nouvelles de la terre d'outre-mer où l'on guerroyait contre les ennemis de Jésus-Chrit, il résolut d'aller en Palestine et confia à son frère la direction de son gouvernement. De 1104 à 1107, il organisa son expédition, fit construire 60 grands vaisseaux, qu'il arma et chargea de munitions et de vivres, puis il embarqua 10.000 guerriers à Bergen.

Sigurd, désireux de montrer ses forces navales au roi d'Angleterre, se met en route pour Londres ; il y passe l'hiver en fêtes, attendant le printemps de 1108 pour continuer sa route. Pendant six mois il parade sur les côtes de la France qu'il inquiète. Puis, il gagne l'Espagne et le Portugal. Jusqu'à Lisbonne, ses escales sont marquées par des pillages et des massacres. Le comte de Galice, qui refuse de vendre des vivres à ces corsaires, voit son château pillé ; le butin pris est porté à bord des vaisseaux. A l'embouchure du Tage, Sigurd rencontre 70 navires arabes, d'abordage périlleux ; il les attaque résolument, en capture huit qui étaient chargés de richesses. De là, il débarque à Cintra, propose le baptême aux hommes qui occupent la forteresse, et, sur leur refus, les fait massacrer, s'empare de tout le butin et, par ce fait d'armes, conquiert la confiance de tous les catholiques.

Lisbonne est l'objet de sa convoitise ; mais la ville est

trop importante pour être enlevée d'un coup de main. Il commence par s'emparer d'un château qui en défend l'entrée, fait main basse sur des richesses considérables. Une flotte musulmane tente de lui barrer le détroit de Gibraltar, il la fait détruire.

En passant aux Baléares, il trouve les pirates nègres qui, à son approche, s'étaient fortifiés dans une grotte naturelle inabordable. Sigurd fait au moyen de câbles hisser deux de ses bateaux au sommet de la montagne, puis les fait redescendre chargés d'hommes à l'endroit où les pirates s'étaient réfugiés. Tous furent massacrés dans leur repaire.

En août 1108, il arrivait en vue de la Terre-Sainte, au moment où le roi Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, assiégeait Edesse ; une flotte égyptienne était venue bloquer Beyrouth ; l'ennemi voulait s'emparer de Jérusalem. L'apparition de Sigurd et de ses soixante navires fait changer la face des choses : la flotte égyptienne est vaincue, et le roi Baudouin arrive à temps pour remercier Sigurd vainqueur. Il fait couvrir de tapis précieux la route qui mène à Jérusalem. Sigurd et ses Norvégiens firent leur entrée dans la Ville Sainte, sans paraître surpris du luxe déployé. Baudouin lui fit don d'un morceau de la croix de Jésus-Christ. Sigurd, à son retour en Norvège, déposa cette précieuse relique sur le tombeau du roi Olaf.

Après la prise de Sidon, due à sa valeur, Sigurd revint par Constantinople et commanda les apprêts de son arrivée. Il voulait que des deux rives du Bosphore on pût juger de la grandeur de sa flotte. Les voiles de ses soixante navires se succédaient les unes aux autres. Vues de loin, ces voiles ne paraissaient sortir que d'un seul navire. Les rues avaient été tapissées de soie pourpre. Il vint à cheval jusqu'au palais qui lui avait été destiné et par la voie des Triomphateurs ; le cheval qu'il montait était tout ferré d'or.

L'empereur Alexis, voulant le séduire par ses richesses, envoya deux de ses serviteurs lui porter une corbeille remplie de pièces d'argent. Sigurd ordonne de les jeter à ses hommes. La nouvelle fut rapportée à l'empereur, qui renvoya les mêmes serviteurs, mais cette fois avec un coffre plein d'or.

« Voilà bien de la monnaie », dit Sigurd à ses barons. « Compagnons, partagez-la entre vous ».

Nouvelle surprise d'Alexis ; troisième envoi.

« Portez-lui ce coffre plein d'or rouge, le plus précieux que je possède ; joignez-y ces deux lourds bracelets. »

Sigurd passa les bracelets à ses poignets. Quant à l'or il le fit encore distribuer à ses hommes.

Alexis, frappé de la hauteur d'âme de son hôte, lui fit rendre les plus grands honneurs et partager son trône.

Quelques jours après, Sigurd invite l'empereur et l'impératrice à dîner et donne ordre à ses domestiques d'aller au marché acheter du bois. Il veut que les pièces soit chauffées royalement.

L'impératrice, qui avait eu vent de son intention, fait acheter tout le bois mis en vente. Les domestiques revinrent du marché et déclarèrent qu'il ne restait plus de bois. Alexis, voyant pendant le dîner que la salle était convenablement chauffée, envoya demander ce que l'on brûlait.

— Des noix, répondirent les serviteurs.

Sigurd, à défaut de bois, avait fait acheter toutes les noix du marché.

— Voilà, dit l'impératrice, un roi de grand esprit.

Cette brillante réception impressionna la cour, mais le fils de Magnus se montra plus grand encore en faisant don à l'empereur Alexis de ses soixante vaisseaux. Il ne se réserva que le Dragon doré qui ornait la proue de son navire ; pour lui, c'était le symbole de l'autorité royale. Ce merveilleux débris, après mille pérégrinations, est venu s'accrocher au beffroi de Gand.

Pour retourner en Norvège, Sigurd s'arrêta à la cour de Saxe, puis à celle du Danemark. Le roi lui donna sa nièce en mariage, et, deux mois après, en 1111, Sigurd débarquait à Oslo, au milieu d'une foule enthousiasmée.

Cinq heures sonnent ; le sifflet envoie ses sons aigus se répercuter sur la colline de Molde. Le bateau lève l'ancre, décrit une courbe et reprend sa marche en avant. Cette fois nous voilà en route pour le Cap-Nord. Du mardi 30 juin au jeudi 9 juillet, nous allons vivre sur cette maison flottante, très confortablement aménagée, d'ailleurs.

Après avoir présidé à l'embarquement de nos valises,

nous prenons possession de nos cabines. Aimant mes aises et mon confortable, surtout en voyage, j'avais eu soin de me faire retenir, un mois à l'avance, une cabine particulière : c'est un peu plus coûteux, mais la dépense est compensée par les avantages de toutes sortes que l'on en retire, ne serait-ce qu'au point de vue de l'hygiène. Vous voyez-vous obligé de vivre pendant dix nuits, qui sont des jours au Cap-Nord, dans des cabines où l'on est deux et souvent quatre à respirer l'air qui, par suite de l'exiguïté de la cabine, se vicie ? Vous êtes obligé d'attendre que votre voisin soit habillé pour vous lever, que celui qui est perché au-dessus de votre tête ait fait l'ascension de sa couchette pour vous endormir ! Ce qui manque de charme, surtout, c'est que, remué, ballotté, l'un de vos compagnons de route tombe malade ! Si vous ne l'êtes pas, il y a de quoi le devenir. Grâce à mes nombreuses traversées, j'avais connu ces inconvénients qui enlèvent le charme du voyage. C'est pourquoi, en touriste pratique, j'ai pu les éviter.

Les officiers du bord nous font le meilleur accueil et président à notre installation. Nous prenons place sur la passerelle pour nous rendre compte de la route. Le bateau est revenu en arrière pour tourner à droite. Molde a déjà disparu ; nous avançons vers d'autres magnificences. Ce voyage ne doit-il pas être une succession de tableaux qui nous révèleront la nature sous des aspects inconnus ? C'est bon d'être embarqué à bord d'un de ces charmants steamers où l'on passe dans un doux *farniente* des journées pleines de rêveries. Le paysage change à tout instant et varie du gracieux au grandiose, depuis les collines chatoyantes de verdure jusqu'aux rochers où les bouleaux prennent racine. Les rives de granit sont surmontées de massifs d'arbres aux tons variés, aux mouvantes silhouettes. Le bateau traverse un archipel d'îlots chevelus où des pins verdoyants se dressent majestueusement. Çà et là, entre les maisonnettes, des échappées sans fin se dessinent, coupées de petits îlots, et, tout au fond, la brume du premier plan. L'horizon s'élargit, et montre, en se découvrant, des prairies ; d'énormes rochers à fleur d'eau colorent d'une note grave ce paysage où la nature est toute de fraîcheur et de soleil. On se sent envahi par l'amour du repos.

Nous passons entre le continent et l'île d'Otero, — ne par confondre avec la belle Otéro. — Tout à coup le lévrier de mer penche de tribord à babord : roulis, tangage ! A Hustadviken c'est l'océan ; il faut s'armer de courage, avoir le pied marin. Les plus vaillants résistent et restent sur le pont ; le vent nous cingle ; les peureux descendent dans leurs cabines. Le lit est encore le meilleur abri contre le mal de mer.

Huit heures ! Le dîner sonne pour les quatre-vingt-deux touristes qui forment la cargaison humaine du *Sigurd-Jarl*. Quatre tables ont été dressées. Dans la salle à manger, celle des Français ; nous sommes dix-huit. A côté, dans la salon, les Anglais à droite ; la table de gauche est cosmopolite. Sur le pont, le salon est réservé aux Américains.

Notre bateau est une Tour de Babel ; la confusion des langues y est grande. Le commandant nous dit que jamais voyage n'a offert si grande variété. Toutes les nations de l'Europe sont représentées. Dans le relevé figurent des Russes, des Français, des Belges, des Hollandais, des Hongrois, des Espagnols, des Américains, des Autrichiens, des Italiens, des Allemands, un Polonais et un Brésilien. Les Anglais sont les plus nombreux. Les sujets de Guillaume fraternisent avec ceux de l'ingrat Humbert (les deux font la paire) mais non pas avec les Autrichiens ; les Russes sympathisent avec les Français : la Duplice coudoie la Triplice.

Parmi ces hommes de caractères si différents, je fais des études : le Russe est doux, le Français enthousiaste, l'Anglais dédaigneux, l'Allemand froid, impertinent, le Hongrois sympathique, l'Autrichien mélancolique, l'Italien fourbe, l'Américain railleur et mal élevé.

J'estime que le maître d'hôtel a bien fait de séparer chaque nationalité. Jusqu'au menu qui diffère ! Les mets varient selon les sujets. J'avoue que je préfère cela. Être à table à côté de ces misses aux longues dents, ou de ces Anglais égoïstes, ou de ces Allemands à l'air fadasse, ça n'est pas amusant. J'en parle sciemment : pendant 20 jours, sur le bateau du Nil, j'en avais déjà fait l'expérience.

La soirée se passe, sur le pont, à faire connaissance avec nos compagnons de route. Instinctivement nous allons vers les Russes, hommes affables du meilleur

monde, avec lesquels nous fraternisons. Parmi eux se trouve un professeur de Varsovie ; cet érudit nous a beaucoup intéressés par ses conversations scientifiques sur l'histoire naturelle, l'astronomie, la botanique, la minéralogie : c'est un savant. Nous causons plus de la Norvège que du traité de Francfort.

Les Italiens et les Allemands n'ont pas nos préférences. Nous évitons de les rencontrer ; ils évoquent en nous de trop amers souvenirs. Les Anglais à l'air hautain nous laissent indifférents.

Après le Hustadviken et le cap Lindesnœs, la première escale se fait vers dix heures, à Christiansund, une des plus grandes villes du Nord, qui compte 13.000 habitants. Bâtie en cercle sur trois îles, Christiansund a un aspect pittoresque ; c'est une des plus curieuses villes du voyage. Le port est fermé de partout. Les maisons paraissent flotter à la surface des eaux ; les toits font face à la mer. De nombreuses barques de pêcheurs sont amarrées devant l'île de Kirkelandet. Du milieu de la ville émerge le clocher pointu de l'église. Sur les bords du fjord, la morue est exposée au soleil pour sécher. La végétation devient plus chétive, l'air plus vif ; on sent que nous montons vers le Nord.

Christiansund est un des grands centres du commerce d'exportation des morues sèches. Comme ses congénères, cette ville a brûlé plusieurs fois : n'est-ce pas le sort fatal réservé à ces villes de bois ? En Norvège, une ville ne dure guère plus qu'un navire : l'un est guetté par le naufrage ; l'autre, par le feu. Ainsi Tromdhjem a brûlé quinze fois en trois cents ans ; Bergen, Christiania n'ont pas échappé au fléau destructeur.

Quinze minutes sont accordées au débarquement des voyageurs et à l'embarquement du courrier, et le bateau reprend sa marche en avant. Après cette première journée si bien remplie, il faut se résigner à aller prendre un repos mérité. L'idéal serait de voyager sans dormir : il y a tant de choses à voir, tant d'impressions à enregistrer !

DEUXIÈME JOURNÉE DE NAVIGATION

TRONDHJEM

Le soleil s'est levé avant nous ; ses rayons brillent sur les montagnes recouvertes d'un linceul argenté. Dans la lumière de ce soleil éclatant, il y a quelque chose de discret, le ciel a des teintes indéfinies, la température est douce. Nous sommes en vue de Trondhjem, séparé de Molde par 274 kilomètres. M. Lubin ne perd aucune occasion de reproduire des points de vue intéressants ; il braque aussitôt son appareil. Le bateau fait escale ; il faut s'approvisionner de vivres, pour 82 passagers et 30 hommes d'équipage.

Trondhjem, en français Drontheim, est défendu, à l'entrée de son port, par un fortin qui émerge au milieu de la mer. C'est une ville de 30.000 habitants, blottie au fond d'un golfe. C'est l'ancienne capitale de la Norvège, l'antique cité de saint Olaf, fondée en l'an 1016. Dans sa cathédrale a lieu le couronnement des rois. Nous abordons près des entrepôts bâtis le long du fjord. Les morues sèches en ballots et les harengs en baril sont montés directement dans les navires par des grues à vapeur. Les harengs se vendent en barils de cent kilos, seize krones. Les différentes sortes de morues, qui, après avoir séché, sont mises en ballots, s'appellent *stokfisk* ; celle du golfe, *fjordorsk*, morue plate, et *kepfisk*. Les trois quarts du kepfisk sont expédiés en Espagne, le reste en Russie, en Allemagne, en Portugal, au Brésil et aux Antilles. L'Italie achète une partie du fjorfisk (poissons secs) ; le reste est pris par la Belgique et la Hollande. La Chine, restée rebelle à la consommation de la morue, commence à en manger. Sur le marché de Trondhjem, il se fait également un grand commerce de saumons. Ces poissons,

pêchés aux îles Lofoden, sont mis en glacières dans les stations jusqu'à l'arrivée des vapeurs qui viennent les recueillir pour les apporter à Trondhjem. Classés par grandeur et par qualité, ils sont exportés en Angleterre et en Allemagne. La pêche dure de mai à juillet.

La population de Trondhjem compte de gros négociants enrichis, les uns par les produits de la mer, les autres par ceux de la terre. La Norvège terrienne vit du sapin, comme la côte vit de la vague. Cette essence d'arbre résistante grimpe jusqu'aux neiges perpétuelles et descend jusqu'aux abîmes. Le pin est l'emblème des Norvégiens. La Norvège fluviale vit de la mer : c'est sa richesse. Mais le bon vent ne souffle pas tous les jours. « Riche comme la mer », dit un proverbe norvégien.

La pêche des îles Lofoden et Vesteraalen occupait, en 1895, 40.500 hommes et 9.296 bateaux. Vient ensuite le Finmarken, avec 15.000 pêcheurs et 4.254 bateaux; le Romsdalen avec 13.785 pêcheurs et 2.469 bateaux ; le Soudmore, enfin, avec 7.734 hommes et 1.182 bateaux. En 1895, ces pêches réunies ont produit 68 millions de morues, 930.000 hectolitres de harengs, 15.210.000 maquereaux, 661.000 kilos de saumons et 633.000 homards. La vente de ces poissons a atteint 46.549.400 krones (le kroner vaut 1 fr. 40) ; à ce chiffre si l'on ajoute 42.462.400 krones montant des bois livrés à l'exportation, il en résulte que le chiffre d'exportation atteint 93.657.400 krones. Les fjords sont les mines d'or de la Norvège.

La pêche n'est bonne que quand chaque bateau rapporte 5 à 6.000 morues. Les bancs les plus importants qui arrivent à l'époque de la pêche descendent des mers du Spitzberg. Pour obtenir ces résultats, que de victimes la mer a faites ! que de bateaux ont échoué à la côte ! Lorsque les pêcheurs, surpris par la tempête, se voient perdus sans ressources, ils fixent leurs couteaux sur le bord de leurs barques. Dans les épaves recueillies sur les rives, on compte les couteaux, souvent ils sont nombreux. Que de pêcheurs ont servi de chair aux poissons ! Dans une seule bourrasque qui eut lieu en 1880, à Lofoden, 916 hommes furent noyés. En France, on parie sur les chevaux de courses ; en Norvège, on parie sur les bateaux.

Trondhjem est relié par voie ferrée à Stockholm, à Sundswall et à Christiania ; par bateau à vapeur, avec

Levanger, Vœrdalen et Stenkjœr, villes situées sur les bords du Trondhjemfjord. Throndjem pourrait s'appeler la « ville de bois » ; presque toutes ses maisons sont construites en sapin. La plus grande ville de la Scandinavie est Stifisgaarden, qui sert de résidence au roi lorsqu'il vient dans la cité de saint Olaf.

Les marchands de bois ont toujours été une puissance en Norvège où la production de sapins est considérable. Seul le commerce des bois ouvrés y atteint un chiffre colossal. Les propriétaires de scieries achètent, dans les communes, la coupe des forêts pour cinq et dix années ; ils ont en cela acquis une expérience héréditaire : l'aspect seul du terrain, la rapidité ou la lenteur avec laquelle le bois a poussé, en déterminent la qualité.

Que de choses dans un sapin ! A combien d'usages n'est-il pas destiné ! Il sera un jour la maison qui abritera le foyer contre l'hiver rigoureux, la flamme qui donnera une âme au logis et cuira les aliments ; il sera aussi la dernière demeure de ceux qu'il aura abrités et nourris. Tout Norvégien vit et meurt entre quatre planches de sapin. « Le pin est notre aïeul à tous », disent les Norvégiens.

La transformation du sapin s'accomplit dans les scieries. Combien en avons-nous vues, de tous côtés, en traversant la Norvège ! Une des plus importantes est celle d'Arkedalsœren, construite dans un village au fond du fjord de Trondhjem. Je regrette que nous n'ayons pas eu le temps d'aller la visiter. Un négociant, dont j'ai fait la connaissance à Trondhjem, a bien voulu me donner quelques détails. Autour de cette scierie est bâti le village ; avec la sciure et les écorces provenant des bois, on a élevé des quais qui permettent aux bateaux d'aborder. Des centaines de mille francs de bois en grume y sèchent au soleil, car il faut qu'une année s'écoule avant que le pin coupé dans la montagne soit débité. Des piles énormes de madriers, de bastins, de planches et de poutres, attendent leur départ. Quand la forêt est acquise, les bûcherons en prennent possession, et s'y construisent des demeures provisoires. Les arbres abattus sont traînés par des chevaux jusqu'à la rivière qui, pendant l'hiver, les garde prisonniers dans les glaces. Au printemps, la débâcle emporte tout, et ces bois flottants arrivent jusqu'au

pied de l'usine. Là, un homme engage chaque tronc dans le va-et-vient d'une crémaillère ; l'arbre se trouve hissé et amené directement sous la scie à vapeur. En une minute, elle le dégrossit et fait de lui un madrier qui, pendant un an, restera au séchoir. Si mouillé qu'il soit, il est tendre aux dents de l'acier ; mais, quoique cela, il gémit sous la pression de la scie. Nuit et jour, la scierie fonctionne. Avec les flotteurs de bois et les bûcherons, cette usine emploie près de 1.000 ouvriers (*une petite armée*). Les ouvriers de scierie sont payés à la tâche ; leur paie varie entre 4 fr. et 4 fr. 50 par jour ; celle des flotteurs, entre 3 fr. 50 et 4 fr. 25 ; celle des bûcherons, de 2 fr. 50 à 4 francs, et celle des enfants, de 1 fr. 50 à 1 fr. 75.

L'entrée de cette scierie modèle est interdite aux femmes. La vente de l'alcool est prohibée dans le village, comme partout en Suède et en Norvège. Remarque singulière : la consommation de la bière y est aussi défendue ; le lait et le café sont les seules boissons autorisées. Cela n'empêche pas ces hommes de supporter des journées de travail de douze heures ! Voilà qui ne ferait pas le bonheur de nos ouvriers français, allez donc leur interdire l'absinthe ou autres toxiques du même genre qui, après les avoir empoisonnés, les abrutissent, pour n'en faire ensuite que de mauvais époux et des pères dénaturés, dépensant au cabaret le gain de la semaine, laissant trop souvent, hélas ! au foyer une femme et une nichée d'enfants sans pain !

En Norvège, l'argent ne va pas au cabaret. L'ouvrier aime la vie familiale : sa femme et ses enfants sont ses seuls soucis ; grâce à sa sobriété, à son économie, il arrive à posséder sa maison, dont le prix varie de 2 à 3000 fr., selon les dimensions. Il rentre avec plaisir chez lui ; il y élève sa famille. Comme au Canada, la moyenne est de sept à huit enfants par ménage.

Cette usine non seulement scie les bois, mais fabrique des châlets, des maisons démontables, etc. Les deux châlets placés au pied de la tour Eiffel, en 1889, sortaient de cette scierie, ainsi que ceux que j'ai vus à l'Exposition de Chicago. Au Cap de Bonne-Espérance, où la température est douce, on se sert beaucoup, comme habitation, du châlet démontable norvégien. Cet industriel peut dire,

comme Ibsen : « J'ai rêvé de bâtir des demeures où les hommes seront bien pour vivre. »

Le sapin a enrichi bien des Norvégiens, qui ont laissé après eux des fortunes considérables.

En 1767, l'église de Trondhjem a profité de la libéralité de Thomas Angel, qui a légué à sa ville natale 5 millions de krones, soit 7 millions de francs.

J'ai cru intéresser le lecteur en relatant dans ce livre l'importance du commerce des bois en Norvège.

Une des curiosités de Trondhjem est sa cathédrale du XIIe siècle. La restauration, commencée depuis de longues années, n'est pas près d'être terminée. Cette basilique a été édifiée à l'endroit où fut enterré le roi Olaf ; elle porte toujours l'empreinte de sa mutilation. L'incendie, non plus, ne la pas épargnée ; à cinq reprises différentes, le fléau destructeur s'est acharné contre elle ; la foudre a décapité sa tour ; tout s'est conjuré pour flétrir et briser ce chef-d'œuvre, *les hommes et les éléments*. Malgré tout, ce qu'il en reste mérite d'être visité.

La Norvège relève le sanctuaire où ses rois ont été couronnés ; elle tient à lui rendre son ancienne splendeur : c'est une œuvre nationale. Depuis quarante ans on y travaille, mais lentement, avec cette lenteur que l'on retrouve sur cette terre engourdie pendant de longs mois par les frimas. Bien des années encore s'écouleront, des générations disparaîtront, avant que son achèvement soit complet. Où est la nef de 346 pieds de long sur 86 de large, avec ses 32 autels, que soutenaient 3.360 colonnes ? La Réforme victorieuse a enseveli le chœur, les nefs, les chapelles, les piliers, sous une couche de terre de six mètres. La Norvège veut remettre au grand jour la construction primitive du plus vaste monument gothique de la Scandinavie. Il y a, dans ce temple, des chefs-d'œuvre enfouis ; plusieurs rois des XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles y sont enterrés. Ici, c'est un autel ouvragé rendu à la lumière ; là surgit de la muraille le buste d'un archevêque, mître en tête et la main levée pour bénir ; plus loin, la source de saint Olaf, patron de Trondhjem et de la Norvège. L'eau miraculeuse a jailli à l'endroit où repose le corps du saint, et, pendant des siècles, des pèlerins sont venus y chercher un remède à leurs souffrances.

Plus loin encore, une cavité étroite pratiquée sous une dalle montre une de ces cellules où des recluses s'ensevelissaient vivantes. Partout des niches vides, des piédestaux veufs de leur statue. A l'extrémité, dans la pénombre, le chœur exhumé, restauré, où la lumière se tamise à travers des vitraux remarquables. Au milieu d'un autel catholique éblouissant de pierreries et d'or se dresse un pâle fantôme de marbre blanc : c'est le Christ de Thorwaldsen, statue sévère et froide. Au front des portails, quelques statues demeurées intactes ; la raideur de leur attitude révèle leur antiquité ; la béatitude qu'expriment leurs traits porte l'empreinte du siècle qui les a créées. Les sculpteurs du moyen âge furent des artistes à force d'être des croyants.

Aussi, pour édifier cette incomparable basilique de l'époque, des siècles avaient accumulé leur travail ; des générations en prière en avaient usé les dalles ; des rois y avaient suspendu leurs trophées, reçu leur couronne : chaque navire qui rentrait dans le port y apportait le tribut d'un ornement provenant de pays lointains. Puis, un jour, les luthériens suédois ont assiégé la ville, et, au moment où les évêques, entourés de femmes et d'enfants, imploraient la miséricorde du ciel, les portes de l'église s'effondrèrent sous les efforts des fanatiques qui se ruèrent dans le sanctuaire, brisant, pillant, égorgeant jusqu'aux évêques, et faisant de la cathédrale une écurie et des évêques des martyrs. C'est pour relever cette basilique de ses décombres que partout, en Norvège, des souscriptions publiques sont ouvertes.

La Charte norvégienne, qui a été faite à Erdsvold en 1814, dit que les rois devront se faire couronner dans la cathédrale de Trondhjem. Bernadotte y fut couronné en 1818, Carl XV en 1860 et Oscar II en 1873, ces deux derniers avec leurs femmes.

Tout autour, un vaste cimetière sert de jardin public. On y voit les habitants se promener lentement au milieu de ces tombes simples, mais bien entretenues, qu'ombragent de grands et vieux arbres. De place en place, des bancs où viennent s'asseoir les affligés pour passer quelques instants parmi leurs morts. Partout, sur les tombes, sont déposés des fleurs, des bouquets qui proviennent de ces pots que l'on voit à toutes les fenêtres des maisons.

Dans ce cimetière, pas de monuments luxueux comme chez nous; une simple pierre, une croix, un verset de la Bible remplacent les mensonges gravés sur beaucoup de nos tombes; pas de mains entrelacées, pas d'anges bouffis; tout est sérieux et digne. La mort semble perdre de sa terreur au milieu de ces fleurs, la joie de la résurrection s'empare de l'âme et laisse croître la fleur si consolante de l'espérance en une vie meilleure.

Sortis de l'église, les groupes se divisent. *Liberté libertas :* chacun peut, à sa guise, aller où bon lui semble; le programme est rempli, comme dit M. Lubin qui n'est pas fâché de s'abandonner un peu à lui-même, libre enfin de ses actions! Je comprends cela. Il profite de ce moment de répit pour emballer ses plaques et les expédier à Paris afin qu'elles puissent être développées.

Le portier de l'hôtel, un Français émigré aux antipodes de son pays, lui facilite la besogne. Pendant ce temps-là, Rits, que nous avons surnommé *Certainement-Certainement*, puisqu'à toutes les questions que lui pose M. Lubin il répond invariablement le même adverbe, est accaparé par Mme V..., pour ses achats de photographies; après, par Mme C..., pour des fourrures. Ces dames l'ont réquisitionné: il est si bon, si complaisant, qu'il se prête à toutes les combinaisons féminines.

Pendant ce temps je me dirige vers l'île de Münkholm. Au bout de la ville, les remparts ont été remplacés par des prairies bien cultivées, émaillées de fleurs : c'est le jardin de la Norvège.

L'île de Münkholm (Rocher des moines) est la promenade favorite des habitants. On y voit les ruines d'un ancien couvent de Bénédictins qui date de l'an 1100.

Cette île est fortifiée. Des canons allongent leur gueule éternellement muette sur la mer; ils remplacent les bastions et les donjons de la vieille forteresse. C'est sur ce rocher que Schuhmacher fut interné, de 1680 à 1692 après avoir été déjà enfermé pendant quatre ans à Copenhague.

Schuhmacher, de fils d'artisan, devint ministre. Il déclara la guerre à l'aristocratie qui abusait de son prestige et de son pouvoir. Ce Richelieu danois abaissa les grands, voulant les humilier. Maître absolu sous Christian V, il devait épouser une princesse de sang

royal quand éclata une conspiration ourdie contre lui. Accusé de haute trahison, il allait être décapité, quand un officier porteur d'un pli royal fendit la foule. Christian V faisait grâce au condamné et commuait sa peine en une captivité perpétuelle. Le nom de Schuhmacher est vénéré par les Norvégiens.

Derrière l'île de Münkholm, une digue de montagnes se dresse au-dessus du fjord. Ses murailles cachent la vue de l'Océan et protègent la ville contre les tempêtes. En face, Trondhjem, bâti sur une presqu'île, étale ses maisons. Devant, coule le fleuve Nidelven ; au loin, la silhouette de la coupole moderne de la basilique qui a été posée sur le vieux toit vert-de-grisé. Derrière, les montagnes qui ferment l'horizon paraissent décapitées ; leurs cîmes sont cachées par un épais brouillard ; des mouettes passent par bandes autour du rocher dénudé. Dans ce beau panorama, la nature a fait le cadre et le tableau, l'homme a fait le reste.

De retour à Trondhjem, je trouve les rues encombrées ; la circulation est devenue plus active, la ville est en liesse : c'est la foire annuelle. Des paysans et des paysannes arrivent des campagnes et des îles. Pour ce peuple paisible, c'est une fête. Les marchands de bimbeloterie offrent leur pacotille allemande et anglaise ; une foule aux costumes multicolores se presse devant la voiture d'un marchand de spécifiques, qui leur raconte des boniments : c'est le « Mangin de la foire ».

Les paysans ont revêtu leurs habits du dimanche ; la coupe en est vieille de plusieurs siècles : chemises à jabot de dentelle, culotte courte, bas de soie, souliers à boucle d'argent ; c'est complet. Les femmes et les jeunes filles ont une longue jupe blanche relevée d'agréments rouges ou dorés ; pour coiffure, un bonnet de police en laine rouge cardinal, bordé de passementerie dorée (j'en ai rapporté un). Cette coiffure étrange sied bien à leur physionomie fraîche et veloutée. Les Norvégiennes aiment les couleurs voyantes. Quant aux jeunes filles de la ville, leur toilette diffère ; elles sont en corsage jaune, rose, bleu, vert et violet : c'est le rose qui a leur préférence. Elles portent les manches bouffantes à gigot. Leurs cheveux blonds sont tressés en longues nattes derrière le dos. Quelques-unes même portent un réticule, ou

ridicule, qui sert à emmagasiner tous les objets qui, avant la suppression des poches par les couturières, y trouvaient leur place. Mais cela est votre secret, mesdames !

Parmi ces filles de la campagne, il y a de bien jolis types. Chaque contrée adopte son costume particulier, chaque paroisse ses couleurs de prédilection. Celles-là ont une jupe courte en étoffe d'un rouge vif ; d'un corselet vert déborde une guimpe blanche comme le cygne. Le corsage est orné de bijoux ; la coiffe, garnie de fils dorés. Cette coiffure, qui fait valoir heureusement les cheveux dorés, amincit le bas du visage. Elles ont des yeux doux ; la nuance est celle de la mer. Leurs traits ont du relief ; la physionomie est fraîche, mais l'expression manque. Quant à leur poitrine, elle n'est pas aussi rebondissante que celle des Françaises ; beaucoup ont le corset vide !

Quelle fête pour les yeux de contempler ces costumes aussi étranges que gracieux, où toutes les nuances éclatantes s'harmonisent si bien !

Ces types à l'air angélique servent de modèles aux artistes qui s'inspirent de leurs formes plastiques.

Dans cette foire, on vend de tout : des chevaux, des fourrures, des rennes, des cornes d'élans, des carrioles, des harnais, des machines agricoles anglaises, ainsi que toute la camelote allemande : c'est un petit Nijni-Novgorod.

Le marché aux poissons est aussi très animé. Sur des tables, des piles de morues sèches, des barils éventrés remplis de harengs, des saumons fumés, des morues fraîches ; toutes les sortes de poissons pêchés dans les fjords s'y trouvent réunies. De tous côtés on trafique ; des affaires importantes se traitent entre le producteur et le consommateur.

Nous terminons notre après-midi par la visite des magasins. Dans celui de Bennett, nous trouvons les photographies des belles Norvégiennes, et mille petits souvenirs du pays pour rapporter à nos amis, surtout de mignonnes carrioles en ivoire.

Il est huit heures, quand nous nous décidons à rentrer pour le dîner. Le maître de l'hôtel d'Angleterre veut sans doute que nous emportions de sa cuisine un bon

souvenir : parmi les plats du cru qu'il nous fait servir, figurent des gelinotes rôties, du renne à la sauce piquante, de l'eider, du coq de bruyère et un gigot d'ours. Comme il est chasseur, il a tenu à nous faire juges de ses aptitudes cynégétiques. Il ne manquait à ce repas local que de la baleine et de l'huile de foie de morue : ç'eût été plus que complet. Très affamés, nous nous délectons de ces mets nationaux ; mais le pain, notre bon pain de France, nous manque. On nous le sert en petites tranches amincies : il est tout noir et plus mauvais encore que le pain complet qu'a préconisé le *Petit Journal*. Une sorte de pain à forme de galette grisâtre, c'est le pain suédois ; une autre est similaire à la biscotte ; toutes sont aussi désagréables au goût. C'est en vain que je m'évertue à crier au garçon :

— *French bread !*

Notre guide Rits ne sait où donner de la tête ; de tous les côtés on l'appelle.

— Rits ! s'écrie Mme V..., j'ai demandé du lait chaud, et on ne m'a encore rien apporté.

Rits, de courir aussitôt à l'office. Enfin on apporte le lait demandé.

— Rits, Rits ! crie à nouveau Mme V..., mais j'ai demandé du lait chaud, et celui qu'on m'apporte est à peine tiède.

Rits repart à fond de train, et, cette fois, cinq minutes s'écoulent et le lait n'arrive pas. Après réclamations réitérées, une servante dépose devant Mme V .. un petit pot rempli de lait. Sauvés ! Mon Dieu, nous allons donc pouvoir, à notre tour, nous faire servir. Illusion bien vite évanouie ; le « Rits » de Mme V... retentit encore dans la salle à manger.

— Venez donc, Rits ! crie-t-elle. J'ai demandé du lait chaud, et cette fois on me l'apporte bouillant ; je ne puis pas le boire.

Ce petit manège, qui avait duré dix minutes, avait provoqué parmi nous une hilarité générale.

A neuf heures et demie, nous reprenons nos places sur le pont du *Sigurd-Jarl*. Le départ s'effectue par un temps splendide ; le soleil brille sur la ville et sur les collines qui l'environnent. La température, si douce, nous permet de monter sur la passerelle pour mieux voir disparaître Trondhjem que nous reverrons dans dix jours.

Ce qui est féerique dans ce voyage sur les fjords, ce ne sont ni les montagnes, ni les eaux, ni les forêts, ni les villes qui apparaissent ou disparaissent ; ce sont ces teintes inénarrables qui illuminent et transforment tout ; la plume est impuissante pour décrire ces merveilles. Nous n'aurons plus de nuit ; jusqu'au Cap-Nord, le soleil nous éclairera de sa lumière et nous chauffera de ses rayons : ce ne sera qu'une continuité de paysages différents, qu'une succession de tableaux. Tout en admirant celui que l'on a devant les yeux, on regrette celui qui l'a précédé, on voudrait voir durer cette solennelle splendeur. Minuit !... Il faut nous résigner à rentrer dans nos cellules, pour dormir.

TROISIÈME JOURNÉE

DE TRONDHJEM A TROMSO TORGHATTEN ET LES SEPT SŒURS D'ALSTENO

A notre réveil, nous naviguons au milieu d'îlots habités par des familles de pêcheurs. Que de fjords dont on soupçonne à peine l'existence et qui, cependant, ont bien leur cachet ! Que de mouvements de terrains, de vallées et de montagnes, dont on n'aperçoit que vaguement les grandes lignes !

Par le travers de la Nœro, le paysage se modifie, les îlots deviennent plus nombreux et se resserrent ; la côte, plus rapprochée, présente quelques reliefs ; quelque chose qui ressemble à une ligne de collines noyées dans une demi-brume ne permettant pas de voir au-delà. Puis, nous nous engageons dans le canal qui sépare les deux îles. Le commandant est à son poste, l'œil tenu en

éveil ; la passe est difficile à franchir, il a charge d'âmes, nous lui avons confié nos existences : il s'en tire, du reste, habilement. Un peu plus loin, la Lecko ; la nature apparaît dans ses manifestations les plus diverses.

A dix heures du matin nous sommes en vue du rocher de Torghatten sur l'île de Leckö, réputée pour le tunnel naturel qui traverse la montagne. Bien entendu, M. Lubin sort de sa boîte son instantané pour reproduire cette bizarrerie de la nature.

Le steamer stoppe, les embarcations sont mises à la mer pour permettre aux touristes de descendre à terre. Cette fatigante excursion demande une petite heure. Pas de chemin pour arriver à la montagne ; c'est au milieu des pierres qu'il faut se frayer un passage. Le rocher de Torghatten, haut de 800 pieds, a la forme d'un chapeau de gendarme ; il offre une autre particularité, c'est que, vers la moitié de sa hauteur, il est percé d'un large trou dont le diamètre va en s'élargissant de l'est à l'ouest. Quand on arrive à l'orifice de cette galerie, longue de 520 pieds, et surtout à mesure qu'on y pénètre plus avant, on découvre, de l'autre côté, l'Océan parsemé de centaines d'îlots noirâtres, de toutes formes. Le spectacle est vraiment étrange. L'eau ruisselle le long des murailles ; de grosses gouttes, venant de ce plafond de granit, nous tombent sur la tête. L'hiver, par les tempêtes, il doit se produire dans cet endroit désert un concert infernal : les cris de l'ouragan s'y répercutent certainement ; tout fait supposer que les grondements y sont effroyables. Pour nous, l'aspect est tout autre ; nous voyons Torghatten par un beau soleil.

L'officier du bord chargé de nous accompagner donne un coup de sifflet : c'est le signal de la retraite. Nos jeunes misses, à l'air mutin, prennent le devant ; les petits guides indigènes nous aident à sauter d'une pierre sur l'autre jusqu'au bas de la montée marécageuse. Une paysanne est là avec du lait ; des fillettes, avec des bouquets cueillis dans les roches. Nous donnons quelques piècettes à ces bambines, qui, pour nous remercier, nous envoient des baisers ; et, tout en barbotant dans les marécages, nous arrivons, les pieds trempés, jusqu'aux barques. Le déjeuner nous réconforte des fatigues de l'ascension.

Il est deux heures, quand le bateau lève l'ancre ; nous

serrons de près la côte, entre la mer qui finit et la montagne qui commence : ce ne sont que petites maisonnettes carrées peintes en rouge. Sur leurs toits poussent des prés minuscules ; autour de ces maisons, quelques lambeaux de terre cultivés. Des barques de pêcheurs sillonnent le fjord ; des bateaux chargés de morues passent près de nous ; ils vont porter leurs cargaisons à Bergen. Elles sont gracieuses, ces barques, avec la proue relevée ; à l'arrière, une haute cabine ; une grande voile carrée donne prise au vent. Un banc de harengs soulevé du fond vient d'apparaître à la surface ; en une seconde, la côte se dégarnit d'oiseaux. A grand vol, tournantes et affamées, les mouettes, si nombreuses en ces parages, se ruent sur leur proie : ce sont des cris d'ivresse parmi ces volatiles. Plus loin, c'est une sarabande de dauphins, de cachalots, qui avec des ondulations gracieuses, sautent de l'eau avec la légèreté de sylphides et rebondissent sur les vagues.

La variété des poissons dans ces abîmes est grande. Après les harengs, les turbots, les maquereaux, les saumons, les barbues, les raies, les truites saumonées, les homards, les cabillauds dont on fait toutes les morues possibles, ce sont des thons, des sim-fishes, des rougets, des poissons-ballons avec des yeux ronds, des chats de mer hideux à voir, des monitors noirs comme de l'encre, etc. : toute cette vie grouille à fleur des vagues.

Dans la brume épaisse apparaît le village de Bromosund

Les brouillards sont produits, dans ces régions, par les courants glacials qui viennent des montagnes neigeuses et aussi par les vapeurs qui se dégagent du Gulf-Stream. Le *Sigurd-Jarl* est obligé de ralentir sa marche, le brouillard augmente, nous longeons l'île d'Alsten où se trouve la belle chaîne de Syv-Sostre (les Sept Sœurs). L'île d'Alsten a 170 kilomètres carrés de superficie ; 1.500 pêcheurs l'habitent. Le Velsenfjord la sépare du continent : elle est en effet bien nommée, cette chaîne de montagnes ; les sept cimes sont rangées les unes à la suite des autres dans un alignement qui, d'un certain côté, paraît régulier. Par la majesté de leurs formes, elles se ressemblent comme sept sœurs. Les sept géantes pétrifiées se confondent jusqu'à la taille en une seule masse. A une certaine hauteur, elles se séparent et se

dressent jusqu'à mille mètres dans les airs. Le bateau a ralenti sa marche, et passe respectueusement devant elles. Nous pouvons les contempler tout à notre aise dans leur beauté sauvage ; les cascades qui descendent de leurs sommets viennent se perdre dans le fjord : ce sont les Alpes au bord de la mer.

Après le Vesenfjord, le Rannefjord : souvent le nom des fjords change ! Les fjords passés, les perspectives deviennent tout à fait dégagées du côté de la mer. Les îles Lovunden et Traenen apparaissent ; cette dernière, remarquable par ses montagnes dentelées, produit une vive impression. Nous approchons de l'île Hestmando, appelée île du Cavalier à cause de la forme de la montagne. Chaque montagne a sa légende ; chaque île, son histoire. Après le chapeau de Torghatten, les Sept Sœurs, c'est le cavalier géant qui poursuivait la vierge de Leko pour la punir de son infidélité. La Hestmando est une montagne isolée dont le sommet, placé au tiers de la longueur, peut représenter, si l'on veut y mettre de la bonne volonté, la tête d'un cavalier, dont une saillie fortement entaillée et dirigée vers le sud peut être prise pour la tête et le cou du cheval, tandis que l'arête, s'abaissant lentement avec différents degrés d'inclinaison, simulerait les plis du manteau, puis l'arrière-train de l'animal. M. Lubin, qui ne trouve pas la ressemblance assez parfaite (et je partage son avis), ne voit pas l'utilité d'employer une plaque pour reproduire son image. Cette montagne présente un autre intérêt sous le rapport astronomique, puisque c'est par son milieu qu'est tracé le Cercle polaire arctique 66°32' de latitude nord.

A sept heures cinq, le commandant fait tirer des grenades pour annoncer que nous passons le Cercle polaire ; le soleil est éclatant à notre entrée dans la zone polaire arctique. C'est à cet endroit qu'il n'y a qu'un jour de vingt-quatre heures. A la latitude du Cap-Nord où nous allons, pendant soixante-quinze jours les jours ont vingt-quatre heures. Le soleil y est visible du 16 mai au 29 juillet ; par contre, à Hammerfest, les nuits polaires durent du 21 novembre au 23 janvier. Pendant cette période, c'est l'obscurité complète.

Nous allons voir pour la première fois le soleil s'arrêter

au-dessus de l'horizon ; à minuit nous serons conviés à cette solennité. Pour le passage du Cercle polaire, M. M... et moi avions préparé une surprise à l'un de nos compagnons de voyage, d'une naïveté exceptionnelle. Depuis la veille, nous l'entretenions dans l'idée de voir le Cercle polaire qui, disait-on, ne restait visible que quelques instants. Pour le convaincre, il fallait trouver un moyen, user d'un stratagème. Dans la lorgnette de M. M..., j'appliquai sur les deux verres intérieurs un bout de ficelle, et, au moment psychologique du passage, M. M... s'écria :

— Venez vite ! On voit le Cercle polaire.

Je regardai aussitôt et manifestai mon étonnement. Notre bon garçon en fit autant et se mit à noter dans ses impressions de voyage qu'il avait vu, de ses yeux vu, la ligne de démarcation du Cercle polaire.

Tout le monde, comme bien l'on pense, rit d'une aventure qui n'avait pu germer que dans le cerveau d'un Tartarin de Paris. En voyage, il faut bien occuper ses loisirs.

Le Cercle polaire est franchi, allons aux choses sérieuses.

Encore une légende : Voici le Kodoloven (lion de Kodo), nom donné à la montagne sous prétexte qu'elle a la forme d'un lion. L'aridité s'accentue, la nature désolée se montre, les montagnes sont dénudées, plus de végétation. Pour arriver au glacier de Svartisen, le bateau décrit des courbes. L'œil perçoit des horizons lumineux, des perspectives brillantes qu'éclaire un soleil ardent ; une chaîne de glaciers ferme l'horizon comme une muraille de diamants : le Svartisen descend jusqu'au niveau de la mer. Il est neuf heures et demie.

Le lévrier de mer s'arrête. Au moyen de barques nous gagnons la rive pour aller prendre un air de glace ; après le dîner, c'est digestif.

En Suisse, pour voir les glaciers, il faut faire des ascensions fatigantes, aller à mule pour gravir les montées. En Norvège, c'est plus simple : on les voit à terre.

Le Svartisen, qui touche au 67° de latitude, recouvre une surface de 70.000 hectares ; le front du glacier est défendu par une couche de sable et de pierres roulées

par la mer. Après avoir traversé ce banc de galets, nous arrivons en face d'une montagne bleutée, crevassée de toutes parts. La caravane des quatre-vingt-deux, sous la conduite de deux officiers du bord, s'éparpille autour du colosse de glace. Le bataillon des misses américaines nous devance ; ces intrépides ont pour elles la jeunesse et les jarrets souples. Vues de loin, elles paraissent perdues dans ce vaste amoncellement de glaçons. L'intrépide M. M... répète son commandement : En avant ! C'est plus facile à dire qu'à faire. Comment pouvoir avancer ? A travers ces blocs hauts comme des maisons, on a beau avoir le pied marin, à chaque instant le pied glisse sur ces glaces unies comme un miroir. On n'avance que péniblement en s'arc-boutant de sa canne.

D'immenses crevasses laissent pénétrer les regards dans cette profondeur bleue ; ce sont de véritables grottes d'azur aux parois lisses et transparentes. L'eau fuit à travers les fissures ; en haut, les nuages touchent la montagne qui a 1.200 mètres. Le soleil lui donne une teinte argentée. La nature semble grandir autour de nous : je n'ose m'aventurer dans ces gouffres béants ; je sais bien que les glaciers, au bout de quarante ans, rendent leur proie pétrifiée sous forme d'ossements blanchis ; l'expérience ne me tente pas.

Le temps passe vite au milieu de ces merveilles ; on trouve un grand calme dans cette solitude ; on peut donner un libre essor à sa pensée.

Un dernier regard à cette mer de glace ! Les yeux fatigués de s'être plongés dans l'infini, nous reprenons le sentier qui mène à la rive.

Une bonne nouvelle nous attendait à notre rentrée à bord ; le commandant nous dit que le temps clair et dégagé de tout nuage, nous permettra de bien voir *le soleil de minuit*. Cette annonce est accueillie par des cris de joie, étant donné que la chose est rare ; deux Anglais qui sont parmi nous ont déjà fait deux fois le voyage au Cap-Nord sans avoir pu voir l'astre lumineux. Le ciel est souvent nuageux, l'horizon voilé par des brouillards intenses. Nous nous réjouissons à la pensée que nous allons être des favorisés.

Après avoir doublé le cap Kunna, le Vestfjord nous

conduira aux îles Lofoden. A minuit cinq le bateau stoppe ; le coup de canon traditionnel résonne neuf ou dix fois comme un roulement de tambour dans les montagnes où il va se répercutant. Au milieu d'une vaste échancrure le disque lumineux dégagé de tout nuage nous apparaît dans toute sa splendeur au bas d'un ciel d'azur. Nous sommes éclipsés par ses rayons. Tous les passagers, debout sur la passerelle, stupéfaits, émerveillés d'un spectacle aussi grandiose, poussent des cris d'allégresse. Pendant la demi-heure d'arrêt, c'est un va-et-vient continuel sur le pont ; électrisés, enthousiasmés, nous courons de l'un à l'autre pour exprimer notre admiration, nous communiquer les impressions ressenties à la vue de ce décor inénarrable qui, au milieu d'un cadre à souhait, forme l'apothéose de la nature. Il est des impressions que l'on n'essaye pas de rendre, de crainte de les dénaturer. M. Lubin fait grouper sa caravane pour photographier ses compagnons de voyage.

Puisque le soleil est levé, il faut aller nous coucher : il est une heure et demie. Tout fait espérer que nous le reverrons demain.

QUATRIÈME JOURNÉE

LES ILES LOFODEN

Dès six heures du matin, les plus vaillants se retrouvent sur le pont. Il nous est impossible de rester dans nos cabines : le soleil traverse les hublots, nous dardant de ses rayons, et s'oppose à ce que nous prolongions notre sommeil ; il a bien raison. Dormir est un crime quand la nature vous convie à voir tant de belles choses. Le soleil dore et irise les flots du vert Océan.

A mesure que le bateau s'éloigne des côtes, nous

voyons se profiler plus nettement la chaîne des six îles Lofoden, séparées du continent par le Vestfjorden. Ces blocs de granit, avec leurs déchiquetures multiples, affectent des formes fantastiques; leurs crêtes arrêtent au passage de légers nuages qui s'accrochent aux dentelures des pics ; leurs flancs sont sillonnés de filons neigeux qui laissent tomber des cascades, ces « larmes de la montagne ».

En Norvège, tout prend des proportions démesurées : les cascades sont des cataractes, les torrents sont des fleuves. La nature s'y révèle avec un caractère particulier. Sur cette eau sans houle, on se croirait sur le lac d'Annecy agrandi, bordé de deux rangées d'Alpes.

La mer, dans ces régions, est souvent paisible. Si quelque part l'onde amère est perfide, c'est, sans contredit, dans la Manche; les traversées, belles au début, y dégénèrent souvent en tempêtes. Où passerons-nous à travers cet archipel qui, de loin, paraît une muraille ? Notre habile commandant saura bien trouver une sortie.

Autrefois, à la leçon de géographie, on nous a souvent dépeint comme effrayant ce terrible gouffre qui se trouve dans les parages des Lofoden, connu sous le nom de Malström. Ce n'est qu'un simple tourbillon résultant de deux courants contraires ; son vrai nom est Moskoström, et est situé près de l'extrémité S.-O. de l'archipel, entre la pointe de Lofotodden et l'île de Vöro. On peut s'en approcher en prenant le paquebot qui fait le service spécial des Lofoden.

Parcourez l'archipel et vous admirerez à l'œuvre ses légions de matelots occupés aux pêcheries.

La Norvège envoie aux îles Lofoden et dans le Finmark plus de 8,000 bateaux montés par 60,000 hommes, dont un tiers est condamné d'avance à mourir dans les flots d'écume.

La vente de l'alcool est interdite dans cette région. Tout se passe régulièrement, paisiblement parmi ces travailleurs de la mer ; pas de rixes, pas de vols, c'est la vie de famille, sous la surveillance d'un officier de marine, qui a sous ses ordres vingt-quatre matelots et neuf gardes.

Dans les pêcheries de Lofoden, les morues sont nettoyées;

les traverses de bois que nous voyons partout sur les côtes servent à les faire sécher ; puis, rangées, empilées sur ces grandes barques qui sillonnent les fjords, elles sont dirigées sur les entrepôts de Bergen. Tout ce qui est du poisson est utilisé dans l'industrie. Avec les foies on fabrique de l'huile employée pour reconstituer la santé des enfants affaiblis. Avec les vessies on fait de la colle ; les œufs servent d'appât pour la pêche à la sardine ; les résidus, composés des têtes, des viscères et des os, sont expédiés dans les fabriques pour faire un guano qui fait concurrence au produit importé du Pérou.

Les pêches sont fructueuses aux Lofoden ; il suffit de jeter des lignes ou de tendre des filets et le lendemain on relève les filets tout pleins ; à l'entrée d'une crique étroite on place des paniers d'osier garnis d'un appât pour la pêche aux homards, mais on a beaucoup à craindre la visite des pieuvres ; ces mollusques appliquent leurs suçoirs contre les interstices de la carapace du homard et pompent toute la substance de ces succulents crustacés dont on ne retrouve plus que la cuirasse vide. Les pieuvres dévorent plus de homards aux Lofoden que les soupeuses des restaurants parisiens. La pêche de la morue est tout autre, mais non moins facile ; les bancs venant du Spitzberg sont tellement compacts qu'il suffit de jeter une corde armée, à son extrémité, d'un petit poisson en métal blanc muni de deux crochets, et de l'agiter en lui faisant subir un mouvement de va-et-vient continuel, pour que la morue se prenne aux crochets. Au Cap-Nord, nous nous sommes, pendant deux heures, livrés à cet exercice du mouvement perpétuel : notre pêche a été fructueuse ; les pêcheurs se servent de longues lignes armées de 1.000 à 3.000 hameçons, des morceaux de harengs servent d'appâts.

C'est à Henningsvœr que le steamer fait escale : le *Sigurd-Jarl* s'avance lentement au milieu de ces petits îlots composés de roches polies, de formes bizarres, de nuances variées dont les reflets se répercutent à la surface des eaux ; ces rochers sont des écueils dangereux pour les navigateurs. Le panorama est une peinture.

L'inspecteur des pêches stationne avec son bateau à Henningsvœr. Les abords des îles Vestvaago et Ostvaago

sont les plus poissonneux ; les 2.000 pêcheurs qui habitent ces parages disposent de 500 bateaux.

On se demande où est ici la place d'un foyer pour l'homme. L'eau et le roc occupent tout. Quand Dieu distribua la bonne terre sur la surface du globe, il oublia la Norvège. Dans ces fjords, l'eau circule partout, moitié salée, moitié douce, selon la saison et les orages. Les îlots sont chargés de pins et de bouleaux ; les feuilles tombées forment un limon qui fertilise le peu de terre qu'on y trouve. Parfois, une maisonnette s'élève au milieu des neiges éternelles. Quel courage ont eu ceux qui sont venus y planter leur tente ! Ici, l'homme est grand dans son combat avec les difficultés ; c'est positivement la lutte pour la vie.

La pêche est libre toujours, sauf du samedi soir au dimanche soir : repos dominical. Le jour qui appartient au Seigneur est respecté ; les familles consacrent la journée aux offices. Hommes et femmes, portant sous leurs bras des missels enluminés, se dirigent gravement vers l'église du village ; les enfants, qui précèdent, chantent des cantiques ; debout, sur le seuil, le pasteur les attend. L'église est souvent trop petite pour contenir les fidèles accourus des hameaux voisins ; ceux des îles viennent dans leurs longues pirogues qui restent appuyées sur le rivage. Après le service, le pasteur parle aux fidèles assemblés autour de lui ; le recueillement de l'auditoire témoigne du calme et de la simplicité des âmes. L'hiver, dans les villages, les familles se rendent à l'église en traîneau ; rien ne les arrête pour accomplir leurs devoirs religieux, ils ont la foi.

Les trois îles principales des Lofoden sont le centre le plus important de la pêche, unique source de richesses pour la population de ces côtes. Aussi le Gouvernement norvégien ne néglige-t-il rien pour venir en aide aux pêcheurs ; depuis plusieurs années, les services des postes, télégraphes et téléphones, sont organisés depuis Bergen jusqu'au Cap-Nord. Toutes les îles, tous les villages sont dotés de réseaux. Un service maritime a été également organisé de Bergen à Hammerfest, à Vardo et à Vadso, les dernières villes du monde. Les intéressés se trouvent renseignés sur le mouvement du poisson qui se porte tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Des

informations journellement transmises dans toute l'étendue de la région, permettent de traiter des affaires avec toutes les données possibles sur les prix du marché. Jusque dans les villages, on voit affichées à la porte du bureau télégraphique les dépêches annonçant l'apparition des bancs de harengs ou de morues.

L'existence de ces pêcheurs est rude et pleine de dangers ; quand la fatigue les abat ou que la mer les dévore, ils laissent souvent derrière eux la misère. Sur la mer, ils sont dans leur élément ; la rame en main, parcourant de grandes distances, affrontant les brouillards, les courants, les passes dangereuses, souvent hérissées d'écueils, ils rencontrent la tempête partout. Hélas ! la mer en prend beaucoup ; ils ont pour eux l'adresse et l'audace ; la tempête sauve les poissons. Mais quelle joie, quel triomphe, quand ils reviennent sains et saufs, la barque bien chargée ! C'est autant de trophées enlevés à l'ennemi. Tant qu'un garçon n'a pas fait une saison aux Lofoden, il n'est pas homme : « Celui qui est maître de la mer est maître de la terre, » disent les Norvégiens.

Passé les Lofoden, la nature change d'aspect ; aux roches dénudées succèdent, sur les deux rives, des arbres verts et même de verts pâturages au milieu desquels les chèvres bondissent, les vaches paissent, et les moutons broutent paisiblement l'herbe humectée de rosée. Le contraste de cette verdure avec la neige des sommets qu'éclaire un soleil aux rayons d'or est des plus frappants. Ce sont toujours ces maudits repas qui viennent nous déranger de nos rêveries. Le commandant, désireux d'être agréable à ses hôtes, fait stopper pendant le déjeuner, afin que nous ne perdions rien du tableau varié qui se déroule sans cesse devant nos yeux ; nous lui savons gré de cette délicate attention. Vingt minutes s'étaient à peine écoulées que délaissant tous les plats qui chargent la table, j'étais remonté sur le pont, afin de pouvoir tout à mon aise observer et rédiger mes notes, sans être dérangé.

Des pirogues passent dans la direction de Bergen. Un bateau postal faisant toutes les stations de la côte se dirige sur l'île que nous venons de quitter. Une nuée de mouettes suit le bateau pour recueillir le pain que

leur jette Mme P..., qui s'est chargée de les nourrir pendant le voyage.

Chacun a son devoir à remplir. M. Lubin photographie ; il a déjà impressionné plus de soixante plaques. L'humoristique M. M..., rompt la monotonie des conversations ; sa verve endiablée est intarissable. M. de S... nous égaye de ses réflexions abracadabrantes. Lorsqu'il dépasse la mesure, Mlle D... le rappelle à l'ordre. M. de L..., notre juif-errant, est mélancolique ; il voudrait toucher terre pour aller à la recherche des vieux mors ; devant l'impossibilité, il ronge son frein en faisant les cent mètres. Mme L. se repose dans son Rocking-car en humant l'air salin, à côté de Mme C... qui rédige ses multiples impressions. L'aimable M. Col..., abrité par sa pèlerine imperméable, tout en pensant à sa collection de timbres, reste à son poste d'observation, et cherche à sonder les mystères de la nature. M. G..., excellent homme, croyant aux illusions, aux utopies, nous expose sa doctrine ; il prend à parti les deux jeunes Russes ; il espère en faire des adeptes. C'est paradoxal ! Vouloir confondre l'autocratie russe avec la démocratie française : l'œuvre sera laborieuse. Pour moi, ce n'est pas une sinécure ; je prends des notes, je cause avec les officiers qui se prêtent avec courtoisie à mes interrogatoires. J'ai entrepris de faire le récit de notre voyage ; pour cela je dois m'instruire, m'initier aux mœurs, me mettre en contact avec des indigènes qui m'apprendront ce que je ne sais pas, qui m'expliqueront ce que je ne comprends pas. En ai-je rédigé des notes ! En ai-je rempli des carnets ! Je détiens le record sur le grand de S... qui n'en a écrit que trois.

Enfin nous doublons un promontoire qui ferme pour ainsi dire l'entrée du Raftsund ; pendant une demi-heure nous sommes secoués et renvoyés de tribord à babord.

A peine avons-nous avancé de quelques nœuds dans le célèbre détroit que nous sommes empoignés par la beauté d'un nouveau spectacle.

— Dieu ! que c'est beau ! s'écrie Mme C...

Les exclamations se succèdent. Le bateau prend au large ; le décor change de nouveau, les rochers tombent à pic dans la mer, les sommets revêtent des formes plus

accentuées, plus pittoresques. Subitement tirés de notre rêverie par l'appel du jeune Russe :

— Regardez ! une baleine !

A cinquante mètres nous distinguons une forme noirâtre qui émerge pour disparaître et reparaître aussitôt. C'est une fausse alerte : cette baleine n'est qu'un cachalot. Le savant Polonais nous explique que la baleine n'envoie pas en l'air de fusées d'eau ; elle ne vient à la surface que pour prendre de l'air.

La longue série des Braksœttertinderne se déroule à notre droite. Quel ensemble inoubliable que celui de toutes ces cîmes aux formes élancées et déchiquetées, aux flancs creusés, qui apparaissent les unes après les autres, sombres, parfois rougeâtres, tranchant sur les reflets des masses de neige amoncelées dans les anfractuosités des rochers ! Et aussi quel contraste de voir, en bas, ces petites bandes de terre où resplendit la verdure. Pour nous laisser apprécier ce coin délicieux, le bateau ralentit sa marche ; les aspects changent de minute en minute ; c'est à peine si on a le temps de fixer un de ces décors, pour que le souvenir en reste mieux gravé dans la mémoire, que déjà il a disparu ; il faut se hâter de porter le regard en avant. Ce mélange de surprise et d'admiration se renouvelle sans cesse pendant les sept quarts d'heure que dure le passage ; pas un de ces sommets ne ressemble à celui qui le précède ! De temps en temps la muraille s'entr'ouve subitement ; on découvre des renfoncements comme la petite baie de Trolfjord ; çà et là des gouffres béants que dissimulent la glace et la neige.

En résumé, rien ne peut donner une idée de la grandeur du Raftsund. Nos paysagistes devraient bien venir dans ce coin délicieux traduire par leur pinceau l'incomparable nature norvégienne. Normann a produit plusieurs toiles que j'ai examinées dans les musées. Malgré le talent de l'artiste qui s'est inspiré dans ces sites charmants, et les tonalités chaudes et chatoyantes de ses toiles, l'œuvre de la nature est encore plus éloquente, plus impressionnante que celle de l'art.

A la sortie du Raftsund, entre Brettesnœs et Digermalen, c'est un dédale d'îlots. Nous saluons au passage le Digermulkollen situé à l'entrée du Lyngenfjord ;

Guillaume II, l'année dernière, en fit l'ascension. Pour pénétrer dans l'Antre des Sorciers, le commandant fait ralentir. L'entrée est étroite ; deux murailles de rochers couverts d'une épaisse couche de neige immaculée se dressent de chaque côté ; les lames viennent se briser contre les parois de ces remparts infranchissables.

Arrivé au fond de ce couloir granitique, le bateau tourne sur lui-même : la manœuvre est exécutée avec autant de hardiesse que d'habileté. Les Américains, étonnés, poussent des hourras ; les Français, stupéfiés, crient : « Bravo ! » Le commandant fait tirer les grenades traditionnelles ; la détonation produit dans les montagnes comme une décharge de plusieurs mitrailleuses.

C'est dans ce golfe minuscule que vint, il y a quelques années, se réfugier un banc de morues ; emprisonnées, les pêcheurs en prirent 1.500.000.

En tournant à droite, les montagnes s'écartent davantage, tout en conservant le même aspect désolé jusqu'à l'île de Hindo. A Lodingen, situé à l'entrée du Tjeldesund, le *Sigurd-Jarl* fait escale pour descendre quelques ballots de marchandises et le courrier. Les habitants, rangés sur les rives, saluent notre passage. Partout, en Norvège, la politesse est bienveillante ; quand un bateau de touristes passe, les indigènes sortent de leurs maisons, agitent leurs mouchoirs en signe d'amitié : c'est un doux bonjour qu'ils vous envoient. Les démonstrations spontanées de ces braves gens raniment notre courage ; nous nous sentons moins isolés sur cette terre lointaine ; on fraternise comme à un banquet : la nature en fait les frais. Après l'alliance franco-russe, c'est l'alliance franco-norvégienne.

Sept heures ! la clochette annonce le dîner avancé d'une heure ; il faut qu'il soit terminé quand nous arriverons à Harstad où nous séjournerons quatre heures, afin d'aller visiter le camp des Lapons.

AU CAMP DES LAPONS

LEUR VIE, LEURS MŒURS ET LEUR RELIGION

La cargaison humaine du *Sigurd-Jarl* met pied à terre. De nombreuses carrioles et stolkjerres sont alignées, prêtes à nous transporter ; elles partent au galop et disparaissent bientôt dans un tourbillon de poussière. Nous sommes quatre, résolus à faire la route à pied ; nous tenons à nous dégourdir les jambes enkylosées par une immobilité grande. Après une heure et demie de marche, suant sang et eau, nous arrivons au camp des Lapons juste au moment où un photographe braquait son appareil. Je me joins à ce groupe de Lapons et Lapones. Au premier plan, le commandant tient une petite Lapone sur ses genoux.

— Ne bougeons plus ! crie l'opérateur à la troupe bigarrée. Le tour est joué ; nos images sont impressionnées. Les voilà ces Lapons dont on nous a tant parlé. Ce plat exotique nous est servi ! Le voilà ce peuple avec ses grands troupeaux de rennes, ses vêtements aux couleurs voyantes, sa langue étrange, et les tentes qui lui servent d'abri.

Mais les échantillons qu'il nous est donné de voir ne sont pas beaux. Rits en interroge plusieurs, ils lui disent que leurs pères étaient de Karesuando ou de Quickjock en Laponie, qu'ils voudraient bien retourner dans leur pays. Nous pénétrons sous les tentes où certain fumet se dégage, odeur âcre qui prend à la gorge. Trois femmes sont accroupies sur des branches de sapin : la première prépare le café ; la deuxième, à figure ratatinée de parchemin, reste étendue, fumant tranquillement sa pipe, et nous regardant avec des yeux hébétés. La troisième, mi-nue, allaite son enfant. Tout autour de la tente des peaux de rennes sont accrochées ; c'est leur manière de les tanner.

Une visite dans ces huttes, tout enfumées par les bois résineux qui brûlent dans un coin, alors que le jour ne

pénètre que par une étroite ouverture, n'est pas chose très agréable ; mais cela permet d'observer sur le vif l'existence de ce peuple primitif, de se rendre compte de son genre de nourriture, de la manière de se coucher, d'élever les enfants en bas-âge ; on les voit calfeutrés dans une espèce de boîte en bois que la mère suspend derrière son dos chaque fois qu'elle doit se transporter d'un lieu dans un autre. Au dehors, leurs enfants, habillés de peaux, gambadent avec des chiens ; ils exhalent la même odeur de cuir tanné ; leurs vêtements sont sales et graisseux. J'achète aux Lapons les produits de leur industrie qui consistent en cuillers sculptées faites avec des os de rennes ou d'élans, en porte-monnaies, en blagues à tabac. Leur troupeau de rennes est de quatre cents têtes environ.

Le renne n'a ni la prestance du cerf, ni la grâce de la gazelle ; sa tête est forte et peu gracieuse ; ses bois sont bien plantés. Le Lapon l'emploie à tous les usages ; son lait lui sert de breuvage ; avec les cornes et les os, il fabrique des ustensiles de ménage, de la peau il fait des vêtements, de la chair, sa nourriture. Avec les tendons, les femmes font du fil.

La fortune du Lapon ne se compte pas par les napoléons qui lui sont inconnus, mais par la quantité de rennes qu'il possède. On estime que les 25.000 Lapons qui restent dans la Scandinavie et dans la Finlande sont propriétaires de 3 à 400.000 rennes.

Les Lapons ont émigré de la Finlande pour venir sur les côtes faire du trafic et vendre des fourrures. De tous côtés, ils se sont répandus dans le nord de la Norvège, se réfugiant dans les montagnes avec leurs animaux. Plusieurs d'entre eux sont riches. Une grande partie de l'argent gagné est consacrée à l'achat de bijoux destinés à embellir leur laideur. Ces capitalistes en haillons, comme les Arabes, vivent par tribus sur les hauts plateaux et changent souvent de séjour, afin d'échapper au payement des contributions. Ils tiennent à leur vie nomade ; leur point d'attache est Karesuando, en Suède, où ils vivent de chasse et de pêche.

Dans le négoce ils déploient une astuce, une mauvaise foi, une cupidité qui rendraient jaloux un Juif : ce sont des finauds. Les Norvégiens et les Suédois, qui les

considèrent, à juste titre, comme des êtres inférieurs, les méprisent.

L'origine des Lapons remonte aux temps les plus reculés ; leurs aïeux de la Mongolie ont suivi Attila et ses Huns. C'est à partir de Torno, à l'extrémité du golfe de Botnie (en suédois, *Botten*), au 42° 27' de longitude et 67° de latitude, que les Lapons habitent. L'hiver, quand la mer est glacée, ils mettent un jour avec leurs traîneaux pour venir de Finlande en Laponie, traversant les glaces du golfe de Botnie. La rivière de Torno est riche en saumons et en brochets ; la ville n'est qu'un amas de cabanes de bois.

Les traîneaux lapons s'appellent *pulka* ; ils sont très bien faits. Leur forme est celle d'un petit canot ; le devant est élevé de manière à fendre la neige avec plus de facilité ; la proue, d'une seule planche ; le corps composé de plusieurs morceaux de bois cousus ensemble avec des gros fils de renne, sans qu'il y entre un seul clou, et réunis sur le devant à un morceau plus gros qui produit le même effet que la quille d'un vaisseau. C'est sur ce morceau de bois que le traîneau glisse. Comme il n'est large que de 0 m. 70, il roule continuellement de côté et d'autre. Le Lapon se met dedans jusqu'à la moitié du corps, comme dans une boîte ; il y est lié de manière à rester complètement immobile, mais les mains libres. Avec l'une, il conduit le renne ; de l'autre, il tient un fer pointu qui lui sert pour s'arrêter quand il veut. Il faut que le corps soit tenu en équilibre ; lorsque le traîneau descend les rochers les plus escarpés, la vitesse devient vertigineuse. Ce fer pointu leur sert aussi à tuer, avec une adresse qui surpasse l'imagination, les bêtes qu'ils poursuivent dans leur course effrénée. Ils entreprennent les voyages les plus difficiles ; les femmes sont dans ce sport aussi habiles que les hommes.

Depuis trente ans, un Allemand reçoit à Torno le minime tribut payé par les Lapons au roi de Suède. C'est une politique de ce souverain qui veut ainsi retenir ce peuple à sa couronne.

L'hiver, au milieu des neiges, ils sont occupés par la chasse à l'ours. L'ours est un animal intrépide qui ne fuit pas l'homme, et passe son chemin sans se détourner. Quand on l'aperçoit, il faut descendre de cheval et

l'attendre jusqu'à ce qu'il soit près de vous. Au bruit du coup de sifflet, il se dresse sur les pattes de derrière ;c'est à ce moment qu'il faut le tirer. S'il n'est pas blessé mortellement, il se jette sur le chasseur, l'entoure de ses pattes de devant et l'étouffe infailliblement. Il faut être armé d'un pistolet et lui lâcher la décharge à bout portant.

Dans le Musée de Stockholm, nous avons vu un ours blanc que le roi avait tué en portant secours à un de ses domestiques qui allait être étouffé. Pendant les longs mois d'hiver, emprisonné dans sa tanière, l'ours reste couché : sans nourriture, il goûte la satisfaction de se lécher les pattes. En Pologne et en Finlande, la chasse à l'ours se fait de plusieurs manières ; les boyards y prennent grand plaisir. Les paysans aussi chassent l'ours ; ils l'attendent à l'endroit où il gît. Lorsqu'il vient à eux, ils lui mettent dans la gueule la main gauche entortillée de linge, et, de l'autre, armée d'un couteau, ils l'éventrent. Cet animal est extrêmement friand de miel que les abeilles déposent dans les troncs d'arbre ; attiré par l'odeur de la proie, il monte au sommet des arbres les plus élevés. Les paysans, qui connaissent ce détail, mettent de l'eau-de-vie dans le miel ; l'ours, trouvant cette nourriture agréable, en absorbe tant que la force de l'alcool l'enivre et le fait tomber ; ils peuvent alors s'en rendre facilement maîtres.

Les Lapons nomades ne changent leur camp qu'après que les rennes ont consommé toute la mousse autour de leur habitation. Parfois on les trouve dans les bois, ou bien près des fjords, selon qu'ils ont besoin de pêcher ou de chasser. On ne les voit que lorsqu'ils viennent, l'hiver, aux foires pour troquer leurs peaux de rennes contre d'autres produits, ou pour apporter le tribut qu'ils payent au roi de Suède, ce dont ils pourraient facilement s'exempter s'ils ne venaient pas. Mais la nécessité qu'ils ont d'acheter le fer, l'acier, les cordages qui leur sont indispensables, les oblige de venir aux marchés. Les plus riches d'entre eux, possèderaient-ils 1.000 ou 1.200 rennes, ne paient pour impôt que trois krones au plus. Ils échangent leurs poissons contre du tabac. Comme boisson, ils ont de l'huile de phoque et du lait de renne : singulier régime.

Ceux que nous avons vus dans le camp avaient la tête grosse, le visage plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large. Leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps, les jambes déliées, les bras longs ; toute cette petite machine semble mue par un ressort. La peau qui leur sert de vêtement, descend en forme de sac sur les genoux ; elle est retroussée sur les hanches par une ceinture de cuir ornée de petites plaques d'argent. Une bourse leur pend sur l'estomac ; ils y mettent une cuiller. Leur tête est couverte d'un bonnet fait de la peau d'un oiseau gros comme un canard qu'ils appellent *loom* ; ils le tournent de manière que la tête de l'oiseau excède un peu le front et que les ailes leur tombent sur les oreilles.

Lorsqu'ils sont malades, leur coutume est de jouer du tambour. Si la maladie doit conduire à la mort, ils se mettent autour du lit du moribond, et, pour faciliter à son âme le passage dans l'autre monde, ils lui font avaler de l'eau-de-vie en ayant soin d'en boire eux-mêmes davantage, pour se consoler de la perte qu'ils vont faire et pour s'exciter à pleurer. Aussitôt qu'il est mort, ils abandonnent la maison, la détruisent même, de crainte que l'âme du défunt ne leur fasse du mal. Dans un arbre, ils creusent le cercueil, y mettent ce que le défunt avait de plus cher, son arc, ses flèches, sa lance, afin que, s'il revient à la vie, il puisse exercer la même profession ; d'après leur croyance il ressuscitera. D'autres ajoutent dans le cercueil une hache, un caillou et un fer qui serviront au réveil pour abattre les arbres, aplanir les rochers et brûler tous les obstacles qui pourraient se rencontrer sur le chemin du ciel. Les morts sont enterrés dans des forêts ou dans des cavernes, l'endroit est arrosé de brandevin et tous les assistants en boivent. Trois jours après l'enterrement, le renne qui a conduit le mort à sa dernière demeure est tué lui-même et mangé par ceux qui étaient présents au dépôt du cadavre.

Thor est le premier de leurs dieux ; c'est celui qu'ils regardent comme le maître du tonnerre et qu'ils arment d'un marteau. Storunchaar, le second, le lieutenant du premier, commande à tous les animaux, aux oiseaux, aux poissons. Comme c'est lui dont ils ont le plus besoin, ils lui font plus de sacrifices ; il séjourne au bord des

lacs et dans les forêts, où il étend sa juridiction et manifeste son pouvoir. Leur troisième dieu est le soleil ; pour ce dernier leur vénération est profonde en raison des avantages qu'ils en reçoivent ; ils ont cela de commun avec d'autres païens.

C'est le troisième dieu qu'ils adorent de préférence. D'abord, il chasse le froid qui les a tourmentés. Pendant neuf mois, il dissipe les ténèbres dans lesquels ils ont été ensevelis ; mais en son absence ils ont un grand respect pour le feu, qu'ils considèrent comme une vive représentation du soleil, faisant sur terre ce que l'autre fait dans les cieux.

Chaque famille a ses dieux particuliers. Lorsque les Lapons reconnaissent aux sons du tambour que leur dieu, altéré de sang, demande une offrande, ils conduisent la victime, un renne mâle, à l'endroit où se trouve l'autel ; aucune femme ou fille ne peut sacrifier ni même s'approcher du lieu sacré. Le renne est tué au pied de l'autel, d'un coup de couteau qui lui perce le cœur ; puis, s'approchant avec respect, ils prennent la graisse et le sang de l'animal pour frotter le dieu en faisant des révérences. Derrière l'idole ils mettent la corne des pieds, les os et les cornes. La cérémonie terminée, le sacrificateur emporte chez lui tout ce qui peut être mangé. Quand l'autel du dieu s'élève au sommet de montagnes inaccessibles et qu'ils ne peuvent le frotter du sang de la victime, ils prennent une pierre qu'ils trempent dedans et l'envoient à l'endroit où ils ne peuvent aller eux-mêmes. Ils offrent non seulement des sacrifices aux dieux, mais encore aux mânes de leurs parents et de leurs amis. La différence qu'ils apportent dans le sacrifice des mânes est que le fil, rouge pour les dieux, est noir pour les parents ou les amis.

Les Lapons se nourrissent d'ours, d'aigles, de faons, de castors. Ils préfèrent les rennes, dont la chair est pleine de suc, grasse, extrêmement nutritive. La langue et la moelle sont, d'après eux, les morceaux les plus délicats. Les amants les portent à leurs maîtresses en y ajoutant de la chair d'ours et de castor. Ils boivent le sang du renne ; mais, plus souvent, ils le conservent dans la vessie de l'animal, pour en faire leur soupe. Ils en assaisonnent aussi le poisson. Le lait du renne est si gras et si épais qu'on est obligé d'y mettre de l'eau. La

meilleure femelle n'en produit que 25 centilitres par jour. Ce lait leur sert à faire des fromages d'une odeur forte.

Le renne, comme animal domestique, rend bien des services ; il porte des fardeaux et n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté, et d'où descend un trait, qui passe sous le ventre entre les jambes, et va s'attacher à un trou pratiqué sur le devant du traîneau.

Le Lapon n'a pour guides qu'une seule corde attachée à la racine d'une des cornes de l'animal ; il la jette diversement sur le dos et la tête, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : c'est ainsi qu'il lui fait connaître son chemin en le tirant du côté qu'il doit tourner. Parmi ces animaux généralement paisibles, il s'en trouve de rétifs, quelquefois même indomptables. Si l'on pousse le renne ou si l'on veut lui faire faire plus de chemin qu'il ne peut, il se dresse sur ses pattes de derrière et fond avec furie sur le Lapon, rendu sans défense dans le traîneau par les liens qui l'embarrassent ; il lui brise la tête et le tue parfois avec ses pieds de devant ; la corne en est si dure qu'il n'a point d'autre arme pour se défendre contre les loups.

Le Lapon, pour se parer de la furie de l'animal, n'a d'autre ressource que de se tourner contre terre, et de se couvrir de son traîneau, jusqu'à ce que la colère du renne soit apaisée, c'est ainsi qu'il échappe à une mort certaine.

La femelle porte neuf mois. Pour sevrer les petits on met à la mère un caveçon de pin dont les feuilles en pointe piquent extrêmement. Lorsque le faon s'approche pour téter, la mère qui se sent piquée par les pointes aiguës, l'éloigne à coups de cornes et l'oblige ainsi à chercher sa nourriture dans les mousses : voilà un système de sevrage pratique !

L'occupation des femmes est d'avoir soin de ces bêtes précieuses. Elles les comptent deux fois par jour, et, s'il en manque une, le Lapon la cherche dans la montagne jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ; en hiver, le passage de l'animal est tout indiqué par les traces laissées dans la neige.

Elles s'en occupent jour et nuit, les défendant contre les loups et les autres bêtes sauvages : le meilleur moyen est de les attacher au pied des arbres ; le loup, méfiant, n'ose approcher dans la crainte de trouver un piège.

Les loups de ces régions sont extrêmement forts, et gris de nuance. Ce sont les pires ennemis des rennes qui s'en défendent avec leurs pieds de devant ou par une fuite rapide.

Le jœrt fait aussi la guerre aux rennes, mais d'une autre façon. Cet animal monte dans les arbres les plus hauts pour voir et ne pas être vu, surtout pour mieux surprendre son ennemi. Lorsqu'il voit passer un renne, soit sauvage, soit domestique, il se jette sur son dos, mettant ses pattes de derrière sur le cou et celles de devant sur la queue. Il s'étend et se raidit avec une telle violence qu'il fend le renne sur le dos, enfonce son museau pointu dans la chair et boit le sang. La peau du jœrt, fine et belle, peut être comparée à celle des zibelines.

L'aigle est aussi l'ennemi redouté des rennes ; il est très friand de leur chair. Les aigles de Laponie sont d'une grosseur étonnante. Ils enlèvent dans leurs serres les faons de renne de trois à quatre mois et les emportent dans leur aire, au sommet des plus hauts arbres.

L'occupation de garder les rennes n'est pas la seule qu'aient les femmes ; c'est elles qui font les habits, les souliers et les bottes de leurs hommes ; elles tirent l'étain pour en revêtir le fil, en tenant un os de renne dans lequel il y a des trous de différentes grandeurs. Ce fil est fait avec les tendons de rennes pilés, qu'elles étirent et allongent sur leurs joues, le mouillant de temps en temps, et le tournant continuellement. (J'ai vu, près d'Assorian, les Nubiennes filer de la même manière les poils de dromadaire pour faire des vêtements). Les harnais des rennes sont aussi confectionnés par les Laponnes, avec la peau de ces animaux. Le poitrail est orné de figures faites avec du fil d'étain ; elles y pendent, comme franges, des morceaux de serge de toutes couleurs. La sonnette est au milieu ; il n'y a rien qui donne plus d'animation au renne que le bruit qu'il fait en courant avec cette clochette.

Les Lapons ne sont pas très actifs ; il n'y a que la faim qui les oblige à quitter leurs campements pour aller à la chasse et à la pêche. Ils fabriquent eux-mêmes tous les engins et instruments dont ils ont besoin. Pour construire leurs barques, ils emploient des planches de

sapin qu'ils cousent avec du fil de renne ; elles sont si légères qu'un homme peut facilement en porter une sur son épaule. Ils ont besoin d'avoir beaucoup de barques à cause des torrents nombreux. Dans celles qu'ils sont forcés d'abandonner sur une rive, ils mettent des pierres, de crainte que le vent ne les enlève.

Tout est préparé par eux : ils enduisent leurs filets d'une colle rouge faite de l'écaille de poisson séchée à l'air ; pour que leurs cordages soient plus résistants dans l'eau, ils se servent d'écorce de bouleau ou de racine de sapin.

Les Lapons construisent aussi des traîneaux de toutes sortes pour leur usage ; avec les uns ils se transportent au milieu des neiges (ceux-ci s'appellent *pomes*), les autres servent au transport des bagages (*raddakères*) ; ces derniers sont fermés comme des coffres. Leurs arcs sont composés de deux morceaux de bois mis l'un sur l'autre et collés ensemble : celui de dessous est en sapin brûlé ; celui de dessus, en bouleau. Leurs flèches sont différentes : les unes en bois, très grosses par le bout, servent à tuer les petits-gris, les hermines, les martres, dont ils vendent les peaux ; ils ont le soin de les frapper à la tête, endroit le moins estimé de la peau.

Les autres, faites en forme de harpon, armées d'os de rennes, servent à la chasse des oiseaux ; le harpon, une fois entré dans la bête, ne peut plus sortir de la plaie. Ces flèches sont pesantes, de façon que l'oiseau atteint ne puisse pas s'envoler en emportant avec lui la flèche qu'il a reçue. Ces Lapons ont tout prévu.

Une troisième sorte, ferrée en forme de lancette, est employée contre les grosses bêtes, telles que les loups, les ours, les rennes sauvages. Pour les petites bêtes, ils se servent de l'arbalète. L'oiseau le plus petit ne leur échappe pas, tellement ils sont adroits. Ces différentes flèches sont mises dans un carquois fait d'écorce de bouleau que le chasseur porte à sa ceinture.

A la chasse, ils ont l'adresse de Buffalo-Bill. Ils manient l'arc avec la même dextérité que le colonel Cody se sert de sa carabine. Leurs enfants sont dressés à ces exercices, ils ne leur donnent pas à manger avant qu'ils n'aient, avec leurs flèches, touché un but désigné ou atteint un point marqué sur le sommet élevé d'une

montagne (manière comme une autre de les rendre adroits !).

Regnard, le poète français, a parcouru le golfe de Botnie jusqu'à l'embouchure du Tornéa-Elf ; il a visité les Lapons, gravi le mont Avasaxa, contrées boréales habitées par des Finlandais. C'est dans la vallée du Tornéa-Elf, en Laponie, sur les confins de la Suède et de la Finlande russe, que, le 24 juin, le soleil apparaît à minuit. L'astre s'abaisse sur l'horizon, en effleure le bord sans que son disque en disparaisse entièrement, puis se relève bientôt pour continuer sa course. Dans le nord de la Suède, les habitants célèbrent la nuit du 24 juin par une fête à laquelle ils donnent un caractère religieux.

Pendant longtemps, une partie des peuplades septentrionales adorèrent le Soleil. Convertis au christianisme, leurs descendants ont conservé une vénération superstitieuse pour le dieu déchu, pour l'astre qui, dans ces climats de froidure, leur apparaît seulement un instant : en quelques semaines, il fait germer, pousser, mûrir les moissons, épanouir les rares fleurs qui sont la joie de ce pauvre peuple en dédommagement des huit mois de rigueur qu'il leur a fait subir.

La visite du camp des Lapons est terminée ; le photographe a plié bagage, les carrioles démarrent. Je suis tellement fatigué des six kilomètres que M. M... m'a fait parcourir au pas de course que ce bon Rits met son véhicule à ma disposition ; sans quoi, il m'aurait fallu rester avec les Lapones. Hélas !

Installé dans mon cabriolet norvégien, je suis la longue file. Nos petits poneys à crinière blanche paraissent heureux de rentrer à l'écurie ; ils marchent d'une allure rapide. La carriole remplace ici la charrette anglaise, le tilbury français ou le droschki russe ; ces véhicules spéciaux sont bien faits pour ces routes montueuses, où souvent l'étroitesse de la voie, la brusquerie des tournants, les descentes et les montées continuelles rendent impossible le passage de voitures plus larges. La carriole, c'est le chemin de fer de la montagne. Les petits chevaux, au cœur vaillant, au pied sûr, sont traités avec bienveillance par leurs conducteurs, qui les considèrent comme des amis privilégiés

Le Norvégien ne connaît que deux choses : sa femme et son cheval. Dans le gaard, le cheval est l'enfant de la maison : le maître est rempli d'égards pour ce domestique fidèle ; il l'attelle sans gourmette, sans œillère, le laisse libre de ses mouvements. Il ne le frappe jamais ; le cheval norvégien, contrairement à la femme de Sganarelle, n'aime pas à être battu ; il est traité en camarade. Pour lui demander de la vitesse, son conducteur n'a qu'à secouer légèrement les guides ; le cheval aussitôt secoue sa crinière en signe d'acquiescement et allonge le pas. Par le bruit des lèvres, on obtient le galop ; pour l'arrêter, les mots : Prou, prou ! suffisent.

Dans les relais de poste, j'ai vu des tableaux portant l'inscription suivante, que je me suis fait traduire : *Soyez bons pour le cheval.*

Nous franchissons une barrière ; les portes permettent de passer d'une ferme dans une autre. Une fillette embusquée guette notre arrivée ; dès qu'elle nous voit, elle ouvre la barrière et nous fait des révérences pour nous remercier de la pièce blanche que Rits lui a jetée.

Du haut de la route qui domine le village, nous apercevons la cheminée du steamer qui envoie dans les airs une longue traînée de fumée noire. Les sons stridents qui retentissent du haut de la dunette nous annoncent qu'il faut nous presser. Il est onze heures, et nous devons revoir le soleil à minuit !

Sur le quai, les adeptes de l'*Armée du Salut* — que l'on voit partout (peut-être en trouverons-nous sur le rocher du Norkap !) — donnant une aubade aux Anglais qui sont à bord ; les misses applaudissent les fanatiques de la maréchale Booth. Comme personne ne manque à l'appel, le *Sigurd-Jarl* lève l'ancre.

Harassés, nous savourons les délices d'un repos bien gagné. Les voyages ont leurs ennuis comme leurs plaisirs, mais ces fatigues-là n'enlèvent pas le goût des voyages. Pour les uns, c'est une délicieuse cure d'air qui réconforte les poumons ; pour les autres, c'est un repos absolu de l'esprit qui fait momentanément oublier les vicissitudes dont la vie nous accable.

La température est douce ; le thermomètre de M. P... marque + 12° ; après une petite heure de marche, le

commandant fait stopper au milieu d'un golfe dégagé de montagnes.

Il est minuit ! L'astre lumineux nous apparaît projetant sur les eaux sa lumière dorée ; l'éclat du ciel illuminé par le soleil est extraordinaire. Dans le fond, sur une couche de vapeur ardente, le disque enflammé apparaît immobile, comme suspendu au-dessus de la mer, pendant dix minutes. Par un effet d'optique, il nous semble s'élever majestueusement ; en un instant la scène se transforme, les sommets neigeux étincellent dans le lointain : l'astre paraît pris dans une banquise d'or.

Après quelques moments de recueillement, les cris d'admiration s'échappent de toutes les poitrines et se perdent dans l'espace. Nous montons sur la passerelle pour mieux jouir de ce phénomène incomparable : le soleil s'est levé sans s'être couché ! A l'horizon, l'immensité de la mer. Vu de cet endroit, du 20 au 30 juillet, l'astre semble porté par les flots de l'Océan.

Les matelots hissent les pavillons de toutes les nations et pavoisent le bateau de tous côtés. Puis un coup de canon retentit annonçant le 4 juillet, date de l'anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, fête nationale des Américains.

Cette fête me rappelle que, ce même jour, j'étais, il y a trois ans, à Niagara-Falls. Américains et Américaines se rassemblent sur le pont ; le clergyman — il s'en trouve toujours dans les voyages -- commence les prières ; les jeunes filles, qui ont orné leur corsage des couleurs nationales, entonnent des cantiques que l'assemblée répète en chœur.

Aussitôt après les prières, qui ont été dites dans le plus grand recueillement, une table toute garnie de gâteaux et de friandises est dressée sur le pont. Au milieu des hourrahs et des *hips* les mieux nourris, le champagne coule à flots ; on boit à la mère-patrie, aux futurs succès des Yankees. Les Anglais viennent fraterniser avec les Américains. Le photographe, qui s'est embarqué avec nous pour retourner à Tromsö, braque son appareil et reproduit le groupe du Nouveau-Monde.

Après une journée passée dans la jubilation, après les émotions d'attente qui précèdent l'heure de minuit,

nous éprouvons une lassitude ; il n'y a qu'un autre soleil de minuit qui serait capable de nous retenir sur le pont. Il est trois heures du matin quand nous rentrons dans nos cabines, pour nous coucher en plein soleil !

A sept heures, Rits vient nous prévenir que nous sommes en vue de Tromsö. Voulant profiter du coup d'œil de l'arrivée, je me lève en toute hâte. Seul dans ma cabine, je suis libre de mes mouvements ; dix minutes après j'étais sur le pont au moment où le bateau jetait l'ancre au milieu de la rade.

TROMSO

CINQUIÈME JOURNÉE DE NAVIGATION

Le Tromsösund mesure environ 2 kilomètres de largeur. Les vues y sont très limitées ; il faut se placer dans le travers de l'échancrure du Tromsdal pour découvrir le sommet du Tromstind qui a 4.000 pieds de hauteur.

Tromsö, au 69° 26', compte 6.000 habitants, il est bâti sur une île séparée du continent par un détroit. Sur l'autre rive du fjord est Tromsodal, où se trouvait, l'an dernier, le camp des Lapons. C'est une petite ville qui s'est fait une notoriété ; édifiée au milieu d'un cadre de verdure, l'aspect en est charmant. Vue du pont, elle se présente en amphithéâtre sur le flanc d'une colline peu élevée. Au premier plan, tout contre le rivage qui n'a pas de quais, s'élèvent les maisons de bois, avec leurs toits à façades triangulaires, d'un aspect original. Au deuxième plan, plusieurs églises, un nombre de maisons assez importantes ; puis, étagées sur la colline, des villas, entourées d'arbres et de massifs de verdure. Ce tout forme un ensemble pittoresque.

Grâce à la tiédeur que lui apportent les courants marins, Tromsö jouit d'un climat peu rigoureux. En janvier, l'extrême est de 4° au-dessous de zéro et, en juillet, de 17° au-dessus. La nature y est souriante en ce moment ; mais, quand la ville dort dans son manteau de neige, sans autre clarté pendant deux mois que celle des aurores boréales, ce doit être terrible. C'est l'avant-

poste des régions que tant de savants ont voulu explorer. C'est le port d'embarquement pour les expéditions polaires. C'est de là que partit la *Véga* pour son voyage autour de l'Europe et de l'Asie ; elle rentra par le détroit de Behring, le 13 juillet 1872. De ce point partit également le *Tégetthoff* pour son voyage à la Nouvelle-Zemble et à la Terre François-Joseph, en juin 1875. Ensuite, ce fut le professeur Nordenskjöld, qui s'embarqua sur le *Proven* pour gagner l'embouchure du Yénisséi. Notre ambition ne va pas jusque-là. Que nous voyions le Cap-Nord éclairé par le soleil de minuit, et nous serons satisfaits.

Notre première visite dans la ville est pour l'église catholique. Un peu plus loin, voici le Musée et le Stiftgaard, qui sert de lieu de résidence au gouverneur. Dans les rues, des familles de Lapons avec leurs chiens ; ils sont moins sales que ceux que nous avons vus la veille. M. Lubin tient à les reproduire pour sa collection. Ils nous offrent les objets qu'ils fabriquent ; ces braves gens ont l'air si bon que nous leur achetons quelques bibelots. Avec leurs vêtements de fourrures, ils ressemblent à des ours ; leur peau est jaune comme du safran, leur barbe peu fournie. Ce sont de vrais nains. Ils ont des mœurs si douces qu'il est facile d'entrer en rapport avec eux : leur physionomie,quoique laide,est empreinte de bonté. Parmi eux, comme chez les Esquimaux du Groënland, le meurtre est inconnu.

Nous gravissons la colline où se trouve la grande corderie ; de ce point, la vue s'étend sur le Tromsösund et sur le Tromsödal. Les maisons de bois peintes en rouge pompéïen, avec leurs toitures garnies de verdure, ressemblent à des prairies ; d'autres sont garnies de fleurs blanches que l'on ne voit que dans ces régions arctiques. Le bétail trouverait de quoi manger sur ces toits végétaux.

Après avoir parcouru en tous sens les rues de Tromsö, vu le marché aux poissons, visité les magasins, acheté des peaux de zibeline, nous regagnons notre maison flottante. A cinq heures le départ s'effectue. Nous remontons le Tromsund, gardant en face de nous le Tromstind qui se reflète dans les eaux.

Après la traversée du Grötsund, qui sépare la terre

ferme de la Réno, nous voyons apparaître les premières lignes de la chaîne de montagnes qui, dans la presqu'île d'Iddonjarja, borde la rivière d'Ulfsjord. Les vues, masquées d'abord par le promontoire sur lequel se dresse l'Ulfstind, se développent au fur et à mesure que nous avançons. De minute en minute, c'est une succession de cîmes recouvertes d'un blanc linceul ; plusieurs atteignent jusqu'à 5.000 pieds de hauteur ; elles sont resplendissantes sous leur manteau de neige. Ce panorama, d'une incontestable grandeur, peut être mis de pair avec les panoramas les plus célèbres des Alpes suisses. Les lignes sont d'une netteté et d'une pureté parfaites : c'est la chaîne du Mont-Rose vue du Garnergrat ; mais ce qui diffère, en ces parages, ce sont les effets singuliers et nouveaux de la lumière boréale. Toutes ces cîmes, argentées par les neiges, semblent avoir derrière elles une ombre passant par une succession de nuances à peu près imperceptibles ; toutes paraissent baigner dans une atmosphère dont les teintes, infiniment variées de rose, de bleu, avec prédominance de violet pâle, sont d'une délicatesse, d'une ténuité inexprimables, et frappent tout d'abord le regard pour s'évanouir en quelque sorte aussitôt que l'œil vient à fixer un point déterminé. Quel dommage qu'il faille s'éloigner si vite de ce ravissant tableau ! L'aspect de cette nature, à la fois sauvage dans ses convulsions et supérieurement belle dans la parure dont elle se revêt, est vraiment grandiose.

La mer est bleue, ensoleillée, tranquille ; elle baigne mollement les rochers. Nous échangeons des saluts avec des pirogues qui se dirigent vers Bergen.

LES REINES DE LA MER

Sept heures ! Le steamer jette l'ancre à l'entrée du Lyngenfjord, devant l'île de Skoro à l'est de celle de Vando. Dans ce coin sauvage où aucune végétation n'apparaît, un Allemand est venu installer, sur d'arides rochers, une fabrique d'huile de baleine. L'odeur nauséabonde qui s'en répand est insupportable ; mais la

visite de cette usine est tellement intéressante à faire que nous n'hésitons pas un seul instant à descendre à terre.

Pour un observateur, il y a beaucoup à gagner ; la caravane, transportée par les canots, aborde en file indienne le ponton qui sert de quai. Le nez bouché par les mouchoirs ou par les flacons de sels, nous suivons Rits à travers cet abattoir. Sur les rives, des morceaux de baleine découpée, en putréfaction, sèchent au soleil ; des viscères en décomposition surnagent à la surface des eaux ; des carcasses gisent sur le sol en attendant qu'elles soient dépecées. Ce charnier est un véritable foyer de peste ; l'atmosphère est saturée d'une puanteur telle que nous sommes obligés, M. P... et moi, de fumer pour atténuer l'odeur infecte qui s'exhale de ces mammifères. Le sol est imprégné d'huile ; nous avons peine à nous frayer un passage au milieu de tous ces tonneaux pleins et attendant le bateau qui doit les transporter en Angleterre. Les dames, les plus courageuses, nous ont accompagnés ; suffoquées par les exhalaisons, elles sont obligées d'arroser leurs mouchoirs d'eau de Lubin (ne pas confondre) ; elles regrettent d'avoir affronté une excursion si mal aromatisée.

Un sentier, décoré avec les grosses vertèbres de ces reines de la mer, nous conduit sous une porte construite avec leurs ossements. On nous fait voir la carcasse de la baleine tuée, l'an dernier, par l'empereur Guillaume, lors de son voyage en Norvège.

Un photographe nous vend des vues de l'usine ainsi que des morceaux de baleines, qui sont peut-être destinés à aller un jour soutenir les appats de nos belles Parisiennes. Le maître de céans nous fait les honneurs de son logis ; il a installé dans son salon un musée ou plutôt un ossuaire de tout ce qui a rapport à son industrie. Tout est rangé avec précision et aligné d'une manière parfaite.

La maison est confortable et, ma foi ! bien meublée. Dans le salon, un piano ; à côté, un atelier où, pour occuper ses loisirs, cet industriel fait de la peinture. La structure du bâtiment a l'air de quelque chose.

C'est au milieu de cette nature étrange et tourmentée que ce courageux Teuton a créé son industrie. Nous

redescendons sur la rive où sont rangées les baleines mortes ; ces monstres marins sont au nombre de quatre, leurs corps à demi submergés ; à côté, sont étalés des cartilages, des entrailles pantelantes verdies par la putréfaction.

Nous allons jusqu'au plan incliné où les baleines sont hissées pour le dépeçage ; une, qui a 26 mètres de long, est en chantier ; elle attend que le pilon transforme son corps en bouillie. La décomposition lui a donné de vives couleurs, dans les tons jaunes et roses. La peau de ces géantes de l'Océan Glacial a des reflets d'aurore boréale. Dans le local où se fabrique l'huile, de vastes cuves sont remplies de ce liquide trop odoriférant. Aussi, avec M. P..., aspirons-nous de plus en plus la fumée de nos panatellas pour échapper à l'odeur de cette atmosphère viciée. Cet industriel, en 1895, a capturé 76 baleines ; les moyennes produisent 2.500 litres d'huile ; les grandes, les baleines bleues, 3.000 litres. Le baril de 100 litres est vendu 50 krones, soit 70 fr. Il en résulte qu'une baleine, selon sa dimension peut donner de 4.500 à 6.000 francs.

Le professeur nous fait remarquer que, comparée à son corps, la mâchoire de ce mammifère est étroite ; sa conformation ne lui permettant pas de manger de gros poissons, il ne vit que de moyens. Nous examinons l'ouverture, qui, en effet, est petite. Ceci démontre l'invraisemblance de la légende qui dit que Jonas, après être resté trois jours dans le corps de la baleine, fut rejeté sur la rive de Jaffa. On m'y a même fait voir l'endroit ; il serait impossible à la géante des mers de pouvoir avaler le corps d'un homme.

Ecœurés et suffoqués, nous reprenons le canot ; le batelier nous fait passer sur le corps d'un de ces mammifères flottant entre deux eaux ; sa longueur est de 22 mètres ; il a été capturé la veille. Comme il lui faut plusieurs jours pour mourir, il restera là pendant une semaine, avant d'être amené à l'huilerie.

Nous passons près d'un bateau baleinier à l'ancre. L'officier du bord nous en explique la manœuvre. Le bateau, tout en fer, est de construction solide. A l'avant, et à la hauteur de dix mètres, se trouve suspendu un tonneau, dans lequel se tient jour et nuit le guetteur.

Dès qu'il aperçoit au loin une baleine à la surface de l'eau, il prévient l'équipage qui aussitôt prépare la machine et l'instrument qui lance le harpon.

Les harpons d'autrefois, une fois entrés dans les chairs, s'écartaient ; on les a remplacés par un obus pointu chargé de dynamite. L'engin destructeur, lancé avec une vitesse vertigineuse à cent mètres de distance, pénètre dans les chairs où il éclate. La lutte est terminée ; c'en est fait du roi des mers qui est remorqué jusqu'à l'usine par ses vainqueurs triomphants. Le progrès a abrégé la lutte et la guerre contre ces monstres marins ; elle est aujourd'hui plus facile et aussi plus foudroyante. Les chances de combat pour l'un et pour l'autre ont diminué ; grâce à cette artillerie meurtrière, la baleine ne pouvant plus lutter disparaîtra des mers, le canon maintenant la tue comme un simple humain.

Les matelots norvégiens vont, avec les bateaux baleiniers armés, sur les côtes du Groënland, du Spitzberg, des Iles danoises, de la Terre François-Joseph, faire la chasse à ces reines de la mer ; ce sont de rudes hommes ; ils connaissent les périls de ces parages et ne s'y hasardent qu'à bon escient.

Ces descendants des Wikings aiment l'aventure lointaine avec le mystère qui la précède, les dangers et l'honneur qui l'accompagnent. Ces explorateurs de la mer ont l'audace et la témérité que possédaient les Normands ; familiarisés avec les tempêtes, ils ne se soucient pas de leurs colères ; ils sillonnent la mer dans tous les sens pour lui arracher ses richesses. Parmi les poissons qu'ils capturent, le cachalot produit parfois des trésors ; lorsqu'il est atteint de la maladie de foie qui le fait mourir, son corps est rempli de calculs. Le calcul du cachalot n'est autre que l'ambre gris si apprécié des fumeurs. De celui que tua le prince de Monaco, sur la côte d'Afrique, l'ambre retiré a été vendu 100.000 francs !

A dix heures, tout le monde était rentré, et nous repartions en avant. Mais la soirée ne devait pas se terminer sans une surprise agréable.

A onze heures vingt, le bateau passe par le travers de la Karslso, puis s'arrête faisant face à l'Océan Glacial qui s'ouvre devant nous dans un horizon sans limite,

au milieu duquel émerge la petite île de la Finglo. A droite, se dessinent les côtes de l'île d'Arno ; à gauche, celles de la Nanno, avec moins de relief. En arrière, nous distinguons encore de profil les parties les plus rapprochées de la chaîne de l'Ulfsfjord, terminée par le promontoire de Lyngstuen.

A peine le bateau a-t-il stoppé que les sons de la musique retentissent à nos oreilles : le *Kong-Haarl*, de retour du Cap-Nord, s'avance majestueusement vers nous portant sa cargaison humaine. Il paraît glisser sur l'Océan et vient se mettre en face du *Sigurd-Jarl*. Des deux bords le canon est tiré, les passagers agitent leurs mouchoirs. Les hourrahs, les *hip ! hip !* sont proférés par les Anglais et par les Américains ; les Allemands s'interpellent par des cris frénétiques. Je constatais avec regret que notre pauvre France était oubliée dans ce concert européen, quand tout à coup un cri de : *Vive la France !* vigoureusement poussé, se détache de l'ensemble des voix suspendues dans les airs ; il vibre seul : c'est celui d'une jeune Russe à bord du *Kong-Haarl*.

Le patriotisme est plus touchant dans la femme ! A cette démonstration spontanée partie d'un cœur généreux, nous répondons par des cris nourris de : *Vive la Russie ! Vive la France !* Les voix de ces deux cent êtres humains vont se perdre dans les airs ; tout le monde chante, applaudit ; les musiques des deux bateaux jouent des hymnes nationaux. Ce n'est plus de l'enthousiasme ; c'est du délire !

Les musiciens d'Hammerfest montent sur notre bateau pour nous donner une aubade, et c'est aux sons de la musique que nous saluons pour la troisième fois le soleil de minuit. Il nous apparaît encore plus éclatant ; sa lumière est plus vive, sa chaleur plus intense, ses tons plus adoucis. La position choisie en face l'île de la Finglo est bien la meilleure comme poste d'observations, l'astre se trouvant encore assez haut à l'horizon. Pendant un quart d'heure nous cherchons à surprendre quelque mouvement apparent, à constater quelque changement de position, mais c'est en vain ; le disque embrasé nous paraît rester immobile, il est empourpré de mille feux. Les musiciens prennent part à la fête du

soleil, rangés sur la passerelle ils attaquent l'*Hymne anglais*, pour saluer le départ du *Kong-Haarl* qui fuit dans la direction de Bergen. Nous réclamons la *Marseillaise,* mais le chef de musique répond qu'il n'a pas cette partition ; nous sommes obligés d'accepter l'excuse. Le Polonais, ému, s'approche de nous, les yeux baignés de larmes.

— Voyez, nous dit-il, combien il est malheureux de ne plus avoir de patrie !

Nous jetons un dernier coup d'œil sur l'Ulfsfjord pour jouir de ces délicieux effets de lumière ; et, après avoir rassasié nos yeux de ce spectacle impressionnant, nous rentrons dans nos cabines. Il est deux heures du matin !

Mes compagnons, en lisant la relation de notre voyage, pourront constater que je n'ai omis aucun des détails de notre navigation sur les fjords norvégiens.

J'ai tenu à être plus logique que l'Anglais qui débarquant à Calais et voyant un pauvre s'avancer vers lui et solliciter une aumône, tire le calepin auquel il confie ses impressions et écrit : Les Français, peuple de mendiants. Puis, satisfait de son induction précipitée, il retourne à Londres, convaincu qu'il connaît les Français.

HAMMERFEST, LA DERNIÈRE VILLE DU MONDE !

SIXIÈME JOURNÉE DE NAVIGATION

A six heures, le réveil a lieu aux sons de la musique ; c'est Hammerfest. Je regarde par le hublot ; le temps est radieux ; le soleil, dans son éclat matinal, fait resplendir la rade. Enfin ! nous voilà dans la ville la plus septentrionale du monde, située au 70°40'11" de latitude nord et au 21°25' de longitude est de Paris, extrémité de l'arc du méridien 25°20' mesuré de l'Océan Glacial au Danube, à travers la Norvège, la Suède et la Russie.

Ce sont les Empereurs de Russie et le roi de Suède qui ont fait travailler de 1816 à 1852 les géomètres, au

méridien. Une colonne de granit placée sur les bords de la mer indique le point relevé ; midi à Paris, il est une heure vingt-cinq à Hammerfest.

De cette dernière ville du monde partent les flottes de pêcheurs pour le Spitzberg et la mer de Kara. En été, un bateau à vapeur fait le service hebdomadaire pour les voyageurs qui désirent se rendre au Spitzberg.

Pendant les soixante-deux nuits polaires, la ville est éclairée à l'électricité. Rien ne manque dans cette petite cité de 2.200 habitants ; on y trouve la civilisation la plus raffinée, la bienveillance la plus grande, l'hospitalité la plus large. Hammerfest, comme ses congénères, n'a ni plage ni quais ; les montagnes tombent à pic dans la mer, et tout de suite on arrive à de grandes profondeurs. Dans cette région, elles varient de 500 à 1000 mètres. La profondeur de l'Océan Glacial Arctique atteint 4.846 mètres, tandis que celle de l'Océan Antarctique n'est que de 2.621 ; l'Atlantique Nord atteint 8.341 ; l'Atlantique Sud, 7.360 ; le Pacifique Nord, 8.516 ; celui du Sud, 8.281. Viennent ensuite la mer des Antilles avec 6.260 mètres, celle de Chine (4.293), du Japon (3.000), la Méditerranée (4.400), la mer Noire (2613), celle du Nord (898) et la mer Baltique, la moins profonde, 427 mètres.

Dans les eaux de la mer, lorsqu'elles sont éclairées par le soleil, un scaphandrier voit parfaitement à 20 ou 25 mètres de profondeur. A 30 mètres, il distingue à peine ; au delà, c'est la nuit noire perpétuelle où jamais les rayons solaires n'ont pénétré. A dix mètres de profondeur, les objets prennent des tons azurés ; à 25 mètres, ils deviennent tellement bleus qu'ils en sont noirs.

Comme c'est dimanche, nous entrons dans l'église catholique bâtie récemment ; un prêtre entouré de fidèles dit la messe ; les Anglais se sont rendus au temple. Après l'office, nous visitons le magasin de fourrures ; la devanture est garnie de peaux d'ours blancs et noirs, de zibelines, de renards bleus et de martres ; on y voit des dents de cachalots, des cornes de rennes et d'élans ; à côté, dans une vitrine, des eiders empaillés ; leur duvet a servi à faire des édredons moelleux. Ce magasin est un musée zoologique.

Quelle chaleur ! vingt-trois degrés à l'ombre. Il y a

quinze jours, on a relevé la plus haute température qui s'y soit jamais produite (35° Réaumur). Dans les rues, des jeunes filles en corsages complétés par des manches à gigot, s'il vous plaît (où la mode va-t-elle se nicher ?) ; les hommes sont coiffés de chapeaux haute forme. — Quel luxe !

Des Lapons, toujours des Lapons, avec leurs fourrures graisseuses, font contraste parmi cet essaim de jeunes filles fraîches et blondes qui se dirigent vers l'église. Dans l'air se dégagent les émanations de la fabrique d'huile de foie de morue ; cette odeur nauséabonde nous poursuit.

A Paris, le passage d'une femme s'indique par la traînée odoriférante de l'opoponax qu'elle laisse derrière elle ; ici, le passage d'une indigène laisse sur sa trace l'odeur d'huile de foie de morue qui se dégage de ses vêtements.

Voici le marché aux poissons. Debout devant leurs corbeilles qui débordent se tiennent des gaillards robustes ; leurs vêtements de cuir sont constellés d'écailles de poissons, qui ont au soleil l'air de paillettes de verre.

Ces vieux loups de mer attendent tranquillement en fumant leurs pipes que les acheteurs emportent le produit de leur pêche ; dans leurs paniers, des homards bondissent ; ces crustacés reluisants sont d'un vert foncé. De beaux saumons prennent leurs ébats dans les cuves ; il y en a qui pèsent 30 kilos.

Parmi ces pêcheurs paisibles pas un cri n'est proféré, pas un geste n'est fait ; ils paraissent, par leur attitude calme, se reposer des bruits de la mer.

Les pêcheurs d'Hammerfest sont réputés pour être les plus vaillants, les plus habiles, les plus audacieux. Quand, après les nuits polaires, qui commencent au 21 novembre et finissent au 23 janvier, le soleil fait sa réapparition subite, ils partent pour surveiller la débâcle ; au milieu des blocs de glace en dérive, ils se précipitent à la poursuite de leur proie. Ces pêcheurs courageux ne sont pas rares le long des côtes ; ils savent pourtant que la mer dont ils vivent les menace continuellement, qu'ils peuvent disparaître en un clin d'œil, engloutis par une tourmente imprévue, et que, une fois disparus, si la maison est pleine d'enfants, la huche au pain restera vide !

Pour ces braves gens, c'est la lutte continue pour la vie ; ils sont bien les fiers descendants de ces Normands qui, ne connaissant pas de distances, exploraient les mers les plus éloignées.

Au XIe siècle, ils avaient reculé les limites du royaume de Norvège de la mer Blanche au fleuve de Götha, de la mer Baltique aux frontières d'Ecosse et d'Irlande ; ils s'étaient emparés des Iles Hébrides, des Orcades, de Fœroë et de Shetland. Le Groënland et Terre-Neuve étaient dans leur tribut ; la Russie obéissait à quatre ou cinq dynasties d'origine scandinave qui avaient pris pied le long des fleuves slaves. L'espoir de la conquête a toujours excité les Scandinaves ; leur bravoure est sans égale, leur foi ardente. La rigueur du climat leur donne une force particulière. Dans le camp des croisés, au siège de Saint-Jean d'Acre, en 1189, ils se battirent comme nos cuirassiers à Reichsoffen.

Hammerfest, du 16 mai au 27 juillet, voit luire sans interruption le soleil. Comme toutes les villes norvégiennes, elle a été détruite par l'incendie ; le feu fut communiqué par le pétrole qui sert à l'éclairage des rues. Relevée de ses décombres, la ville, pendant les nuits polaires, par mesure de précaution est éclairée à l'électricité. Le feu ! N'est-ce pas le sort réservé à toutes ces villes septentrionales, à ces constructions en bois où viennent s'entasser des matières grasses, des huiles de foie de morue, qui sont autant d'aliments. Le feu s'y propage avec une rapidité foudroyante ; il est impossible de s'en rendre maître.

Revenus sur la rive, nous distinguons, dans la direction du sud, les montagnes et les glaciers du Seiland ; à l'ouest, les vastes plateaux neigeux de la Soro ; plus près, l'île de Haajen avec ses formes étranges, au milieu des flots ; à l'est, les rochers dénudés, sans relief apparent, de la Kvalo, île sur laquelle a été bâtie la ville ; en face, la presqu'île de Friglenœs où on a élevé, à la suite des opérations de triangulation, la Colonne du Méridien.

Dans le port, des bateaux russes à l'attache se balancent paresseusement sur leur ancre ; ils viennent en Norvège chargés de sac de farine et font l'échange contre des morues sèches.

Onze heures ! Les hélices se mettent à battre les flots. Cette fois, nous allons au but suprême : le Cap-Nord. Depuis si longtemps que nous entendons parler de lui ! Nous allons le voir ! Les officiers disent qu'à leur dernier voyage le temps a été beau pendant la traversée, sauf au Cap-Nord. Il est, paraît-il, comme les belles femmes, « capricieux ».

Après Hammerfest, la nature désolée s'accentue ; plus de traces de végétation dans ces régions arctiques. Cette solitude, d'une tristesse infinie, et cette grandeur austère donnent à l'âme une impression indéfinissable. Des cascades, descendant d'une falaise à pic droit dans la mer, passent dans des déchiquetures de montagnes ; les eaux s'y figent en longues aiguilles cristallines pendant plus de six mois de l'année ; les rochers sont tondus par les lames. Autour de nous, c'est l'aridité grande.

Après le rivage de la Kvalo, nous naviguons dans le Rolfsosund, qui sépare la terre ferme de la grande île Magero dont la pointe septentrionale n'est autre que le Cap-Nord. Nous longeons Rolfso, Hjelmso, Ingo et Gjœsvœr, stations de pêche. Attentifs aux moindres détails, nous sommes de plus en plus étonnés du caractère particulier que la nature sauvage revêt en ces régions.

La configuration du sol ne présente aucun relief apparent : des surfaces planes, élevées tout au plus de 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, consistant en roches polies par les eaux et complètement dénudées.

Partout, la solitude sans limite ; ni sapin, ni bouleau ; quelques maigres broussailles, des touffes de lichen et de mousse à profusion. A l'endroit le plus resserré du passage, nous apercevons tout à coup les poteaux de la ligne télégraphique venant aboutir aux stations terminales de Gjœsvœr et de Honningsvaag. Quel étonnement de voir, au bout du monde, la télégraphie installée sur les côtes !

A la sortie du détroit, la mer se présente magnifique, unie et brillante comme un miroir. A droite, s'ouvre dans toute sa largeur l'énorme Borsangerfjord, qui pénètre à l'intérieur du continent à une distance de 30 lieues environ ; à gauche, les roches noirâtres de la

Magero. Nous les côtoyons d'assez près pour en distinguer les sombres anfractuosités, ainsi que les hameaux de Honningsvaag et de Kjelvik.

Comme la plupart des localités du Finmark, ces agglomérations se composent de quelques cabanes occupées, les unes par les pêcheurs, les autres par des Lapons sédentaires.

En face, apparaît, d'abord confuse en une seule masse, une langue de terre qui se prolonge à la suite de la rive du Borsangerfjord ; puis, au premier plan, le rocher du Svœrholtklubben ; en arrière, le promontoire du Nordkyn, exactement situé par le 17° de latitude orientale de Christiania. Il est un peu moins avancé vers le nord que le Cap-Nord, mais il fait partie de la terre ferme. Puis nous longeons le Svœrholtklubben, mieux connu des touristes sous la dénomination de Rocher des Mouettes. Ce roc avancé, avec ses saillies, ses découpures à l'infini que l'œil ne perçoit guère sans le secours de la lorgnette, a été choisi, ainsi que son nom l'indique, comme quartier général par les oiseaux de mer appartenant à cette famille de palmipèdes. C'est par millions qu'il faut les compter.

Couvrant toute la falaise du haut en bas, les mouettes, quand elles sont au repos, font avec leur blanc plumage l'effet d'une pléiade de champignons qui auraient poussé sur cette masse aride. Puis, au bruit du coup de canon tiré du bord, toutes s'envolent en remplissant les airs de leurs cris assourdissants, et, pendant une minute ou deux, restent à voltiger, semblables à une pluie de confetti blancs qui serait tenue en suspens. Cependant, elles ne tardent pas à revenir dans leur nid, comme si elles avaient été dressées à cette manœuvre. Les vieilles surtout ne paraissent plus s'émouvoir du coup de canon qu'elles entendent tous les deux ou trois jours.

Un indigène a trouvé le moyen d'établir des échelles le long de ces roches et de venir y dénicher les innombrables œufs de mouettes.

LA FÊTE DU SOLEIL DE MINUIT

Il est neuf heures du soir lorsque nous arrivons au Cap-Nord. La distance de Paris est à peu près la même que celle qui sépare Paris de la première cataracte du Nil, soit 1.200 lieues.

Le Cap-Nord est situé au 71°10' de latitude nord et par 23°40'30" de longitude est de Paris. Le grand jour y dure du 12 mai au 31 juillet ; il est à 19° du pôle. De ce point, 2.000 kilomètres restent à faire pour gagner le Pôle Nord. Le parallèle du Cap-Nord passe à l'île Jan-Magen, coupe en deux le Groënland, arrive à la terre de Boothia-Félix, effleure le cap Barrow, dans la presqu'île d'Alaska, et court à l'extrême Sibérie, c'est-à-dire qu'il est presque partout sur des banquises de glaces ou des eaux gelées. Le Cap-Nord est un énorme bloc de rochers arides et nus. Le *Sigurd-Jarl* jette l'ancre dans la petite baie parfaitement abritée du Hornvik. Après le repas, les passagers, à l'exception de quelques personnes trop âgées pour tenter l'ascension, s'apprêtent à descendre à terre. La barque, dans laquelle on a mis des caisses de champagne, a déjà pris le devant. Le débarquement s'opère sur un lit de rochers glissants. Nous gravissons la pente qui donne accès au plateau du Cap-Nord. Le troupeau humain s'égrène le long de la rampe ; c'est à qui arrivera le premier. Les sujets d'Albion, accompagnés de leurs misses, grimpent, font des efforts de jarrets pour distancer la caravane ; ils ont à cœur de détenir le record ; ils veulent, les premiers, aller planter le drapeau de l'Angleterre sur le North Cape ; mais, à leur grand regret, et contrairement à leurs habitudes, ils ne pourront en prendre possession. Ils ont des maximes qu'ils mettent en pratique : « Ce qui est bon à prendre n'est pas bon à rendre », disent-ils.

Après une bonne demi-heure d'enjambées d'alpinistes, la colline est franchie. Arrivés sur le plateau, les Anglais courent. La Triplice, représentée par les Allemands, les Italiens et les Autrichiens, les suivent.

La Duplice ferme la marche : Russes et Français ont le temps d'arriver. Nous sommes bien sur le Cap-Nord, mais il faut encore marcher un quart d'heure pour arriver à la cabane ; il suffit de suivre le fil de fer qui remplace la rampe, pour arriver aux falaises, point *terminus* de l'excursion où la terrasse surplombe la mer de 300 mètres. Comme le temps est d'une clarté inconcevable, nous apercevons, dans le lointain, les montagnes de Laponie ; sur la gauche, le Nordkyn, frère jumeau du Cap-Nord. C'est l'extrémité du continent scandinave. Nous nous asseyons à côté du socle de la pyramide placée en 1873, lors de l'ascension d'Oscar II, pour écrire des cartes postales à nos amis. Elles emporteront vers Paris une part de nos impressions. Le coup de canon tiré du bord annonce qu'il est minuit (à Paris, il n'est que dix heures vingt-cinq). Alignés pour mieux voir le soleil, nous agitons nos mouchoirs dans la direction du bateau. Nos compagnons de voyage répondent à nos signaux de télégraphie optique.

Le soleil, dans un ciel aussi transparent qu'un saphir, inonde la mer de sa lumière éblouissante et se reflète dans les eaux limpides ; il trace sur la surface des flots une longue ligne dorée. Immobiles, émerveillés devant cette apothéose de la nature, l'âme remplie d'une douce émotion, nous contemplons le roi du jour qui, avec tant de majesté, éclaire l'espace jusqu'à l'infini. Ce décor, formant un ensemble magique, nous tient sous le coup d'une admiration béate ; pendant plus de deux heures, le soleil nous crible de ses flèches d'or. Aussi nous restera-t-il de cette fête du soleil un souvenir inoubliable.

Nous sommes tirés de notre extase par le bruit des bouchons qui voltigent en l'air. Les Allemands se mettent à hurler leur hymne national. Comme aucun écho ne se fait entendre sur ce plateau, les voix s'en vont pour ne plus revenir. Moins audacieux et plus circonspects que les sujets de Guillaume, nous estimons que la *Marseillaise* n'a rien à faire avec l'astre qui nous éblouit de ses rayons, et qu'il serait de mauvais goût de faire retentir en ce lieu désert les strophes de Rouget de l'Isle. Réservons-les pour des circonstances plus solennelles ; espérons qu'un jour viendra où la France autorisée pourra les faire entendre sur le sol de ses deux chères provinces

qu'elle aura reconquises. Nos frères d'Alsace-Lorraine nous y attendent toujours, ne l'oublions pas ! Ce jour-là, tous les cœurs français alsaciens et lorrains vibreront à l'unisson.

Un des nôtres, M. de S..., fait un *speech ;* il s'en tire, ma foi, très bien. Le commandant, pour le remercier, lève son verre en criant : *Vive la belle France !* L'air norvégien succède au son rauque et aux notes discordantes des Prussiens. Le chant est plus doux ; les paroles plus mélodieuses ont un cachet religieux. Il est vrai que chacun ressent les choses à sa manière. Quoique la courtoisie règne parmi nous, on sent qu'entre la France et l'Allemagne il y a un abîme, qui ne sera comblé que par la restitution de ce qu'on nous a si odieusement pris.

Le décor du tableau change tout à coup, les tons se transforment ; une colonne de vapeur voile pendant quelques minutes la fournaise.

La lune, qui apparaît dans ce ciel d'azur sans étoiles, est d'une blancheur de cire ; elle paraît figée sous la voûte céleste. C'est un moment douloureux que celui où l'on s'arrache à un spectacle aussi grandiose. Ces beautés naturelles démontrent aux plus sceptiques que l'Etre suprême a fait de grandes et belles choses.

M. Lubin groupe sa caravane et, en plein soleil, fait sa reproduction. On ne vient pas tous les jours au Cap-Nord ! Maintenant que nous avons été favorisés d'un ciel que seule possède l'Egypte et que la température a été délicieuse, nous aurions voulu voir une tempête se produire tout à coup, les vagues démontées se jeter sur les parois de ces noirs rochers, les hurlements terrifiants du vent se répercuter dans les crevasses de la montagne : tous ces éléments déchaînés, avec la furie de la mer, doivent produire un concert infernal à faire frissonner d'épouvante. On ne peut pas tout avoir. Nous n'en emportons pas moins un souvenir impérissable.

Le retour s'effectue plus rapidement et plus gaiement ; il semble que le champagne a délié les langues, même celles de nos charmantes compagnes ; il a aussi ranimé les jarrets ; les lacets du sentier sont abordés plus courageusement. Seul M. de S... est pris de vertige devant la descente rapide ; il trébuche, ses jambes

vacillent, il demande aide et protection. Un Italien, un bon garçon celui-là, se trouvant près de lui à ce moment, le prend par le bras. Avec l'appui de ce gaillard robuste, il arrive sans encombre au bas de la montagne. *L'Italie soutenant la France : quelle ironie !*

Mlle D... cueille sur son chemin quelques timides fleurettes jaunes qui poussent dans ce désert comme par la grâce de Dieu. Il est deux heures du matin quand nous rentrons à bord, sains et saufs.

Combien de touristes sont venus au Cap-Nord pour n'y trouver que les mêmes brouillards intenses qui règnent vers Terre-Neuve ! Quelle déception pour ces courageux voyageurs qui font jusqu'à 3.000 lieues pour venir au Cap, voulant d'après les récits qu'ils ont entendu faire, assister à cet incomparable spectacle, et, une fois arrivés au but suprême, le mauvais temps fait évanouir leurs espérances ! Ils ne rencontrent que des brouillards qui les enveloppent de tous côtés, et, tout attristés, repartent sans avoir rien vu.

Pour terminer la fête, le commandant donne ordre d'apporter les lignes. Nous allons pouvoir nous livrer aux douceurs de la pêche à la morue ; tout le monde se range. Les lignes — et elles sont nombreuses — sont jetées à la mer ; c'est au milieu d'un grand calme que le va-et-vient des cordes se produit ; chacun est attentif. Mme P... est la plus favorisée ; ça mord ; en quelques minutes elle remonte trois morues. La jeune mariée, en tirant la ficelle mouillée, fait changer la couleur de ses gants ; de blancs, ils sont devenus jaunes.

A l'apparition d'un être étrange, tout le monde accourt : c'est un des matelots qui l'a pêché. Le crustacé, hideux à voir, a des yeux flamboyants. Sa tête grimace sous la morsure des hameçons qui ont pénétré avant dans sa chair : c'est un chat de mer. Avec une agilité étonnante, le matelot lui ouvre la tête pour retirer les hameçons retenus dans la mâchoire.

Plus loin, c'est M. de L... qui appelle à son aide un marin ; le poisson pris est si lourd qu'il ne peut le remonter.

— C'est une baleine crie M. M..., toujours spirituel, pendant que les trente mètres de corde immergés dans l'eau sont tirés.

Les cœurs battent, l'anxiété règne. Quel animal allons-nous voir sortir de l'onde ? un dauphin ou un requin ? Pendant cette minute d'angoisse, la ligne est arrivée à la surface de l'eau ; au bout, se trouve suspendue une pierre énorme entourée de lichen et de varech. L'hameçon s'était pris dans une algue !

Une heure après, les nombreuses victimes de la pêche miraculeuse jonchaient le plancher. Que de morues ! Le plus heureux, est le maître d'hôtel qui jubile. Sa moisson est faite ; il sourit à la pensée que demain, sous la rubrique de « barbues sauce câpres », il nous servira le produit de notre pêche. C'est un plat qui ne lui coûtera pas cher !

Trois heures ! Personne n'a envie de dormir ; on n'a pas souvent l'occasion de passer la nuit au Cap-Nord ; profitons-en. Le départ s'annonce ; il faut bien s'y résigner. La retraite commence, le retour vers la mère-patrie. C'est lundi 6 juillet ! Faisons nos adieux au Cap-Nord qui pendant quelques heures a, sous un charme inénarrable, émerveillé nos yeux, frappé notre esprit et confondu notre imagination.

Le *Sigurd-Jarl* évolue au milieu de cette mer brillante comme du mercure. A l'heure où Paris endormi rêve, nous naviguons en plein soleil sur l'Océan Glacial. Ce n'est pas banal. Après la manœuvre, nous passons devant les remparts au haut desquels nous étions il y a deux heures ; nous voyons encore la pyramide d'Oscar II.

La montagne paraît fuir derrière nous, le pont devient désert, chacun songe à aller s'abandonner au sommeil, et c'est au bruit du mouvement régulier de l'hélice que nous nous endormons.

A LA DÉCOUVERTE DU POLE NORD

Le Cap-Nord ! Là pour nous finit le monde. Moins courageux que Nansen et Andrée, nous ne dépassons pas le Cap-Nord ; nous laissons aux vaillants explorateurs le soin d'aller à la découverte de l'inconnu. Nansen,

parti depuis plusieurs années, vient de rentrer dans sa patrie. Sans nouvelles de lui, ses compatriotes croyaient qu'il avait été englouti avec son équipage.

Après avoir subi des privations, supporté bien des fatigues, enduré de grandes souffrances, il est revenu de ces régions lointaines. Il était parti en août 1893, avec douze hommes résolus, choisis parmi ceux qui ont un caractère courageux et une santé de fer pour pouvoir résister à une série de mortels hivernages dans les glaces du Pôle (car, là-bas, ce sont les horreurs de l'hiver éternel), il est revenu en 1896 après trois ans d'absence.

Son navire avait été construit d'une solidité à toute épreuve, afin de pouvoir rester emprisonné des années entières dans les banquises de glace. Il emportait avec lui pour cinq ans de vivres. Pris dans les glaces des mêmes parages où périt *La Jeannette*, il a dérivé au nord jusqu'au 86°15' de latitude. Hammerfest, la dernière ville étant au 70°40'11", il a donc été à 440 lieues plus loin que le Cap-Nord, puisqu'il a pu franchir 16° de plus et qu'un degré équivaut à 110 kilomètres.

L'expérience prouve que les glaces des mers polaires, poussées par l'eau qui les porte, se dirigent du nord de l'ancien monde sur le nouveau, surtout sur la rive orientale du Groënland, en passant par le Pôle. Un navire solide, qui serait confié aux glaces du nord de la Sibérie, serait infailliblement entraîné, après quelques années, vers le Groënland à travers les environs du Pôle.

Telle avait été la conception de Nansen. Il s'était basé, pour son voyage, sur une théorie des courants polaires, d'après laquelle ces courants qui rasent les côtes du Japon vont jusqu'au Groënland en passant par le Pôle.

Une circonstance remarquable vint confirmer Nansen dans son idée : la découverte, par des Esquimaux de Julianshaal, de cinquante-huit objets ayant évidemment appartenu aux naufragés de *La Jeannette*, trois ans après la perte de ce navire au nord des bouches de la Léna. Rien ne pouvait démontrer plus clairement l'existence du courant polaire. D'ailleurs, les victimes de cette effroyable catastrophe l'avaient constatée elles-mêmes à leurs dépens. Lorsque, après s'être efforcés pendant deux ans de maintenir à flots, grâce à leurs pompes, le navire où les glaces avaient produit des

fissures, les naufragés durent l'abandonner pour marcher droit au sud sur la banquise, ils s'aperçurent que leur marche était compensée par la dérive du champ de glace vers le nord. Après une semaine de marche du côté du sud, ils étaient à 28 milles plus au nord que le jour de leur départ.

Ce courant polaire, par sa largeur et sa profondeur, ne représente qu'une bien faible partie de la masse liquide charriée au nord par le Gulf-Stream et le courant du détroit de Behring. Au mois de mars 1895, le bateau fut lentement emporté vers le nord par les glaces. Les voyageurs avaient préparé tout ce qu'il fallait pour pouvoir, le cas échéant, quitter le navire.

L'été se passa sans incidents. A partir du 19 octobre, et jusqu'au 15 novembre, le navire se trouvait sous les latitudes les plus septentrionales qu'on eût atteintes : il avait dépassé le 85e degré. Le 15 janvier 1896, le *Fram* revint lentement vers le sud : depuis le 15 février jusqu'au 15 juillet, il ne changea presque pas de place ; le 19, il était au 83°14' de latitude. Les glaces avaient commencé à se fendre vers le 15 mai ; la mer avait partout des profondeurs de 3.400 à 4.000 mètres. Toutefois, vers le Spitzberg, il y avait beaucoup de bas-fonds.

L'expédition, conformément à son plan, pénétra dans la Mer Polaire, au nord des îles de la Nouvelle Sibérie. De là, Nansen et Johansen redescendirent pour gagner la Terre de François-Joseph où ils hivernèrent en se nourrissant de viande d'ours et de lard de baleine.

Nansen n'a pas atteint le Pôle-Nord, mais il a poussé à 4 degrés plus au nord que tous ses devanciers. Les deux hardis explorateurs ont suivi leur route sur la glace, depuis l'automne 1895, époque à laquelle ils quittèrent leur navire *Le Fram*, à 84° de latitude. A cette époque, Nansen se rendit à la côte de la Terre François-Joseph et s'y construisit une maison en pierre pour y passer l'hiver : c'est là où l'expédition Jackson arriva au printemps. Elle se composait de huit jeunes explorateurs ; partis, en juillet 1894, de Greenwich, ils avaient gagné la Terre François-Joseph où ils durent passer deux hivers successifs.

Les hardis compagnons de l'explorateur étaient à la longue tellement fatigués de voir les mêmes physio-

nomies et d'entendre les mêmes voix que des sentiments d'irritation finirent par naître parmi eux. Cette irritation devint si intense qu'ils ne pouvaient plus supporter la vue de leurs camarades ; ils entreprenaient des voyages solitaires à travers les glaces, et s'en allaient chacun dans une direction différente, évitant de se rencontrer.

Pendant les longs mois d'hiver, l'obscurité ininterrompue engendra des souffrances morales presque insupportables. Quand le printemps arriva, chacun reprit courage ; mais la continuelle clarté des jours polaires devint pour eux aussi pénible que l'avait été l'obscurité. Pendant quatorze mois ils restèrent sans voir un être vivant ni un oiseau, pas même un ours. C'est alors qu'un épouvantable ennui s'empara d'eux, et, ne sachant que faire pendant cette longue oisiveté, ils se mirent à confectionner des vêtements avec la machine à coudre qu'ils avaient à bord.

Avant Nansen, le héros du Spitzberg, Nordenskiold, un modeste, un travailleur, avait essayé de planter son drapeau au Pôle, et c'est lui qui a tracé aux savants scandinaves le rôle glorieux qui semble leur être réservé. Grâce à Nordenskiold, la conquête du pôle est devenue une entreprise nationale et les marins suédois et norvégiens rivalisent maintenant d'ardeur pour y arriver les premiers.

Nordenskiold a soixante-sept ans. Sa moustache et ses énormes sourcils ont blanchi, mais l'âge n'a pas abattu ses convictions et ses espérances.

Aujourd'hui c'est Andrée et ses compagnons qui recommencent l'épreuve. Le ballon *Adler* (*l'Aigle*), avec lequel ils partent vers ces champs de glace perpétuelle, a été construit à Paris, par M. Lachambre ; on a pu le voir, en 1896, exposé au Champ de Mars. Il cube 5.000 mètres ; il peut porter trois personnes et des vivres pour quatre ans, des armes, des instruments, et deux bateaux, dont on peut faire des traîneaux.

Ainsi Andrée est monté en ballon ; il n'a pas hésité à s'aventurer aux caprices du vent là où son compatriote avait subi toutes les fureurs de la mer. Qu'est-il devenu ? où l'a porté cet aérostat, à travers ces étendues d'air glacé où volent seuls les goëlands, les mouettes et les

aigles ? le départ s'est effectué au mois de juillet, à la pointe du Spitzberg.

On ne peut qu'admirer ces Scandinaves. Qu'ils aient vu le jour en face des grands lacs qui s'étendent des profondeurs du Cattégat au golfe de Finlande ou sur les pics des contreforts escarpés de l'Atlantique voisins des neiges éternelles, ou dans les anfractuosités de ces rivages déchiquetés par les fjords où la mer du Nord chasse en mugissant des myriades de poissons, ou dans ces forêts épaisses qui mêlent les sombres conifères aux blancs hêtres sauvages derrière lesquels s'abritent l'ours, le lynx, le castor et l'élan, il semble que la nature les ait préparés en naissant pour le combat de la vie.

Je ne puis que me répéter : La Norvège est une pépinière d'hommes intrépides. Ce sont des découvreurs de pôles. Leur patrie leur est reconnaissante, et la France applaudit, comme si elle se trouvait par le cœur entre les deux moitiés de la Scandinavie.

J'ai reçu de Christiania le volume que vient de faire paraître Nansen. Nordenskiold, Nansen, Andrée sont les héros du genre humain.

LE RETOUR
A TRONDJEM PAR LE LYNGENFJORD

Sept heures. Le va-et-vient des matelots et le bruit de la chaîne pesante qui descend l'ancre nous réveillent ; il faut bien se lever. Nous sommes dans la rade d'Hammerfest ; une heure d'arrêt : temps nécessaire pour prendre des vivres et faire de l'eau. Un de nos compagnons de route, le Brésilien, nous quitte ; comme il veut pousser jusqu'au Spitzberg, il va attendre ici le passage du bateau. Le brave homme nous fait ses adieux ; il paraît navré d'être obligé de nous laisser repartir sans lui. Nous rentrons dans le Lyngenfjord. Sa longueur est de 80 kilomètres vers le sud ; sa largeur de 4 kilomètres. Dans la presqu'île qu'il laisse à droite, se trouvent les sommets du Nordland, d'une altière beauté ; leur hauteur

atteint 2.000 mètres. Puis apparaît le plateau du Jokelfjeld, tout étincelant de blancheur. Le défilé à travers les montagnes du Lyngenfjord impressionne ; la nature, dans son ensemble, y revêt un grand caractère, surtout quand on l'observe à distance. Les montagnes du fond lèvent à leur tour leurs hautes cimes neigeuses ; leurs flancs ont une coloration jaunâtre.

Les nombreux torrents, qui descendent de 200 mètres vers la mer, se transforment en cascades et viennent avec fracas se précipiter par-dessus les rochers des assises inférieures. C'est bien, dans l'ensemble des paysages arctiques que nous avons vus au cours de ce voyage, le plus imposant ; le décor, sans discontinuer, se déroule à notre vue, sur une étendue de 60 kilomètres ; de tous côtés, des glaciers — c'est la région des neiges éternelles —, partout des ravins que comblent les flocons durcis. Impossible de franchir cette mer de glaces dont les vagues menaçantes, figées dans leur sinistre immobilité, semblent défendre d'aller plus loin.

A sept heures, le *Sigurd-Jarl* s'arrête devant Lyngseidet, coquet village de pêcheurs entouré de verdure. Les rives sont garnies de pieux reliés entre eux par des claies, où est exposé, pour sécher au soleil, un stock considérable de morues.

Une heure nous est accordée pour descendre à terre. Il y a des Lapons dans ce village. Le temps de leur acheter quelques bibelots en peau de renne, et nous retournons à bord. Le commandant donne l'ordre du départ ; le steamer évolue avec la légèreté d'une mouette et bat de son hélice les flots calmes de la mer.

Après le dîner, le bateau passe devant le glacier de Strupen ; sa coulée est arrivée jusqu'à la rive. L'eau des torrents qui tombe dans la mer fait une ligne de démarcation nettement tranchée ; l'eau douce refuse de s'assimiler à l'eau salée. Le ciel est moins pur que les autres soirs ; de gros nuages se sont amoncelés au-dessus du soleil ; l'horizon est embrasé d'un rouge incandescent. Jusqu'à onze heures et demie, nous pouvons encore voir une dernière fois le soleil ; mais, à minuit, un brouillard épais l'enveloppe ; il disparaît. Les heures passent trop vite au gré de nos désirs ; ne sont-elles pas en quelque sorte l'image, le résumé de la destinée humaine ? N'en

est-il pas ainsi de tout ce qui, dans notre existence, nous apporte quelque joie, quelque sensation agréable ? Lent à venir, tout cela n'occupe qu'un moment fugitif dans l'infinité du temps, qu'un atome dans l'existence. Ne sommes-nous pas toujours plus heureux de désirer que de posséder ? L'humanité est ainsi faite.

A notre réveil, l'officier de quart annonce que nous avons cinq heures de retard. Le brouillard pendant la nuit est devenu si intense que le bateau a dû sensiblement ralentir sa marche, et même stopper. C'est que, pour conduire un navire de l'importance du nôtre au milieu de ce dédale d'îles, à travers tous ces écueils, il faut une grande prudence ; on ne peut avancer qu'à bon escient. Ces passes périlleuses sont si difficiles à franchir !

Grâce à Dieu, vers huit heures le temps s'éclaircit, le brouillard se dissipe, et notre lévrier peut reprendre sa marche en avant. Nous avons quitté le Lyngenfjord pour entrer dans le Crozenfjord. Après une marche rapide, le retard se trouve atténué.

A dix heures nous entrons dans la rade de Tromsö. Les canots nous déposent sur le quai en bois, entouré de chaque côté par des maisons bâties sur pilotis. A peine avons-nous mis pied à terre que nous sommes entourés par des Lapons, aux lèvres lippues, velus comme des ours ; ils sont couverts de haillons. Avec leurs cheveux luisants et collants, ils me rappellent les Bicharins que j'ai vus en Nubie qui, en guise de pommade, se mettent de l'huile à brûler sur les cheveux.

Ces Lapons vivent, à Tromsö, en nomades. Ils ne sont pas admis à bord des bateaux, et doivent se contenter d'assaillir les voyageurs de leurs gestes et de leurs clameurs.

Le Pierre Petit de l'endroit nous a promis les photographies tirées au camp des Lapons. Son préposé nous dit qu'il est parti à bord. En effet, à notre retour, nous trouvons notre Nadar entouré, bousculé, harcelé par tous les passagers. C'est à qui en aura. En un clin d'œil son stock est enlevé, épuisé. Le photographe ambulant est littéralement dépouillé ; il faut l'intervention de Rits pour mettre le holà.

Une Anglaise, qui croit que je lui ai pris sa collection, se met à m'interpeller avec un aplomb imperturbable,

Elle tombe bien ! moi qui déteste les longues dents de la perfide Albion ! Tous les Français soucieux de l'avenir de la France devraient bien en faire autant. Je donne à cette miss mal élevée une leçon de courtoisie. Le photographe fait une recette fructueuse, emporte nos krönes, et le bateau repart.

Vers une heure, nous avons atteint la petite anse en forme de cirque qui termine le canal de Gisund. L'église de Reysen en occupe le fond ; en arrière, à perte de vue, on découvre les belles cîmes neigeuses des Istinderne. Après avoir doublé le petit promontoire qui fait vis-à-vis à Reysen, nous débouchons sur le Ljosund. M. M..., appréciateur de la belle nature, ne cesse de manifester son admiration et son étonnement. Très gai, M. M... ; que de fois il nous a charmés, égayés, par son esprit pétillant, sa volubilité continue, sa verve intarissable !

L'itinéraire du retour diffère en partie de celui de l'aller. Nous passons à Havnig et à Lodigen ; ce changement de route fait traverser d'autres fjords qui nous étaient inconnus. Cela permet d'établir des points de comparaison ; chaque fjord a ses charmes, ses aspects différents.

Dans le Ofodenfjord, nous longeons les îles pendant une heure, pour rentrer dans le Selsovigfjord. La soirée est brumeuse, le ciel chargé de vapeur ; le brouillard a reparu.

Dix heures quarante : le coup de sifflet traditionnel annonce que nous repassons le Cercle Polaire. Nous sommes dans l'archipel de Threnen, au 66° 30' de latitude. Ensuite nous saluons les Sept Sœurs alignées dans toute leur majesté. C'est notre dernière journée de navigation ; il faut en profiter pour emplir nos poumons d'air salin.

Je m'installe seul dans un coin pour rédiger mes notes tout à mon aise, et fixer mes impressions. Mme L... en fait autant ; je la vois remplir son carnet, elle écrit sans discontinuer ; rentrée dans la Dordogne, elle relira ces notes avec Mlle D..., son amie. Ces souvenirs de voyage rompront la monotonie du foyer et charmeront les longues veillées d'hiver.

Comme impression générale, je déclare en toute

sincérité que je m'attendais à trouver, dans les régions arctiques, une nature plus aride, des situations plus terrifiantes, voire même des tempêtes, et surtout une civilisation arriérée. Avant mon départ, ces bons Parisiens, pas voyageurs du tout, sauf de la Madeleine à l'Opéra et Chatou, me disaient :

— Comment ! vous affrontez le voyage du Cap-Nord ? Brrr ! mais vous allez y geler ! Prenez garde aux sauvages !

Rassurez-vous, chers lecteurs ; comme moi faites ce voyage idéal ! L'agence Lubin en facilite les moyens. Tout, en Norvège, est installé, organisé de manière à ce que les touristes soient bien accueillis. Indépendamment du confort qui ne laisse rien à désirer, on rencontre partout l'urbanité et la cordialité ; ajoutez à cela des prix modiques. Evitez les agences anglaises, puisqu'un Français fait mieux ; seul, votre patriotisme vous le commande.

Notre voyage de Bergen au Cap-Nord s'est accompli, il est vrai, dans des conditions exceptionnelles. Favorisés par un temps splendide, nous n'avons eu aucun ennui. Partis dix-huit, nous sommes rentrés dix-huit (du moins, je le crois), sains et saufs, tous bien portants. Pour les ménages, un vrai voyage de noce !

Eh ! quoi de plus beau et de plus grandiose que ces navigations sur les Sognefjord, Hardangerfjord et Lyngenfjord ! de plus majestueux que les Sept Sœurs, de plus intéressant que les Lofoden, de plus pittoresque que les passages du Raftsund et de l'Ulsfjord, de plus imposant que l'excursion de la vallée du Valders, de plus merveilleux que le soleil de minuit ! Et quoi de plus terrifiant que le torrent du Pont du Diable ? L'impression nous en restera bien mieux gravée dans la mémoire, autrement pleine de souvenirs que celle du Cap-Nord lui-même.

Pour que ce dernier parle à l'imagination, avec sa massive carrure et ses lignes immuables, il faut le considérer comme l'une des données primordiales de la constitution géographique de notre vieille Europe, comme la fin d'un monde ouvrant des perspectives sans limite sur un autre monde dont l'espèce humaine est pour ainsi dire exclue — celui des régions polaires, —

et alors on pourrait éprouver en sa présence les émotions que le touriste vient chercher dans ces antipodes.

Les pérégrinations que nous venons d'accomplir en treize jours à travers les plus beaux fjords de la Norvège me laissent une impression profonde, et je conclus en disant que, au point de vue de la nature, c'est bien le plus beau voyage que l'on puisse faire. Ah ! n'hésitez pas, allez voir le soleil de minuit !

La nature est bien le plus grand médecin de nos âmes ; les douleurs s'apaisent à son aspect. Alors qu'on n'espère plus, qu'on verse des larmes inutiles, appelant en vain au secours, elle nous garde le baume de sa brise, de son soleil, le calme consolant de ses solitudes, elle atténue nos tristesses et ranime nos défaillances. C'est à nous de venir la consulter, dans ces belles régions norvégiennes.

Après quatre heures de rédaction, j'éprouve le besoin de réparer mes forces. Deux heures ! Le tamtam annonce le déjeuner : c'est le dernier que nous allons prendre à bord. Il est de tradition que le dernier repas sur les bateaux soit servi avec luxe. A l'arrivée de New-York, le commandant offre le champagne ; ici, le champagne est remplacé par un souvenir de voyage, un album ; je préfère cela.

La table est bien dressée ; de petits drapeaux tricolores la couvrent ; nous faisons un festin de Balthazar. La succulence des mets aurait rendu jaloux Lucullus. Après la compote de myrtilles, les pétards éclatent de tous côtés. Le gaîté règne ; c'est une explosion de rires. Nous invitons le capitaine et ses officiers ainsi que les Russes à venir boire le champagne avec nous, ce qui est accepté avec empressement. M. Lubin remet à M. Barre-Arnet, commandant du *Sigurd-Jarl*, la lettre que j'ai écrite, revêtue de nos dix-huit signatures. Comme le commandant ne parle ni ne comprend le français, Rits lui en fait la traduction.

Commandant,

Avant de quitter le Sigurd-Jarl *que vous commandez avec tant d'autorité, que vous dirigez avec tant d'habileté, nous tenons à vous exprimer la légitime satisfaction que nous avons éprouvée pendant les*

douze jours que nous avons passés à bord. Officiers et matelots ont rivalisé de zèle pour nous rendre le séjour agréable.

Nous vous avons admiré dans les manœuvres que vous faisiez opérer à votre lévrier de mer à travers ces écueils dont les fjords sont hérissés.

Rentrés dans nos foyers, nous dirons à nos amis que partout, en Norvège comme en Suède, nous avons trouvé l'accueil le plus bienveillant, la courtoisie la plus grande, l'hospitalité la plus large.

Nous n'avons qu'à nous louer de vos compatriotes (ils sont bien les Français du Nord) et à nous féliciter d'être venus vivre en contact avec eux. Aussi engagerons-nous nos amis à visiter votre merveilleux pays ; ils y trouveront partout une main amie qui leur sera tendue.

A vous, commandant, à vos officiers, à votre équipage nous disons : Merci.

(Suivent les signatures).

Le commandant, touché de cette démonstration spontanée, prononce d'une voix émue, en norvégien, les paroles suivantes, que Rits nous traduit :

Mesdames et Messieurs,

C'est du fond de mon cœur que je vous remercie des marques de sympathie que vous exprimez si bien dans la lettre que vous venez de me remettre ; je la garderai comme un précieux souvenir de votre passage en Norvège. Merci aussi pour les éloges que vous prodiguez à mes officiers et à l'équipage. Depuis longtemps mon pays aime le vôtre ; la France et la Norvège sympathisent. Je lève mon verre en l'honneur de la belle France et je bois à sa prospérité, à sa grandeur !

Ces paroles sont accueillies par une triple salve d'applaudissements ; nous serrons les mains des officiers ; le

champagne coule à flots, les verres se choquent, et l'on boit à l'amitié des deux nations.

Un de nos Russes, homme fort aimable, se lève et, au milieu d'un profond silence, prononce les paroles suivantes :

Commandant du Sigurd-Jarl,

Nous sommes venus dans votre beau pays de Norvège pour admirer le soleil de minuit !

Mais nous y avons trouvé un autre soleil : celui de la civilisation ; celui-là ne se couchera jamais. Au delà du Cercle Polaire, nous avons aussi trouvé la civilisation, des bienfaits de laquelle nous avons joui. Nous avons pu contempler la nature belle et sévère qui se réfléchit dans le caractère de ses habitants si hospitaliers, si honnêtes et si bons.

Je bois à la prospérité de ce beau pays dont vous êtes un des plus grands enfants.

Ce *speech* est de même suivi par des applaudissements frénétiques ; la joie rayonne sur tous les visages. Cette petite fête empreinte de la plus grande cordialité, se termine par les cris de : *Vive la France ! Vive la Russie ! Vive la Norvège !*

Le commandant fait remettre à chaque passager un album renfermant les principales vues de notre voyage.

Il est quatre heures quand nous reprenons nos places sur le pont. Pour arriver à Trondhjem, la navigation se fait sur le Ranenfjord, Vessenfjord, Foldenfjord, Namsemfjord et Trondhjemfjord.

Onze heures ! c'est Namsos, petit village de pêcheurs abrité dans une anse. C'est dans ces parages que la pêche du hareng est la plus abondante. Aussi de tous côtés, à l'horizon, des flotilles de barques sillonnent la mer. Les pêcheurs gagnent le large ; les rames, dans un rhytme jamais ralenti, plongent, ressortent, scintillantes, éclaboussant l'onde azurée d'une pluie de gouttelettes cristallines.

La pêche du saumon est assez abondante. Le temps de prendre le courrier et l'on repart aussitôt. Nous en

profitons pour rentrer dans nos cabines, désolés de ne plus revoir le soleil de minuit. Dans les eaux assombries tremblent les étoiles qui nous sont réapparues.

Dès six heures du matin, les plus courageux se retrouvent sur le pont ; la matinée tiède et embaumée rayonne, sereine, dans la gloire du soleil levant. Je donne un dernier regard, une dernière caresse des yeux, à cette admirable nature.

Dix heures ! heure règlementaire de l'horaire des bateaux ; nous sommes en vue de Trondhjem. Après avoir dépassé un grand steamer, sous pavillon anglais qui, mouillé dans la rade, scintille sous un soleil joyeux, le *Sigurd-Jarl* vient s'amarrer au quai de Bratoren et nous descendons sur le plancher des vaches.

Parmi les personnes rangées sur le quai attendant notre arrivée, se tiennent, au milieu d'un groupe, deux jeunes Dalécarliennes. A en juger par la richesse de leur costume constellé d'or, elles appartiennent à la haute société de Trondhjem. D'une sculpturale et fière beauté que poétisait encore la grâce adorable de leur chaste maintien, elles avaient dans leur attitude timide je ne sais quoi de modeste : avec leur front pur que nimbait une aurore de cheveux blonds, elles étaient ravissantes.

Nous faisons nos adieux au commandant et à tout l'équipage du *Sigurd-Jarl*, qui rentre à Bergen, son port d'attache. Ne pouvant partir qu'à quatre heures vingt-cinq pour Stockholm, nous occupons nos loisirs à revoir la ville.

De Trondhjem à Stockholm c'est un long parcours. Pour franchir les 854 kilomètres qui séparent les deux villes, il faut passer vingt-sept heures en chemin de fer, mais le confort des wagons atténue la fatigue. Pendant près de deux heures, la voie ferrée longe les fjords pour arriver dans la superbe vallée de Storlien qui rappelle celle de Ulm à Constance. La nature, fraîchement lavée, est d'un vert éclatant. Nous traversons d'immenses forêts de sapins ; ils n'ont pas la vigueur de ceux qui poussent le long des fjords. Dans les prairies, les paysans font sécher les foins.

Le chemin de fer gravit des pentes rapides ; la locomotive paraît essoufflée, elle lance dans les airs son panache de fumée noire. Pour arriver à Storlien, frontière de la

Suède, la montée est de 630 mètres. La visite de la douane est vite faite. Au buffet, nouvelle édition du « dîner à l'assaut ».

Vers deux heures du matin, nous arrivons à Ostersund, ville de 6.700 habitants, dotée d'une forte garnison. La nuit est claire, le ciel limpide, nous saluons les étoiles que depuis douze jours, absorbés par la longue clarté des jours polaires, nous n'avions pas vues. Avant d'arriver à Dufed, Rits nous montre la pyramide élevée à la mémoire des soldats morts de froid en 1718, lorsque Charles XII, à la tête des Suédois, voulut s'emparer de Trondhjem. La petite ville de Dufed est habitée, l'hiver, par des Lapons qui viennent s'y réfugier avec 6.000 rennes. Nous atteignons le point culminant à 644 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelle fraîcheur au bord des lacs que nous côtoyons ! A certains endroits, la ligne est protégée par de hautes murailles en planches destinées à empêcher l'amoncellement des neiges.

Comme en Russie, le bois n'est ni rare ni cher ; aussi est-il employé à profusion. Les murs de clôture des gares, les limites des champs sont faits avec des arbres entiers : il y aurait de quoi chauffer la Laponie.

Les gares de chemins de fer sont d'élégantes constructions en bois, décorées par des plantes grimpantes qui courent du sol à la toiture. Aux fenêtres, des rideaux, blancs comme neige, abritent des pots de fleurs ; un berceau de feuillage dissimule le buffet. Les chefs de gare parlent l'anglais et l'allemand ; la borne fontaine primitive, que l'on trouve dans nos gares françaises, est remplacée par une coquette étagère sur laquelle les voyageurs trouvent, à toute heure, une carafe avec de l'eau fraîche et des verres bien clairs. Quelle propreté respirent ces gares norvégiennes et suédoises ! Quelle affabilité et quelle politesse vous rencontrez chez les employés !

Nous continuons de rouler à travers un pays très pittoresque où la nature montre ses beaux côtés. Ce coin, c'est la Suisse suédoise : des parties boisées, des vallées fertiles, des lacs de toutes parts. L'eau est l'élément principal de tout paysage scandinave ; elle se retrouve sans cesse, variant ses effets à l'infini. C'est une continuité de sites accidentés, de cascades, de cirques, de montagnes,

de forêts, de fleuves où descendent les bois flottants qui se rendent aux scieries.

A Sundswal, bifurcation ; l'autre voie va au golfe de Bothnie. La vallée, éclairée par le crépuscule, est diaphane. Des montagnes de sciure dépassant la hauteur des maisons bordent la voie ; on ne sait qu'en faire. La scierie de Sundswal débite une quantité prodigieuse de sapins ; une surface énorme est occupée par des chevrons, des solives, des bastins, des poutres, des planches, des parquets et des mâts empilés par sortes ; les menus bois servant à la fabrication des allumettes sont mis à part. Les scieries tiennent une place importante dans l'industrie de la Suède ; cette contrée en est couverte. Presque toutes les habitations sont des scieries ou des fabriques d'allumettes.

Le sol, très fertile, produit de riches forêts que l'abondance des rivières permet d'exploiter facilement. Les bûcherons s'enfoncent dans les forêts, en défrichent une partie, se créant des oasis dans ces déserts de verdure. Les arbres sont abattus et amenés jusqu'au fleuve qui les reçoit, les entraîne et va les livrer aux villes industrieuses de la Baltique. Le sapin devient alors poutre, mât ou plancher.

Après avoir sommeillé pendant quelques heures, nous éprouvons le besoin de nous dégourdir les jambes. Au buffet de Lynssaal, nous trouvons du café, du thé et des tartines beurrées, c'est le premier déjeuner scandinave. Les blondes servantes qui font le service sont plus appétissantes que le pain noir qu'elles nous offrent.

Le chemin de fer roule toujours ; à Storvik, vingt minutes d'arrêt sont accordées pour le deuxième déjeuner. Comme des affamés, nous nous précipitons vers la table où toute une variété de victuailles est exposée. En un clin d'œil, tout a disparu.

A un point culminant, des baies naturelles nous laissent apercevoir des vues d'une grandeur inouïe ; l'œil voit dix lacs à la fois couchés au fond des vallées, reposant entre les collines, apparaissant au milieu d'un océan de verdure. Au loin, des montagnes plus élevées émergent de la brume ; la nature du Nord est empreinte d'un charme saisissant ; la lumière du soleil s'y tamise

et s'adoucit à travers ces prismes de vapeur que dégage le sol ; des tableaux estompés défilent devant les yeux.

Voici Sala, réputée pour ses mines argentifères. A six heures du soir, Upsal, la ville universitaire ; à sept heures, nous faisions notre entrée dans la capitale de la Suède.

STOCKHOLM, LA REINE DU NORD

Stockholm ! tout le monde descend. La gare est d'un aspect monumental.

Nous n'avons que la place à traverser pour être rendus à l'Hôtel Continental tenu par une Française. Stockholm est bâtie sur sept îles dénommées Skeppsholmen, Kastellholmen, Staden, Kungsholmen, Djurgaden, Ruddarholmen, Helgeandsholmen. Stockholm a ses sept îles, comme Bergen, Rome, Moscou, Constantinople et Jérusalem ont leurs sept collines.

Stockholm, 1974 kilomètres de Paris, capitale de Gustave-Adolphe et de Charles XII, est une ville que sa position particulière rend admirable ; elle est située dans une baie profonde de la Baltique nommée Salsjön (lac salé), à l'embouchure du lac Mœlaren : c'est le commencement du golfe de Bothnie. Son abord est assez difficile à cause de la quantité de rochers qui l'environnent, mais une fois entrés dans le port, les vaisseaux en sûreté peuvent y séjourner sans ancre et aborder tout près des maisons.

Il s'y fait un grand commerce, et, comme la mer n'y est navigable que pendant six mois de l'année, on voit dans son port, du mois d'avril au mois d'octobre, une grande quantité de vaisseaux. Dans une partie de la ville, les rues sont des bras de mer ; les places, des lacs. D'un côté, la Baltique ; de l'autre, le lac Mœlaren. Cette ville a 228.000 habitants. Il y a vingt ans à peine, Stockholm n'était accessible aux touristes que par mer. Au fond du golfe, fermé par la Baltique, les navires déposaient les voyageurs sur le quai, en face le palais des rois de Suède. A cette époque, il n'y avait pas d'hôtel ; l'habitant donnait l'hospitalité aux voyageurs.

Un Français entreprenant a changé tout cela. M. Carlier, l'ancien cuisinier de Bernadotte, a doté cette coquette cité d'un hôtel à la française. Devenu riche, après avoir épousé une femme russe, il fit construire le Grand Hôtel, qui, après la demeure des rois, est le monument le plus important et le plus décoratif de la ville. M. Carlier est mort en 1891, laissant une belle fortune à sa veuve qui continue l'exploitation de cet immense caravansérail. Quelques heures ont suffi pour nous rendre compte de l'aspect général de la ville.

Stockholm se déploie avec une majesté riante sur un réseau d'îles et de rivières, développant des ombrages le long de ses quais tout étincelants d'une blanche clarté, et couronnée de collines et de grands bois. C'est Venise, moins colorée, mais plus douce aux yeux, avec ses ponts jetés sur les cours d'eau qui serpentent et s'entrelacent. De ce milieu verdoyant émergent les monuments historiques : le Palais royal, élevé sur l'emplacement originel de la ville, de la terrasse duquel on peut contempler le port, les îles et la cité ; la Storkyrka, ou la Grande église, construite en 1264 par le fondateur de Stockholm, Birger Jarl.

C'est un heureux pays que celui que le roi Oscar gouverne paternellement. C'est un pays lettré ; il a produit Nordenskiold, Nansen, Ibsen ; on aime la France aux pays scandinaves, comme aux pays danois.

L'empereur d'Allemagne peut tout à son aise se promener le long des fjords de Norvège à bord de son fastueux *Hohenzollern*, il ne détournera pas les cœurs de la France à laquelle les relient tant de douloureux et de glorieux souvenirs.

Il faut cinquante-cinq heures de chemin de fer pour franchir les 487 lieues qui séparent Stockholm de Paris ; la ville est sillonnée de tramways. Les Suédois ont su faire de leur capitale, patrie de Bellmann et de Swedenborg, une ville de plaisance ; elle fait l'admiration des étrangers qui, à leur retour du Cap-Nord, viennent y faire séjour ; les attractions y sont nombreuses, les rues droites. Partout, des squares ombragés donnent une note gaie à l'ensemble. Les cafés, où tous les soirs se donnent des concerts, occupent le centre de la ville, comme le Kremlin à Moscou, le Temple à Jérusalem,

l'Acropole à Athènes, la Tour à Londres, la Scala à Milan, le Vatican à Rome et le Louvre à Paris. Stockholm est une coquette ville noyée dans l'eau et la verdure, qui l'été palpite de vie intense. Remarque particulière : On y trouve 14.000 téléphones ; Londres n'en a que 5.000 !

Les nouvelles voies tracées dans l'ancienne ville sont bordées de vastes constructions en pierres de styles différents. L'île de Straden se trouve reliée à la rive septentrionale par le grand pont de Norbro, qui s'appuie sur l'îlot de Helgeandsholmen et débouche sur la place Gustave-Adolphe, en face de la statue équestre du grand roi.

Toutes les grandes artères débouchent sur cette place Gustave-Adolphe, et vont se perdre en une quantité de petites rues dans l'île Staden.

Le château royal domine la ville ; le panorama qui se déroule est superbe. De la terrasse, le roi Oscar peut à son aise contempler sa ville et voir passer ses sujets.

Les quais autour du lac sont garnis de navires en partance. Le 20 avril 1880, sur le quai de Logarden débarqua le professeur Nordenskiold qui venait de faire le tour de l'Europe et de l'Asie.

La température est plus douce qu'à Christiania.

Dès le samedi matin, M. Lubin fait commencer à sa docile caravane la visite de la ville. C'est vers le marché aux poissons que nous dirigeons nos premiers pas ; la vente de ces produits aquatiques est, dans le Nord, toujours intéressante à voir. C'est en même temps le rendez-vous des gens qui n'ont pas encore abdiqué les rares costumes nationaux. La diversité en est grande ; les jeunes filles modernisées ont déjà remplacé le corselet, avec ses agréments, par le corsage rose et les manches à gigot, jusqu'au réticule ! Quel dommage ! Elles étaient si jeunes, si gracieuses, parées de leurs anciens atours ! Avec ces filles sérieuses, pas d'œillades à décocher de leurs yeux caressants : le flirt est inconnu.

Nous passons devant une statue de Bernadotte : elles pullulent en Suède ; ses portraits, on les voit partout, on en est saturé. En examinant les traits de celui qui troqua son bâton de maréchal de France contre une couronne, nous ne pouvons retenir ce cri du cœur : « Le traître ! » qui s'allia à la coalition, pour trahir Napoléon 1er.

Le guide, pour nous donner une idée de l'ensemble de la ville, nous fait monter par l'ascenseur à la plate-forme du Hissen ; nous avançons jusque sur la terrasse du restaurant de Mosebackke construit sur le sommet de la colline.

Stockholm « la Coquette », la ville la plus vertueuse de l'Europe, s'étale à nos pieds, elle apparaît dans tout son développement, entourée d'une verdure éclatante.

Les sept îles flottent comme des radeaux chargés d'édifices, rattachés entre eux par des ponts ; c'est un enchevêtrement de rues, de places, de ponts, de palais, de statues. A droite, le Salsjôn, une baie de la Baltique, donne le passage aux navires ; à gauche, le lac Mœlaren et ses innombrables îles. Au loin, le quartier Nord caché dans la verdure des forêts ; devant nous Staden, le lac où les bâtiments se croisent en tous sens ; d'autres, en déchargement, sont amarrés au quai.

De tous côtés, les lacs, unis comme des miroirs, brillent à travers les arbres. C'est bien le plus beau panorama d'une ville que l'on puisse imaginer.

Le spectacle doit être encore plus grandiose l'hiver, quand toutes ces baies, tous ces lacs sont gelés, quand toutes ces maisons, tous ces arbres sont couverts de givre, quand il n'y a plus que du blanc, du blanc sur tout et partout, du blanc à l'infini !

La nuit, Stockholm est aussi belle que le jour. Les nuits d'été sont sans fin, parfumées par la brise de la Baltique, claires comme les blonds cheveux des Suédoises. C'est dans ces nuits estivales que l'on s'explique le charme mélancolique des peuples du Nord, que l'on comprend toute la poésie des rêveries scandinaves. La clarté fascinante de ces nuits, où le chant des oiseaux se prolonge si étrangement, où la lumière de la lune se confond avec celle du soleil, est fantastiquement enchanteresse.

Toujours pédestrement nous traversons la place Westerlanggaten ; la municipalité conserve avec soin la maison où Christian II, en mai 1496, fit couper la tête à quatre-vingt-dix notables de la ville. La façade de la maison contient quatre-vingt-dix blocs de pierre intercalés pour rappeler le nombre des victimes.

LE PALAIS ROYAL

Ce vaste rectangle dont les côtés mesurent environ 400 mètres, est l'œuvre de l'architecte Nicodème Tessin, qui, d'après les ordres du roi Charles XI, commença la transformation de l'ancienne demeure royale, dont les hautes murailles et les tours étaient si curieuses. Le lendemain de la mort de Charles XI, ce monument devint la proie des flammes ; il fallut plus de cinquante ans pour le réédifier tel qu'il est aujourd'hui.

Des terrasses à l'italienne surmontent l'édifice. Elles sont décorées de statues qui, dans leur costume athénien, doivent grelotter sous ce ciel du Nord. Sur l'immense perron viennent s'asseoir les habitants ; pas de sentinelle autour de la demeure royale !

Introduits par l'escalier d'honneur, nous arrivons au premier étage. A l'entrée, un petit jardin d'hiver donne sur l'antichambre de l'appartement du roi. A la suite, quatre grandes pièces décorées avec luxe, meublées avec goût. La salle des Victoires a des tentures de velours rouge, des glaces de Venise encastrées dans les panneaux. La décoration du plafond reproduit les armes de Suède, trois couronnes sur fond d'azur. La salle des Colonnes servit, le 13 mars 1809, de lieu de réunion aux conjurés qui venaient sommer le roi Gustave IV de renoncer à la couronne. Sur le derrière, des pièces réservées au roi et son cabinet de travail ; dans une vitrine, se trouvent réunis les objets qui ont servi à ses prédécesseurs.

Dans ce musée de souverains, nous remarquons le violon de Bellmann, le diplôme de Linné placé à côté du bâton de commandement que portait Gustave-Adolphe à Lützen ; le cheval qu'il montait le jour où il fut tué, est religieusement conservé. Cette galerie renferme encore des armures damasquinées et niellées, des robes étincelantes de pierreries, des sceptres d'or massif, des casques avec leurs panaches, des montres précieuses, des colliers, les bijoux de Christine, la fille de Gustave-Adolphe qui partit de son royaume à la recherche d'aventures.

La salle des Ordres est une des plus remarquables. La décoration reproduit les emblèmes et emprunte les

couleurs de l'un des quatre ordres de chevalerie du royaume, qui sont : les Séraphins, l'Epée, l'Etoile Polaire et Wasa. En continuant, nous voyons le fauteuil royal en argent massif recouvert d'étoffes bleues offertes par Magnus-Gabriel de la Gardie à la reine Christine. A côté du trône, la statue de Gustave II-Adolphe et de Charles XIV-Jean.

La grande salle des Etatis (Rikssalen), de 143 pieds de long, était destinée aux cérémonies officielles et aux séances plénières de la Diète, quand celle-ci était formée de la représentation des quatre ordres : noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans.

Dans un des salons du premier étage, mon attention a été particulièrement attirée par la belle collection de porcelaines de Sèvres et de Saxe, et par les tableaux des maîtres de l'Ecole italienne, donnés par Napoléon Ier à la reine Joséphine.

Au deuxième étage, les salles des fêtes, les appartements privés du roi et de la reine. Les décorations, style XVIIIe siècle, sont riches et de bon goût. Les salles du Conseil et d'Audience ont leurs murs recouverts avec de superbes tapisseries des Gobelins qui datent de 1743. Elles représentent la légende de Médée et de Jason ; la plus remarquable a été placée dans le Salon Rose. Les plafonds, avec leurs sujets allégoriques empruntés à la mythologie ou aux gloires passées de la monarchie, sont splendides. Les peintures, les sculptures des portes, l'ameublement, les bronzes, les marbres cadrent parfaitement et laissent aux visiteurs une impression de grandeur qui fait évoquer les souvenirs du passé, de cette époque où la Suède, après avoir été pendant près d'un siècle une grande puissance militaire, continuait à vivre en contact avec l'Europe par la protection éclairée que ses souverains accordaient à la civilisation et aux arts.

La salle des Glaces a vue sur le pont du Nord. Nous passons dans la chambre où, en 1844, mourut Bernadotte. La salle des Bals a été décorée par des artistes français. Viennent ensuite la salle des Concerts avec ses revêtements en stuc ; celle du Trône ; le Salon Rouge, décoré de portraits, de bustes en marbre, de meubles italiens ; au milieu, entre deux fenêtres, la remarquable pendule acquise par le roi Charles XV, pièce unique à laquelle

tient beaucoup Oscar II. Cette rarissime pendule a son histoire ; grâce à la bienveillance d'un sénateur suédois, j'ai pu en connaître les détails.

Il y a quelques années, un matelot des îles Lofoden partit au Spitzberg pour faire la pêche au saumon ; un jour, tirant ses filets, il sentit une forte résistance. Croyant qu'il s'agissait d'une pierre accrochée, il les remonta avec précaution jusqu'à la surface de l'eau. O surprise ! une superbe pendule, surmontée d'un lion en or massif tenu en laisse par un petit Nubien, se trouvait au milieu des poissons. Ce chef-d'œuvre d'Augsbourg avait été commandé, au XVIe siècle, par le couvent russe d'Arkhangel pour orner son réfectoire. Le mécanisme n'en est pas aussi compliqué cependant que celui de la pendule que possédait Louis-Philippe, dans son cabinet de travail de Neuilly. Le cadre marquait le siècle, l'année, la saison, le mois, les semaines, les phases de la lune, le lever et le coucher du soleil, tout, excepté l'heure.

Le navire qui portait la pendule au couvent d'Arkhangel fit naufrage dans les mers polaires ; de la cargaison perdue dans les eaux pendant trois cent cinquante ans, seule, la pendule fut retrouvée, grâce aux filets du pêcheur norvégien. L'explorateur Nordenskiold, au retour de son voyage au Pôle, l'acheta au pêcheur pour en faire don au roi Oscar II.

Dans le Salon Rouge est exposé le vase de Sèvres donné par Napoléon III à la reine de Suède, il est estimé 150.000 francs. La galerie de la reine possède aussi un service complet en porcelaine de Sèvres, évalué à 1.500.000 francs. C'est un cadeau de Louis XIV à Gustave III. Le guide nous fait voir un renfoncement en forme d'alcôve, autrefois la chambre à coucher de Gustave III. C'est là que mourut, le 29 mars 1792, ce monarque chevaleresque, à la suite de l'affreuse blessure que lui avait faite, dans un bal masqué, le pistolet du capitaine Ankarstrœm. Pendant douze jours, la victime de cet odieux attentat endura les souffrances les plus grandes ; le domino noir qu'il portait, déchiré et ensanglanté, est religieusement conservé

La grande galerie de 162 pieds comprend trois pièces distinctes. Les décorations des cabinets de la Guerre et

de la Paix ont été diversement traitées. Tous les sujets se rapportent néanmoins à l'apothéose du roi Charles XI. A la suite, deux salons dont les murs sont ornés de splendides tapisseries des Gobelins représentant les épisodes du roman Don Quichotte, puis la salle des fêtes, appelée *hvita-hafvet* (mer blanche), à cause des stucs employés pour le revêtement des murs.

Dans les salles qui donnent sur la cour intérieure se trouvaient les appartements particuliers du roi Charles XIV. Pendant longtemps, on y avait conservé son cabinet de travail, ses livres, ses portefeuilles et ses papiers épars comme s'il venait d'en sortir ; sur le lit de sa chambre à coucher, étaient déposés son manteau de campagne, sa canne et son nécessaire de toilette. Aucune trace de tout cela, ces pièces ayant été transformées.

Dans la demeure des rois, c'est comme dans celle du commun des mortels : rien n'est éternel, et si, par hasard, quelque chose est conservé en souvenir de ceux qui ont habité les lieux de leur vivant, il arrive un moment fatal où il faut faire de la place aux générations nouvelles. C'est l'inexorable loi du destin.

L'appartement du roi Charles XV est rempli de bibelots et de souvenirs personnels. Ce prince était doué, comme l'un des fils du roi actuel, d'une âme d'artiste ; il se livrait à la peinture dans ses moments de loisir ; connaisseur en belles choses, amateur d'antiquités, il avait fait de ce petit coin du palais un musée de collectionneur. Dans l'aile orientale du rez-de-chaussée, donnant sur le quai de Logarden, les appartements de la duchesse douairière de Dalécartie et de la princesse Eugénie. Les tableaux qui m'ont le plus frappé sont les portraits de la femme de Bernadotte, morte à quatre-vingt-cinq ans, de Napoléon Ier, de l'impératrice Joséphine, de la reine Hortense, d'Oscar Ier, de Charles VI, des fils de Christian II, et enfin celui de Bernadotte ; toujours Bernadotte ! Très remarquables aussi les panneaux de velours grenat et les meubles qui ont appartenu à Marie-Antoinette et qui se trouvent dans la salle de réception.

Si l'on voulait examiner avec soin tous les objets enfermés dans cet édifice, qui compte 800 pièces, il faudrait des journées entières. Du château, nous nous rendons à l'église de Riddarholm. Depuis Gustave-

Adolphe, elle sert de sépulture aux rois et aux grands hommes. C'est le Panthéon de la Suède. Sur la place, la statue de Birger-Jarl, fondateur de la métropole. Cette place a été le théâtre de l'un des derniers drames populaires qui ont ensanglanté Stockholm. Axel de Fersen, qui avait joué un rôle important dans les événements de la Révolution française, y fut lapidé par la populace. Il avait accompagné Gustave III dans ses voyages à travers l'Europe. A Paris, il assista aux réunions les plus intimes de Trianon, — et voua un culte passionné à la reine Marie-Antoinette. — Pendant les émeutes, il mit son courage et sa valeur au service de la royauté menacée. En 1791, il se trouva, déguisé en cocher, sur le siège de la voiture qui stationnait à l'angle du palais des Tuileries et du quai de la Tournelle, au moment où une femme et deux personnes vinrent mystérieusement y prendre place. C'était Madame Elisabeth. Louis XVI vint la rejoindre ; Marie-Antoinette n'arrivait pas, il lui avait fallu éviter les factionnaires. La Fayette gardait la royauté à vue. Au bout d'une heure d'attente, Marie-Antoinette, voilée, le visage recouvert par un large chapeau, parut. La voiture, conduite par Axel de Fersen, partit au galop et gagna Bondy où Fersen descendit en remettant à la reine un passeport demandé au nom de Mme Korff, baronne autrichienne. Marie-Antoinette, en remerciement, passa au doigt de Fersen une de ses bagues. Sa famille conserve précieusement le cadeau que lui a fait la reine de France.

La cathédrale de Riddarholm, avec sa flèche en fonte de 90 mètres de haut, comme Saint-Pierre et Saint-Paul de Saint-Pétersbourg, est pleine de trophées de drapeaux, d'étendards, de fanions, de timbales, de tambours, de clairons, en tout, 6.000 pièces, prises à l'ennemi pendant les nombreuses guerres que les rois de Suède entreprirent au cours des derniers siècles.

Les bas-côtés, divisés en chapelle, renferment les mausolées de plusieurs hommes illustres et de guerriers tels que Banner et Torstenson. La nef tout entière est pavée de pierres tumulaires. A côté du sanctuaire, des armures de toutes les nations et les écussons de tous les chevaliers de l'ordre des Séraphins sont apposés à la muraille ; les dates de décès des chevaliers sont indiquées.

J'y relève les noms suivants : Napoléon Ier, général Magnan, de Randon (mort le 13 janvier 1871), Drouyn de Lhuys (2 mars 1881), Napoléon III (9 janvier 1875), Canrobert (28 janvier 1893), Mac-Mahon (17 octobre 1893), Grévy (9 septembre 1891) et celle du regretté président Carnot, qui mourut, lâchement assassiné par un des sujets de la Triplice, le 24 juin 1894. C'est en vain que je cherche parmi les noms de ces hommes illustres la plaque de Thiers, qui ne fut jamais nommé membre de l'ordre des Séraphins. Thiers, comme Napoléon Ier, avait critiqué dans ses écrits – c'était son devoir et son droit — la conduite odieuse de Bernadotte lorsqu'il était général de la République Française ; la cour de Suède lui en tint rigueur.

Dans le chœur, la première chapelle à droite est celle de la dynastie régnante. Le chef Charles XIV y repose dans un beau sarcophage de porphyre, imité de l'antique et dans le style de ceux des rois Pharaons que j'ai vus dans la Haute-Egypte. Ses descendants sont déposés dans la crypte construite en dessous. Les cercueils sont recouverts de velours cramoisi. Plus près de l'autel, le mausolée où repose Bernadotte. Le monument, construit en 1869, est entouré de drapeaux. En face, les armoiries impériales ; l'aigle trahi paraît fixer le cercueil qui renferme les dépouilles de Bernadotte et reprocher sa conduite indigne à l'allié de la coalition ; des cierges y brûlent sans cesse. Dans un caveau reposent sa femme la Reine Desirée, morte en 1859 et son fils Oscar Ier.

Dans la crypte correspondante, ont été déposées les dépouilles de tous les princes de la maison de Holstein-Jottarp, ainsi que celles de Gustave IV ; en face, les monuments des héros de Narva et de Lützen. Sur le marbre noir du mausolée de Gustave-Adolphe, il est une inscription que jai essayé de traduire :

Il brava les dangers, il aima la vertu,
Et l'ennemi jamais ne le vit abattu.
Mais l'Europe a connu la force de ses armes ;
Il éleva la Suède au premier rang,
Des peuples opprimés fit cesser les alarmes,
Et triompha toujours, même en mourant.

Les deux autres mausolées qui occupent les côtés de la chapelle Caroline sont ceux de la reine Ulrique-Eléonore, et de son mari Frédéric Ier de Hesse. Il y a quelques années, les cercueils étaient en si mauvais état qu'il fallut exhumer les dépouilles royales. Les deux reines, épouses de Charles X-Gustave et de Charles XI, furent trouvées revêtues de leurs plus beaux costumes dans un état parfait de conservation. Les caveaux du Panthéon suédois renferment toute la poussière des gloires passées. Le culte n'y est célébré qu'à l'occasion de funérailles royales. Quant à l'édifice, construit en briques rouges, sans aucun style, surmonté d'un clocher très élancé, il n'est pas digne de l'intérieur.

L'île de Riddarholm ne renferme que des monuments nationaux et des églises ; ses grandes places désertes ne sont traversées que par les touristes. Aussi Biger-Jarl sur son piédestal a-t-il l'air de regretter le temps des pirates.

En quittant ce quartier, nous passons devant le palais de la Diète, construit en 1794 sur l'emplacement de l'ancien couvent des Franciscains. Aucune ville ne possède plus de statues que Stockholm : les places, les carrefours, les squares en sont plantés. En face de la gare, celle de Nils-Erich, qui construisit les premiers chemins de fer en Suède ; plus loin, celles de Gustave Wasa, de Berzélius, de Linné, de Charles XII, de Charles XIII, de Charles XIV, de Gustave III. Sous le nom de comte de Haga, ce dernier visita Paris ; il reçut un accueil enthousiaste de la part de la population. Au bal masqué de l'Opéra, il fut interpellé par les masques et courtisé par les dominos noirs.

Sous Gustave III, la Suède faillit subir le sort de la Pologne. Frédéric de Prusse et Catherine de Russie convoitaient cette proie ; la France, à cette époque, restait indifférente. Gustave III, comme son ancêtre Gustave Wasa, voyant l'indépendance de la Suède en péril, fit appel aux paysans de la Dalécarlie ; avec leur aide, il accomplit une révolution utile. C'est à la levée en masse que la Suède dut son salut. Aussi, depuis lors, l'influence des paysans n'a fait qu'augmenter ; dans les Chambres, ils forment un parti puissant ; grâce à la Constitution, les membres de la Chambre sont choisis parmi les conseils. Ces assemblées, élues par les habitants de la

province, ont un revenu de 400 risdales. Le nombre des votes de chaque électeur est en rapport avec les contributions foncières qu'il paie à l'Etat. Le suffrage restreint fait la grandeur des Etats et le bonheur des peuples. Le suffrage universel, œuvre néfaste de Ledru-Rollin, est le triomphe de la foule ; il amène au pouvoir, sous le gouvernement de la République française, trop de médiocrités.

La France est dirigée par des politiciens, avocats pour la plupart, qui vivent et font métier du mandat de député, des « sous-vétérinaires », disait Gambetta. Dans leurs préoccupations, l'intérêt de la chose publique ne tient qu'un rang secondaire ; des intérêts personnels de plusieurs sortes sollicitent surtout leur attention, et, au-dessus de tout l'intérêt électoral.

Appartiennent-ils à l'opposition ? Ils doivent se distinguer par leur exaltation et leur violence, afin de cultiver leur popularité pour assurer leur réélection. Siègent-ils dans les rangs de la majorité ? Leur principale occupation consiste à obtenir des faveurs administratives, à faire distribuer des places pour leurs créatures, au détriment de bons serviteurs découragés, et ce, contre les intérêts du pays ; partout c'est le favoritisme. Les gros traitements, les grands emplois, les hautes charges de l'Etat, les grasses sinécures sont entre les mains de ces professionnels, de leurs parents ou de leurs amis. Beaucoup qui étaient obscurs et pauvres sont devenus riches et honorés.

C'est l'œuvre de la troisième République et des gouvernants qui président aux destinées de la France.

LE CHATEAU DE DROTTNINGHOLM

Notre après-midi est prise par l'excursion au château de Drottningholm situé à 10 kilomètres sur les bords du lac Mœlaren. On peut s'y rendre par terre ; mais nous préférons y aller par eau. Le petit aviso affrété par M. Lubin hisse à son mat le pavillon français. Nous laissons à notre gauche Sodermalm, perché sur ses falaises de granit ; à droite, l'île de Kungsholmen, avec ses hôpitaux, sa caserne et ses usines. Nous naviguons au milieu d'un dédale d'îles : le lac Mœlaren en compte 1.500. Les deux rives sont bordées de maisons de plaisance. Les indigènes, de leurs balcons, nous regardent passer, et saluent les couleurs françaises. Nous répondons aux signes d'amitié. Chaque tour d'hélice découvre une autre île ; nous en avons déjà passé plus de trente : ces sites ensoleillés sont pittoresques. Toutes ces villas, placées au milieu d'un fouillis de verdure, sont ravissantes. La végétation du Nord s'y révèle avec son charme sévère ; les épicéas, les hêtres s'y montrent dans toute leur vigueur : le pin est vraiment le roi desforêts. On aperçoit la pâleur de bouleaux clairsemés, avec leur écorce argentée. L'arbre du Nord atteint une hauteur prodigieuse ; sa tête se couronne d'un panache de verdure que le soleil crible de ses flèches d'or au milieu de ces immenses sapinières.

Après une heure et demie de navigation au détour d'un îlot circulaire, nous distinguons le palais couronné par des coupoles en cuivre vert-de-grisé. Notre yacht vient accoster à la jetée en bois ; quelques pas à faire, et nous sommes dans le parc.

Le château de Drottningholm a été édifié dans l'île de Lofo. Vu du côté du lac Mœlaren, avec son corps de bâtiment en retrait, ses deux ailes moins élevées d'un étage, l'aspect en est monumental. Il a été construit par Nicodème Tessin sur l'ordre de la reine Hedwig-Eléonore, veuve de Charles X-Gustave. Nous pénétrons par l'entrée qui donne sur le parc. Un escalier double, en marbres de différentes couleurs, donne accès au premier étage. On croit entrer dans un petit Versailles. — Il paraît que sur les marches de cet escalier, aux jours de réception,

des Trabans, en costume du temps de Charles XII, se tiennent immobiles. La fixité de leur regard est telle qu'on a envie de les toucher pour s'assurer qu'ils ne sont pas en cire.

Au rez-de-chaussée, de grandes toiles représentant les batailles gagnées par le roi Charles XIV-Jean, alors qu'il n'était encore que prince royal. Les murs sont décorés de peintures à fresque, accompagnées de légendes rappelant les victoires de Charles X-Gustave ; ce monarque guerrier, pendant son règne de six ans, fit trembler tous ses voisins. Dans l'appartement de la reine, l'oratoire communique à l'appartement du roi. Ce qui frappe le plus dans la visite de ces palais royaux, c'est la quantité prodigieuse de portraits, de pastels, de gouaches, de miniatures, que l'on y a rassemblés.

Plus loin, la chambre à coucher de Gustave III, étincelante de dorures, est restée telle qu'elle était, il y a cent quatre ans. Le lit de parade, les tentures de soie, de brocart bleu et or, sont d'une richesse inouïe ; dans l'alcôve, un escalier secret donne accès dans les salons de réception. Après, une enfilade de salons tapissés par les portraits de la famille Leuchtenberg à laquelle appartenait la défunte reine-mère, ceux des reines de Suède, de la reine Désirée, la femme de Charles XIV-Jean, qui vint rejoindre son mari après une absence de dix années passées à l'étranger. A cette collection déjà nombreuse viennent s'ajouter les portraits de tous les souverains d'Europe qui régnaient en 1855, ceux de Marie Leczinska, femme de Louis XV, de Charles XIII, qui adopta Bernadotte pour fils, de Louis XV, de Louis XVI, de Catherine II, impératrice de Russie, d'Oscar Ier. C'est dans ces appartements que le roi Oscar II est né en 1829. Il a succédé à son frère en 1872.

La bibliothèque possède les principaux ouvrages des grands écrivains. Le salon des fêtes a ses murailles recouvertes de tapisseries des Gobelins ; la cheminée, toute en porcelaine de Chine est, paraît-il, d'une grande valeur. Dans la salle des Maréchaux sont réunis les portraits des contemporains de Charles XII. La salle à manger fait suite, remarquable par son plafond très décoratif. Le Salon Doré possède trois superbes tapis-

series anciennes des Gobelins ; le Salon Vert est orné des portraits des impératrices et des reines de l'Europe.

Nous faisons le tour du parc dont les allées sont ombragées par des arbres séculaires. Comme curiosité, un *kinnaslott* (pavillon chinois) de forme octogonale. Des musiciens nous donnent l'aubade en jouant la *Marseillaise.* Les sons de notre air national réchauffent nos cœurs. Nous sommes si loin de la patrie ! La quête est fructueuse ; mais Rits nous apprend, à notre grande déception, que ces musiciens nomades sont des Allemands. La *Marseillaise* jouée par des Prussiens, c'est un comble ! Pour ces gens-là l'argent n'a pas d'odeur. Le lac Mœlaren, lac enchanteur, unit la beauté des lacs suisses à la grandeur de la nature scandinave. Sur ses rives à la fois riantes et sauvages les habitants nous font fête. A sept heures, nous étions de retour à l'Hôtel Continental.

Une partie de la matinée du dimanche est employée à une promenade en tramway. Très bien compris, le moyen de recette pratiqué par la Compagnie, (je l'ai déjà vu, du reste, en Amérique) : le conducteur tend à chaque voyageur un tronc en métal nickelé fermé par un cadenas dont il n'a pas la clef. Au moment où le voyageur introduit sa pièce dans l'appareil, une soupape s'ouvre pour la faire disparaître. Si celui qui paie sa place n'a pas de monnaie, le conducteur est porteur de petites enveloppes cachetées contenant toutes les divisions monétaires, ce qui lui permet de faire le change. Au point *terminus* de la ligne, le chef de station ouvre le tronc et vide la recette récupérée sur le parcours. Avec ce contrôle aussi simple que pratique, il est impossible que la Compagnie soit lésée. En voyage, il y a toujours à apprendre, à constater les progrès qui, en bien des circonstances, nous viennent du Nord. Dans les kiosques installés au milieu des jardins publics, on trouve toute espèce de boissons, notamment le punch suédois très apprécié des indigènes.

Très curieuse la mécanique dont se servent les marchands de boissons pour rincer les verres. Quand un consommateur a bu, le verre vide passe aussitôt sur un appareil nickelé percé de mille trous, d'où l'eau jaillit. Le verre est retiré, nettoyé, sans avoir eu à subir le

contact des mains ni d'un linge. C'est commode, propre et ingénieux.

Dimanche ! D'après le rite anglican, les magasins sont fermés ; les protestants pratiquent leur religion avec plus de fidélité que les catholiques. Chez eux, le dimanche appartient au Seigneur. Après les offices, les habitants se rendent dans les campagnes environnantes. Dans Staden, on ne rencontre que des familles chargées de victuailles se dirigeant vers Djugarden : c'est le lieu de plaisir de la cité.

Voici la statue de Boelte-Spœnnore, le chef-d'œuvre de Molin, le *Duel scandinave*.

Les vieux Scandinaves s'attachaient l'un à l'autre par une courroie, et le duel ne prenait fin qu'à la mort de l'un des combattants.

Bas-reliefs vivants : *La Jalousie*, *le Combat*, *la Douleur de la Veuve*.

Nous sommes au Musée National. Ce monument moderne, à façade de granit et de marbre, a été édifié sur le quai, près du Grand-Hôtel, en face du Palais Royal. M. Hildebrand a réuni dans ce musée toutes les collections des antiquités nationales représentant les âges de la pierre, du bronze et du fer. Le moyen-âge et les temps modernes y sont aussi représentés.

Le rez-de-chaussée contient une collection de pièces égyptiennes et de bijoux anciens. La grande salle de gauche offre aux visiteurs une quantité de porcelaines, de faïences, d'émaux, de grès provenant des fabriques de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, des Pays-Bas et d'Angleterre.

L'industrie nationale est représentée par les produits de Rorstrand et de Marienberg. A côté, les porcelaines de Chine et du Japon de toutes les époques. Nous traversons six salles de sculptures anciennes et modernes ; le nu y tient la plus grande place ; on en voit à satiété.

La précieuse collection léguée à l'Etat par le roi Charles XV attire particulièrement l'attention des visiteurs. On y trouve tout ce qui peut intéresser l'amateur d'antiquités : des verroteries de Tyr, de Venise et de Bohême, des objets ciselés, des pièces d'orfèvrerie, des montres anciennes ; le tout rangé avec symétrie.

Au premier étage, dans le salon d'entrée, une impor-

tante collection de miniatures et d'aquarelles, intéressantes comme portraits de personnages historiques. Dans la salle suivante, d'un côté les tableaux anciens, de l'autre les tableaux modernes. Parmi ces toiles, au nombre de 1300, les écoles flamande et hollandaise tiennent bonne place. L'école norvégienne a quelques bons tableaux qui expriment la nature sauvage du Nord. Le plus intéressant, pour nous, est dû au pinceau du peintre suédois Forsberg, élève de Bonnat ; sa toile, très réaliste, représente la *Mort d'un soldat français dans une ambulance*, épisode de la guerre de 1870. Elle a figuré au Salon de 1888. L'attitude des officiers, debout devant le lit du soldat mourant, est vraiment digne ; la vieille mère éplorée, agenouillée au pied du lit, repose sa tête sur la tunique maculée de sang sur laquelle le général vient d'attacher la croix d'honneur. La scène est d'une tristesse poignante. Le tableau du peintre Edelfet, un des premiers artistes suédois, qui tous les ans expose au Salon, est d'une exécution parfaite. Il représente *Pasteur dans son laboratoire*. A citer encore la *Diseuse de bonne aventure* de Tidemand, et les tableaux de Wesstmiller, *Marie-Antoinette avec ses deux enfants*, de Paul Véronèse, Raffaelo, Rubens, Van Dick, Rembrandt, Vélasquez, Ruisdael, Murillo, Jordaens, Horace Vernet, Téniers, Hobbema, Metsu et Huysmann.

La plus grande toile est du peintre suédois Hellyvist. Le sujet est émouvant : *Un roi de Danemark fait dépouiller les habitants de Gothembourg réputés pour leur richesse*. On voit les bourgeois de la ville apporter sur la place les bijoux et l'or qu'ils possèdent ; le tout est chargé sur un navire qui fait naufrage.

Ce musée de peinture est une création de Gustave III du comte Tessin. Les meilleures toiles appartiennent aux écoles française et hollandaise. Parmi, quelques œuvres connues de Rembrandt, telles que le *Serment de Ziska,* la *Cuisinière,* le *Portrait de Van Vlenburgh*. Les tableaux des peintres suédois nous ont surtout intéressés, parce qu'ils retracent des événements historiques. Aussi à signaler l'*Incendie du château de Stockholm, en* 1697 ; le *Convoi du roi Charles XII, rapporté de la tranchée de Frederikshall, porté par ses soldats ;* il est dû au pinceau de Cederström. D'autres

représentent divers épisodes du voyage de Gustave III en Italie ; entre autres, sa rencontre avec Pie VI dans la basilique de Saint-Pierre. Trois salles sont consacrées aux sculptures antiques, à la céramique, aux collections de meubles.

M. Lubin, très prévoyant, avait fait venir des landaus pour faire sans fatigue l'excursion de Djurgarden, le « Bois de Boulogne » de Stockholm. On peut également s'y rendre par eau ; de nombreuses chaloupes à vapeur abordent à Alkäret et à Almänna. Pendant l'après-midi et la soirée, le mouvement du va-et-vient est considérable. Le tramway de la place Norrmalmstorg dessert aussi le Djurgärden : ce ne sont pas les moyens de locomotion qui manquent. Après une heure de promenade à travers les nouveaux quartiers et les bois, nous arrivons à Djurgärden.

UN DIMANCHE A DJURGÆRDEN

L'île de Djurgärden (lieu divin ou jardin des animaux) est séparée de la ville par un pont de 100 mètres de long. Elle s'étend de l'est de Stockholm en plein Saltsjön ; le parc, créé par Gustave III a trois kilomètres de long sur un de large et dix de tour.

C'est pour Stockholm ce que le Bois de Boulogne est pour Paris, Hyde-Park pour Londres, le Prater pour Vienne, le Thiergarten pour Berlin, la Ramblad pour Barcelone, l'île Sainte-Marguerite pour Budapest. C'est un lieu de promenade à proximité de la ville ; la nature a fait le fond et le cadre, l'homme a fait le reste. Le terrain est accidenté, les rochers font saillie. Au milieu d'une végétation vigoureuse et luxuriante, l'eau se montre en abondance, puisqu'elle l'entoure de toutes parts : c'est l'endroit le plus pittoresque qu'on puisse imaginer.

C'est une ancienne garenne transformée en parc avec de magnifiques chênes, de belles pelouses et des parties de rochers qui lui donnent un cachet spécial. Le site est à la fois plaisant et sauvage. Les lieux de divertissements, concerts, immenses restaurants en bois, kiosques multi-

colores, abondent. Mais bientôt rien ne vient gâter la belle nature, et l'on se perd dans un dédale de sentiers ombreux, à côté de l'eau, sous les grands arbres de la forêt épaisse.

Chaque soir, la foule s'envole vers ce séjour agréable. Sur le lac, les chaloupes, les canots de plaisance, les gondoles se croisent au milieu des cygnes noirs et blancs. Plusieurs villes ont adopté un oiseau. Paris a le pierrot ; Constantinople, en plus de ses chiens, a, comme Venise et Louqsor, les pigeons ; Moscou, le corbeau ; Smyrne, le vautour, et Stockholm, le cygne.

L'hiver, quand une épaisse couche de glace couvre la Baltique, quand Stockholm est enveloppé dans sa fourrure de neige aussi blanche que l'hermine, les traîneaux traversent le lac pour aller à Djurgärden. Nous avons eu la bonne fortune de nous trouver un dimanche en cet endroit favori. C'est là qu'il faut aller pour voir les Stockholmoises dans le cadre qui convient à leur beauté.

Djurgärden est fait pour plaire à tous ; comme au Tivoli de Copenhague, il y en a pour tous les goûts. Ses allées ombragées plaisent aux rêveurs qui se sentent attirés vers la nature. Dans la solitude, ils y trouvent le calme ; dans l'après-midi et la soirée on y entend de bonne musique.

« Djurgärden ! » Les Suédois prononcent ce mot avec fierté. Dans un carrefour touffu, nous découvrons le buste de Bellmann, le célèbre poète suédois. C'est l'endroit le plus fréquenté par la foule les dimanches et fêtes. Le 26 juillet, jour anniversaire de l'inauguration du monument, la moitié de Stockholm vient fêter le génie national, aux accents des mélodies sentimentales de l'illustre chansonnier. Bellman est le plus populaire des poètes de la Suède. Il a su peindre et rendre mieux que personne la vie et la nature scandinaves. C'est le Béranger de la Suède, mais un Béranger toujours actuel, toujours chanté, dont le souvenir est dans tous les cœurs et les vers sur toutes les lèvres.

Derrière le buste, on a planté en demi-cercle des chênes qui formeront bientôt une muraille de bois vivant. Quelques fleurs gisent sur le piédestal.

Le 26 juillet ! la foule s'amuse, rit et chante. Bellmann

aimait le Djurgärden. Souvent, le soir, il y venait rêver. Sa patrie reconnaissante lui a élevé une statue sur la terrasse d'Hasselbacke, où il aimait à s'asseoir. Le jour de son anniversaire, les admirateurs du poète portent à la boutonnière un nœud de rubans ; il viennent à Djurgärden rendre hommage à sa mémoire. La foule se découvre ; le président de la confrérie poétique remplit de vin une large coupe et la verse sur la tête du poète qui avait pour devise : *Chanter, aimer et boire*. Les hourrahs retentissent ; les assistants entonnent ses strophes poétiques. Les Scandinaves savent apprécier leurs grands hommes de leur vivant et les honorer après leur mort !

Djurgärden a aussi ses Lapons ; ils sont là une vingtaine, campés sur le plateau, avec leurs rennes. Sous les tentes, les femmes fument en allaitant leur enfant ; l'odeur qui se dégage est aussi désagréable que celle de Harstad.

Après la visite du jardin, nous nous dirigeons vers l'endroit où filles et garçons des villages voisins doivent venir, à six heures, revêtus de leurs costumes nationaux, ouvrir le bal champêtre. De robustes gars chantent en chœur. Le public les écoute avec respect ; leurs chants sont doux, moraux, religieux même. C'est l'âme de la patrie suédoise qui passe à travers la mélodie populaire. Quel charme on éprouve à entendre ces chants scandinaves, si bien rythmés !

Nous sommes tirés de notre recueillement par le son des violons qui grincent. Les ménétriers mènent le cortège vers l'estrade où, chaque dimanche, la danse recommence. Nous avons éprouvé un réel plaisir à voir ces jeunes filles à l'air angélique habillées de leurs plus beaux atours, les garçons en culotte courte avec souliers à boucles d'argent, exécuter devant nous, avec autant de souplesse que de grâce, les danses du pays. La diversité de leurs costumes soutachés d'or, garnis de bijoux, leurs jupes bariolées, tout cela, éclairé par les rayons du soleil, produit un ensemble charmant. Les mouvements du torse, les génuflexions qu'elles font dans l'exécution des figures des contre-danses sont des plus gracieux ; dans un mol abandon plein de séduction elles se confient à leur cavalier. La meilleure danseuse du groupe, légère

comme une sylphide, est une jeune laponne qui exécute, avec ses compagnes, un menuet. Elle pourrait rivaliser avec les Mauri et les Subra ; elle a le don !

Ces danseuses sont d'une souplesse étonnante : tous les muscles de leurs jambes sont en action ; leurs torses ont des ondulations serpentines. Leurs poses sont gracieuses. Ces coquetteries du corps durent longtemps ; la vue de ces jolis minois ne nous ennuie pas, au contraire ; ces danses, aux figures étranges, sont nouvelles pour nous.

Les belles et fortes filles stockholmoises ont un teint frais et rosé qui se conserve longtemps jeune. Ce n'est pas comme en Egypte où le soleil mûrit les femmes aussi vite que les fruits.

Quelle heure délicieuse nous avons passée à ce bal champêtre ! M. Lubin en a profité pour reproduire des groupes intéressants.

L'air qu'on respire en ce séjour de délices est si frais et si salutaire qu'on s'éloigne avec peine. Mais voici, à quelques pas, Rosendal, charmant petit château, ancienne villa de Bernadotte, avec de ravissants jardins, avec son vase colossal de porphyre taillé dans un seul bloc de deux cent mille kilogs, et pouvant contenir 32 hectolitres. C'est une coupe monstre, la coupe de Gargantua.

A notre grand regret, il faut partir, il faut retourner à l'hôtel, pour dîner. Nous dînons ; mais, pour dessert, je reviens au jardin enchanté, au restaurant de Hasselbacken, le plus en vogue. La population de Stockholm semble ignorer le sommeil ; pendant les nuits d'été elle vit dans les parcs verts et sur l'eau bleue.

De Stockholm j'ai pu courir à Saltsjœbaden ; une heure de bateau sur le Saltsjoen. C'est une ville d'eau, non ! pas une ville, une villa, un chalet. On pénètre dans l'île par un pont de bois ; la vue est ravissante ; il n'y a que Sverige et Norges pour avoir de pareils enchantements de rives dentelées. Je ne sais comment les pilotes s'y retrouvent. Les rocs gris alternent avec les collines vertes, et sur les recoins de granit s'élèvent des villas roses. Saltzjœbaden est le Trouville scandinave.

MŒURS SCANDINAVES
AU PAYS DES BLONDES

La beauté des Suédoises est proverbiale ; les Norvégiennes ont aussi leur mérite. Vous les rencontrez avec leurs longs cheveux couleur d'épis mûrs.

Leurs yeux noirs sont veloutés, leur teint rose, leurs lèvres vermeilles. Leurs bras sont moitié nus, leur démarche gracieuse, leur air sérieux ; elles ont le charme pudique et chaste ; mais le côté faible de la cuirasse, c'est que leur poitrine, comme celle des misses pudibondes, est plate. Une grande partie d'entre elles ont abandonné le corset ; quel bon exemple elles donnent à nos Françaises qui usent et abusent de cette camisole de force pour emprisonner leur taille, empêcher le développement du corps et le fonctionnement de l'estomac.

Ennemies de la coquetterie, les Suédoises sont simples dans leur mise qui, du reste, est de bon goût.

J'ai eu l'occasion de causer avec des mères de famille de là-bas qui déclarent que les jeunes filles n'ont plus la même réserve que de leur temps. La Suède commencerait-elle à suivre, sous ce rapport, le mouvement général ?

— Aujourd'hui, me disait une de ces femmes sérieuses, nos jeunes filles, comme les Américaines, ont toute liberté de fréquenter les jeunes gens. Dans les écoles, à l'instar des mœurs américaines, elles sont assises sur les bancs entre les garçons. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elles restent dans ces écoles mixtes. Pendant les récréations, garçons et filles jouent en camarades ; les garçons n'abusent pas plus de leurs poings que les filles de leur langue.

Si, en France, avec les mœurs qui existent, on adoptait pareil système, on serait vite contraint d'ajouter une crèche à l'école. En Suède et Norwège, au contraire, tout se passe correctement.

Ces gens du Nord sont, au point de vue des sens, d'une candeur et d'un calme surprenants. Dans les écoles, les jeunes filles choisissent, parmi ceux qu'elles ont pu

juger au travail, le mari qui leur plaît. Sur ce point, elles sont américaines ; les parents, qui ne donnent pas de dot, sont désarmés pour la résistance. Elles réprouvent les mœurs françaises.

— En Suède, nous disent-elles, un homme d'honneur ne se permettrait pas de parler d'amour à une femme qu'il n'a pas l'intention d'épouser.

En France, c'est le contraire qui se produit. Allez donc à Paris, comme à Stockholm, laisser les jeunes filles se rendre seules dans les divertissements publics !

La recherche de la paternité est autorisée en Suède et en Norvège. La mère de l'enfant illégitime est **obligée** d'en indiquer le père, mais les fausses dépositions sont punies. Le père est obligé de payer l'entretien de l'enfant jusqu'à la quinzième année ; s'il ne le fait pas de bon gré, le préfet fixe et exige le payement.

L'éducation de la jeune fille suédoise n'est pas seulement le fruit d'une parfaite culture ; elle est aussi la conséquence des exemples et le résultat de la liberté qui lui est accordée avant le mariage. Ces appréciations m'ont été communiquées par une femme de bon sens qui me disait :

— Nos jeunes filles possèdent avant le mariage cette liberté que vos jeunes filles n'obtiennent qu'après ; souvent chez vous elles ont la science du mariage avant d'en avoir l'expérience. J'estime que dans ces conditions, ajoutait-elle, nous ressentons mieux le sentiment de la responsabilité qui nous incombe. Dans notre pays, le mariage n'est jamais considéré comme un moyen d'arriver à l'indépendance ; chez vous, c'est le contraire : par le mariage, la femme se trouve affranchie. Jeune fille, souvent elle est réprimée par ses parents ; mariée, opprimée par son mari. Nous autres Suédoises, nous considérons qu'il n'y a aucun péril à donner à nos jeunes filles toute leur indépendance ; celles qui ont des sentiments honnêtes, une conscience robuste, n'en abusent pas ; c'est ce que dit notre grand Ibsen. En Suède, les femmes peuvent se créer une position, vivre de leurs ressources. Dans les bureaux, dans les administrations, dans les ministères, dans les postes, dans le commerce, elles sont admises comme employées.

— En effet, répondis-je à mon interlocutrice, j'ai

souvent constaté ce fait dans votre pays que je viens de parcourir.

— Il y a certainement un avantage dans la grande liberté dont jouissent nos enfants ; avec quelques exceptions à la règle. Par nos mœurs, nos jeunes filles connaissent le danger, aussi se trouvent-elles armées pour s'en défendre. Est-ce que découvrir une âme qui vous comprenne, pour laquelle on puisse vivre, n'est pas le bonheur dans tous les pays ? Nous nous formons une idée haute du bonheur conjugal ; je me suis fiancée à un jeune homme que j'aimais. Nous avons attendu tous deux qu'il arrivât à une situation indépendante. Pendant ce temps, je me préparais sérieusement à mon rôle de femme, et nous sommes heureux !

On ne badine pas avec l'amour, a dit très justement un de nos grands poètes, Alfred de Musset ; en Norvège, ce proverbe est une réalité.

La vie familiale de ce peuple doué de mœurs pures est plus profonde que chez nous ; la vie mondaine et la tentation y offrent moins de ressources. Il y a, chez lui, un besoin de se développer, de grandir, pour arriver à quelque chose de meilleur.

Je remerciai cette charmante Stockholmoise de m'avoir si gracieusement fourni ces renseignements. Pendant plus d'une heure, elle m'avait tenu sous le charme pénétrant de son esprit. Son raisonnement était profond, ses arguments irréfutables.

Dans tous les lieux de plaisir, au Tivoli comme à Djurgärden, j'ai souvent vu des jeunes filles se promener aussi librement qu'en Amérique. Jamais personne ne se permet de leur dire des paroles déplacées ; la femme est respectée, protégée même. Suédois comme Suédoises se marient sans préoccupation d'argent ; on ne fait que des mariages d'estime. Le bonheur conjugal est garanti par une union durable. Maintenant, en France, on ne fait plus que des mariages d'estimation. Il y a des courtiers en mariages comme des courtiers en épicerie ; la dot, comme le sucre, est pesée ; et dans quelle balance ! Aussi la jeune fille est souvent sacrifiée ; l'intérêt seul est en jeu, le bonheur vient après, quand il vient... !

En Suède, en Norvège, la femme est devenue l'égale de l'homme.

Le grand Ibsen, dont le fils a épousé la fille de Björnson, fut lui-même mis à l'épreuve par celle qui devait devenir sa femme. Pour l'engagement définitif, le rendez-vous fut pris dans la maison de sa mère. Désireuse d'éprouver sa patience, elle se cacha derrière les rideaux, resta ainsi une demi-heure sans apparaître. Ibsen, peu patient et trouvant le temps long, se mit à marcher de long en large dans le salon et allait probablement se fâcher quand il entendit rire derrière le rideau ; la jeune fille sortit de sa cachette, en lui disant :

— Prenez garde, je voulais savoir si la patience figurait parmi vos qualités.

En Scandinavie, l'homme recherche surtout dans la femme les délicatesses sentimentales ; la femme prétend planer sur l'homme par le seul attrait de sa culture intellectuelle. L'ironie, qui est si souvent la cause des perturbations apportées dans l'intérieur du ménage, est inconnue les Suédoises. Comme les Américaines, elles disent un jour à leurs parents : « Je suis fiancée. »

Avouez que ces mœurs diffèrent bien des nôtres, à en juger par la mauvaise éducation donnée depuis un quart de siècle à nos jeunes filles, auxquelles on n'inculque que des idées de luxe et de vie mondaine dispendieuse. Il en résulte, en France, qu'un grand nombre de jeunes filles ne trouvent plus à se caser ; l'article est déprécié. Il y a plus d'offres que de demandes, et le stock augmente tous les jours.

Je conclus. La femme scandinave apparaît chaste, sévère, dévouée à sa famille, aimée et respectée de tous. Mais il y a un mouvement très accentué là-bas en faveur du féminisme. Les radicaux parlent d'égalité ; gare aux exagérations du féminisme. Que les Suédoises restent femmes ! Elles l'ont été jusqu'à présent avec tant de bonheur : c'est la meilleure grâce que je leur souhaite.

Le Suédois, comme l'Allemand, est fort, grand et blond ; mais sa physionomie distinguée n'a pas l'air méchant du Prussien. Son caractère répond à sa physionomie ; il est noble, passionné et surtout d'une probité exceptionnelle qui lui fait honneur même dans les classes inférieures. Quel contraste avec le Prussien ! Si l'Allemand est seul, il mendie ; aidé, comme en 1870,

par 500.000 soldats, il pille, viole, devient pirate et corsaire.

Le Suédois, au premier abord, paraît taciture ; il pleure rarement et ne rit presque jamais. L'émotion, chez lui, est silencieuse ; il est difficile de deviner si son langage exprime la douleur ou la joie. A Copenhague, à Christiania, à Bergen, comme à Stockholm, j'ai tenu à parcourir les quartiers ouvriers, les ruelles tortueuses habitées par les déshérités de la nature ; jamais je n'ai été accosté par un mendiant ; je n'y ai vu ni aveugle, ni estropié, ni pauvre tendant la main. Où sont ces mendiants ? Je l'ignore. Toujours est-il que je n'en ai pas vu. Quant à la profession de souteneur, devenue si florissante, à Paris, elle est complètement inconnue dans les capitales de la Scandinavie ; ces *gigolos* du trottoir ne sont pas, comme chez nous, la honte et le déshonneur des grandes villes.

Dans la Dalécarlie, le Jutland, le Nordland, ces belles régions qui s'étendent des lacs de la Suède méridionale aux steppes de la Laponie, chaque Suédois possède et habite un *garr* (ferme). C'est un état miniature où le père de famille est roi absolu. Il y reçoit l'étranger et lui donne l'hospitalité. Le garr est, en Suède et en Norvège, ce que la ferme est en France, avec cette différence que le propriétaire travaille pour lui et n'a pas de fermage à payer à un tiers. Un garr réunit huit ou dix maisonnettes en bois ; c'est une petite colonie qui se suffit à elle-même. Le chef de la famille occupe trois ou quatre chalets ; les autres sont réservés aux domestiques et aux travailleurs ; d'autres bâtiments servent de hangars, d'étables et d'écuries ; le tout entouré par un zone de champs cultivés avec soin. Chaque garr a ses barques qui conduisent, le dimanche, la colonie de l'île aux offices dans une île voisine où se trouve le temple : c'est la vie de famille.

Souvent le chef du garr est au nombre des législateurs qui siègent à la Diète. Ces Français du Nord nous sont très sympathiques.

— N'avons-nous pas fait la guerre ensemble, disent-ils, au temps de Gustave le Grand ?

Le roi actuel, ce petit fils de Français, est Allemand de cœur.

La Suède ne connaît pas tous ces partis, dont la France s'est affublée. Radicaux, intransigeants, socialistes, opportunistes, revisionnistes, blanquistes, guesdistes, possibilistes, allemanistes, vulgaires fumistes, sont inconnus dans la Diète. Les législateurs ne connaissent qu'une chose : la « patrie ». On ne s'y occupe que des affaires et des intérêts du pays, de tout ce qui peut assurer la prospérité de la nation ; la cohésion la plus grande règne parmi ses membres : ce n'est pas comme dans notre pauvre France troublée par ces agitateurs de profession, ces intrigants qui ne cherchent qu'à renverser les ministères. Le favoritisme ne s'y étale pas au grand jour.

Quant à la profession de chéquard, elle y est inconnue ; il n'y a dans l'enceinte du Palais de la Diète que des hommes probes, désintéressés, des patriotes dévoués, faisant de la politique sage et raisonnée.

Mais revenons à nos moutons et quittons la politique.

Dalécarliens et Dalécarliennes, par leur aspect, révèlent le calme et la droiture ; ils ont conservé le culte des traditions. A toutes les fenêtres de leur habitation il y a des fleurs ; les maisonnettes les plus pauvres en sont ornées ; ces fleurs, qu'ils arrosent avec une sollicitude maternelle, sont destinées à leurs chers morts. Les logements sont convertis en serres chaudes. En passant dans les rues, on voit, derrière la double vitre, des fuschias, des azalées, des œillets, des hortensias et des géraniums. Le dimanche, on en fait des bouquets pour les porter aux cimetières.

La population des villages que nous avons parcourus, dans les vallées du Valders et du Romsdal, de Bergen à Hammerfest, exhale la même douceur et la même probité. Dans les plus petits hameaux, chacun vient chercher les lettres déposées dans les boîtes par les bateaux de poste ; point n'est besoin de garde-champêtre pour en surveiller la distribution, les habitants font eux-mêmes la police.

Entre propriétaires et locataires, pas d'écrit, pas de contrat signé : une poignée de mains scelle l'engagement que chacun respecte. Allez donc trouver cela dans les pays où les tribunaux regorgent de plaideurs, les prisons de voleurs.

Les serviteurs labourent, travaillent la terre, battent les blés et soignent les chevaux ; le seigneur-paysan, comme on l'appelle, surveille paisiblement ses ouvriers en fumant sa pipe. Il porte la culotte courte, des souliers à boucles, un costume à basques flottantes avec le gilet brodé : du pur Louis XV. A ce costume élégant il aurait fallu une coiffure gracieuse ; son bonnet en laine rouge ressemble au bonnet phrygien. Les intérieurs des garrs sont tapissés d'images de Napoléon Ier et de Bernadotte. L'accueil fait aux touristes qui s'avancent dans l'intérieur de ces contrées semble, au premier abord, réservé ; mais, après vous avoir observés, ces braves fermiers vous tendent la main.

Comme hommes, les Norvégiens et les Suédois sont superbes, vigoureux, solidement musclés ; leur chevelure est d'un blond tirant sur le roux, le visage encadré par des favoris. Ils ont un peu l'aspect de l'Américain avec moins de hardiesse et plus de distinction ; leur teint frais respire la force et la santé. Les femmes, prévenantes et douces, ont le langage affectueux. Entourées d'enfants qui grouillent autour d'elles, elles s'occupent des soins du ménage et ne dédaignent pas les bons cigares.

L'ouvrier est sobre ; et il ne boit que du lait ou de la bière. Les sociétés de totale abstinence interdisent l'alcool. La première créée en 1859, ne comptait à son début que trente adeptes, elle a tellement progressé que d'autres sociétés se sont formées et atteignaient, en 1883, le chiffre de 320 ; il y a aujourd'hui 853 sociétés représentant plus de 100.000 abstinents, dont 43.000 femmes et 15.000 enfants : ces chiffres ont leur éloquence !

Les cabarets n'existent qu'à l'état d'établissements aérés où l'on vend du bouillon. Le produit des bénéfices, en dehors de l'impôt garanti par les susdites sociétés, est affecté à des œuvres philanthropiques. Aussi les actions du Samlag sont d'un bon rapport pour les porteurs de titres. Dès le samedi soir, cinq heures, jusqu'au lundi matin, huit heures, on ne peut plus obtenir un verre d'eau-de-vie. Cette mesure a été accueillie avec satisfaction par la population.

La consommation de l'eau-de-vie, qui était, en 1879, de 6 litres 77 par tête d'habitant pour une année, est

tombée à 2 litres 85. Cette réforme a donc produit les meilleurs résultats.

Malheureusement, en France, nous ne voyons pas se dessiner un mouvement d'opinion publique analogue. Qui s'occupe des ravages de l'alcool ? Qui réclame des mesures de préservation contre le développement du fléau ? Personne, si ce n'est quelques médecins qui prêchent plutôt dans le désert. La population reste indifférente, sinon hostile, à l'égard des antialcoolistes.

La situation est cependant grave : c'est surtout dans notre pays que la répression de l'alcool devrait être considérée comme une mesure de salut public.

La France, pour parler le langage que le cyclisme a mis à la mode, détient le record de l'alcoolisme. On boit plus d'alccol dans notre pays que dans aucune autre contrée du monde, et quel alcool ! Tandis que les ouvriers anglais ou américains, qui passaient autrefois pour des types d'intempérance, remplacent maintenant l'alcool par le thé, chez nous, la consommation d'alcool s'accroît d'année en année avec une effrayante rapidité.

Il n'y a pas bien longtemps, le buveur d'alcool était une exception. On entrait dans les cafés pour consommer la boisson du pays : la bière dans le Nord et dans l'Est, le vin dans le Midi, le cidre en Normandie et en Bretagne. L'ivresse que pouvaient donner ces boissons n'était pas nuisible à la santé. Actuellement, le vin a disparu dans les cafés du Midi, comme le cidre des cabarets normands : ils ont été remplacés par l'alcool, l'abominable alcool que l'on fabrique avec des grains, des betteraves, des pommes de terre, voire même avec du bois. Les populations peuvent satisfaire à bon marché leur déplorable passion. Les malheureux qui absorbent les liqueurs innommables fabriquées avec l'alcool, trouvent ces mixtures excellentes.

Toute la France est plus ou moins contaminée ; c'est surtout dans les départements normands que le mal a atteint des proportions effrayantes. Des hommes, la passion s'étend aux femmes. L'alcool tient une place de plus en plus grande dans la consommation du ménage, et la ménagère fait jusqu'à de la soupe à l'alcool. Sur les tranches de pain découpées dans la soupière, elle verse un demi-litre d'eau-de-vie ! On a peine à croire ces choses-

là, mais elles n'en existent pas moins. Dans certaines communes rurales, les enfants boivent régulièrement la goutte après le repas. Dès leur plus jeune âge, on les habitue à l'alcool. Quand un enfant crie dans les bras de sa mère ou de sa nourrice, celle-ci l'apaise et l'endort en lui faisant boire une gorgée d'eau-de-vie. Etonnez-vous, après cela, du chiffre de la mortalité infantile et de la diminution de la population dans notre belle Normandie qui, jadis, était si florissante ! Des gars Normands qui marchaient de pair, comme beaux hommes, avec les Norvégiens, il n'y en aura bientôt plus. L'alcool les aura tués ou en aura fait des scrofuleux et des tuberculeux. Ce qu'il y a de plus épouvantable, c'est que ce liquide corrosif entre dans le sang et empoisonne les générations. C'est la sève, le sang de la nation qui s'en va par la plaie grandissante de l'alcoolisme.

La République, pour sauvegarder les intérêts des marchands de vins, pour conserver ses agents électoraux, sacrifie l'avenir de la France qui se trouve atteint dans la dépopulation et dans la mortalité des enfants. Que nos hommes d'Etat lisent donc les statistiques, les rapports des médecins ; ils constateront que, dans la clientèle hospitalière mâle, 70 pour 100 sont alcooliques, plus ou moins intoxiqués. Du côté des femmes, la proportion est de 30 pour 100 ; jusque chez les nourrices, l'excès de boisson est constaté. Dès leur jeune âge, elles font ainsi des enfants, qui leur sont confiés, des candidats à la névrose.

En Suède, en Norvège, comme en Angleterre, on a pu prendre facilement des mesures de répression contre l'alcoolisme et restreindre les ravages de ce poison meurtrier, parce que l'intérêt électoral, dans ces pays, a moins d'action qu'en France. Chez nous — c'est triste à dire, mais c'est cependant bien vrai, — les cabaretiers, ces empoisonneurs du genre humain, sont les agents électoraux ; ils font les élections, ils sont une puissance que l'on ménage. Le gouvernement ne veut pas toucher aux intérêts de ces cabaretiers chargés de faire la cuisine électorale avec autant de facilité qu'ils servent leurs affreuses drogues sur le zinc. C'est pour cela que l'État laisse les cabarets se multiplier et les cabaretiers additionner d'acide sulfurique l'horrible alcool avec lequel

ils empoisonnent en toute liberté la race française. Thiers voulait la république conservatrice, les disciples de Gambetta la voulaient opportuniste, Bourgeois l'aime radicale, Jaurès la préfèrerait collectiviste Elle n'est rien de tout cela : elle est alcoolique. Pour l'empêcher d'être ainsi, le moyen est bien simple : monopolisez l'alcool et vendez-le bon et cher ; il y va de la vie des générations futures, de l'existence même de la France qui s'anémie.

L'ouvrier qui s'abrutit avec l'alcool non seulement prive souvent, par la dépense qu'il fait, son ménage du pain quotidien ; mais de plus il altère sa santé et compromet sa progéniture.

La statistique nous dit qu'il est déclaré comme fabriqués 320 millions de litres d'alcool ; l'eau-de-vie y figure pour 250 millions ; l'absinthe, ce toxique infernal, pour 20 millions. Les bitters et autres poisons du même genre pour 12 millions. Le monopole de l'alcool produirait au moins 800 millions de francs. Au nom de l'équilibre des finances, au nom de tous les intérêts matériels et intellectuels du pays, il faut le réaliser ; ces ressources ne léseraient en rien les contribuables déjà si éprouvés.

La classe ouvrière dépense, pour s'empoisonner, un milliard 500 millions de francs, et, au lieu de lutter contre cet empoisonnement fatal, la République le favorise. Les monarchies se montrent beaucoup plus démocratiques. La Suède et la Norvège sont allées jusqu'à confier aux communes le soin de combattre ce fléau. Les municipalités ont concédé la vente des liqueurs alcooliques à des sociétés spéciales placées sous leur surveillance. Ces mesures draconiennes ont produit de merveilleux résultats ; il y a, depuis, beaucoup moins de suicides et de maladies mentales : c'est la véritable démocratie, le gouvernement par le peuple et pour le peuple. Que la France en fasse autant ; il est urgent d'enrayer le mal qui tous les jours augmente dans des proportions inquiétantes.

La Suède, indépendamment de ses sociétés humanitaires parmi lesquelles figure le Samlag, a aussi, le *Sailor's home :* association fondée dans le but de protéger les matelots qui, en débarquant le soir, se rendent dans les maisons mal famées (pourtant les maisons publiques ont été supprimées à Stockholm et à Christiania). Le Scandinave a horreur de ce qui ravale l'homme ; il est

mieux équilibré, plus maître de lui-même dans la volupté. Il garde, au milieu même de sa débauche, le sentiment du mal ; il sait que l'alcoolisme est une tare de sa race, il le répudie. Ses croyances religieuses sont plus sincères et surtout plus profondes. Je ne puis résister au plaisir de constater les progrès que la Suède a faits depuis 25 ans, sous le règne du roi Oscar II.

Le nombre des écoles s'est augmenté de 7.000 à 11.000; le budget des hôpitaux de 750.000 à 1.800.000 couronnes; leur nombre de 92 à 150. Dans l'industrie des fabriques, la force des machines de 16.000 à 136.000 chevaux-vapeur.

La consommation d'eau-de-vie par contre a diminué de 12 litres à 7 litres par personne.

Je me suis fait un devoir de relever ces chiffres sur les documents officiels.

UPSALA, LA VILLE UNIVERSITAIRE

(en bateau 90 k., par chemin de fer 66 k.).

La journée du lundi est consacrée à Upsala. Le voyage par eau est varié et intéressant. Le bateau passe devant les ruines de Sigtuna, ville de 600 habitants, fondée par le roi Olaf Ericson vers la fin du Xe siècle, et qui comptait à cette époque 10.000 habitants. Les portes en argent massif de cette ville aujourd'hui disparue sont conservées dans une église de Nijninovogorod.

Plus loin, une enceinte émerge de la verdure : c'est le château de Skoklster, ancien couvent de dominicains, et de religieuses de l'ordre de Cîteaux. Aliéné à la couronne, Gustave-Adolphe en fit don au maréchal Hermann-Wrangel ; puis il revint à la famille des comtes de Brahé. Ce château a été reconstruit par le fils du maréchal Charles-Gustave Wrangel sur les plans de celui d'Aschoffenbourg ; il est flanqué aux quatre angles de grosses tours octogonales plus élevées que le reste de l'édifice ; c'est le plus grand château féodal de la Suède.

Au rez-de-chaussée, les sombres voûtes abritent les

canons pris à l'ennemi. Le premier étage rappelle les galeries du palais de Fontainebleau. Les pièces sont décorées de grands portraits en pied des généraux et compagnons d'armes de Wrangel ; il y a des inscriptions en différentes langues. Les appartements ont été parfaitement aménagés. Partout, des vieux bahuts, des objets d'art, des bibelots à profusion.

Parmi les portraits, ceux de Wrangel, d'Elba-Brahé, la bien-aimée de Gustave-Adolphe. Elle est représentée jeune fille, svelte, au front pur. A côté, un deuxième portrait qui pourrait s'intituler *Trente ans après* ; c'est toujours Elba-Brahé, épouse d'un grand propriétaire et mère de dix enfants. A quoi tiennent les destinées ! Les riches tentures de tapisseries anciennes, et les sièges en vieux cuir de Cordoue, sont remarquables, les plafonds décorés avec goût ; les cheminées style renaissance monumentales; la salle à manger, luxueuse. Puis la chambre à coucher de Wrangel. La grande salle royale, unique en son genre, se distingue par son plafond en stuc représentant tous les animaux de la création. La bibliothèque a 30.000 volumes.

Trois heures passées sur ce beau lac azuré, nous arrivons à Upsala, la ville universitaire du royaume de Suède, séjour d'études paisible qui a pendant vingt ans abrité Linné dans ses murs. Elle était célèbre avant toutes les autres villes du Nord, cette Upsala dont le nom rappelle la Walhalla où trônaient les dieux de l'antique Scandinavie. Périodiquement, depuis un demi-siècle, les Universités de Copenhague, de Christiania, de Lund et de Helsingfors, se réunissent à Upsala. Elle célèbrent, par des fêtes, l'union intellectuelle des races du Nord : cet usage date de 1837. Le détroit qui sépare la côte danoise de la côte suédoise était gelé ; les étudiants de Lund profitèrent du pont que la nature voulait bien leur offrir pour aller rendre visite à leurs camarades de Copenhague. Ceux-ci avaient eu la même idée ; au milieu du détroit, sur la glace, ils se rencontrèrent. Les querelles d'antan furent oubliées : on scella une alliance d'amitié éternelle ; on but à la santé du rapprochement. Il fut convenu que les camarades de Christiania, d'Upsala et d'Helsingfors, seraient conviés à la première réunion. Ce qui fut dit fut fait, et, depuis 1837, les cinq universités se réunissent à

Upsala. Pendant ces solennités universitaires, les rues si calmes deviennent bruyantes. De tous côtés, on ne voit que des casquettes multicolores. Dans les banquets, les étudiants parlent d'union morale et littéraire, union qui s'est réalisée il y a quarante ans, quand le poète suédois Tegener a couronné de laurier le Danois Œlenschlager dans la cathédrale de Lund, aux acclamations enthousiastes de la jeunesse des deux pays.

En 1885, l'éclat des fêtes d'Upsala a été rehaussé par la présence des étudiants finlandais de l'Université d'Helsingfors. Leurs camarades ont tenu à ce que les étudiants de la Finlande annexée à la Russie fussent représentés parmi eux. Le gouvernement russe accorda l'autorisation demandée. Désormais ils reçoivent leurs camarades avec bienveillance et large hospitalité. Chaque étudiant d'Upsala loge un Danois, un Finlandais et deux Norvégiens. Comme l'Université d'Oxford, Upsala n'a d'autres monuments à montrer que des églises, des collèges, des bibliothèques. Toute la ville est une librairie.

Upsala a dû reconstruire sa célèbre bibliothèque, l'antique Carolina devenue la Carolina-rediviva. Ce monument avait eu aussi à subir le sort de l'incendie. Fondée par le roi Charles IX, elle fut réédifiée par Charles XIV-Jean. Ce temple dédié à l'érudition contient 200.000 volumes. Toutes les formes du livre y sont représentées. Parchemins, manuscrits, brochures et missels sont alignés, ainsi que le fameux *Codex argenteus* qui date du Ve siècle, que les Suédois ont depuis la guerre de Trente ans. Ils le gardent avec orgueil ; pour eux, c'est un trophée et une fortune. Au-dessus des salles d'études, la grande salle de bal.

Dans les parcs, apparaissent çà et là, à demi cachés par des feuillages, des bâtiments de nuance rose tendre : ce sont les collèges où se donne l'instruction secondaire ; ces constructions baignées d'air, de lumière et d'ombrage, entourées de fleurs, réjouissent la vue. A Paris, nos lycées à l'aspect morose ont souvent l'air de prisons ou de casernes.

Il y a, à Upsala, des étudiants de vingt-cinquième année ; ces passionnés de la science se vouent à une vie de labeurs et de recherches. A Paris, nous avons aussi de ces étudiants de longue date ; mais ceux-là ont

embrassé la profession d'étudiant à perpétuité pour se dispenser d'en choisir une autre.

Les rues tirées au cordeau sont parfaitement entretenues. Les maisons, à un étage, sont spacieuses ; elles ont un air de propreté bourgeoise. La rivière de la Fyrisa coule du nord au sud. Nous passons devant la statue de Linné pour arriver à la cathédrale. Cette basilique est le plus vaste édifice gothique de la Scandinavie ; c'est l'œuvre d'un architecte français, Etienne de Bonneuil. Commencée en 1260, elle ne fut terminée qu'en 1435. L'architecte parisien prit pour modèle Notre-Dame de Paris. Comme grandeur, elle est la quarante-huitième des églises de la chrétienté ; sa longueur est de 370 pieds sur 141 de large. Hauteur, 115 pieds. C'est l'incendie de 1702 qui l'a le plus endommagée. Les deux tours de l'Ouest, qui mesuraient primitivement 120 mètres, ont été reconstruites au tiers de leur hauteur ; celle qui s'élevait au-dessus de la nef principale a été supprimée. Le portail du Nord avec ses lignes élancées, sa belle rosace et les motifs de sa décoration, m'a fait grande impression.

La cathédrale d'Upsala est surtout intéressante par les dépouilles illustres et les tombeaux qu'elle renferme. C'est le Saint-Denis de la Suède. La sépulture de la famille Oxenstiern montre des blasons et des trophées ; puis la chapelle où repose Gustave Vasa, couché entre ses deux premières femmes, la tête reposant sur un coussin de marbre ; il a le glaive au côté. Sa troisième femme, Catherine Stenbock, a été déposée dans le caveau correspondant. A côté, la chapelle où repose Linné, le grand botaniste, qui n'a pas voulu d'épitaphe sur sa tombe.

Le maître-autel est une copie de celui de Notre-Dame de Lorette. Autrefois, on faisait dans cette cathédrale le sacre des rois. Dans le chœur, une châsse en argent renferme la tête et les os de saint Eric, le roi de Suède qui eut la tête tranchée. Dans la chapelle de Jean III, les deux mausolées élevés à sa mémoire et à celle de la reine Catherine Jagellonica sont décoratifs, mais un peu trop chargés.

Dans la sacristie, le trésor renferme de belles pièces d'orfèvreries, des reliquaires, chasubles, aubes, mitres

et vases sacrés du temps du catholicisme, les vêtements que portaient les Sture au moment où ils furent massacrés par ordre d'Eric XIV. La source de Saint Eric, dont la légende dit qu'une goutte de sang du roi étant tombée en cet endroit une source en jaillit aussitôt.

A côté, l'église de la Trinité est plus vieille encore.

A trois quarts d'heure de la ville, le château qui a été ravagé par un violent incendie en 1702 ; il n'en reste plus que des vestiges du temps où les Vasa l'habitèrent. Rebâti en partie seulement, il sert aujourd'hui de résidence au gouverneur de la province d'Upsala.

Le chemin de fer nous ramène à Stockholm. Après le dîner, nous allons passer la soirée au Stromparterren, café-concert adossé au pont du Nord. Une foule énorme est venu pour entendre des musiciens italiens de passage, qui doivent y donner huit concerts. Les mille globes de gaz disposés en guirlandes donnent un coup d'œil féerique à ce concert en plein air. L'établissement étant situé au bord de l'eau, le propriétaire fournit aux spectateurs, quand les soirées sont trop fraîches, des couvertures de laine dans lesquelles on s'enveloppe sans façon. Toujours pratiques les Suédois !

LE MUSÉE RÉTROSPECTIF DU NORD

Mardi, 14 juillet ! A neuf heures du matin, nous arrivons au Musée du Nord installé dans trois maisons de la Drottninggattan. Ces antiquités, entassées dans des locaux étroits et incommodes, pourraient remplir un palais. Cette collection ethnographique, due à l'initiative privée, se rapporte à tout ce qui concerne la vie du peuple et surtout des paysans. Y figurent des intérieurs de maison complets, classés par district. C'est l'œuvre du Dr Hazelius (1873). La surveillance en est confiée à de jeunes Dalécarliennes revêtues du costume national de différentes provinces. Ces jeunes filles, à l'air réservé, laissent les visiteurs aller à leur gré parmi toutes ces richesses. L'une des trois maisons consacrée à la Norvège et au Danemark, est un véritable musée rétrospectif, j'y ai remarqué des pièces bien curieuses : entre autres, la

planchette sur laquelle les préposés de village marquaient les contraventions commises, dans le courant de l'année, contre les règlements de police communale ; une massette de sonnerie de 1751, qui était envoyée de maison en maison pour commander la sonnerie des cloches de l'église à l'occasion des décès royaux ; les cors au moyen desquels le préposé convoquait les paysans aux assemblées ; des fouets de plomb, armes terribles, qui jouaient un rôle important dans les batailles ; des serrures en bois, des vases. Dans des vitrines, des parures, objets de toilette qui servaient aux fiancées ; des bâtons, avec le calendrier sur les quatre faces, remarquables par leur sculpture ; des vases-attrape avec un trou dissimulé (celui qui ne le voyait pas ne pouvait pas boire) ; une hachette en pierre que l'on suspendait au cou des enfants rachitiques ; la baguette divinatoire, branche fourchue de sorbier, servait à la recherche des trésors (elle sert encore actuellement à celle des sources d'eau) ; et, enfin, des pierres réputées miraculeuses que l'on suspendait pendant neuf jours au cou des enfants malades.

Nous visitons ensuite la maison du nº 71 de la rue Drottninggattan. Parmi les objets finlandais et finnois, des cordes tressées avec l'écorce du bouleau. Dans des vitrines, des costumes, des couronnes de fiancées, des hameçons en bois, des ustensiles de colon suédois en Esthonie et en Livonie, des cuillers en os de renne qui servent aux Lapons. Dans les salles nºs IV et V, des costumes du Schleswig-Holstein, des sièges, des bahuts des XVIIe et XVIIIe siècles ; le traîneau dont s'est servi Charles XII lors de sa dernière campagne de Norvège ; le pain de disette qui était préparé avec de l'écorce d'arbre. Parmi les objets des Lapons : divinités, fétiches, et tambours de sorciers, les bâtons ou aiguillons remplaçant le fouet (c'est avec cet instrument que les Lapons excitent le renne attelé pour lui faire prendre le galop) ; des traîneaux de Lapons et d'Esquimaux. Dans la section du Groënland, des poupées confectionnées par les Esquimaux. Parmi les meubles, un des plus curieux est le coffre-fort qui servait aux cordonniers de Stockholm ; une série d'objets en étain ; des panneaux ; des armures du style gothique et de la Renaissance.

Les céramiques, poteries et plats des salles nos XII et XIII datent de 1644 et de 1690. Salle XVIII, une table richement décorée, sculptée et dorée, provenant des salons du duc Alphonse-Frédéric ; une autre qui servit de table de campagne à Gustave III. La partie religieuse occupe aussi une grande place ; les plus belles pièces des salles XXII et XVIII sont de véritables chefs-d'œuvre. Parmi, des diptyques et triptyques richement sculptés ; des verges avec lesquelles les bedeaux d'église réveillaient pendant le service divin les ouailles endormies. A côté, un bahut, avec garniture en fer, du XIIIe siècle, représente la légende de saint Hubert. Sous le no 52, une armoire sculptée. Un coin de ce *capharnaüm* représente un véritable musée Grévin : des personnages en cire, de grandeur naturelle, donnent une idée parfaite des scènes d'intérieur, comme la *Lecture de la Bible*, la *Présentation du fiancé à sa promise*, les *Cadeaux offerts à la mariée*, le *Baptême*.

La visite du deuxième étage, pour les amateurs d'antiquités, est très utile à faire De tous côtés, sont entassés — au point qu'on ne sait plus où les mettre — des objets rétrospectifs. Pour examiner en détail tous ces bibelots, il faudrait passer des journées entières. Je citerai seulement la voiture d'enfant du roi Charles XV, la chaise à porteurs de la reine Christine, les costumes nationaux suédois créés par Gustave III, le piano qui a appartenu au compositeur suédois Adolphe Lindblad, des chapeaux en fer d'Helsingland ; un tableau de l'artiste Reichenbach, représentant la *Punition d'une mégère au* XVIe *siècle*. Le comte de Reichenbach a fait don de son œuvre au Musée. Puis des tissus, broderies, parures, armes, uniformes, harnais, bijoux, miniatures, etc.

Dans la division historique, on a placé la tunique en peau d'élan que portait le roi Charles XV, un fauteuil doré dont les broderies ont été faites par la reine Louise de Suède, le costume du célèbre chimiste Berzelius, la première mitrailleuse faite par l'inventeur Palmcrantz, ingénieur suédois, une machine à calculer de Schentz, les palettes et les pinceaux du peintre suédois Egron-Lundgren, les ciseaux des sculpteurs Sergel, Thorwaldsen et Molin ; ainsi que les bâtons de messager qui servaient pour la publication officielle des décrets, et dont le trans-

port de commune à commune constituait une obligation à la charge des paysans. Ces derniers, après avoir pris connaissance du contenu, devaient déposer le rouleau en fer blanc qui contenait les actes à un point déterminé du chemin conduisant à la commune voisine, où les paysans étaient tenus d'aller le chercher.

Une des collections offrant aux visiteurs un certain intérêt est celle des hanaps à bière, en bois; leur contenance varie d'un à deux litres que, d'un seul trait, les rois vidaient. Il y en a de tous les genres et de toutes les formes. Les bâtons ou brouillons de communes avec des entailles et des chiffres désignant la totalité des corvées faites pour les besoins des communes.

Ces pièces de comptabilité primitive, qui datent de 1751, sont encore usitées en Dalécarlie; les massettes de chèvres portant l'inscription : *Aujourd'hui, c'est à toi de garder les chèvres. Gare !* Cette massette était envoyée au paysan désigné pour la garde des troupeaux du village. A côté une autre massette qui sert encore pour la corvée de l'enlèvement des neiges; enfin, pour terminer la longue énumération, encore incomplète, je citerai, dans une vitrine de la salle nº VII, une corne de bœuf avec l'inscription : *Félicitations à la mariée.*

Un jour, à la première publication des bans, une fiancée tomba et se cassa les jambes; de là vint la coutume de présenter aux fiancés, sur un coussin, un bâton et une petite béquille qui doivent les préserver de l'accident.

Ce musée, le plus intéressant, renferme des collections très complètes d'ustensiles de ménage, des costumes, des tapisseries, etc., de toutes les provinces de la Suède depuis le commencement de l'histoire du pays.

Les intérieurs des habitations propres à chaque province ont été fidèlement reconstitués, lesquels donnent une idée précise et frappante de la vie des ancêtres.

Il y a aussi les collections les plus complètes des objets de la Norvège, de la Finlande, du Danemarck, de l'Islande, des meubles, des traîneaux, des voitures, des boiseries anciennes.

Nous sortons, les yeux fatigués.

C'EST LE 14 JUILLET !

Cette date nous rappelle la fête nationale. N'oubliant jamais la France, surtout quand j'en suis éloigné, j'avais, dès le matin, commandé chez une bouquetière, l'Isabelle de Stockholm, des cocardes tricolores. Au déjeuner, je les remis à mes compagnons de voyage, en leur disant : *Loin de la mère-patrie, notre pensée doit aujourd'hui s'élever vers la France dont la date du 14 juillet personnifie la fête nationale. A vous, Mesdames, qui parmi vos vertus comptez le patriotisme le plus élevé, à vous de former des vœux pour le bonheur, la prospérité et la grandeur de notre France que nous aimons tant !*

En nous rendant à la bibliothèque, nous eûmes l'idée d'aller déposer nos cartes à l'ambassade de France. A notre grande stupéfaction, M. l'ambassadeur avait profité de ce jour de fête pour aller à la campagne. Je pensais qu'en ce jour de fête nationale, les ambassadeurs et consuls feraient bien d'attendre et de recevoir leurs compatriotes qui, par amour de la patrie, viennent leur rendre visite.

Pour arriver à la bibliothèque, nous traversons le tunnel qui relie les deux quartiers. Comme le Musée Plantin d'Anvers, la Bibliothèque nationale de Stockholm, construite en 1870, renferme de précieux et rarissimes documents. La collection des missels, manuscrits, bibles, livres reliés en parchemin, est intéressante à examiner. Les livres religieux avec enluminures sont de grande valeur ; plus de 300.000 volumes et 8.000 manuscrits y sont réunis ainsi que des livres de grande rareté pris pendant la guerre de Trente ans et 300 parchemins des XIe et XIIe siècles.

Dans les autographes, je remarque des lettres de Voltaire et de Linné.

Derrière la Bibliothèque, le *Parc de Linné*, avec la statue du grand botaniste, entourée des statues allégoriques de l'Agriculture, de la Médecine, de la Botanique et de la Zoologie.

Le *Musée d'Artillerie* est intéressant et se trouve non loin de là.

Le palais de l'Académie des sciences possède un bloc

de fer qui pèse 20 tonnes ; il a été rapporté par Nordenskiold de l'île de Disco sur les côtes occidentales du Groënland. Pour éviter que le temps ne finisse par désagréger ce bloc, on l'a mis dans un récipient plein d'eau ; la rouille qui se produit a donné à l'eau une nuance saumon. La collection des animaux est aussi fort intéressante. Nous nous promenons au milieu de ce monde de bêtes empaillées de toutes les espèces, et de toutes les formes.

UN BAIN CHEZ CLARA !

41, Gamlakungsholmsbrogatan

Parmi les nombreuses curiosités qu'offre la capitale de la Suède, il faut citer les établissements de bains. Ces établissements sont montés avec un luxe inconnu au Hammam, et l'originalité, c'est d'y voir, pour garçons de bains, des femmes ! Je vais, avec égard pour vos chastes oreilles, chers Lecteurs, essayer une description de ces bains coquets dont j'ai souvent apprécié le confort pendant mon séjour là-bas.

Chaque salle est précédée d'un petit salon meublé d'un canapé et de chaises en velours rouge. Le revêtement des murs et les boiseries sont en acajou massif. A côté, la salle de bains : baignoire, appareil à douche, bain de siège, le tout en cuivre nickelé ; les cloisons recouvertes de marbre blanc ; le sol pavé en mosaïque. Les salles sont séparées, non par des murs, mais par des cloisons qui atteignent aux deux tiers de la hauteur : cela a été prévu, de manière que deux amis, placés l'un à côté de l'autre, puissent causer ensemble, se communiquer leurs impressions, et aussi pour empêcher toute tentative.... incorrecte.

Le succès de ces établissements, uniques dans leur genre, c'est le service exclusivement confié à des femmes de vingt-cinq à trente ans, gaillardes blondes bien bâties avec un soupçon de décolletage en pointe et dont les bras vigoureux, nus jusqu'à l'épaule, sortent d'un fouillis de ruches remplaçant la manche.

Dans le salon, ces caméristes président à votre désha-

billement. Confus de ce sans-gêne inouï, j'attendais que le garçon de bain féminin fût sorti. Devinant mon embarras, elle m'aide à retirer le dernier vêtement, part et me fait signe de me mettre dans la baignoire aussi reluisante qu'un miroir : à peine est-on assis qu'elle revient porteur des objets nécessaires au lessivage complet qu'elle va vous faire subir. D'une main, elle vous tient la jambe en l'air ; de l'autre, avec une brosse où mousse le savon, elle vous frotte, vous frictionne, vous masse.

Après la toilette des jambes, c'est le tour des bras et de la tête. Cela fait, elle vous retourne dans la baignoire avec une dextérité surprenante et vous savonne les épaules, le dos, les reins. Ce savonnage fait en bonne et due forme, avec une agilité qui surprend et un sérieux qui étonne, elle procède à l'écumage de la baignoire. Avec son récipient, elle enlève la mousse de savon qui surnage à la surface de l'eau et la remplit à nouveau d'eau chaude ; puis elle sort pour vous laisser le temps de vous remettre de la fatigue ressentie à la suite des nombreuses frictions.

Un coup de sonnette ! Elle reparaît ; elle vous place sous l'appareil et vous administre une douche écossaise ou froide, à votre gré ; le bain de siège termine ces ablutions. Cette formalité remplie, comme l'étuve pour le linge chaud est dans la pièce, elle en sort de beau linge, ma foi ! vous entoure de peignoirs, de serviettes chaudes sur la poitrine, vous essuie consciencieusement et discrètement. Cela fait, vous revenez dans le salon où vous êtes tenu de vous asseoir sur le canapé. Là, pour obtenir la réaction, elle vous frotte les jambes et la plante des pieds ; la séance est terminée. Après une très gracieuse révérence, la porte roule sur ses gonds, la caméristе disparaît, vous laissant dans un ébahissement aussi complet que le bain que vous venez de prendre.

Vous sortez de chez Clara, rouge comme un homard, propre comme un louis, les nerfs détendus, les muscles reposés, le corps rafraîchi, rajeuni de dix ans, et ce bain hygiénique complet vous a coûté — combien ? — un kröne (1 fr. 40) ; le pourboire autant. Ce n'est pas cher ! Aussi tous les jours, avec M. L..., nous prenions plaisir, dès la première heure, à recommencer ce traitement hydrothérapique. Voyez encore l'idée : la préposée, qui est physio-

nomiste, vous reconnaît ; elle vous donne un autre numéro (les femmes portent des numéros), de manière que, chaque jour, vous changez de fille de bains ; vous êtes ainsi tenu de faire voir à une autre vos formes plastiques ; tout a été prévu.

Eh bien ! chers Lecteurs ou plutôt chères Lectrices, vous allez crier à la morale outragée, que sais-je ? Rassurez-vous ; ces baigneuses sont choisies, recrutées parmi les femmes aimables et sérieuses à la fois. Leur attitude est digne ; leur physionomie révèle la plus grande indifférence ; leur maintien correct inspire aux clients le respect, et, quoiqu'elles ne portent pas de ceinture de chasteté, on m'affirme qu'elles sont des forteresses imprenables ! L'établissement de Clara, le plus réputé, a donné, en 1895, 120.000 bains ! Chiffre éloquent et qui prouve qu'il y a de nombreux amateurs !

L'observation doit amener la comparaison. Le lendemain, Rits me conduisit dans un autre établissement, au nº 4 de Badstugatan ; l'installation en est plus luxueuse ; le personnel, choisi à dessein pour attirer les clients, est plus séduisant. *Regardez-les* ; *n'y touchez pas* : c'est la devise. La plus grande propreté y règne ; tout est luxueux, mais les filles de bain n'ont pas, pour le massage, le tour de main des autres, ni la même souplesse dans les mouvements. J'ai comparé : je préfère *Clara*.

Je me résume : le bain en Suède est d'une importance grande, d'une complication extrême. Il comprend toute une série d'opérations : 1º déshabillage ; 2º immersion en baignoire, (un petit lac) ; 3º schampooing ; 4º premier lavage au savon, avec brossse de chiendent ; 5º second lavage avec tampon de chanvre ; 6º douches à températures graduées ; 7º frictions avec linge chaud ; 8º verre d'eau froide pour la réaction *(ad libitum)* ; 9º rhabillage.

Et ces diverses opérations sont exécutées par la même femme, avec un soin et une discrétion qui feront sourire peut-être, mais qui excluent toute idée suspecte, je l'affirme.

Quand vous irez à Stockholm, n'oubliez pas le bain, aux neuf opérations, 41, Gamlakungsholmsbrogatan. Allez au *bain Clara*. Peut-être y trouverez-vous les vers que le plus spirituel de nos compagnons y a crayonnés. — Je n'en aurais pas fait autant :

La femme aux cheveux longs d'une toise, aux bras nus.
Qui baigne les premiers et les derniers venus,
Au bain de Clara. c'est une brave ouvrière,
Elle est baigneuse, comme une autre est couturière
Ou modiste, faisant non pas robe ou chapeau,
Mais lavant bel et bien et traitant votre peau
Comme une autre ferait d'une simple chemise.
Et si les calembourgs au bain étaient de mise,
Je voudrais bien lui dire : Avec quelle Arthémise !

Pardon !

DE STOCKHOLM A COPENHAGUE

Le mardi soir, le train nous emportait vers Malmö. Les 155 lieues, — grâce au sleeping-car qui ne coûte, pour une nuit, que cinq krönes de supplément, — furent parcourues sans fatigue.

L'imagination du fabricant de ces maisons roulantes a été féconde ; les wagons, aussi luxueux que commodes, ne peuvent être comparés qu'à ceux fabriqués, en Amérique, par Pullmann. La compagnie parisienne des wagons-lits devrait bien s'inspirer des modèles suédois ; sous le rapport de la propreté et de la commodité, elle a beaucoup à faire. Les wagons suédois sont divisés par compartiments pour deux personnes. Ce sont de petits salons reliés par une porte, qu'il suffit de tirer pour être seul ou de laisser ouverte si les deux lits sont occupés par le mari et la femme ; c'est simple et pratique. Vous êtes seul ; vous n'êtes pas, comme dans le sleeping français, exposés à entendre, à côté ou au-dessus de votre tête, un monsieur qui ronfle toute la nuit. Le matin, le préposé retourne le lit qui devient canapé ; le long de la porte une table mobile ; dans les coins, des coussins, une glace, des patères, jusqu'à la carafe d'eau frappée, souvent renouvelée. Pendant le parcours, des femmes suivent le train jusqu'au *terminus* de la ligne, essuyant les glaces, et brosssant les banquettes.

Allez donc trouver ces attentions-là au pays où les Compagnies ne connaissent que la routine et les résultats pécuniers. Peu importe le bien-être du voyageur ; il

n'est qu'une quantité négligeable. Allez en Amérique ; le bétail y voyage plus confortablement que le public en France. A Chicago, les animaux descendent du train à la porte même de leur domicile. Les chemins de fer français n'ont pas tant d'égards pour les voyageurs à deux pattes !

De Stockholm à Malmö, le trajet se fait à travers de riantes vallées, des plaines fertiles qui apparaissent toutes dorées par des moissons mûres, et toujours des lacs, toujours des lacs : la Suède est la reine des eaux.

Le chemin de fer traverse la partie méridionale du Smöland ; c'est la vallée qui, la première, a entendu résonner la voix au timbre prodigieux de la blonde Christine Nilson.

A sept heures du matin, par un soleil radieux, nous arrivions à Malmö. De la gare au port d'embarquement, nous défilons comme un monôme d'étudiants entre de bons bourgeois désœuvrés et des pêcheurs qui fument paisiblement leur pipe ; ils sourient en reconnaissant des Français. Quels solides gaillards ! Leur taille est élevée, leur carrure puissante, leur bonté peinte sur leurs visages. M. C..., un bel homme de Normandie, paraît petit à côté de ces géants.

Derrière nous, Rits accompagne les charrettes qui transportent nos bagages entassés en pyramides. Le Scandinave n'aime pas à courber l'échine ; il n'est pas comme le Turc, que l'on voit dans Péra gravir la côte, avec un piano sur le dos. A Constantinople, le transport des bagages se fait par des portefaix qui mettent sur leurs larges épaules les malles les plus lourdes ; d'où la légende : « fort comme un Turc. » En Suède le portefaix est inconnu ; la charrette transporte, mais l'homme ne porte pas.

Malmö est une jolie petite ville bâtie au bord du Sund qui relie la Suède au Danemark. L'Hôtel de Ville monumental a été construit dans le style hollandais de la Renaissance. Au milieu des briques rouges, les pierres de taille qui forment encadrement sont d'un bel effet. A côté, la résidence où le roi Charles XV fut ramené agonisant d'Aix-la-Chapelle ; il mourut le 18 septembre 1872. Au deuxième plan, l'ancienne forteresse de Malmöhus. Le port est mouvementé.

A peine sommes-nous embarqués sur le *Gjedser* que

notre premier acte est de réclamer à déjeuner : une nuit en chemin de fer, ça creuse l'estomac !

Quinze minutes après, M. M... l'intrépide et moi nous reprenons nos places sur le pont. Le temps est beau, la mer est calme, et l'horizon si clair que nous voyons jusqu'à la pointe de Faloterbo. Les navires à vapeur, les bateaux à voile, les chaloupes de pêcheurs vont et viennent dans tous les sens, les marsouins sautent : tout anime le tableau que nous contemplons.

Nous approchons des eaux danoises, et tout à coup nous voyons surgir du sein des flots — tant la terre, en raison de son faible relief, paraît se trouver à un niveau inférieur à celui de la mer ! — la pointe de l'île de Saltholm ; puis, après l'avoir dépassée, les premières lignes de la Sjœlland, qui peu à peu se dessinent plus nettement. Après les grands arbres qui couvrent les glacis de la citadelle de Copenhague, apparaissent les premiers monuments, la Bourse, ainsi que la curieuse Tour de St Sauveur, de style oriental autour de laquelle s'enroule en escargot un escalier doré, d'un bizarre effet.

La traversée, par beau temps, dure deux heures. Elle est charmante, car le soleil, en frappant la crête des lames, qui se sont faites toutes petites, projette des paillettes d'or sur le vert sombre des ondes profondes.

Je dis profondes, parce que la Baltique est la mer qui présente les fonds les plus bas. On cite des profondeurs de douze, quinze cents et trois mille mètres.

Des vaisseaux larges transportent des trains entiers d'un pays à l'autre. Ce sont des sortes de bacs dont les dimensions à première vue surprennent un peu.

Quelques barques aux voiles rouge brique tirent des bordées et louvoient au plus près pour gagner la rade de la capitale danoise qui se dessine déjà nettement. Le fort de *Tre Kroner* (Trois Couronnes) en défend l'entrée : on dirait le mont Valérien transporté en pleine mer. Une série d'ouvrages fortifiés protège l'entrée du port, qui ne doit pas être commode à forcer.

Copenhague s'écrit Kjœbenhavn. Il est évident qu'en voyant ce nom sur une carte, on ne devinerait jamais qu'il s'agit de la capitale du Danemark.

La citadelle de Frederikshavn commande l'entrée du chenal.

Le vapeur pénètre dans la rade, il défile devant tous les bâtiments alignés les uns derrière les autres. M. Lubin, toujours à la recherche de points de vue intéressants et de la grande lumière, sort son instantané, presse le ressort et peut ajouter l'image du port à sa collection. C'est un bon client pour Lumière ; c'est la quatre-vingt-dixième plaque qu'il emploie.

Un yacht russe est à l'ancre dans les eaux danoises ; nous passons devant les vaisseaux de la marine pour arriver à Orlogshavn, port de guerre que délimite une enceinte de bois flottants rattachés à des bouées. Dans le bassin, des monitors, des batteries flottantes, des torpilleurs attendent. Un grand vaisseau, glorieux débris du passé, rappelle aux générations les souvenirs de cette flotte du commencement du siècle. Nelson vint à deux reprises différentes forcer l'entrée de la rade et y semer la destruction ; derrière, les arsenaux. Le *Gjedser* accoste au coin de Havnegad, qu'il suffit de traverser pour passer la visite de la douane.

Rits explique au directeur que nous sommes des excursionnistes français. Aussitôt, cet aimable fonctionnaire donne ordre à ses subalternes de laisser passer nos bagages sans les visiter.

Après trente-quatre jours de pérégrinations à travers la Suède et la Norvège, nous étions de retour à l'hôtel Dagmar. Pour occuper la matinée, je me fais conduire dans la banlieue, à Frederiksborg, château royal construit au commencement du XVIIIe siècle sous le règne de Frédéric IV. Celui de Bernstorff a reçu la visite, cette année, de l'empereur de Russie Nicolas II. L'après-midi nous ne trouvons rien de mieux à faire que de retourner à Skodsborg. Cette plage mondaine est si agréable qu'on éprouve toujours du plaisir à y passer quelques heures.

DE COPENHAGUE A BERLIN

De Copenhague à Berlin, la distance est de 116 lieues; le voyage en chemin de fer et en bateau dure onze heures. A Masteasund, le train vient se raccorder sur les rails placés sur le bateau, afin d'effectuer la traversée du Sund.

A Oaarhued, île de Falster, le train est remis sur la voie pour continuer sa route jusqu'à Gjetser. A la gare, les voyageurs trouvent un autre bateau pour les conduire à Warnemünde ; la traversée sur la Baltique dure deux heures. A la descente du bateau, Rits, le guide de la maison Lubin, nous fait ses adieux pour retourner à Christiania. Chacun fait un petit don à cet excellent homme, qui a été d'un dévouement sans égal ; bien souvent, avec sa jovialité, il a su dérider nos fronts moroses ; avec ses *certainement*, il fixait la gaîté.

Warnemünde fait partie du grand duché de Mecklembourg, c'est une petite ville sur les bords de la Baltique. Nous apercevons les casques pointus des Prussiens poindre à l'horizon ; le guide allemand est venu de Berlin à notre rencontre. Monté avec moi dans le compartiment, il se met à me raconter que, pendant neuf ans, il a habité Paris ; il était, me dit-il, propriétaire d'un café avenue de l'Alma.

A six heures, nous sommes à Rostock. Un de nos aimables compagnons de voyage, M. de S..., nous quitte pour rentrer à Paris en passant par Hambourg. De Rostock à Berlin, le chemin de fer traverse des plaines immenses d'une grande fertilité : céréales, betteraves, pommes de terre et houblon poussent à plaisir. Le pays est très giboyeux ; les lièvres et les chevreuils courent à travers les sapinières. Dans cette région se fait aussi l'élevage des chevaux. Le grand-duché de Mecklembourg est une des provinces fertiles de l'Allemagne. La culture de la vigne y a pris depuis quinze ans un développement considérable.

A neuf heures du soir, nous arrivions en gare à Berlin : c'était ma troisième visite à la capitale de la Prusse

---

LA FRANCE ATTEND L'ARME AU BRAS !

La première fois que je vins à Berlin, c'était en 1879. A cette époque, c'est à peine si les Français osaient s'aventurer dans la ville germanique. Je me rappelle y avoir été bien souvent regardé par des yeux menaçants, lorsque je me trouvais à table d'hôte ou dans les brasseries.

La vue d'un Français était désagréable à ces Prussiens haineux ; on sent que l'Alsace-Lorraine sera toujours l'abîme profond qui séparera les deux peuples.

En attendant, les deux nations épuisent leurs forces, diminuent leur vitalité dans l'entretien perpétuel d'une armée colossale. Avec nos cinq milliards, l'Allemagne a fondu des canons, fabriqué des fusils, créé des régiments ; elle se tient prête pour l'offensive en cas de guerre. Dieu seul sait quand l'heure sonnera.

Les statistiques démontrent bien les efforts surhumains tentés par nos ennemis pour se rendre invulnérables. Le seront-ils malgré leur surveillance de tous les instants ? L'Allemagne militaire est puissante, l'Allemagne industrielle est redoutable. L'homme néfaste, sans scrupule, qui, en falsifiant la dépêche d'Ems, fut seul cause de la guerre sanglante de 1870, continue à répandre son venin sur la France généreuse qu'il a mutilée. Ce Machiavel allemand, aux yeux de faucon, a roulé tour à tour la France, l'Autriche, la Hongrie, l'Italie. Il voulait aussi prendre dans ses filets le grand monarque Alexandre III, espérant ainsi l'attirer vers la Triplice ; mais il trouva chez le Souverain Pacificateur une résistance qu'il ne soupçonnait pas. Le Tzar sut un jour répondre à l'homme néfaste qui paraissait vouloir s'immiscer dans la politique russe en Asie : « Pour me mouvoir en Asie, je n'ai d'ordres à recevoir de personne ».

La reconnaissance n'est un fardeau que pour les âmes envieuses et basses. Si la France a appris à supporter l'ingratitude, elle a appris aussi à la détester. Nous, dont la protection et l'alliance n'ont été payées au jour du malheur que par l'indifférence et par l'abandon, nous n'oublierons jamais d'où nous vint, en face des inimitiés que nos désastres même n'avaient point apaisées, la sympathie dans le deuil, l'appui tutélaire dans la détresse suprême.

Soldats, paysans, ouvriers de France, traités en parias par les puissances que vous aviez créées ou sauvées, gardez pour devise :

« Aux amis de la France, la France reconnaissante. Vive la Russie ! »

Que se passerait-il si nous avions la guerre ? Nul ne peut le prévoir. Chacune des deux nations voit annuel-

lement son budget augmenter. Le budget de l'Allemagne, pour 1896, s'élève à la somme de 1.511.882.100 francs ; celui de la Russie, à 1.044.188.528 francs ; tandis que celui de la France, qui en 1870, était de 1.716.730.865 francs, s'est accru, en vingt-cinq ans, à la somme fantastique de 3,392.511.841 francs, chiffre officiel pour 1896, Le budget français a donc subi une plus-value de 1.675.780.970 francs qu'il a fallu demander aux contribuables, pendant les vingt-cinq années passées ; la France est écrasée par le fardeau pesant de sa dette, celle des puissances du monde la plus considérable, puisqu'elle a dépassé 33 *milliards ! !* pour 38 millions d'habitants, soit 854 francs par tête. En 1789, la dette publique était de 3 milliards ; en un siècle, elle a augmenté de 30 milliards ! !

Celle de la Russie, qui vient après, est de 18 *milliards* 312 *millions* pour une population de 110 millions.

Celle de l'Angleterre est de 16 *milliards* 452 *millions* pour une population de 38.750.000 habitants.

Celle des États-Unis d'Amérique, 12 milliards pour une population de 66.243.600 habitants.

Celle de l'Autriche-Hongrie, est de 16 *milliards* 50 *millions* pour une population de 43.600.000 habitants.

Celle de l'Allemagne, 13 *milliards* 764 *millions* pour une population de 51.800.000 habitants.

Celle de l'Italie, 10 *milliards* 500 *millions* pour une population de 30.550.000 habitants.

L'Amérique du Nord, qui n'a que 17.000 hommes sous les armes, voit son commerce extérieur se chiffrer par plus de 10 milliards!

La fortune des États-Unis, pays des dollars, est de 325 milliards de francs; celle de l'Angleterre, de 250 milliards; au troisième rang, vient celle de la France, avec 220 milliards, dont 141 milliards pour la fortune immobilière et 79 milliards pour la fortune mobilière. La propriété bâtie représente 91 1/2 milliards; la propriété non bâtie 49 1/2 milliards. La fortune mobilière se compose de 24 milliards de rentes françaises, 20 milliards de valeurs étrangères; 20 milliards d'actions et obligations de chemins de fer; 5 milliards d'actions de banque, d'actions et obligations du Crédit Foncier et de la Ville de Paris ; 4 milliards de dépôts dans les caisses d'Epargne, etc.

L'Allemagne, comme la France, s'est imposée, pour son armée, les plus lourds sacrifices. Elle a le fusil Mauser; la France a le fusil Lebel qui est, paraît-il, supérieur pour la distance. La Russie avait le fusil Berdan; elle l'a remplacé par le fusil Mossine, du calibre de 7mm62, à magasin de cinq cartouches. Nous savons très bien que les Allemands affectent de dédaigner l'infanterie russe et de narguer leur cavalerie. C'est une fanfaronnade de pose; car, si l'Allemagne se trouvait en présence de la Russie, il faudrait qu'elle comptât avec ce peuple courageux et stoïque qui possède au plus haut degré les vertus militaires; animé d'un ardent patriotisme, il a, de plus, pour l'Empereur un amour et une vénération profonde. Les soldats russes ont l'obéissance passive; l'esprit de sacrifice les porte à des élans d'éclatante bravoure. Lorsqu'ils sont en face de l'ennemi, l'ordre de mourir est accepté sans peur et sans faiblesse. Ils tombent au poste où ils sont placés, pour Dieu et pour la Patrie, sans faire un pas en arrière. La mort peut moissonner dans leurs rangs, ils restent fermes à leur poste. Résignés aux privations, ils sont inaccessibles au découragement. Dans chaque soldat il y a l'apôtre armé d'une mission invisible.

Le Slave est religieux, mystique, fataliste. Le Français est impatient, violent, enthousiaste, brave jusqu'à la folie, prompt à l'espoir, plus prompt encore au découragement, impressionnable et nerveux; sa joie et sa tristesse dépendent du vin qu'il boit ou du rayon de soleil qui l'éclaire; mais devant l'ennemi, sa bravoure est connue et sans égale.

La Russie, qui compte officiellement 129.211.113 habitants, a le service militaire de cinq ans ; chaque classe ne compte pas moins de 800.000 conscrits. La progression de la population étant de 25 pour 1000, en 1900, elle atteindra 150 millions, et 200 millions en 1911.

Elle pourrait mettre sous les armes, en temps de guerre, sans compter les troupes d'Asie, 2.371.007 combattants commandés par 51.353 officiers, et 462.917 chevaux ; voitures 106.191 seraient affectées au service de la mobilisation ; elle dispose de 3.778 canons. Au total, la Russie peut armer, en temps de guerre, plus de 3 millions de combattants ; sa cavalerie de Cosaques, la plus audacieuse du monde, figure pour 300.000 hommes. *La Vie pour le*

Tzar ! tel est le cri de ralliement de cette immense armée russe, qui n'attend qu'un signe pour rejoindre l'armée de la France avec laquelle elle fraternise d'esprit et de cœur.

En Russie, les Juifs sont exécrés, méprisés ; dans l'armée, ils ne jouissent pas des mêmes privilèges qu'en France et en Allemagne Ils sont incorporés comme les autres citoyens, mais n'atteignent jamais l'épaulette. Pour devenir sous-lieutenants, ils sont tenus de se faire baptiser et d'abjurer ; si non, on les raye des contrôles ; c'est la règle absolue. En Allemagne, ils ne dépassent pas le grade de sous-officier. Quand la France aura-t-elle l'énergie d'en faire autant ? En Russie, les officiers lettrés sont recrutés parmi les nobles, les fils de militaires et de riches négociants.

La France, par sa loi de 1889, aurait sous les armes, en temps de guerre, 3.290 000 soldats commandés par 48.110 officiers, dont 28.555 de l'armée active, et pourrait mettre en ligne 3.646 canons, plus l'artillerie de forteresse.

En 1884, les 470.000 hommes de l'armée active coûtaient, pour leur entretien, 580 millions. Pour 1897, le budget de l'armée a été arrêté à 521 millions pour un effectif de 28.260 officiers, de 548.600 sous-officiers et soldats et 126.000 chevaux, non compris les 15.600 de la gendarmerie. L'ensemble des dépenses de la défense nationale s'élève, en ce qui concerne l'armée de terre, à 799 *millions*.

Voilà pour la Duplice ; voyons maintenant quelles seraient les forces de la Triplice.

L'Allemagne, par sa loi de 1887, aurait, par une mobilisation générale, à sa disposition, en temps de guerre, 3.150.500 soldats, chiffre duquel il faut déduire les 21.195 jeunes gens, émigrés pour se soustraire à l'obligation du service militaire. Le chiffre officiel des combattants serait de 3.129.305, et le nombre des canons à mettre en ligne, de 3.024.

Pour 1897, le ministre de la Guerre a fixé les forces de l'armée allemande, en temps de paix, à 476.229 soldats, plus 78.287 sous-officiers et 23.080 officiers. A ces chiffres viennent s'ajouter 2.107 médecins militaires, 583 vétérinaires et 2.183 arquebusiers et officiers payeurs.

L'Autriche, dont la durée du service militaire, comme en France, est de trois ans, aurait, par une mobilisation générale, 2.154.064 hommes sous les armes commandés par 45.238 officiers, 2.144 canons à mettre en ligne et 281.886 chevaux.

L'Italie aurait, par une mobilisation générale, 1.470.572 hommes sous les armes, commandés par 38.282 officiers, et 1.590 canons. Il en résulte que la Duplice, en temps de guerre, pourrait réunir 5.661.007 combattants, 7.954 canons, alors que la Triplice pourrait mettre en ligne 6.775.136 hommes et 6.758 canons.

En cas de guerre, les Compagnies de chemins de fer allemands pourraient fournir à l'État, pour le transport des troupes, 10.296 locomotives, 18.305 wagons à voyageurs, 64,736 à marchandises et 136.092 découverts. Par contre, la France aurait à sa disposition 9.760 locomotives, 287.486 wagons à voyageurs, à marchandises et fourgons.

La Compagnie de Paris-Lyon tient la tête avec :

. . . .		92.873	wagons et	2.443	locomotives
le Nord	a	56.835	—	1.682	—
l'Est	a	32.934	—	1.339	—
l'Orléans	a	31.857	—	1.331	—
l'Ouest	a	28.324	—	1.470	—
le Midi	a	24 942	—	819	—
l'État	a	16.201	—	530	—
les lignes départ.	ont	3.342	—	120	—
la Ceinture	a	1.172	—	16	—

Sur la question du transport des troupes, nous pouvons être rassurés.

Examinons maintenant les forces navales des principales puissances. C'est, incontestablement, l'Angleterre qui occupe le premier rang. La France a encore de grandes dépenses à faire dans sa marine, pour pouvoir tenir tête à sa puissante ennemie.

ANGLETERRE

	Navires construits	*Navires en construction*
Cuirassés	45	12
Croiseurs	105	29
Garde-côtes	15	»

Porte-torpilleurs.	3	»
Contre-torpilleurs	77	48
Torpilleurs	101	»

De 1890 à 1900 l'Angleterre aura dépensé 2 milliards pour sa marine.

FRANCE

Cuirassés.	29	6
Croiseurs.	34	15
Garde-côtes.	14	»
Porte-torpilleurs.	1	»
Contre-torpilleurs	13	3
Torpilleurs	211	9

RUSSIE

Cuirassés	10	8
Croiseurs	11	5
Garde-côtes	12	4
Porte-torpilleurs.	4	1
Contre-torpilleurs	17	5
Torpilleurs	152	20

ALLEMAGNE

	Navires construits
Cuirassés	24
Croiseurs	14
Garde-côtes	11
Porte-torpilleurs	1
Contre-torpilleurs.	6
Torpilleurs.	114

ITALIE

Cuirassés	15
Croiseurs.	22
Porte-torpilleurs.	2
Contre-torpilleurs.	19
Torpilleurs.	141

ÉTATS-UNIS

Cuirassés	5
Croiseurs	15
Garde-côtes	19
Contre-torpilleurs.	2
Torpilleurs.	2

Il faut avoir une idée de la flotte allemande d'aujourd'hui. Elle se compose des trois éléments que l'on retrouve à peu près partout : navires destinés aux campagnes lointaines, navires destinés aux opérations dans les mers d'Europe, navires de défense des côtes.

Les premiers sont treize corvettes-croiseurs, cinq d'un type relativement ancien, telles que l'*Olga* et l'*Alexandrine ;* huit plus récentes et plus fortes, bien que d'un moindre déplacement : le *Bussard*, le *Falke*, le *Geier*, etc.

Les navires destinés aux opérations actives en Europe nous intéressent davantage. Ce sont vingt-deux cuirassés de toutes classes, quatre grands croiseurs d'escadre et huit avisos rapides.

En voici l'énumération :

Quatre beaux cuirassés neufs, de 10.000 tonnes : le *Wörth*, le *Wissemburg*, le *Brandenburg*, le *Kurfürst Fr.-Wilhelm.*

Trois cuirassés à réduit ou à batterie, plus anciens, mais refondus : le *König-Wilhelm*, le *Deutschland* et le *Kaiser*, navires de 8 à 9.000 tonnes.

Deux navires à tourelles, d'une valeur médiocre, le *Preussen* et le *Friedrich-der-Grosse.*

Quatre grands « garde-côtes offensifs », si tant est que ces mots ne jurent pas ensemble : le *Baden*, le *Sachsen*, le *Würtemberg*, le *Bayern.*

Un cuirassé de croisière ou de station lointaine, qui n'a jamais pu remplir sa destination, l'*Oldenburg.*

Huit petits cuirassés de 4.000 tonnes, qui sont le grand succès de la marine allemande.

Ces navires ont été construits pour assurer la défense des deux issues du canal maritime, c'est-à-dire l'estuaire de l'Elbe et la baie de Kiel. Ils filent 16 nœuds et sont armés de 3 canons de 24 centimètres long, sans parler des pièces moyennes à tir rapide. Ils s'appellent : le *Siegfried*, *Beowulf*, *Odin*, *Ægir.*

Les quatre croiseurs sont : l'*Irène*, la *Prinzessin-Wilhelm*, la *Kaiserin-Augusta* et le *Geffion.*

Parmi les huit avisos, les meilleurs sont le *Jagd*, la *Wacht*, le *Komet*, le *Meteor.*

Pour veiller à la défense immédiate des côtes et des ports, les Allemands possèdent, outre un bon nombre de

vieux navires spécialisés, 13 canonnières cuirassées et 110 à 120 torpilleurs, dont une dizaine de torpilleurs divisionnaires, qui sont de vrais avisos. Sur ces 120 torpilleurs, il faut en compter 60 capables de tenir la haute mer et, par conséquent, d'accompagner les escadres d'opération. Ils leur serviraient à la fois d'éclaireurs et d'estafettes, tout en jouant au besoin leur rôle dans la mêlée finale du combat.

Le mouvement commercial allemand se développe avec une rapidité grande. Là, où l'Angleterre est commercialement vulnérable, notre voisine de l'Est le devient à son tour, et chacun de ses progrès l'expose davantage aux effets de la même tactique. « Sur tous les points du globe, l'Allemagne a engagé une lutte acharnée contre le commerce anglais et le commerce français. Ses comptoirs se multiplient, ses relations commerciales s'étendent, les représentants de son industrie lui ouvrent chaque jour de nouveaux dèbouchés. Elle a le sentiment que, dans cette lutte à outrance, elle doit se tenir prête à défendre le pavillon qui flotte sur ses vaisseaux marchands. » Par conséquent, de ce côté encore, la situation nous impose d'avoir des croiseurs en grand nombre.

Mais il est une autre classe de navires dans laquelle les Anglais ont sur nous une effrayante supériorité numérique : ce sont les contre-torpilleurs. Ils en comptent 77 à flot et 48 en construction. Nous, nous n'en avons qu'un nombre dérisoire : 13 à flot, 3 en chantiers. Et encore faut-il ajouter que, parmi ceux qui flottént sur nos rivages, nous en comptons six anciens, peu rapides par conséquent, alors que nos voisins n'ont presque que des modèles récents doués d'une grande vitesse, auxquels ils donnent le nom de *torpedoboat destroyers* (destructeurs de torpilleurs).

En raison de notre infériorité, la France doit s'imposer de nouveaux sacrifices, afin de pouvoir lutter avec ses ennemis : l'Allemagne, d'un côté ; l'Angleterre, de l'autre.

Dans cette course folle des armements, il y aurait pour l'Allemagne une nécessité absolue de faire garder ses frontières par trois corps d'armée contre une attaque éventuelle de la Russie ; l'infériorité de l'Autriche est évidente. Cette puissance slave est enchaînée ; elle doit à sa propre existence de barrer quand même la route de

Constantinople à la Russie. La Russie, au contraire, a la mission sacrée de chasser les Turcs d'Europe : ce qu'elle ferait sans coup férir, si l'Autriche s'engageait pour soutenir son frère allemand dans sa lutte à mort avec la France. En cas de conflit, l'Allemagne serait encore obligée de laisser des troupes dans le Schleswig-Holstein ; sans quoi, les Danois profiteraient des circonstances pour reconquérir ce duché qui leur a été si odieusement enlevé; ils auraient bien raison. J'ai causé avec des officiers danois, et suis fixé à ce sujet.

Il existe entre le Danemark et la Russie des intérêts identiques : la Russie a besoin que le Danemark, qui garde le Grand-Belt, par lequel les gros cuirassés passent de la mer Baltique dans la mer du Nord, reste libre et indépendant. De son côté le Danemarck a dans l'amitié profonde de la Russie son meilleur garant contre de nouvelles entreprises de l'Allemagne.

Les Danois pensent toujours aux 200.000 compatriotes qui habitent le Schleswig-Holstein du Nord. La situation de ces malheureux qui vivent sous le joug allemand depuis 1864 est aussi pénible que celle de nos frères alsaciens-lorrains.

Le traité de Prague stipula que les habitants du Schleswig du Nord seraient consultés en forme plébiscitaire s'ils voulaient rester Danois ou être Allemands. Or, cette consultation n'a pas eu lieu. La persécution sévit dans cette province ; depuis trente-deux ans que cela dure, le sentiment danois est toujours aussi vif chez ces vaillantes populations.

L'Allemagne nous a imposé une contribution de guerre de cinq milliards ! Sa plus grosse faute a été de nous ravir l'Alsace et la Lorraine ; ces deux provinces sont la cause pour elle d'une dépense considérable Il lui faut comme nous entretenir une armée formidable ; la menace est éternelle. Cette paix armée est écrasante et pleine d'angoisse pour les deux nations ; on ne voit pas de motifs pour faire cesser cet état de choses. La mort prématurée de Frédéric III, père de Guilaume II, a changé la face des choses. Ce souverain pacificateur avait rêvé de faire la neutralité de l'Alsace-Lorraine : c'était, il faut le reconnaître, une idée généreuse.

Cette transaction aurait pu faire cesser le conflit perpé-

tuel. C'est l'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes ; tôt ou tard elle tombera ; on ne peut y songer qu'en frémissant, étant donné que ce sera le duel à mort, sans trêve ni merci. De toutes les guerres passées, aucune n'aura été si terrible.

La prochaine guerre — qu'elle se produise le plus tard possible ! — sera une boucherie, un carnage, où, de part et d'autre, les hommes seront fauchés par la mitraille que vomiront des milliers de bouches à feu. On comprend que, de chaque côté, on cherche à reculer la date de l'échéance. C'est une partie si grosse à jouer ; cela fait froid au cœur d'y songer !

Malheureusement, quoi qu'on fasse, un jour viendra où se fera l'effroyable liquidation des griefs accumulés, des haines amassées.

L'histoire dira que la plus grande faute politique du siècle aura été l'annexion de l'Alsace-Lorraine ; Bismarck sera jugé comme un homme néfaste. L'annexion de ces deux provinces n'a rien terminé, rien réglé ; elle coûtera encore des flots de sang et des mines d'or. Gambetta, incarnait aux yeux de notre pays une fierté, la défense nationale, un principe, l'avènement au pouvoir de ce qu'il appelait « les couches nouvelles ». Il avait formé sa clientèle nombreuse, ardente, enthousiaste, de tous les patriotes qui ne se résignaient pas aux conséquences de la défaite, de tous les démocrates qui attendaient l'aurore des réformes salutaires, des bienfaisants progrès.

Quand il disait de l'Alsace-Lorraine : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais », on savait qu'en effet il ne cessait pas d'y penser et qu'il avait proclamé « l'immanente justice ». Quand il ajoutait : « Ce sera notre besogne féconde d'appeler ceux qui sont en bas à la lumière et au bien-être », on sentait qu'il se préoccupait des droits, des aspirations, des revendications modernes, et qu'il ne considérait pas comme l'unique devoir des gouvernements de fermer les yeux aux souffrances sociales, de s'isoler dans des satisfactions impuissantes, de rompre les pactes, de déchirer les contrats d'où la République est sortie.

Les menaces continuelles de l'Allemagne haineuse, qui, en 1875, voulait encore essayer de démembrer la France, conflit qui n'a été évité que grâce à l'intervention

du souverain pacificateur Alexandre II, ont obligé la France à chercher une aide et une protection dans l'alliance russe. Cette union de la France avec la Russie, cette garantie si puissante, c'est Alexandre III qui, après l'affaire Schnebelé, l'avait devinée, pressentie, voulue même, en voyant que nous restions en proie aux continuelles tracasseries de nos ennemis. Ce monarque bon et généreux voulut nous sauver du péril.

A la diplomatie qui lui proposait des transactions amiables avec l'Allemagne, il répondait :

— Rien à obtenir de moi, tant que Metz et Strasbourg seront allemands.

Quelle générosité envers la France !

A la diplomatie qui voulait encore l'entente avec l'Angleterre, il répondait :

— J'en ai assez de sa duperie, de ses mensonges.

Plus éclairé que nos hommes d'État, il savait apprécier la fourberie anglaise à sa juste valeur ; il reprochait à Freycinet d'avoir, en 1882, laissé l'Angleterre occuper l'Egypte.

C'est le Tzar Alexandre III, le « Tzar de la Paix » qui, le premier, a manifesté le désir de recevoir notre flotte à Cronstadt.

Sur le pont du navire de l'amiral Gervais, d'une voix haute et ferme, il disait :

— Je salue le peuple français !

A l'étonnement de l'Europe, il brisait d'un coup les obstacles que les diplomates de la Triplice croyaient insurmontables.

Aux provocations de l'Allemagne, il répondait à Guillaume II :

— Si vous vous appelez Sedan, je me nomme Cronstadt. Je suis fier d'avoir tendu la main à la France ; je salue son épée malheureuse, mais vaillante ; j'ai reçu ses officiers en frères d'armes.

La France a compris. Honorons la mémoire de ce grand Homme magnanime, arbitre de la paix. Sans Alexandre II en 1875 et Alexandre III en 1882, que serions-nous devenus ? Tous deux ont sauvé la France du péril qui la menaçait.

Ils ont droit à notre reconnaissance, ne l'oublions pas !

Le Tsar Alexandre III, si grand, était simple dans sa

majesté, juste dans sa puissance. La Russie n'est pas un pays parlementaire où le moindre changement, comme en France, puisse remettre en question toute la politique extérieure. La politique russe ne procède pas par soubresauts ; elle a ses traditions, sa méthode à laquelle elle est fidèle. Les hommes passent et la tradition reste. A diverses reprises, en 1862, 1867, 1875 et 1878, sous Alexandre III, — notre ambassadeur en sait quelque chose, – la Russie avait essayé d'ébaucher une alliance avec la France. Le refus vint toujours de notre gouvernement. Si cette alliance avait été conclue en 1867, elle nous aurait évité certainement le désastre de 1870 ! Le sort n'en a pas décidé ainsi. Grâce aux patients efforts du grand Pacificateur elle a été élaborée à Cronstadt, saluée par les acclamations du peuple russe tout entier. Les masses ont souvent cet instinct sûr qui manque aux diplomates. Toulon l'a consacrée, Châlons l'a scellée.

Sur le tsar Nicolas II plane le souvenir de son généreux Père, qui fut un francophile et un ardent patriote, et auprès de lui veille toujours son Auguste Mère l'Impératrice douairière, fidèle gardienne de la pensée d'Alexandre III et si dévouée à la France; elle a uni tous ses efforts à ceux de son noble époux, pour arriver à faire cette alliance qu'elle désirait tant, sachant qu'elle était nécessaire pour l'équilibre européen.

Le Tsar Nicolas II achèvera l'œuvre commencée par son Père. Investi subitement, à l'âge où la couronne est partout et surtout en Russie, un pesant fardeau, il a fidèlement suivi la ligne tracée par le « Tsar de la Paix », se conformant ainsi à ses dernières volontés.

Rendant visite à la France, Nicolas II achève de dissiper une erreur qui tenait lieu de raison, même pour un homme d'État aussi pratique que Bismarck. Il vient sanctionner, cimenter, compléter une alliance négociée fort heureusement en dehors du Parlement. Il est venu, grand et magnanime, sans s'occuper des noms de royaume ou de république; il est venu tendre sa main d'Empereur à la France républicaine. Son passage au milieu de nos foules a renversé d'énormes préjugés ; elles l'ont acclamé avec l'instinct de justice et de reconnaissance qui les a guidées dès le premier jour de l'alliance.

Le couple impérial a su, par son affabilité, par sa

simplicité de manières et d'allure, conquérir la sympathie de la foule amassée sur son passage. Chez les deux souverains, nulle hauteur d'emprunt; à l'Hôtel de Ville, à Versailles, où je les ai vus de très près, j'ai constaté que le visage de l'Empereur Nicolas n'est pas seulement d'une dignité calme, mais aussi d'une ferme volonté. Il a le cœur vaillant, l'âme ardente; il est bien le digne héritier de son Auguste Père. La population parisienne, sans acception de classes ni de partis, a acclamé, comme il le méritait, Nicolas II ; et c'est bien, en effet, ce qui distinguera l'accueil fait à l'empereur de Russie dans la capitale de la France de celui qu'il a reçu partout ailleurs. Comme son Père, il jouit parmi nous d'une immense popularité. Le peuple russe tout entier était avec l'empereur Alexandre III dans les inoubliables fêtes de Cronstadt, et c'est la Russie, sans réserve, qui a fait alors à nos marins les ovations enthousiastes qui ont scellé son union avec la France. C'est aujourd'hui le peuple français tout entier qui fait une réception non moins enthousiaste à l'héritier d'Alexandre III : dans Paris se reflétait la pensée de la France.

La France et la Russie resteront étroitement liées par des sentiments de profonde et réciproque estime, aussi de mutuelle sympathie : rien ne pourra maintenant détruire ces liens qui unissent les deux nations ; ils sont indissolubles.

A Châlons, l'Empereur de Russie, émerveillé des troupes qui défilaient devant lui, a su définir sa pensée en disant au Président de la République :

— J'ai la plus nombreuse armée du monde : la France a la plus belle.

Sans guerre, la France a reconquis son rang; les chaînes que Bismarck avait forgées sont brisées. Si Dieu donne encore à l'assassin de nos frères d'armes le temps de nuire, espérons que ce ne sera pas pour longtemps. Ce n'est plus sur nous que retombent ses haines implacables et ses aveugles fureurs, c'est sur son souverain.

Nous avons pour alliée la plus grande puissance de l'Europe ; sachons la conserver. Telle doit être la pensée de tout bon patriote. La France, à la merci d'une nouvelle invasion, serait livrée, comme en 1870, à des adver-

saires armés jusqu'aux dents ; ils la guettent et voudraient encore lui arracher des lambeaux sanglants.

L'Allemagne haineuse ne rendra rien de ce qu'elle a pris par violence ; elle ne lâchera pas sa proie : ce sera là sa faute, peut-être sa perte !

Pour nous rapprocher de l'Allemagne, nous ne saurions nous contenter de vaines promesses ; notre génération a été élevée à l'école du malheur et de la réflexion, elle exigera des gages.

Ces gages — qu'on se le dise à Berlin — sont Metz et Strasbourg. Qui voudra maintenant le concours de la France devra y mettre le prix. Nous savons ce que par une aberration impardonnable nous ont coûté de sacrifices les guerres du Mexique et de Crimée.

Nous avons soutenu l'Angleterre devant Sébastopol ; la conséquence de cette lourde faute a été notre isolement en 1870. La perfide Angleterre, secrètement complice de notre agonie, se réjouissait de nos défaites. Son audace a été favorisée depuis cinquante ans par les complicités qu'elle s'était assurées dans les Etats européens, notamment en France ; depuis cinquante ans, elle tient notre drapeau en échec. Dans la grande île africaine, notre diplomatie avait, pour elle, aliéné son indépendance.

Regardez cette implacable nation, ce peuple sans vergogne, nous jetant, la bave aux lèvres, tous les noms qu'il croit capables de nous froisser, de nous humilier. Aujourd'hui, c'est par l'anniversaire de Trafalgar ; demain, par Waterloo. C'est ce même peuple maudit — ne l'oublions jamais — qui illumina après Sedan ; et nos gouvernants voudraient encore pactiser avec ces traîtres ! L'opinion nationale, qui a imposé aux pouvoirs publics l'alliance avec la Russie, saura bien par sa clairvoyance habituelle déjouer ces manœuvres et affirmer son autorité.

A côté de l'Allemand, notre plus grand ennemi est l'Anglais qui nous combat partout, dont la nature égoïste est essentiellement antifrançaise, et dont les intérêts sont diamétralement opposés aux nôtres. Le génie malfaisant de l'Angleterre n'a pas dit son dernier mot ; mais il y a place dans notre cœur pour deux haines : celle de l'Allemand et celle de l'Anglais.

Notre devoir est de revendiquer l'intégrité française, et

nous ne désarmerons pas avant d'avoir délivré nos frères d'Alsace et de Lorraine de la soldatesque prussienne, maintenant que 6 millions de baïonnettes françaises et russes sont en faisceau.

Le dénouer, ce faisceau, est impossible ; le rompre serait hasardeux, le braver serait téméraire.

C'est en vain que certaines feuilles de la presse européenne demandent un rapprochement entre la France et l'Allemagne.

La chose est impossible. La réconciliation entre les vainqueurs et les vaincus de 1870 ne peut avoir lieu.

Rien à faire; armer des deux côtés, se tenir prêt, se ruiner, se haïr, et attendre... vivre dans l'espoir ! Voilà notre rôle.

La France, écrasée sous le poids de désastres sans précédents et de trahisons sans exemples, saigne toujours de ses blessures. L'ex-chancelier valétudinaire, l'homme néfaste engagea la guerre de 1870 par un faux dont il se glorifie ; il la termina par un rapt. Ce vampire n'a su que creuser des fossés de haine, des abîmes de sang...

A Guillaume II d'aspirer à une gloire plus éclatante et plus pure en nous rendant l'Alsace et la Lorraine, cette pépinière de patriotes où 3 millions de Français sont arrachés à la mère-patrie. A ce prix, la réconciliation deviendra possible. Jusque-là chacun continuera à compléter, à fortifier son armure, à aiguiser ses épées.

L'Allemagne comprendra-t-elle un jour que notre Alsace-Lorraine est un boulet qu'elle traîne à ses pieds, qui embarasse sa marche, qui l'immobilise au milieu de l'activité universelle, qui lui interdit « les longs espoirs et les vastes pensées », qui la condamne au rôle d'éternelle sentinelle, et qui l'oblige à rechercher des appuis extérieurs dont elle comprend maintenant l'insuffisance, l'inanité et qu'elle vient d'affaiblir en les décourageant ?

Par les cruelles leçons du passé, nous pouvons mesurer la profondeur de l'abîme où nous étions tombés, la chance presque miraculeuse du relèvement qui nous est offert. Le monde ne s'y trompe pas. Le toast de Châlons est la préface des événements réparateurs qui changeront la face de l'Orient et de l'Occident. Préparons-y les armes et aussi les âmes. Concentrons les forces vives de notre pays. Rallumons les flammes sacrées des enfants

de la vieille Gaule; mettons-nous à la hauteur des devoirs patriotiques, et comprenons enfin que le premier de tous est de réserver la sève française pour la grandeur de la France !

Donc, face à l'Allemagne, l'arme au bras, le front haut et... attendons !

LA TRANSFORMATION DE BERLIN

Pour ma troisième visite dans la capitale de l'Allemagne, je trouvai facilement les moyens d'employer les quatre jours que j'avais à y consacrer. Celui qui n'a pas vu Berlin depuis vingt ans, ne peut se faire une idée de la transformation qui s'est opérée dans cette métropole.

Tous les vieux quartiers ont disparu pour faire place à de grandes voies aérées, bordées par des constructions de style agréable. Le moderne a remplacé l'antique. Berlin, sous bien des rapports, a dépassé Vienne. La population berlinoise, de 560.000 habitants en 1861, est aujourd'hui de 1.860.000. Ce chiffre se passe de commentaires. La progression a été étonnante ; dans sa métamorphose, Berlin est devenue une ville de monuments.

Le visiteur qui entre à Berlin du côté ouest, après avoir passé sous la monumentale porte de Brandebourg et traversé la vaste place qui la précède, parcourt la célèbre promenade *Unter den Linden*, centre de la vie élégante de la capitale de la Prusse et de l'empire allemand. A droite et à gauche, les palais des ministères et des ambassades alternent avec les maisons particulières, dont les rez-de-chaussée sont occupés par de riches magasins. Là où cesse ce cours, planté de quatre rangées de tilleuls et de marronniers séculaires, s'ouvre une des plus belles perspectives monumentales du monde : l'histoire monarchique, militaire et intellectuelle de la Prusse y est racontée par la pierre et par le bronze. En tête de cette avenue se dresse la statue équestre de Frédéric II, flanquée à droite du palais de feu l'empereur Guillaume Ier et de l'Opéra royal, à gauche de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Université ; puis souvent, entre

nombre de statues en bronze et en marbre d'hommes illustres, l'Arsenal, le pont du Château avec ses groupes de Victoires et de guerriers en marbre blanc, l'Arsenal et le Musée des Beaux-Arts. Le tout est terminé par le Dôme protestant et la masse imposante et grisâtre du Vieux Château surmonté de sa coupole dorée, autour de laquelle court le verset du royal psalmiste : « Moi et ma maison nous voulons servir le Seigneur. »

Entre l'Opéra et le quai de la Sprée, séparé d'eux par des squares verdoyants et vis-à-vis de l'Arsenal, transformé en galerie des gloires prussiennes, s'élève un palais de modeste apparence, style Renaissance, précédé d'un portique supportant un large balcon. Ce palais auquel on accède par une rampe, date du XVIIIe siècle ; habité par Frédéric II alors qu'il était prince royal, il fut plus tard la résidence du Roi Frédéric-Guillaume III et de la Reine Louise, qui y donna le jour aux rois Frédéric-Guillaume IV et Guillaume Ier. A la mort de Frédéric-Guillaume III, le palais resta inoccupé jusqu'en 1858 ; à cette époque, il fut modernisé et agrandi pour servir de résidence au prince royal Frédéric-Guillaume et à sa femme, la princesse Victoria, connus depuis sous le nom d'empereur et d'impératrice Frédéric. C'est dans ce palais qu'est né, le 27 janvier 1859, Guillaume II, roi de Prusse, empereur d'Allemagne.

L'Hôtel de Rome, où nous sommes descendus, est à proximité de Friedrichstrasse. C'est dans cette rue, au centre de la ville que se trouve la Gare.

Quand donc la grande ville, *source de tant de génie, de tant de goût et de tant de lumières*, selon l'expression de l'empereur Nicolas II, sera-t-elle pourvue de gares aussi vastes, aussi pratiques que celles d'Allemagne ?

La gare de Friedrichstrasse, construite en 1875, voit aujourd'hui passer 800 trains par jour (chiffre officiel). Les trains circulaires s'y succèdent toutes les deux minutes. Rien n'a été négligé pour le confort des voyageurs.

Dans le courant de la matinée, je fais une promenade à pied dans la partie de la ville entre l'Unter den Linden et la Lepzigerstrasse. Je constate avec étonnement les changements accomplis. Les nouvelles voies ouvertes,

avec leurs constructions de style varié, donnent dans l'ensemble de la vue une note gaie ; les devantures des magasins sont remarquables par la diversité des étalages. Le soir, éclairés par l'électricité, ils jettent une vive lumière sur les voies publiques où l'animation est devenue extraordinaire, surtout dans la Friedrichstrasse, une des plus grandes artères de Berlin et des plus visitées : elle traverse en ligne droite toute la ville, du nord au sud, coupe perpendiculairement Unter den Linden (sous les Tilleuls) et se termine à la place de la Belle-Alliance, après avoir parcouru plus de trois kilomètres. Cette grande voie est décorée d'édifices modernes où l'imagination des architectes s'est donnée carrière, dans les styles Moyen-âge et Renaissance. Entre autres, les immeubles occupés par Faber, le fameux fabricant de crayons ; la brasserie monumentale de Spartenbrau ; à quelques pas de là, le café-concert appelé « Concordia ». On vous sert de tout, même du museau de bœuf ; on exhibe des acrobates et des danseuses ; on entend le répertoire des *beuglants*.

Sous les Tilleuls, le café Bäuer est l'établissement le plus fréquenté. De quatre à six heures, ses deux étages regorgent de clients. A Paris, c'est l'heure de l'absinthe ; à Berlin, c'est l'heure du chocolat, breuvage favori des Berlinois et Berlinoises *selects*.

En 1876, Berlin était une ville pour ainsi dire provinciale. On y trouvait à peine de quoi satisfaire des goûts dispendieux. L'étranger aujourd'hui se sent vraiment dans une grande capitale. La circulation, le mouvement sont devenus considérables dans les principales rues. Si le fait est sensible le 16 juillet, c'est-à-dire en pleine saison d'été, de vacances, quand une partie de la population a émigré, je me demande ce que ce doit être quand Berlin retrouve sa population normale, sa garnison au complet, et tout ce monde de l'aristocratie, de la haute finance, qui actuellement est en villégiature.

Nous avons le temps, avant de déjeuner, d'aller visiter le château royal, résidence officielle de l'Empereur, celle où il préside aux grandes cérémonies, aux fêtes de la cour. Bâti dans une île de la Sprée, ce palais a l'aspect monumental. Après être arrivés au deuxième étage par

une pente douce sans marches, nous parcourons l'enfilade des grands appartements qui se développent le long de la façade principale, et dont une partie se trouve à la droite de l'antichambre ou salle des Gardes ; la chambre de la fiancée, dans laquelle il est de tradition que, le soir de leur mariage, les princesses de la maison royale soient parées des joyaux de la couronne. Ces appartements sont bien décorés ; le style sévère prouve que du temps du Grand Électeur le bon goût était connu.

Par contre, la salle des Chevaliers ou salle du Trône a les sculptures trop chargées. Sur de hauts dressoirs est étalée la vaisselle d'or. A en juger par la quantité de métal employé, ces services représentent une grande valeur. Dans la même salle, les fauteuils du trône en argent massif datent du règne de Guillaume Ier.

Vient ensuite la salle de l'Aigle Noir, dont les tentures reproduisent l'emblème principal de cet Ordre de chevalerie ; puis les salles de l'Aigle Rouge, des Suisses, et la chambre du Drap d'or. Dans ces salons sont placés les portraits des différents souverains ; la toile bien connue de Camphausen représente le Grand Électeur et le grand Frédéric, entourés tous deux de leurs généraux. Nous arrivons dans la grande galerie de 60 mètres. C'est un véritable musée de tableaux du haut en bas. Parmi les nombreux portraits de princes, de monarques d'Europe, de princes et princesses de la Maison de Prusse, je remarque un *Charles Ier*, par Van Dick, le *Sultan Soliman*, *Catherine de Russie*, la *Reine Louise*, l'*Impératrice Augusta*, par Winterhalter, le *Roi Frédéric-Guillaume IV*, le *Couronnement de son successeur à Kœnigsberg* et la *Proclamation de l'Empire*, qui eut lieu le 18 janvier 1871, dans la galerie de glaces à Versailles ; le *Passage du mont Saint-Bernard par Napoléon Ier*, et enfin une belle toile de David qui a fait partie du butin emporté en 1814.

En continuant, le salon de la Reine ; la salle Blanche dont la décoration actuelle date du règne de Frédéric-Guillaume IV, ornée des statues en marbre des douze électeurs de Brandebourg, sert actuellement de salle du Trône pour les cérémonies d'Etat, telles que l'ouverture du Reichstag et aussi de salle de bal ; les 2.300 bougies qui l'éclairent sont reliées entre elles par des fils

d'amiante. La nouvelle chapelle date de Frédéric-Guillaume IV. Les murs sont revêtus de marbres précieux ; les fresques représentent les symboles des principales religions.

Dans la Breitenstrasse, se trouvent les écuries de la cour ; 120 chevaux sont destinés aux attelages pour cortèges, sorties de gala ou conduite des visiteurs. Ceux de l'empereur Guillaume sont uniformément de la même robe ; ceux de l'Impératrice sont d'une autre nuance. Dans une immense remise sont rangées les voitures de gala et de ville. En sortant du palais impérial, par la Kaiser-Wilhemstrasse, j'arrive à Monbijou.

Ce palais a été construit dans les premières années du XVIIIe siècle et habité à différentes reprises par les reines Sophie-Dorothée et Frédéric. Il s'élève le long de la rive droite de la Sprée. On y a installé le Musée Hohenzollern ; c'est une collection de souvenirs personnels, se rapportant à la vie des princes qui ont régné sur la Prusse depuis qu'elle a été élevée au rang de royaume : c'est le Musée des Souverains.

Deux salons contiennent des objets, des meubles ayant servi à Guillaume Ier. Les autres salles se rapportent au règne précédent. Dans l'une d'elles, est placé le lit de parade du grand Frédéric, ainsi que ses habits, ses instruments de musique, jusqu'à son cheval favori empaillé.

Les plus belles rues à parcourir pédestrement sont Wilhemstrasse, Lepsigerstrasse, bordées d'hôtels aristocratiques, de bâtiments officiels, des palais des princes Frédéric, Léopold, et du comte Stolberg-Wermegerode, de l'ambassade d'Angleterre ; puis la résidence du Chancelier, qui abrita si longtemps Bismarck, l'homme néfaste ; la Chancellerie impériale, le ministère des Affaires étrangères ; comme habitations particulières, des maisons modernes de style prétentieux.

L'ambassade de France se trouve sous les Tilleuls, à droite de la Place de Paris. Nous traversons la porte de Brandebourg ; le passage du milieu est réservé à l'Empereur. C'est sur cette porte qu'a été replacé le char de la Victoire qui, en 1802, avait été apporté à Paris par Napoléon Ier ; Blücher le reprit en 1814.

Pour un Français, cette porte de Brandebourg évoque

bien des souvenirs ; dans un mois, ce sera le 27 octobre, anniversaire de l'entrée de Napoléon Ier à Berlin.

Vous fêtez les anniversaires de vos victoires, Messieurs les Prussiens, nous pourrions fêter ceux de nos armées ; ils sont plus nombreux et surtout plus glorieux. Vous fêtez Metz, Sedan, sinistres batailles, tristes résultats pour vous, encore moins d'honneur. N'oubliez pas nos Bouvines, Denain, Fontenoy, Valmy, Jemmapes, Iéna et Champaubert. A nous les soldats glorieux qui s'appellent: Philippe-Auguste, Duguesclin, Bayard, Guise, Coligny, Henri IV, Condé, Turenne, Luxembourg, Villars, d'Assas, Ney, Drouot, La Tour d'Auvergne, Hoche, Marceau, Desaix, Kléber, Masséna, Lannes et Napoléon Ier.

A nous aussi les marins illustres : Jean-Bart, Duquesne, Tourville, Suffren, Dupetit-Thouars, Dumont-Durville.

Tous ces Grands Hommes sont passés à la postérité !

A nous, encore, le plus merveilleux écrin de gloire dans lequel un peuple puisse contempler le travail de ses ancêtres, l'effort de son génie.

La race de tous ces hommes héroïques n'est pas éteinte, nos soldats seront ce qu'ils furent toujours, intrépides, dévoués et, s'il le faut, sublimes et nous sommes maintenant en état de vous répondre : Prussiens, quand vous voudrez !

Le 7 octobre 1806, Napoléon Ier, ayant reçu du roi de Prusse un *ultimatum* insolent, mit l'armée française en mouvement. Le 14, il écrasait les Prussiens à Iéna, tandis que le maréchal Davoust, avec le 3e corps, les culbutait à Auerstædt. Pour recompenser le 3e corps de sa brillante conduite et de son héroïsme sur le champ de bataille, Napoléon décida qu'il entrerait le premier à Berlin. Le maréchal Lannes, qui commandait le 5e corps, avait, dès le 24 octobre, envoyé un escadron de hussards et quelques-uns de ses aides de camp pour annoncer l'entrée de Napoléon Ier.

Le 25, le prince Hatzfeld, chef de la municipalité, et les notables berlinois offrirent les clefs au maréchal Davoust qui les leur rendit afin qu'elles fussent remises à Napoléon. La glorieuse armée traversa Berlin. Davoust établit son quartier général à Friedrichsfeld. Le 27 octobre, Napoléon, de Postdam, fit son entrée solennelle dans la capitale par la porte de Brandebourg ; il apparut

dans les rues de Berlin, à cheval, au milieu de sa garde et de ses cuirassiers d'Hautpoul et de Nansouty, accompagné de Berthier, major général, du maréchal Davoust et Augereau, de Duroc et de ses aides de camp. L'entrée fut triomphale; tous les notables, les corps constitués, les représentants de la haute bourgeoisie vinrent à sa rencontre lui offrir les clefs de la ville, l'assurant de leur soumission et de leur respect.

Non seulement la plus grande tranquillité ne cessa de régner, mais une foule considérable circulait dans les rues pour contempler les soldats français. Voici le récit d'un témoin allemand:

« Je vis sourire Napoléon Ier lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur un groupe de Berlinois qui mêlaient leurs acclamations à celles des Français ; les bourgeois étaient à leurs fenêtres, les boutiques ouvertes. Dans la soirée il y eut des Allemands qui illuminèrent. »

Le soir, les théâtres jouèrent. Napoléon Ier s'installa au palais du roi avec autant de sécurité que s'il s'était trouvé en France ; il reçut la visite de tous les hauts fonctionnaires qu'il accueillit avec bienveillance. Ces hommes respectaient le vainqueur qui, en quatre semaines, avait complètement écrasé leur pays. Napoléon Ier donna des ordres pour que tout se passât régulièrement. Les habitants logèrent 40.000 hommes, ils furent tellement satisfaits de la bonté et de la douceur des soldats français qu'ils s'évertuèrent à fournir abondamment tout ce qui leur était nécessaire pour bien vivre. Pas un cri ne vint troubler la tranquillité des rues.

C'est pour perpétuer le souvenir des victoires de 1806 et de son entrée triomphale à Berlin que Napoléon Ier ordonna d'élever un temple de la Gloire destiné à recevoir les drapeaux conquis à l'ennemi. Ce temple, détourné de sa destination première, est devenu l'église de la Madeleine. Par un décret du 18 février 1806, Napoléon avait déjà prescrit la construction de l'Arc de Triomphe.

Il y a là un contraste significatif de l'entrée de Napoléon Ier à Berlin, qui se fit sans tristesse, au milieu d'un calme parfait, et celle de Guillaume Ier à Paris, en 1871, qui ne fut que deuil, épouvante : on sentait la force brutale. Les Prussiens n'ont pas à s'en enorgueillir.

Le lendemain 28 octobre, date à jamais néfaste, l'anniversaire de la reddition de Metz, que le traître Bazaine — nom flétri dans l'histoire — mit en la possession des Prussiens. Metz l'inviolée ! le plus imposant rempart de la Patrie ; Metz ! l'inexpugnable citadelle, la formidable place de guerre qui gardait si fidèlement l'intégrité du territoire et la majesté du nom français.

Il fallut un lâche, comme Bazaine, pour que, le 28 octobre 1870, Metz l'imprenable fût livrée à nos ennemis avec 173.000 hommes, 3 maréchaux, 50 généraux, 6.000 officiers, 53 drapeaux, 1.407 pièces de canons, 200.000 fusils, 3 millions de projectiles, 23 millions de cartouches et un matériel immense autant qu'intact, selon la remarque du duc d'Aumale dans le procès du misérable qui a livré la France. Que le nom de Bazaine soit aussi maudit par les générations qui nous succéderont ! Cet effondrement sans précédent, cette effroyable catastrophe militaire ne fut que le dénouement fatal de la ténébreuse et tragique machination d'un homme qui voulait tirer vengeance de projets qu'il n'avait pu réaliser.

Il y a des deuils qui préservent et qui vengent, parce qu'il est des blessures qu'il faut toujours sentir saigner pour ne pas déchoir. La douleur est, pour les peuples qui veulent vivre, la meilleure gardienne du feu sacré. Pensons toujours à nos deux chères provinces ; vivons dans l'espoir de les reconquérir un jour, la réconciliation entre les deux peuples est impossible : entre Paris et Berlin il y a Metz et Strasbourg.

Le Thiergarten est pour Berlin ce que le Bois de Boulogne est pour Paris, avec cette différence qu'il est plus à proximité du centre de la ville. Sa superficie de 255 hectares est sillonnée par de nombreux cours d'eau, traversés par des ponts décoratifs du plus bel effet. Ses allées sont ombragées par des arbres séculaires ; l'ensemble en est très pittoresque. Il est délimité du côté Nord par la Sprée. Le côté Sud est bordé par un nouveau quartier où les richissimes banquiers juifs ont fait construire des hôtels splendides décorés de fleurs et entourés de jardins.

Berlin est le berceau des Juifs ; la pléiade des Rothschild sort de là. Le père Mayer Amschel, né en 1743, y a fait souche. Son fils aîné Nathan, né en 1777, avait

vingt et un ans lorsque, en 1798, il jeta les premières bases de la maison Rothschild. James, le second fils, né en 1792, avait aussi vingt ans quand, en 1812, il vint à Paris. Nathan et James sont les deux grands Rothschild de la deuxième génération. Leur père avait épousé Gutta Schnapper, la perle de la Judengasse.

Dès leur plus jeune âge, le père Mayer Amschel dressa ses deux fils à exploiter le pauvre peuple ; il leur enseigna l'art de rouler leurs semblables, il leur prêchait l'évangile du vol. Il ne se doutait pas, le vieux Juif, qu'à vingt-trois ans son fils James serait anobli, puis baron à trente ans, et qu'à quarante ans, le 6 janvier 1842, il porterait sur sa poitrine le cordon de grand officier de la Légion d'honneur. Ce n'est pas Napoléon 1er qui aurait fait cela ! Les Anglais ont mieux résisté aux Rothschild de Londres que les Français à ceux de Paris.

La première génération de banquiers se compose de Nathan à Londres, Anselme à Francfort, Salomon à Vienne, Karl à Naples et James à Paris. La deuxième se compose de Lionel à Londres, ayant ses deux frères Anthony et Mayer pour associés Charles et William, à Francfort, remplacent leur oncle Anselme ; Anselme, Salomon à Vienne ; Adolphe à Naples ; Alphonse à Paris, aidé de ses deux frères Gustave et Edmond.

La vente des hommes par Amschel a été le début de la fortune. Ce bétail humain qui servait de chair à canon a rapporté des millions : après, vint Waterloo, qui rapporta 25 millions à Nathan Mayer de Londres. L'histoire signale sa présence, le 17 juin 1815, sur le champ de bataille de Waterloo. Le Juif avait tenu à voir la boucherie. Ensuite, le retour de l'île d'Elbe leur profita, puis les mines de mercure d'Autriche et d'Espagne qu'ils surent, par des moyens incorrects, s'approprier. L'emprunt anglais de 1819, le Crédit Foncier, l'emprunt de 1871, le krach de l'Union, tout profita à cette bande de Juifs. En 1848, la fortune de James pouvait s'évaluer à 600 millions ; en 1868, on la retrouve à 1 milliard 592 millions ; en 1882, elle dépasse 2 milliards. En 1896, on estime que la famille Rothschild de Paris possède une fortune de 4 milliards ; la maison de Londres, 5 milliards ; celles de Francfort, Vienne et Naples, à elles trois, 5 milliards ; ce qui porte la fortune de tous les Rothschild

réunis à 14 milliards ! On a bien confisqué la fortune du clergé, le bien des émigrés ; les Juifs, qui ne sont même pas Français, pourraient bien subir le même sort.

L'Allemagne a doté la France d'une belle collection de Juifs qui ont noms Rothschild, Raynal, Reinach, Dreyfus, David, Colin, Bamberger, Stern, Hirsch, Meyer, Beer, Bauer, Heine, Oppenheim, Bischoffsheim, Oberndœffer, Bernheim, Bloch, Erlanger, Seligmann, Popper, Durlach, Griggenheim, Isaac, Moïse, Jacob, Rachel, Gunsbourg, Camondo, Franck, Goudchaux, Hugelmann, Kahn, Strauss, Worms, Wolf, Ulmann, Mayer, Crémieux, Muhler, Weill, etc, etc.

C'est l'invasion des Juifs qui continue ; tandis que la statistique constate qu'il n'y a en France que 24.357 Russes, dont 9.918 à Paris, elle nous apprend qu'il y a, à Paris, 42.000 Allemands et 52.000 Juifs. Maintenant c'est l'Italien qui s'infiltre partout ; il faut endiguer ce fléau. Marseille compte 73.000 Italiens ; Toulon, 8.000 ; Nice, 23.000 sur 93.000 habitants. Sur le littoral, on estime à 250.000 le nombre des Italiens qui sont installés ; à Berlin : on y compte 397 français ! C'est que là-bas la terre n'est pas hospitalière.

Cela dit, revenons au Thiergarten. Cet immense parc est traversé par de grandes allées. Celle qui conduit de la porte de Brandebourg à Charlottenbourg est dotée d'une ligne de tramways ; une autre conduit de Postdamer Platz au château de Bellevue. Des statues y ont été élevées dans les ronds-points. J'y remarque celles du poète Schiller, de Lessing, de la reine Louise, femme de Guillaume III.

C'est le Thiergarten que les Allemands ont choisi pour élever leur colonne de la Victoire. Les canons pris à l'ennemi, rangés tout autour, rapellent les guerres de Danemark, en 1864 ; d'Autriche, en 1866, et de France, en 1870.

Comme j'ai détourné les yeux pour ne pas voir cette colonne, j'en emprunte la description à l'un de mes compagnons, fort en esthétique :

« Les Français qui viennent à Berlin peuvent, sans crainte, aller rôder autour du monument. C'est d'une telle horreur qu'ils ne sentiront même pas l'intention injurieuse que révèlent platement les quatre bas-reliefs

et la mosaïque, et que ce seul cri leur montera aux lèvres : « Voilà donc tout ce qu'ils ont trouvé ! »

« La colonne de la Victoire s'élève à l'entrée du Thiergarten, derrière cette porte de Brandebourg par où passèrent, en 1806, l'état-major de Bonaparte et nos alertes régiments, que le prestige des armées révolutionnaires fit recevoir en libérateurs. Elle est composée d'un piédestal couronné d'une galerie circulaire à colonnes doriques, le tout en porphyre, et, là-dessus, — symbole national vraiment heureux, — une lourde saucisse en grès, que surmonte la statue en bronze doré de la *Borussia*. A elle seule, cette Borussia, qui prend successivement l'aspect, quand on fait le tour du monument, d'une nourrice brandebourgeoise en pantalon de zouave, ou d'un phénoménal hanneton, représente en hauteur le tiers de la colonne. L'absence de proportions est aussi choquante entre la partie supérieure et la partie inférieure du monument en sorte que l'œil, révolté par l'ineptie des détails, cherche vainement un peu d'harmonie dans les lignes.

« Comme le bas ressemble à un ossuaire et le haut à une cheminée d'usine, on pourrait croire que ce sont des fossoyeurs et des fumistes qui, abandonnés à leur gauche fantaisie artistique, se sont amusés à vous bâtir ça. C'est une erreur ; l'architecte, les sculpteurs, le peintre même sont des personnages à qui l'on fait un nom ici. Il y a eu là, en 1871, la collaboration de tout le dessus du panier des artistes berlinois !

« Sur les quatre faces du piédestal, des bas-reliefs de bronze d'une inspiration niaise et d'une exécution puérile, représentent : 1° la prise des fortifications de Düppel (guerre de Danemark) ; 2° la bataille de Sadowa ; 3° la capitulation de Sedan et l'entrée des troupes prussiennes à Paris ; 4° le retour triomphal de Guillaume Ier et de son armée à Berlin.

« La capitulation de Sedan est symbolisée par l'entrevue du général Reille et du roi de Prusse, lequel tend la main pour recevoir la lettre que lui écrivait Napoléon III. Par une tradition d'atelier, qui se retrouve chez tous les peintres, chez tous les sculpteurs de ce temps-là, on a donné au général français une attitude humble et rampante de chien battu.

« Pour l'entrée des Prussiens à Paris, on n'a rien trouvé de mieux, comme figuration populaire à opposer aux troupes allemandes, qu'une espèce de vieux voyou en blouse, planté sur un tas de pavés, le képi incliné sur l'oreille, les mains mollement enfoncées dans les poches, et le brûle-gueule aux dents. C'est ça, le peuple de Paris ! Et tel est l'hommage que le vainqueur a rendu à son héroïsme !

« Mais, je le répète, ces détails odieux n'arrivent même point à nous indigner ; c'est à la fois trop abject. Chez tous les peuples d'âme haute, l'art a plutôt une tendance à glorifier les vaincus. Qu'on voie, par exemple, nos galeries historiques ; qu'on voie même comment, dans le désespoir de la défaite, nos peintres de l'année terrible ont traité l'ennemi. Et que l'on compare ! Ici, on croit retrouver dans le marbre, dans le bronze ou sur les toiles, le hoquet crapuleux des troupiers qui incendiaient Bazeilles et chapardaient nos pendules. »

A quelques pas de là, l'Allemagne a fait édifier le nouveau palais du Reichstag. Ce vaste monument, très décoratif, a coûté 35 millions. En face l'État-Major, où mourut le feld-maréchal de Moltke.

Après, nous reparcourons l'Unter den Linden de la porte de Brandebourg à l'Opéra ; c'est sur cette grande voie des *Tilleuls* que se trouve le palais de Guillaume Ier. De son vivant, le vieux souverain avait l'habitude de paraître à la fenêtre de son cabinet de travail au moment où la garde était relevée. Avec la plus scrupuleuse exactitude, il s'est fait un devoir, pendant tout son règne, — quand il était à Berlin, — de se montrer à son peuple qui, tous les matins, venait acclamer chaleureusement le monarque. Les salons sont encombrés de bibelots, souvenirs, bronzes, marbres, reçus en cadeaux. Toutes les pièces sont restées dans le même état que quand il les habitait ; ameublements et objets d'art y sont conservés religieusement.

LES MUSÉES

Notre matinée est consacrée à la visite des Musées, enrichis, depuis vingt ans, d'une grande quantité de tableaux. La façade ayant vue sur le Lustgarden consiste en un portique supporté par dix-huit colonnes ioniennes, orné de groupes de marbre et de fresques exécutés d'après les plans de Schinkel, sous la direction de Cornélius.

La grande rotonde du milieu est décorée avec les marbres célèbres de Pergame. Ceux de la rotonde centrale et de la galerie de droite proviennent du temple de Jupiter, qui s'élevait dans l'enceinte même de la citadelle de Pergame ; ils datent du règne d'Eumène II, de l'an 180 avant J.-C. La première collection, en proportions plus grandes que nature, représente le combat des Dieux contre les Géants ; la seconde retrace différentes scènes de la vie de Téléphos. Ces œuvres de la grande époque de l'art hellénique impressionnent par la vie qui les anime : c'est une trouvaille merveilleuse.

Dans la galerie des héros, une salle est consacrée à l'art romain, deux autres au Moyen-âge et à la Renaissance. Au rez-de-chaussée, la collection des monnaies est intéressante, pour moi surtout ; plus de 20.000 pièces de toutes les époques et de tous les états sont rangées dans les vitrines.

Le double escalier monumental, avec ses parois recouvertes de fresques, nous conduit au premier étage, dans la galerie des peintures anciennes. La collection italienne est une des plus complètes qui existent dans les Musées d'Europe. A citer, dans les toiles des peintres de la grande époque, la *Madone* du duc de Terranova, celle de Raphaël, celle d'André del Sarto. L'école française n'est pas bien représentée. Seuls quelques paysages de Poussin ; un *Portrait de Marie Mancini*, par Mignard. Dans l'école allemande, les toiles d'Holbein ; celles des écoles flamande et hollandaise sont en trop grand nombre pour les signaler.

Une des œuvres les plus captivantes qui demande à être examinée sérieusement, consiste en six panneaux

représentant l'*Adoration de l'Agneau mystique*, que les frères Van Eyck exécutèrent pour une chapelle de l'église Jean, de Gand. Une partie est rentrée en possession du Musée de Berlin ; la partie centrale de cette incomparable composition est dans la cathédrale de Saint-Bavon ; d'autres, moins importantes, ont été transportées au Musée de Bruxelles. A côté de cette œuvre magistrale de Van Eyck, se trouvent des toiles de Memling, Van der Weyde, Dirk Bouts, Terburg, de Metsu, Van der Meer, Franz Hals, du célèbre portraitiste de Harlem ; plusieurs toile de Rambrandt. Les Rubens, au nombre de quinze, sont médiocres.

Nous visitons ensuite la Nationale Galerie, construction récente de style corinthien. Un des paliers de l'escalier représente les honneurs rendus par la République de Venise à la reine Catherine Carnaro. D'un côté, la galerie du comte Raczynski ; de l'autre, la salle des cartons de Cornélius ; les modèles qu'ils renferment ont servi d'avant-projet à plusieurs œuvres capitales. Les Neues Museum est plus intéressant ; le grand escalier, qui occupe la partie centrale de l'édifice, est une œuvre grandiose, des plus riches et des mieux conçues parmi les édifices du Berlin moderne. Le premier étage se divise en deux : les six fresques bien connues de Kaulbach retracent les époques les plus marquantes de l'histoire de l'humanité ; l'artiste y travailla vingt ans.

Au deuxième étage, les amateurs de belles choses peuvent s'en donner à cœur joie. C'est l'antiquité renaissante. Les Phéniciens, les Etrusques, comme les peuples de l'Asie Mineure, les Grecs et les Romains, y sont représentés. Parmi ces nombreux objets classés et rangés avec symétrie sous des rubriques différentes, se trouvent des statuettes, vases, lampes, bronzes et miroirs. Je m'intéresse particulièrement aux figurines de Tanagra. L'exécution en est parfaite ; le travail, d'une finesse étonnante : ces pièces ont un cachet de grâce, de beauté, qui n'a jamais été surpassé à aucune époque.

Dans les salles suivantes, les vases lécythes forment une catégorie spéciale, ainsi que ceux trouvés dans les fouilles entreprises à Mycènes par Schielmann. Dans la Sternsaal, les pierres dures et les camées, et, dans la dernière pièce, les bijoux antiques, ainsi que le trésor

d'Hildesheim, composé d'un service de table en argent repoussé qui date de l'époque romaine, découvert à Galgenberg ; la galvanoplastie a partout reproduit ces pièces.

Le premier étage du Neues Museum est entièrement consacré à la collection des moulages. C'est la plus complète qui existe en Europe. Elle représente toutes les écoles de la sculpture antique et moderne et de l'art asiatique.

La création du Musée de Berlin ne datant que du commencement du siècle, d'une époque où la plupart des chefs-d'œuvre de l'art moderne avaient déjà été acquis par les Musées du Louvre et de Dresde, il en résulte que la galerie de peinture ne peut arriver à égaler celle des autres capitales d'Europe. Sa plus grande richesse consiste en toiles des peintres primitifs de l'Italie et de la Flandre. Le pourtour est tendu de grandes tapisseries exécutées d'après les dessins de Raphaël. J'ai vu les originaux au Vatican, et au South-Kensington Museum. Une remarque à faire, c'est que tous les tableaux sont rangés dans un ordre très méthodique.

En face de ce monument, on travaille à la construction de la nouvelle cathédrale ; la dépense sera de 32 millions. Un peu plus loin, sur les bords de la Sprée également, les ouvriers sont occupés à l'érection du monument de Guillaume Ier, qui reviendra, dit-on, à 82 millions.

Le monument se compose de deux parties : une statue équestre du vieil empereur, dressée sur un haut piédestal, et une colonnade de pierre blanche, dont les deux ailes supportent des groupes de bronze, et qui prolonge ses fondations jusque dans le lit de la Sprée. L'ensemble est écrasé par la lourde masse du château impérial, dont l'un des côtés fait face au monument. La colonnade, inharmonique, construite de biais, est d'un goût déplorable. Quant à la statue elle ne manque pas d'allure.

A chaque pan coupé, des *Victoires* de bronze, qui font des prodiges d'équilibre sur des sphères minuscules, et qu'on ne peut regarder sans songer à la danse des œufs. A droite et à gauche, deux grands diables de corps jetés sur des marches de grès, et qui symbolisent, paraît-il, la guerre et la paix. Sur la face antérieure, une *Croix de fer*, d'où partent des rayons solaires! Au-dessous, un

coussin en bronze supportant le manteau impérial, le sceptre, une balance, un glaive nu et la couronne de l'empire. Cette exposition de bric-à-brac, absolument grotesque, représente le *Droit nouveau !* Et puis enfin, aux quatre angles, détachés nettement, les fameux lions, les lions devant lesquels tout Berlin s'extasie, et dont deux, au moins, semblent particulièrement souffrir d'atroces coliques. Sous leurs griffes, massés pêle-mêle en trophées, des drapeaux, des fusils, des canons et des mitrailleuses, des sabres et des cuirasses, toute la glorieuse dépouille des vaincus.

La colonne de la Victoire associe du moins notre défaite à celle des Autrichiens et des Danois. Ici, ce que l'on célèbre, c'est uniquement la défaite de la France. Le souvenir des guerres auxquelles Guillaume Ier a été mêlé, et que pouvait à la rigueur, avec plus ou moins de tact, rappeler ce monument du centenaire, n'a point suffi ; il a fallu encore qu'on ravivât le souvenir des âges éteints et qu'on mît là le drapeau blanc des rois de France, pour attester que l'Allemagne officielle et patriote ne désarme point, qu'elle se transmet de génération en génération et de siècle en siècle la haine de l' « ennemi héréditaire ».

S'il est une chose qui puisse fortement impressionner les Français qui passent à Berlin, c'est, à coup sûr, une visite à *l'Arsenal*, devenu, depuis 1877, musée d'artillerie et galerie des Gloires. Quelle heure douloureuse on consacre à ce calvaire !

Devant le portail, quatre lourdes statues de femmes, qu'un artiste italien qualifiait devant moi de *crapauds*, et qui datent de près de deux siècles. Entre le musée et le corps de garde, en plein air, deux obusiers pris en 1814 et une pièce de forteresse, enlevée pendant la dernière guerre, au Mont-Valérien. L'édifice a 90 mètres de long, il est situé en face le palais Frédéric. Transformé depuis plusieurs années, sa façade décorative, surmontée de trophées guerriers, revêt un caractère monumental. En pénétrant dans l'intérieur, le visiteur se trouve d'abord dans un vaste hall supporté par de nombreuses colonnes qui communique avec la cour intérieure. Au milieu, s'élève une statue colossale de la Borussia. Au fond, un bel escalier en fer à cheval donne accès à la Herrscherhalle (salle des souverains).

Une des pièces du rez-de-chaussée est consacrée à la science de l'artillerie ; celle de gauche, à l'art de l'ingénieur. Dans la première, se trouvent, méthodiquement rangés par siècle et par série, des canons, des obusiers, des mortiers et autres engins de toutes formes, quelques-uns d'un travail remarquable, surtout parmi les anciens; des pièces de modèles américain, russe et suisse, montées sur leur affût avec leur avant-train. On suit toutes les transformations accomplies dans le matériel de guerre depuis les premiers temps jusqu'à ce jour.

Dans la galerie de gauche sont réunis tous les outils servant au corps des pionniers. Au milieu, une vingtaine de plans en relief des anciennes forteresses françaises que Vauban avait élevées comme une ceinture ininterrompue sur la frontière du Nord-Est. Puis, les reliefs du champ de bataille de Koniggrätz ; les retranchements de Duppel, peints sur les murs en grandeur naturelle; les fameux grenadiers géants dont le roi Frédéric-Guillaume Ier voulait former un corps d'élite.

Au premier étage, des uniformes de toutes les époques, usés, troués, fanés par le service d'antan, aujourd'hui la proie des mites. Sous une vitrine, le chapeau de Napoléon Ier, avec ses décorations, dont plusieurs ornées de diamants d'une grande valeur. C'est la dépouille de Waterloo.

La galerie des Gloires, décorée de fresques de Geselschap et de statues des rois de Prusse et de généraux prussiens. Les murs des trois salles sont couverts d'immenses tableaux qui représentent les principaux épisodes des guerres contre le Danemark et l'Autriche, et aussi la bataille de Waterloo (Belle Alliance), la proclamation de Guillaume Ier, comme empereur allemand, dans la galerie des Glaces à Versailles, le 18 janvier 1871.

D'autres peintures murales retracent les faits d'armes les plus glorieux des armées de Brandebourg et de la Prusse, qui sont la bataille de Fehrebellin, le passage du Kurische-Haff, les batailles de Hohenfriedberg, Leuthen, Torgau, Leipzig, Waterloo, l'enlèvement des retranchements de Duppel, la bataille de Königgrätz et enfin, pour flatter l'amour-propre des Prussiens et même raviver leur haine, les Allemands ont reproduit l'assaut de Saint-Privat, la bataille de Gravelotte où les soldats français,

qui furent tous des héros, ne succombèrent qu'écrasés par le nombre. Il n'y a cependant pas de quoi flatter la bravoure de nos ennemis. Le champ de bataille de Sedan est représenté au moment où, d'après eux, l'ennemi, s'avouant vaincu, arbore le drapeau blanc.

En Allemagne, toutes ces reproductions de batailles m'ont d'autant plus frappé qu'elles sont faites avec beaucoup de partialité. A Dresde, j'ai vu aussi des panoramas de batailles françaises : Saint-Privat et Reichshoffen. Le sol est toujours jonché de soldats français tués; des Prussiens, on n'en voit pas. La brosse de l'artiste peu scrupuleux a reproduit les soldats français désertant le combat : c'est une insanité de voir la vérité ainsi travestie. Ces Teutons ont une manière particulière de refaire l'histoire.

En France, nous n'oublierons jamais les actes de férocité qu'ils commirent pendant la guerre de 1870. Non contents de voler nos pendules, ils se livraient au pillage des maisons. Tout ce que peut inventer la licence effrénée du soldat lorsque rien n'arrête sa fureur, tout ce que la cruauté peut inspirer aux hommes fut commis par les Prussiens.

Dans les musées, dans les panoramas le peuple allemand s'extasie devant la bravoure artificielle de ses compatriotes. Allons, Messieurs les Allemands, soyez plus sincères et plus loyaux ; sachez que les soldats français, n'ont été, en 1870, écrasés que par la force brutale de votre nombre. A Reichshoffen, Gravelotte, Saint-Privat, Bitche, St-Quentin, Rambervilliers, Bazeilles, Toul, Châteaudun, vous avez rencontré des héros !

Le pourtour de l'arsenal est entouré de bustes posés sur des socles de marbre blanc. Le premier est celui d'Othon, Christophe baron de Sparr ; à côté ceux de Hans Joachim, Von Ziethen, prince Louis, tué au combat de Saalfeld, Guillaume-René, Frédéric-Adolphe, prince Blücher, comte Bulow von Donnevitz. Tauentzien von Witlenberg, Neidhart von Gneisenau, Kleist von Nollendorf, qui, tous, se signalèrent dans la guerre de la délivrance ; puis les bustes de ceux qui commandèrent devant l'ennemi : comte de Wrangel, de Werder, Gœben, de Moltke, Manteuffel, prince Frédéric-Charles et de l'empereur Frédéric.

Il y a beaucoup à voir dans cet arsenal ; les armures et armes anciennes, y ont été réunies en grande quantité. Parmi le butin enlevé à l'ennemi figurent des uniformes de soldats français pris, en 1870, sur les champs de bataille, la livrée des équipages de poste de Napoléon III. Tout ici rappelle nos désastres. La plupart des objets nous ont été volés. Il y a surtout les plans en relief des forteresses de France, enlevés de nos collections.

« Et puis, appendus aux murs ou symétriquement disposés en tas, ce sont des schakos, des képis, des sabres, des baïonnettes, des fusils, des guidons tricolores, des épaulettes, des éperons, des pistolets, des tambours muets désormais, et qui tant de fois battirent la charge et menèrent nos soldats à la victoire. La peau en est jaunie, tannée ; mais la voix morte ne ressusciterait-elle pas ?

« Voici des clairons qui sonnèrent fièrement, lançant dans la mêlée leurs notes aiguës, leurs appels stridents, comme des coqs au réveil. Et quels sont les braves qui portèrent ces cuirasses, trouées de part en part de douze, quinze, dix-huit balles ? Des héros anonymes, dont l'histoire jamais ne redira les noms !

« Jusqu'à la voûte, les piliers, les murailles sont tapissés de drapeaux : drapeaux de la Révolution et du Premier Empire, aux couleurs éteintes, mais que la poussière d'un siècle n'a pu complètement ternir.

« Il me semble voir frissonner encore la soie déchiquetée et flétrie, la soie de ces étendards qui coururent le monde, portant dans leurs plis le grand souffle de liberté ; — drapeaux qui claquèrent sous le soleil et sous l'orage, noircis par la fumée, mutilés par les balles, lacérés par tous les vents d'Europe et désormais prisonniers, loques glorieuses pour qui tant de vaillants surent mourir !

« Et puis, voilà les tricolores de la dernière guerre, improvisés en hâte, cousus par des doigts inhabiles. Ils sont là, mêlés aux autres, accrochés le long des murs, comme de grands oiseaux captifs dont les ailes palpitantes auraient été clouées par des mains de barbares. Et des canons, des mitrailleuses, portant leur date ; Sedan, 2 septembre. — Orléans. — Strasbourg. — Soissons. — Metz. — Saint-Privat. — Thionville. — La Fère. —

Wœrth. — Route de Metz. — Le Mans. — Fort de Vanves. — Paris, 1870-71.

« Je passe devant des vitrines où sont conservés les différents types d'uniformes de l'armée prussienne, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours.

« Je redescends dans la grande cour pour revoir une dernière fois nos canons et, pendant qu'attristé, je les contemple, immobile, j'entends parler français tout près de moi. Je me retourne vivement : ce sont des soldats, des soldats allemands ! Je m'approche d'eux et je les questionne au hasard :

« — Vous êtes sans doute Lorrains ?

« – Oui, Monsieur, Lorrains. Et vous, Français ? Ah ! nous aussi, nous avons été Français !...

« Leurs mains crispées, leurs visages pâles et contractés, l'éclair de leurs prunelles en disent plus long que leurs lèvres qui doivent rester closes. Sous l'uniforme impérial, battent des cœurs français meurtris et torturés, mais des cœurs que nul ne peut asservir.

« — *Nous aussi nous avons été Français !*

« Cette phrase sonne à mon oreille comme un glas, comme un tocsin. Français, ils le sont encore, ils le seront toujours. Ils ont gardé leur langue, si douce et si chère, malgré les punitions qui pleuvent dru.

« Quelle vie est la leur ! De quelle amertume n'est-elle point abreuvée ! On les exile loin de leur pays, dans la capitale prussienne, pour les dompter et les germaniser. »

. . . .

Après le déjeuner, des landaus nous enlèvent pour la promenade en ville. Les vieux quartiers malsains ont été démolis. Des voies larges bordées par des maisons ouvrières aux logements spacieux et aérés ont remplacé les vieilles bicoques. Les quartiers ouvriers sont devenus des quartiers bourgeois, où règne la plus grande propreté.

Encore une légende qu'il faut détruire chez les Français qui ne voyagent pas ; par un excès de chauvinisme, ils se figurent qu'il n'y a que le peuple français qui soit heureux et bien logé. Funeste erreur. Voyagez, chers compatriotes, et vos préjugés tomberont.

L'ALLEMAGNE INDUSTRIELLE

Les progrès accomplis depuis la guerre sont prodigieux ! Ce peuple laborieux, sobre et soumis a marché à pas de géants. La prophétie de Bismarck, qui disait : *Nous aurons notre Sedan commercial,* s'est réalisée en tous points. L'Allemagne militaire est forte, l'Allemagne industrielle est prospère et redoutable. Partout les feux sont allumés, les cheminées fument. De Cologne à Berlin, arrêtez-vous à Düsseldorff (cette ville industrielle et manufacturière a pris, depuis vingt ans, un essor considérable), puis à Gelsenkirchen, Altermossen, Bielefeld, Oberhausen ; des usines, par centaines, se sont construites ; des villages se sont créés ; les terres stériles sont devenues fertiles ; des voies ferrées sillonnent le pays en tous sens.

L'Allemagne fabrique tous les produits : tissus, lainage, soie, objets d'art, bronze, machines, ustensiles de ménage émaillés, imprimerie, tabletterie, parfumerie, etc. Elle s'est emparée de tout, rien n'a manqué à son activité ; sachant s'affranchir des fournitures étrangères, elle fabrique pour les autres et devient envahissante.

Pour ne citer qu'un fait entre mille : avant la guerre, la culture de l'asperge était inconnue ; aujourd'hui, l'Allemagne, par son exportation, approvisionne d'asperges le carreau des Halles pendant la saison ; jusque dans le duché de Mecklembourg, on en voit des plants immenses. Avant la guerre, la fabrication du sucre de betterave existait à peine ; la France, grâce à sa production en exportait 500.000 tonnes. Depuis dix ans, les rôles ont changé ; c'est maintenant l'Allemagne qui produit 1.500.000 tonnes par an. Le prix de revient est inférieur au nôtre, la main-d'œuvre moins élevée. Grâce au funeste traité de Francfort, elle nous inonde de tous ses produits et exporte dans nos colonies sa pacotille.

Pour les vins, l'Allemagne fait déjà un commerce considérable avec l'exportation ; les producteurs, ne reculant devant aucun moyen, emploient les procédés les plus indélicats, ils décorent leurs bouteilles d'étiquettes pompeuses de Château-Margaux, de Saint-Estèphe

et de Saint-Emilion. Pour les vins blancs, sans scrupules, ils appliquent les étiquettes de Sauterne, Graves et Barsac ; le contenu, bien entendu, n'est autre que du vin allemand. Pour les cognacs, fabriqués avec de l'alcool de grains, — qui n'est autre qu'un vulgaire et atroce tord-boyaux — ils collent sur la bouteille des étiquettes " *Fine Champagne.* "

Ces producteurs de poisons avaient fait mieux que cela pour tromper la bonne foi de leurs acheteurs. Certains avaient imaginé de louer, à Cognac, une chambre de deux ou trois cents francs par an, où ils s'y faisaient adresser leur courrier. Leur entête de lettre portait bien entendu : *Fine Champagne, Distillerie à Cognac.* L'acheteur des colonies surtout, qui croyait que son fournisseur était producteur à Cognac, n'hésitait pas, à cause des prix inférieurs à ceux qui lui étaient donnés par les Français de Cognac, à remettre sa commande au Teuton Ce n'est qu'après des plaintes venues de toutes parts que ce subterfuge a été découvert : il fallut l'intervention de la municipalité, et la protestation de nos honnêtes producteurs et négociants, pour faire cesser cet abus de confiance.

Les fabricants de parfumerie ont imité les fabricants de vins. Sur les flacons de leurs produits, ils ont l'audace d'apposer des étiquettes qui portent les noms de Lubin et de Piver. Les représentants de la France dans les colonies ont eu bien souvent l'occasion de constater le fait. J'ai cru utile de signaler ici les procédés employés par ces industriels sans vergogne. Il y a quelques années, l'Allemagne était derrière nous pour l'exportation, maintenant elle nous dépasse, et de beaucoup. En 1895, nous vendions à l'étranger pour 3 milliards 800 millions de francs de marchandises ; nous sommes tombés, en 1894, à 3.077.100.000 francs. Le chiffre d'exportation de l'Allemagne atteint maintenant 4 milliards 150 millions de francs, nous dépassant de 700 millions ! C'est absolument effrayant. Voilà le Sedan commercial prédit par Bismarck ! Après avoir été battus par l'Allemagne sur le terrain militaire, nous le sommes à présent sur le terrain économique. Où allons-nous ?

Les causes sont toujours les mêmes : insouciance,

impéritie, esprit de routine ; on n'a pas conscience en France du mal qui s'aggrave tous les jours !

Qu'a fait la République pour atténuer le mal qui ruine l'industrie française ? Le ver rongeur nous anémie, la pieuvre — le Juif. — suce tout notre sang, et personne ne bouge. Les Français eux-mêmes, qui se plaignent, qu'ont-ils fait individuellement ? Après la guerre, ils paraissaient avoir compris les conséquences du désastre et avaient juré (serment d'ivrogne) qu'ils n'emploieraient plus d'Allemands dans leurs maisons de commerce, qu'ils n'achèteraient plus de produits exotiques, et qu'enfin ils ne traiteraient plus d'affaires avec les Juifs, dont la plupart sont de souche allemande. Pensée louable, inspirée, au début, par la situation qui était faite à la France après 1870, mais qui n'a jamais reçu sa consécration. La ligue anti-allemande et anti-juive a été dissoute avant d'être formée. La statistique démontre que le nombre d'Allemands à Paris a triplé depuis la guerre ; celui des Juifs, de 12.000, a atteint 52.000 en 1896. Voilà le résultat de ces promesses formulées à l'heure du péril.

Aussi, en patriote dévoué qui a fait la campagne de 1870 comme volontaire, mon devoir est de jeter le cri d'alarme ! Serai-je entendu ? Le péril est grand ; l'avenir est rempli d'inquiétudes pour les générations futures.

Je suis revenu de mon dernier voyage d'Allemagne attristé et le cœur angoissé.

Jugez encore de ce qu'a fait ce Bismarck. Après la guerre, il a fondé une école industrielle où l'on reçoit les jeunes gens qui se destinent au commerce. Dans cet établissement, une solide instruction leur est donnée. L'esprit meublé de connaissances techniques, on les envoie en France où, recommandés par les Juifs allemands qui pullulent à Paris, ils finissent par s'introduire comme employés dans nos usines et maisons de commerce. Le mot d'ordre leur est donné d'Allemagne, quelles que soient les conditions qui leur sont offertes, comme appointements, d'accepter, serait-ce même cinq francs par mois. Le gouvernement allemand prend à sa charge les frais de leur entretien et supplée au manque de rétribution.

Dans ces conditions de travail à bon marché, beau-

coup d'industriels et de commerçants français, mettant leurs intérêts pécuniers au-dessus du patriotisme, acceptent, au détriment de leurs compatriotes, ces reptiles comme employés. C'est l'ennemi dans la place ; ils s'initient aux moindres détails, écoutent, étudient, notent, copient les documents, cherchent à connaître, par des moyens désavoués, les secrets de fabrication de l'industriel (chaque fabricant a les siens), relèvent les prix de revient de production et ceux de vente, prennent, à l'insu, bien entendu, de l'industriel ou du commerçant, les adresses des fournisseurs et des clients, les conditions qui leur sont faites, connaissent leur bonne ou mauvaise solvabilité, et, après un stage suffisant, armés des connaissances techniques de la fabrication, dotés de tous les documents qu'ils ont pu recueillir ou voler, jusqu'aux plans des machines qu'ils reproduisent, ils invoquent une raison majeure pour quitter leur place, retournent à l'école commerciale d'Allemagne qui les a émancipés, où ils sont tenus de déposer un rapport ; puis, bâtissent des usines ou ouvrent des maisons de commerce pour y fabriquer ou y négocier les mêmes produits que ceux qu'ils sont venus étudier en France. Ayant en leur possession les adresses des clients, et les conditions qui leur sont faites, ces futurs négociants envoient d'Allemagne des circulaires pour faire leurs offres.

Pour dépositaires de leurs produits, ils font choix, dans le quartier de la rue de Paradis, d'un Nathan, Isaac, Jacob ou Müller, dont les noms nombreux décorent le *Bottin* (il y a, en Allemagne, 682.191 individus qui s'appellent Müller), y installent leur dépôt ; le tour est joué. Voilà, avec toutes ses conséquences, le Sedan commercial que Bismarck avait annoncé en 1872. En effet, c'est bien pour lui une seconde victoire dont les conséquences, qui ruinent notre industrie, sont encore plus terribles que celles de la première. Industriels et négociants qui lirez ces lignes, vous voilà renseignés. Garde à vous ! Chassez de vos usines, de vos ateliers, Juifs et Allemands, votre patriotisme vous le commande, l'honneur de la France vous en fait un devoir.

Ah ! laissez-moi vous redire ce qui se passe en Danemark.

Les Danois sont des amis sincères de la France. Cette amitié est le produit, non seulement de sentiments réels, mais aussi d'intérêts connexes. Aussi les Danois sont-ils légèrement agacés en constatant l'incurie de nos industriels et de nos commerçants, qui pourraient facilement écouler leurs produits en Danemark et qui, par ignorance ou apathie, laissent prendre la place par les Allemands.

J'ai fait une enquête auprès des grands boutiquiers, des grands négociants, des plus importants commissionnaires, et voici ce qu'on m'a dit :

— Nous demandons des produits français, et nous n'avons que des produits allemands. L'Allemagne nous inonde de ses agents qui viennent faire valoir leurs marchandises. La France ne nous envoie que quatre ou cinq commis-voyageurs par an, et encore la plupart d'entre eux voyagent-ils pour des maisons étrangères !

Les producteurs français se laissent aller à des vues pessimistes qui leur font dire, quand on les invite à tenter des relations commerciales avec l'étranger : « C'est inutile, il n'y a rien à faire, on ne peut lutter contre la concurrence allemande ou anglaise ». C'est fort exagéré et, pour beaucoup d'articles, le Français n'est pas plus mal placé ici que l'exportateur allemand ou anglais : l'industrie française est toujours, malgré les immenses progrès de fabrication accomplis depuis quelques années par ses concurrents, très bien considérée sur le marché scandinave. Pour les Danois, qui dit produit français, dit marchandise soignée, finie ; pour faire valoir des produits allemands imitant les produits parisiens, certains marchands peu scrupuleux les parent d'étiquettes françaises et trompent le public.

LE PÉRIL NATIONAL

Pour que le public soit mieux frappé des dangers que fait courir, à la patrie française, l'invasion des étrangers dans le monde financier, voici le tableau suggestif de la nationalité de MM. les coulissiers :

Les 92 maisons de coulisse en valeurs inscrites à la

feuille comprennent 124 titulaires, sur lesquels on compte :

58 étrangers ou naturalisés ;
66 Français.

Total 124

Les 60 maisons reconstituées ou créées depuis la loi d'impôt sur les opérations de Bourse du 28 avril 1893 comprennent 86 titulaires, sur lesquels on compte :

38 étrangers ou naturalisés ;
48 Français.

Total 86

NATIONALITÉ DES COMMANDITAIRES

Sur 383 commanditaires de maisons de coulisse en valeurs relevés sur les actes de société déposés au greffe du tribunal de commerce :

144 sont étrangers ou naturalisés ;
239 sont Français.

Total 383

Sur 361 commanditaires de maisons reconstituées ou créées depuis la loi d'impôt sur les opérations de Bourse du 28 avril 1893 :

139 sont étrangers ou naturalisés ;
222 sont Français.

Total 361

Au point de vue de *l'importance des capitaux sociaux*, les proportions sont les suivantes :

Maisons ayant des titulaires étrangers...	30.350.000 »
Maisons n'ayant que des titulaires français.	23.200.000 »

Déjà en 1893, l'opinion publique s'était émue grandement et la coulisse, épouvantée, prit un engagement solennel envers le ministre des finances, suivant lequel « *aucun autre étranger ne serait plus admis.* »

Naturellement, la coulisse a manqué à son engagement, comme chaque fois qu'elle jure.

Depuis 1893, 4 maisons nouvelles de coulisse se sont constituées ; les voici :

Bérend	Allemand naturalisé.
et Jaffé	Allemand admis à domicile.
Spanjaard	Hollandais naturalisé.
Levié	Hollandais.
Stiebel	Autrichien
Symons	Anglais admis à domicile.
Lippmann	Allemand.

L'invasion continue, on le voit.

Et, dernier renseignement peu rassurant, sur les *58* étrangers ou déguisés en Français, c'est-à-dire naturalisés, qui tiennent des maisons de coulisse, il y a *91* °/ₒ de juifs !

On voit que le mot de « PÉRIL NATIONAL » n'est pas de trop.

C'est donc à l'opinion publique de s'affirmer de nouveau, comme elle vient de s'affirmer dans la défense de l'armée française, contre les juifs et les cosmopolites.

Car, au jour du péril national, il ne faut pas, lorsque nos soldats seront à la frontière, que les clefs du marché français soient entre les mains des étrangers, qui, tout bas, feront des vœux pour la défaite, comme ils ont fait, ces temps-ci, des vœux pour l'avilissement du drapeau.

Sus aux juifs ! sus aux étrangers, partout où ils sont et peuvent devenir nos maîtres !

Allons, de l'énergie, la France aux Français !

Voyons maintenant pour l'instruction. On se préoccupe peu, de l'autre côté de la Moselle, de savoir si l'instruction sera classique ou moderne ; elle est avant tout nationale. Les Universités allemandes sont des pépinières de patriotes et de soldats.

Le caporal allemand prépare les armes, le professeur allemand prépare les cœurs.

Rien n'y manque : leçons d'histoire, leçons d'orgueil et surtout leçons de haine. C'est ainsi que la patrie allemande entretient les flammes saintes, réchauffe l'âme des générations nouvelles, oblige les jeunes hommes, avant de passer sous les drapeaux, à aimer le pays qu'ils auront à servir et à défendre ; l'instituteur allemand donne de bonne heure aux jeunes cerveaux

qui lui sont confiés l'empreinte ineffaçable du patriotisme.

A-t-on suivi en France, depuis 1871, cette belle méthode de relèvement national ? A-t-on fait retentir, dans nos écoles, les noms sacrés de Metz et de Strasbourg ? Enseigne-t-on aux fils des deuils et des revers que la résignation est la défaite des cœurs et qu'ils auront un jour à déchirer le traité de Francfort ?

L'Alsace ! ce droit, ce devoir, cette souffrance, cette chair de notre chair, ce sang de nos veines, quelle part lui fait-on dans nos programmes universitaires ? Prenez pour professeurs des hommes originaires des provinces arrachées par la force brutale, ils parleront aux enfants de l'Alsace et de la Lorraine, ces deux filles de la France.

C'est par cette fidélité obstinée aux grandes traditions, aux glorieux exemples, qu'un peuple reste à la hauteur des sacrifices et des devoirs.

Vous enseignez à nos enfants la lutte pour la vie, enseignez-leur aussi la lutte pour l'honneur, pour le drapeau et pour la patrie.

La France a repris sa place parmi le concert des nations ; le temps où l'on traitait de tout en Europe et hors d'Europe sans son assentiment est passé, qu'on se le dise à Berlin. Courbé sous le vent du malheur et de la défaite, le pays des obstinations vaillantes et des espoirs invincibles redresse enfin sa taille de géant. Il apparaît encore une fois debout dans la majesté de son droit et dans l'éclat de sa force. S'il reste encore beaucoup à faire, les patriotes le feront.

LE CHATEAU DE POSTDAM

C'est à Postdamer Bahnhof que nous prenons le train qui doit nous conduire au château de Postdam, distant de Berlin de quelques kilomètres.

Postdam peut être considéré comme la seconde capitale de l'Allemagne. Dans aucune autre résidence d'été, on ne voit une telle réunion de palais, de châteaux, d'habitations princières disséminées au milieu de parcs d'une vaste étendue. C'est là que se trouve l'Ecole des

cadets de l'armée. Le luxe et la magnificence règnent dans cette ville. Postdam, au début avait 400 habitants, on en compte aujourd'hui plus de 20.000. La ville fut créée par Frédéric-Guillaume.

La façade sud du château forme un reclangle ; la Parade-Platz est agréablement encadrée par le Lutsgarten ; le Postdamer-Schloss, œuvre du Grand Electeur et de son successeur, est la résidence d'été des rois de Prusse. Tous y ont laissé des traces de leur séjour, et aujourd'hui encore, fidèles à la tradition, l'empereur Guillaume II et l'Impératrice viennent y passer quelques jours à l'occasion de la parade de printemps qui revêt un caractère particulier de solennité.

De tous les princes, celui qui fit le plus pour cette demeure royale est Frédéric II, roi de Prusse, que ses contemporains ont surnommé le Grand et aussi l'Unique. Né à Berlin le 24 janvier 1712, il était fils de Frédéric-Guillaume Ier et de Sophie-Dorothée, fille de Georges Ier, roi d'Angleterre. Il passa sa première jeunesse sous le joug d'une discipline extrêmement sévère, ayant pour gouverneur le général de Finkestein, dont l'esprit autoritaire, empreint du plus froid pédantisme, aurait paralysé toutes les aspirations de son intelligence très ouverte s'il n'avait eu pour l'encourager dans ses goûts poétiques l'appui de sa mère, de Mme de Rocoulle et de M. Duhan, un Français émigré qu'il avait eu pour précepteur.

Le fils, pour se soustraire à la tyrannie de son père, conçut le projet de fuir et de chercher un refuge en Angleterre, auprès de son oncle maternel Georges II. La sœur du jeune prince et deux officiers de l'armée prussienne, les lieutenants de Katt et de Keith étaient seuls instruits du complot d'évasion ; mais des indiscrétions de Katt révélèrent le secret au roi qui fit arrêter son fils. Après lui avoir infligé lui-même une correction tellement brutale qu'il l'aurait tué sans l'intervention du général de Mosel, Frédéric-Guillaume le fit emprisonner. Des deux complices, l'un, Keith, prévenu à temps, put se soustraire à la colère royale et passer en Hollande, puis en Angleterre, où il resta jusqu'à l'avènement de Frédéric II ; l'autre, le lieutenant Katt, fut amené devant le roi qui le foula aux pieds, le souffleta, le bâtonna, le fit condamner à mort et exécuter sous les yeux du jeune

prince que l'on força d'assister de la fenêtre de sa prison au supplice. La mort de son père lui donna la couronne ; il monta sur le trône de Prusse le 31 mai 1740, et régna jusqu'en 1876.

D'après les ordres de Frédéric II, Knobelsdorf transforma Postdam. On fit des appartements un des spécimens les plus purs du style du XVIIIe siècle. Nulle part, pas même au château de Versailles, on ne trouve quelque chose d'aussi bon goût et d'aussi parfait. Un escalier en fer à cheval, décoré par le célèbre Pesne, conduit au premier étage : c'est toute une enfilade d'appartements. La première pièce donnant sur le Lustgarten s'appelle Confidenz-cabinet. Muni de doubles portes, les rois pouvaient y parler sans avoir à redouter les indiscrétions : ce cabinet intime servait aussi de salle à manger au grand Frédéric. Une combinaison mécanique ingénieuse permettait de faire monter de l'office situé dans les sous-sols la table toute dressée et de l'y redescendre à la fin du repas.

Plus loin, la bibliothèque et la chambre à coucher de Frédéric : ces deux pièces sont séparées par une balustrade en argent massif surmontée d'Amours ornés de fleurs. Les encadrements des plafonds, les passementeries d'argent garnissant les tentures s'harmonisent parfaitement avec les étoffes en damas bleu clair parsemées de bouquets de fleurs. Les meubles en bois sculptés en marqueterie complètent cet ensemble d'un effet charmant. Le lit de parade, ainsi que d'autres meubles, a été porté à Berlin, au palais Monbijou.

La salle d'audience et la salle à manger sont des merveilles d'élégance. Le décor est formé d'ornements en cuivre doré ; de nombreux candélabres placés aux glaces, sur la cheminée, complètent la décoration générale. L'on reste dans l'admiration devant cet ensemble magnifique rempli de bon goût. L'artiste de talent auquel est due cette exécution s'appelait Auguste Nahl. Les broderies de la chambre à coucher sont l'œuvre d'Heinischek.

Nous arrivons ensuite dans une série de pièces très ordinairement meublées en style empire et moderne. Toutes ont leur affectation spéciale : une sert aux repas que l'Empereur offre aux généraux et aux chefs de corps à la suite des parades de mai ; dans une autre, les prin-

cesses de la Maison royale s'y réunissent pour assister à la parade.

Dans l'aile occidentale du château, les appartements particuliers de l'Empereur et de l'Impératrice. La simplicité de l'ameublement forme contraste avec ceux qui précèdent.

La décoration de la nef principale de l'église de la garnison consiste en trophées pris à l'ennemi pendant les trois dernières guerres, de 1864, 1866, et 1870. Les drapeaux français sont au nombre de 68. Dans l'une des nefs latérales, une table de marbre sur laquelle on a gravé les noms des officiers de Postdam tués en 1870. Dans le caveau, les sarcophages du roi Frédéric-Guillaume Ier et de son successeur. L'épée du roi, qui avait été placée sur son cercueil, fut enlevée par Napoléon Ier au lendemain de la victoire d'Iéna, lors de son entrée à Berlin. Cette relique n'a jamais été retrouvée.

Sans-Souci rappelle l'épisode du meunier qui ne voulait pas que le grand Frédéric lui expropriât son moulin. Il fit à son souverain la réponse restée légendaire : « Eh bien ! nous verrons, Sire ; il y a des juges à Berlin. » Le fameux moulin a été restauré depuis le jour où il excita les convoitises du roi.

La belle forêt de chênes et de hêtres s'étend sur une superficie de 150 hectares ; elle englobe le château Sans-Souci, ainsi que le nouveau palais. Le château Sans-Souci a été construit par Knobelsdorf, de 1745 à 1747 ; il était la résidence favorite de Frédéric. C'est un rez-de-chaussée surmonté d'une coupole basse. La façade principale, de 97 mètres de long, s'étale en plein midi, sur un plateau qu'encadre une luxuriante végétation. Six terrasses superposées descendent graduellement jusqu'au grand bassin ; de là on domine un paysage très pittoresque.

L'intérieur se compose des appartements particuliers de Frédéric ; un goût fin et délicat a présidé à l'installation et à l'ameublement des pièces. Les plafonds décorés avec des sujets empruntés à la mythologie sont l'œuvre de Pesne. La plus belle pièce est la chambre à coucher. On y a laissé le fauteuil où le vieux monarque rendit le dernier soupir, le 16 août 1786. J'y remarque de très

belles toiles de Wateau, Pater, Lancret, Coypel. C'est dans ce domaine que fut logé Voltaire.

Le nouveau palais, avec ses allées droites, ses charmilles, ses labyrinthes, ses pelouses coupées par des pièces d'eau, ses bassins qu'entoure tout un peuple de statues, est, sans contredit, une des plus belles résidences royales d'Europe. En haut de la côte, l'orangerie, longue de 120 mètres, construite par Frédéric-Guillaume IV, a des proportions grandioses, mais le style en est froid. Son portique est décoré de statues. Derrière le grand réservoir d'eau, le vaste champ de manœuvres de Bornstädterfeld. Plus loin, la ferme modèle du Prince Impérial ; à l'horizon, la silhouette du château de Babelsberg, autre résidence royale. Postdam, avec ses palais, est le Versailles du Nord.

UNE VISITE A L'EXPOSITION NATIONALE ET AU PALAIS DE CHARLOTTENBOURG

Après une promenade en voiture à travers Berlin, nous arrivons à Treptow, emplacement choisi pour l'Exposition nationale de Berlin. Treptow est un immense parc situé à l'est et à l'extrémité de la ville. Sa situation pittoresque était, en effet, propice pour la réalisation de ce projet. Malgré les nombreuses attractions qui s'y trouvent — parmi lesquelles, la reproduction du Caire avec ses moucharabiehs, ses minarets, ses temples, ses dromadaires et ses indigènes importés, — cette Exposition, au point de vue pécunier n'a été qu'une mauvaise affaire ; les recettes ont produit 6 millions de marks, les dépenses ont été de 7.683.000, soit un déficit de 1.700.000 marks.

Nous avons parcouru dans tous les sens cette immense superficie sur laquelle ont été édifiés tant de palais : la vue d'ensemble était grandiose ; les sections commerciales, très intéressantes et parfaitement organisées. Pour la partie mécanique, la tour tournante mue par l'électricité captivait les regards des visiteurs. Malgré tous ces

avantages appréciables, et l'affluence considérable des visiteurs, l'entreprise a été désastreuse.

Dimanche, 19 juillet, dislocation de la caravane : le programme est épuisé, l'itinéraire accompli. Nos compagnons de route de quarante-trois jours, partent pour rentrer à Paris. Nous leurs faisons nos adieux. Comme M. Lubin reste avec M. et Mme P..., je me décide à les accompagner dans la suite du voyage qu'ils ont projeté et dont l'itinéraire est Leipzig, Dresde, Prague, Pilsen et Nuremberg. Ne connaissant pas ces villes, l'intérêt pour moi n'en sera que plus grand. Au déjeuner, notre table se trouve réduite à sa plus simple expression. De dix-huit, nous ne sommes plus que quatre ! Nous paraissions perdus au milieu de la grande salle de l'hôtel de Rome. Une bonne note, en passant, à son propriétaire, M. Adolf Mühling, homme correct et affable. Chose assez rare en Allemagne, il accueille les Français avec courtoisie ; son hôtel est très confortable, sa cuisine excellente, son personnel complaisant ; tout a marché au gré de nos désirs.

L'aspect de Berlin, le dimanche, comme celui de toutes les villes protestantes, n'est pas des plus gais. Aussi en profitons-nous pour aller faire une excursion à la campagne : le château de Charlottenbourg nous paraît être tout indiqué. Nous finirons la journée à l'Exposition qui ne manque pas de distractions, étant donné que notre visite de la veille a été insuffisante.

Pour aller à Charlottenbourg, nous traversons de part en part le Thiergarten, nous longeons le canal dérivé de la Sprée, formant la ligne d'enceinte. Sur notre passage, nous coudoyons des officiers, sanglés dans leur tunique, à l'air arrogant ; le son métallique de leur sabre résonne sur les pavés ; des soldats au casque luisant, les boutons bien astiqués, marchent en cadence ; leur tenue est irréprochable. En Allemagne, l'élément militaire passe avant l'élément civil. De la porte de Brandebourg, le château de Charlottenbourg est à cinq kilomètres.

Cette demeure royale, qui date de 1740, a été bâtie en plusieurs fois. La première construction est du règne de Frédéric Ier ; la reine Sophie-Charlotte, sa femme, l'habita d'une manière suivie. Frédéric II y fit aussi des constructions : c'est là qu'il commença à donner carrière

à son goût pour le bâtiment. Louis XVI lui en avait donné l'exemple.

Où est le temps où l'Europe, enthousiasmée du caractère de grandeur que le roi Louis XIV imprimait à toutes ses actions, de la politesse qui régnait à sa cour, et des grands hommes qui illustraient son règne, voulait imiter la France qu'elle admirait ?

Toute l'Allemagne y voyageait : un jeune homme de la noblesse passait pour un imbécile s'il n'avait pas séjourné quelque temps à la cour de Versailles. Le goût des Français réglait la cuisine ; les meubles, les appartements venaient de Paris. Cette passion a dégénéré en fureur, depuis la guerre néfaste de 1870. Les Allemandes se sont donné le mot d'ordre ; elles ne veulent plus rien de Paris : c'est le Sedan commercial qui apparaît encore...

La décoration des appartements du château, des portes, des panneaux, chargés de trophées allégoriques, est l'œuvre de l'architecte Knobelsdorf.

Dans les salles du rez-de-chaussée, on a placé le portrait du Grand Electeur, né à Berlin le 6 février 1620. Le Grand Electeur avait une cour nombreuse. Sa dépense se faisait avec dignité. Aux fêtes qu'il donna, au mariage de sa nièce, la princesse de Courlande, 56 tables de quarante couverts furent servies à chaque repas. L'activité infatigable de ce grand prince donna à sa patrie tous les arts utiles. Il n'eut pas le temps d'y ajouter les arts agréables.

Dans la salle de billard, le guide nous montre la queue ornée d'initiales qui servait à Frédéric le Grand. Napoléon Ier, lors de son entrée à Berlin, l'emporta comme souvenir ; mais Blücher, qui avait le don de la conservation, la reprit à Paris en 1814. Dans une autre pièce, le buste de Fédora, épouse de l'Empereur de Russie, celui de l'impératrice Frédéric, fille de la Reine d'Angleterre, ceux des deux femmes de Frédéric Ier. Plusieurs belles tapisseries anciennes des Gobelins garnissent les murs. Le garde du palais nous dit qu'on les estime à 300.000 francs pièce.

La salle des faïences, très remarquable, est décorée avec une quantité prodigieuse d'assiettes en porcelaine de Chine et du Japon, cadeaux que firent les marchands anglais à la reine Sophie-Charlotte le jour de son

mariage. Nous traversons la chambre de la reine Louise, pour arriver à la chapelle où se maria le prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur actuel, avec la princesse de Hesse, sœur de l'impératrice de Russie, femme du Tsar Nicolas II.

C'est à Charlottenbourg que le vieux roi Guillaume Ier avant de partir pour la campagne franco-allemande de 1870, vint invoquer les mânes de son père. Ce palais reçut la dernière visite de Frédéric III, qui régna si peu de temps. Se sentant mourir, il voulut faire ses adieux au 2e régiment de la Garde du corps qu'il avait commandé. Le 29 mai 1888, accompagné du docteur Bergmann, il se fit conduire à Charlottenbourg, et là, devant le régiment massé près de sa voiture, il attira à lui son adjudant, l'embrassa affectueusement en lui faisant ses adieux. Seize jours après, le 15 juin, il mourait ! Cette scène pathétique et paternelle a été reproduite avec beaucoup de sentiment et de réalité par le peintre Mackensy, qui en a fait une grande œuvre. Cette toile restera comme souvenir dans le château. La mort prématurée de ce monarque aussi libéral que pacificateur avait jeté une grande consternation dans l'Allemagne. Doué d'idées progressistes, il avait de la fermeté dans la pensée, de la concision dans ses actes, ne cherchait dans ses relations diplomatiques que la concorde, répudiait avec énergie la maxime brutale bismarckienne : *la force prime le droit.* Comme le Tsar Alexandre III, c'était le souverain de la paix.

— J'ai vu, disait-il, en 1870, de trop près les horreurs de la guerre, ces carnages effroyables où la mitraille fauche les vies humaines comme la faux les épis. Que Dieu m'épargne ce terrifiant spectacle ! Toutes mes idées, tous mes actes n'auront pour but que le maintien de la paix.

Ce monarque au langage élevé, au cœur généreux, reconnaissait que l'annexion de l'Alsace-Lorraine avait été, de la part de son père, une grosse faute. Aussi son idéal était d'arriver à faire la neutralité des deux provinces dont Bismarck avait si brutalement amputé la France.

N'était-ce pas la pensée d'un homme de cœur, d'un souverain profond qui, contrairement à son fils Guil-

laume II, refusait de se livrer à de nouvelles aventures incertaines? Les hasards de la guerre sont si grands. Le fils n'a pas en cela suivi les nobles traditions du père. D'un tempérament belliqueux, jeune, nerveux et ardent, il voudrait ajouter de nouveaux lauriers à sa couronne. Qui sait si ces lauriers ne seront pas des épines?

Les idées pacifiques de Frédéric III, on pourrait même dire bienfaisantes, sans excès de langage, étaient connues des Français qui appréciaient ce monarque débonnaire, dont la seule ambition était d'assurer le bien-être de son peuple. Avec lui, la paix était certaine.

En sera-t-il ainsi avec son successeur dont l'exubérance patriotique dépasse parfois les bornes ; qui ne néglige aucune occasion de nous dire : « Je m'appelle Sedan, je m'appelle Francfort, mon aigle tient dans ses serres des lambeaux de votre chair palpitante » ? Cependant, Guillaume II s'est assagi. Les années, qui font acquérir l'expérience, mûrissent les idées ; les actes deviennent plus réfléchis, et, aujourd'hui que l'alliance franco-russe a reçu sa consécration définitive, le petit-fils du conquérant de l'Alsace-Lorraine doit réfléchir...

Derrière le château de Charlottenbourg, au milieu du parc, se trouve le mausolée où reposent Frédéric-Guillaume et la reine Louise. Au milieu d'un hall éclairé par une douce lumière bleue, s'élève le double cénotaphe de marbre blanc sur lequel le sculpteur Rauch a représenté les deux souverains dans l'attitude du sommeil. La statue de la reine Augusta est une œuvre frappante de noblesse, qui excite l'admiration des plus profanes. Les dernières dépouilles descendues dans la crypte sont celles de l'empereur Guillaume Ier, mort en 1888, et de sa femme, l'impératrice Augusta, morte en 1889. Nous voyons des Allemands défiler avec dignité devant les restes mortels de l'Empereur qui, pendant son règne, a tout fait pour son pays ; grâce à lui, l'unité allemande s'est formée. Cet Etat, petit en principe, est devenu une grande puissance d'Europe ; par sa prospérité, son industrie, son armée puissante, ses forces navales, il occupe une des premières places parmi les nations.

La lumière qui se tamise à travers des vitraux bleus de mauvais goût paraît fantasmagorique ; elle enlève le

caractère imposant du Mausolée, il n'a ni la grandeur ni l'air sévère de celui de Postdam où a été déposé le corps de Frédéric III, encore bien moins du tombeau de Napoléon Ier aux Invalides. De Charlottenbourg, il faut deux heures de voiture pour arriver à Treptow, nous y avons dîné et passé la soirée à l'Exposition, au milieu d'une foule de 130.000 personnes.

LA RÉPRESSION DE LA PROSTITUTION EN ALLEMAGNE

En Allemagne, si la discipline est de fer, les lois sont draconiennes. Étonné de ne pas voir de mendiants dans les rues, le soir, peu de filles publiques et encore moins de souteneurs, cette lèpre qui déshonore Paris, j'en manifestai mon étonnement et fus mis en rapport avec un fonctionnaire de la police, qui voulut bien me fournir quelques renseignements.

— C'est, me dit-il, la corruption des mœurs des pays où la femme s'offre en marchandise, où le souteneur est devenu une corporation, qui nous a fait comprendre la nécessité absolue qu'il y avait d'enrayer le mal. Pour que les Phrynés du trottoir n'encombrassent pas nos rues et nos passages, nous avons fait des lois de répression excessivement sévères, afin que le souteneur, ce parasite de la société, n'arrive pas à l'état de légion. A Berlin, la mendicité est absolument défendue. A Paris, en principe, elle paraît l'être, à en juger par les tableaux que l'on rencontre sur les routes des communes suburbaines, dont voici l'inscription : « La mendicité est défendue dans le département de la Seine. » Cet avis n'est qu'un leurre, puisque vous tolérez la mendicité. Ici, nous sommes plus logiques que vous ; la mendicité est non seulement défendue, mais nous ne la tolérons pas.

— Pour éviter d'être encombré de souteneurs, qu'avez-vous fait ?

Mon interlocuteur me répondit :

— Le moyen est bien simple pour le souteneur, autrement dit, l'individu mal famé qui veut vivre de la femme. Dans les rues, nos agents de la police secrète

exercent une surveillance des plus grandes sur les individus douteux qui, sans moyens d'existence, paraissent vivre dans l'oisiveté ; ils sont abordés, questionnés. On arrive à connaître leur repaire ; aussitôt ils sont signalés au bureau de la police, qui leur établit un casier. Si les types, connus de nos agents, sont aperçus en compagnie de femmes galantes qu'ils envoient au devant des passants attardés, pris sur le fait, ils sont appréhendés et conduits à la police. Là, introduits dans une chambre noire, on les fait déshabiller ; un homme robuste, caché dans un coin, leur administre des coups de martinet dont les lanières de cuir cinglent leur chair jusqu'à ce qu'ils crient grâce et affirment leur intention de renoncer au métier honteux qui leur créait des moyens d'existence. Et vous allez voir, ajoute mon interlocuteur, les précautions dont la police s'est entourée, afin d'éviter de ces chenapans des représailles qu'ils ne manqueraient pas de faire contre celui qui est chargé de leur administrer gratuitement les coups de lanière de cuir. L'opération a lieu, comme je vous l'ai déjà dit, dans l'obscurité la plus profonde, pour que le *gigolo* ne sache point quelles mains bienfaisantes l'ont ainsi flagellé. Sorti de ces oubliettes, il est conduit au Service anthropométrique, examiné, mesuré, photographié et, ces formalités remplies, relaxé.

— Voilà qui est très bien, lui dis-je, mais qui a bu boira ; le métier est productif pour cette lèpre de la société ; notre individu doit certainement récidiver.

— Ah ! pour la récidive, me répondit le fonctionnaire, le moyen de répression a encore été prévu. Sous le rapport des mœurs, nos lois sont radicales. Cette fois, le souteneur est arrêté, emprisonné et condamné à trois ans de travaux publics. Mais des travaux publics, entendons-nous bien, me dit-il ; on leur fait charrier des pierres, on les emploie à faire les routes, ces travaux sont si pénibles que beaucoup de ces parasites y laissent leur peau. Résultat prévu, étant donné que c'est le meilleur moyen d'en être à tout jamais débarrassés.

Voilà des procédés qui devraient être employés par notre préfet de police ; il pourrait, s'il le voulait, nous débarrasser aussi de ces souteneurs et de ces gigolettes qui pullulent dans nos faubourgs et qui sont, non seulement

la honte de la Ville-Lumière, mais aussi un danger permanent pour les personnes attardées.

A Paris, la prostitution fait tous les jours des adeptes ; si, le soir, l'observateur parcourt les rues, il est révolté de l'audace et du langage de ces marchandes d'amour ! Et, dans les quartiers des boulevards extérieurs, les appels sont mêlés de jurons obscènes.

Minuit ! il pleut ; la boue grasse du pavé rend la marche difficile et glissante. De rares passants attardés, la figure enfouie dans le collet de leur paletôt, regagnent pédestrement leurs logis.

Des femmes arpentent les trottoirs en faisant les cent pas ; il ne reste d'ouvert que les boutiques de marchands de vins, dont les devantures allumées trouent de clartés jaunes la masse d'ombre des maisons endormies ; des odeurs d'alcool et de musc (crime et prostitution) circulent dans l'air par bouffées. Tout à coup vous entendez une voix éraillée qui vous chuchote à l'oreille : « Monsieur ! Monsieur ! venez chez moi !... »

Depuis cinq minutes cette créature vous suit et s'attache à vos pas ; vous entendez derrière vous son piétinement obstiné. A son appel réitéré, c'est non seulement le silence, mais le dédain ; cet être répugnant, qui déshonore son sexe ,vous fait éprouver un haut-le-cœur.

Elle recommence son appel. Au rayonnement lumineux d'un réverbère, vous l'examinez. Elle n'est ni belle ni tentante ; elle repousse de toute la distance de son nâvrement l'idée du péché, car le péché, c'est la joie de la soie, du parfum, des yeux en délire, de la chair parée comme un autel, lavée comme un calice, c'est la beauté de l'odalisque à l'air provocateur, de l'almée au regard enflammé, aux charmes séducteurs qui excitent les sens, des bayadères aux formes plastiques, aux contours séduisants.

Elle n'a rien de tel à offrir, la malheureuse ! Vieille de misère plus que d'âge, flétrie par la faim ou par les lourdes ivresses cuvées dans les bouges, déformée par l'effroyable labeur de son tragique métier, obligée, sous la menace du coup de couteau, de marcher toujours dans la nuit vers le désir qui rôde et qui cherche, guettée par son souteneur qui la dépouille, pressée par le loueur de garni qui la rançonne, la gigolette est obligée de cher-

cher du travail, en attendant que Saint-Lazare, après le dépôt, lui donne l'hospitalité. Ce sera sa dernière ressource.

Comme elle a conscience de sa laideur et du peu de volupté qu'offrirait son corps amaigri, cette rôdeuse de trottoirs cherche à opérer dans l'obscurité ; elle évite la lumière qui la met trop en évidence. Pour la plupart, ces malheureuses se sont laissées séduire par les propos flatteurs de ces parasites qui déshonorent Paris ; elles cèdent à leurs pressantes sollicitations. Ignorantes de la vie et des conséquences terribles qui suivent leur perdition, opprimées par ces gigolos, elles succombent ; puis, fuyant la maison, pour échapper à l'autorité paternelle et s'affranchir du travail journalier de l'atelier, elles se livrent à la débauche qui conduit au vice et bien souvent au crime. Parmi ces natures révoltées, peu sont repentantes Quand donc une institution humanitaire se formera-t-elle à Paris pour recueillir ces déclassées, afin de les ramener dans le bon chemin qu'elles ont abandonné le plus souvent par inexpérience, ou fascinées par quelques pièces d'or que l'on a fait miroiter devant leurs yeux ?

Il est temps que des précautions d'assainissement sérieuses soient prises à l'égard des souteneurs. Y voudra-t-on penser enfin dans l'intérêt de la population ? Pour cela, il n'y a qu'à mettre les législateurs en demeure de voter au plus tôt des mesures d'épuration, de salubrité et de protection publique vis-à-vis des personnages désignés, car c'est grâce à une inexplicable apathie que le mal croît de jour en jour et prend des proportions inquiétantes. Ce n'est plus une inondation, c'est un ras de marée.

Le flirt à Berlin fait aussi des progrès appréciables ; la demi-vierge, — pour employer l'expression d'Yvette Guilbert — est une plante qui croît aussi sur les bords de la Sprée, où ces Gretchen sont légion, comme ailleurs !

LEIPZIG

Lundi matin, départ de Berlin ; après un voyage de quelques heures, nous arrivons à Leipzig (163 kilomètres).

Leipzig est une des grandes villes d'Allemagne dotée de monuments modernes. Notre première visite fut pour la nouvelle Cour suprême de l'Empire allemand, où l'on juge à huis-clos les affaires d'espionnage et les crimes de haute trahison. C'est là que deux de nos compatriotes, il y a quelques années, ont passé en jugement. L'aspect extérieur de ce grand monument de style sévère est grandiose.

La salle de la Cour suprême est imposante. Deux loges sont réservées au corps diplomatique. Les vitraux de la salle des Pas-perdus représentent les quatre points cardinaux. Par leurs sujets allégoriques, ils indiquent que la justice est rendue avec la même impartialité dans tous les Etats de la Confédération germanique.

Pour nous rendre à la maison historique où Napoléon Ier passa la nuit du 18 octobre 1813, nous passons devant la statue de Dhaer. C'est sur cet emplacement qu'eut lieu le dernier engagement des troupes. Le combat le plus sanglant fut celui de la porte Grumna.

Le Musée de Leipzig, quoique de troisième ordre, mérite qu'on lui sacrifie une heure. La galerie des sculptures, comme partout dans le Nord, ne contient que des nudités qui sont des copies de Rome. Dans la galerie des tableaux, on a réuni l'école moderne. Parmi les toiles les plus remarquables, je citerai celle qui représente la bataille de Leipzig, du 18 octobre 1813 (cette œuvre est due au pinceau de Hang) ; le *Fumeur* de Rocher ; le *Smith* exposé au Salon. L'école française est représentée par Gudin, Dreux, Robert Fleury, Perrot, Troyon, Herment, Dubuisson et Cognard. Les trois plus belles toiles, qui, par leur exécution parfaite et leur coloris, font l'admiration des visiteurs, sont celles de l'*Abdication de Napoléon Ier à Fontainebleau, le 31 mars 1814*, de Paul Delaroche ; les *Funérailles du général Marceau*, par Bouchot ; *Napoléon Ier sur le champ de bataille de Wagram, saluant les prisonniers autrichiens*, par Bellangé. Après la visite de la

vieille église Saint-Nicolas, remarquable par ses deux étages de tribune, et la promenade en tramway électrique au Bois Rosenthal, une voiture nous conduit au champ de bataille.

Oktober est le point où se trouvait, le 18 octobre 1813, le centre de l'armée française commandée par Murat, Ney et Marmont. Une pyramide rappelle la sanglante journée. Sur le bloc de granit, le chapeau et l'épée de Napoléon Ier sont représentés.

La bataille du 18 octobre fut sanglante. Vers onze heures, on entendit une canonnade en arrière de Leipzig, du côté de Lindenau. C'était Bernadotte, — *ce nom évoque de bien tristes souvenirs, celui qui le portait n'a droit qu'au mépris de ses compatriotes, puisqu'il fut traître à sa patrie.*

Bernadotte, prince de Suède, n'avait point encore combattu contre les Français, ses anciens frères d'armes. Il paraissait, dit-on, indécis; mais enfin, stimulé et même menacé par le maréchal prussien Blücher, il se détermina à passer la Partha au-dessus du village de Mockau, à la tête des troupes suédoises et d'un corps russe placé sous ses ordres. Lorsqu'une brigade de hussards et de lanciers saxons postés sur ce point vit arriver les cosaques qui précédaient Bernadotte, elle marcha vers eux comme pour les charger; mais faisant tout à coup volte-face et oubliant à quoi ils exposaient leur vieux roi, notre allié, qui se trouvait au milieu des troupes de Napoléon, les infâmes Saxons dirigèrent leurs fusils et leurs canons contre les Français ! !

Non seulement le prince de Suède, Bernadotte, accueillit dans ses rangs les perfides Saxons, mais il réclama le secours de leur artillerie pour augmenter l'effet de la sienne et supplia même l'ambassadeur anglais de lui prêter la batterie de fusées qu'il avait amenée avec lui, et que l'ancien maréchal de l'armée française fit diriger sur les Français. A peine le corps saxon fut-il dans les rangs des ennemis qu'il signala sa trahison en faisant contre les troupes françaises une décharge générale de toute son artillerie. C'était ce Bernadotte, un Français auquel le sang français avait procuré une couronne, qui portait ainsi le coup de grâce à ses compatriotes. Voilà ce que l'histoire, dans son

jugement impartial (pas celle de Suède où il est vénéré), reprochera toujours à ce misérable, qui savourait sa victoire avec les souverains alliés contre son pays. Les ennemis ramassèrent sur le champ de bataille 250 pièces de canons que les Français écrasés, mitraillés, avaient été forcés d'abandonner.

Quarante mille Français, dans cette bataille sanglante, avaient eu à lutter contre 300.000 Allemands, Autrichiens et Russes. Quinze mille Français furent massacrés dans les maisons, 25.000 restèrent prisonniers. Quant aux alliés, ils perdirent 50.000 hommes. Ce fut une des batailles où les soldats français firent preuve du plus grand héroïsme et ne succombèrent que sous un nombre dix fois supérieur.

A quelques pas de là, l'Allemand Bertsh a constitué dans sa maison un musée historique dans lequel il a réuni toutes sortes de pièces, armes, costumes, se rapportant à la célèbre bataille. Ce mangeur de choucroute, qui nous suit pas à pas, croit nous faire plaisir en nous montrant sa collection. Dans les autographes, nous voyons des lettres des généraux Davoust, Lannes, Bessières, Berthier, Murat, Masséna, Marmont, ainsi que des documents officiels portant les signatures de Lauriston, Bassano, duc de Trévise, Foucher, Lucien Bonaparte, Pichegru, des lettres de Marie-Louise et de Joséphine. Dans sa collection de portraits, figurent celui de Metternich, plusieurs de Napoléon Ier ; dans les meubles, une chaise de la chambre à coucher du vainqueur d'Iéna, ainsi que son horloge. Sur des tables, des quantités d'obus, des épées, des pistolets, des sabres et des fusils. Où ce Teuton a-t-il pu avoir les épées d'honneur données par le grand Napoléon à ses officiers, qu'il nous fait voir dans une vitrine ? A côté, des schakos, des uniformes d'officiers français.

Cet adepte de Bismarck parle très bien notre langue, il veut à toute force que nous regardions ses tableaux représentant des batailles. La reproduction des épisodes de guerre a été faite, comme toujours, avec une partialité révoltante. Parmi ces gravures, se trouve, précisément, celle de la fameuse bataille de Leipzig où les soldats français sont représentés levant la crosse en l'air ; quant aux cadavres qui gisent sur le sol, on n'y voit, le plus sou-

vent, que des Français. Le rapport officiel de la bataille est trop évidemment partial, pour qu'il soit nécessaire de chercher à le critiquer.

Quelle infamie ! Comme si les soldats de Napoléon Ier étaient des hommes à lever la crosse en l'air ! Rassurez-vous, Prussiens, dans les veines des Français qui combattirent à Leipzig coulait le même sang gaulois que dans les veines de ceux qui vainquirent à Iéna ; et si, un jour, nous devons aller reconquérir l'Alsace-Lorraine, vous apprendrez, peut-être à vos dépens, que ce même sang gaulois a conservé toute sa force ! La devise du soldat français reste la même : *Vaincre ou mourir !* Notre grand Napoléon était plus magnanime que votre Guillaume Ier. Napoléon Ier, qui connaissait l'héroïsme de ses soldats, n'en admirait pas moins le courage de ses ennemis. En 1807, sur le champ de bataille de Tilsitt, il attacha la croix d'honneur sur la poitrine du plus brave des grenadiers russes.

Dans les dessins, plusieurs représentent des généraux français : ceux de Murat, Marmont et Ney, attirent particulièrement notre attention. A côté, dans un cadre plus enjolivé, est le portrait de Marceau. Marceau ! Voilà un nom glorieux qui, prononcé sur le champ de bataille de Leipzig, fait palpiter mon cœur et me rappelle des souvenirs patriotiques. Marceau, à vingt-quatre ans, était fait général de division, le 10 novembre 1793. En 1796, il commandait deux divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse, et c'est pendant l'investissement de Mayence qu'il fut frappé à mort, non pas sur le champ de bataille, mais dans une sorte d'embuscade. Il s'était emparé la veille de Mannheim et de Limbourg et occupait le défilé d'Altenkirchen. Voulant alors reconnaître le terrain, il partit avec quelques officiers et s'avança imprudemment dans un petit bois. Un chasseur tyrolien l'ajusta ; la balle vint frapper Marceau au côté, après lui avoir traversé le bras gauche. La blessure était mortelle ! Les officiers qui l'accompagnaient n'eurent d'autres ressources que de le transporter à Altenkirchen, occupé par les ennemis, et de le confier à la loyauté du commandant prussien.

Le général Kray, qui, pendant deux ans de suite, avait été tenu en échec par Marceau, vint le visiter, dès qu'il eut appris le guet-apens. A la vue de ce bel officier sur

le pâle visage duquel la mort avait déjà marqué son empreinte fatale, le vieux général ému se mit à pleurer. Dans la nuit, Marceau dicta ses dernières volontés au capitaine Souhait, son aide de camp, et, au lever du soleil, il expirait au moment même où arrivait l'archiduc Charles, général de l'armée ennemie, qui pénétra dans sa chambre et, après être resté quelques instants pensif et recueilli, s'agenouilla près du lit pour réciter en latin les prières des morts. Le corps, escorté d'honneur par les hussards de Barco, fut ramené à l'armée de Sambre-et-Meuse malgré les protestations des Autrichiens qui voulaient eux-mêmes faire des funérailles somptueuses au vaillant général français.

Marceau fut inhumé dans la nuit du 23 septembre 1796, dans le camp retranché de Coblentz. Les salves de l'artillerie autrichienne se mêlèrent à celles des canons français. Marceau, un des généraux les plus illustres de la première République, fut l'exemple de l'abnégation suprême et du dévouement le plus absolu à sa patrie (ce n'est pas comme Bernadotte). Le héros de la Vendée et de l'armée de Sambre-et-Meuse était né à Chartres, en mars 1769. Il y a quelques années, les cendres de Marceau et de Hoche, mort un an avant lui, à l'âge de 29 ans, furent ramenées d'Allemagne. Ces funèbres reliques sont déposées dans les caveaux du Panthéon. Jamais l'inscription gravée au fronton de cet édifice ne fut mieux justifiée : *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante.*

DRESDE ET SON MUSÉE

Le soir, nous quittions Leipzig pour aller coucher à Dresde, distant de 119 kilomètres. Dresde, comme ses congénères, a subi depuis vingt ans une grande transformation. Cette ville modernisée possède aujourd'hui de grandes voies bordées d'importantes constructions. On y retrouve, quoique cela, le cachet de l'ancienne capitale de la Saxe traversée par l'Elbe. L'Hôtel de Ville revêt un caractère particulier d'architecture. Il est bien une des curiosités de cette ancienne cité des rois de Saxe. Ce qui attire le plus les étrangers à Dresde, c'est le merveilleux

Musée, œuvre de plusieurs siècles, qui, incontestablement, après celui du Louvre, est le plus riche et le plus important d'Europe.

Tous les rois qui se sont succédé sur le trône de Saxe ont eu à cœur de faire de leur Musée un des plus beaux et un des plus complets du monde. Ils y ont réussi ; leurs efforts ont été couronnés de succès. Pendant plusieurs siècles, ils ont pu, par leur persévérance et leur goût, acquérir une partie des œuvres les plus importantes des écoles italienne, flamande et hollandaise. L'œuvre du temps a fait le reste. M. Lubin, qui possède des connaissances techniques sur la peinture, étant artiste lui-même, était émerveillé des richesses accumulées dans ce rarissime palais.

Comment pouvoir décrire ces toiles, toutes plus belles les unes que les autres, rangées dans les 94 salles que j'ai traversées ? Je laisse ce soin à des connaisseurs plus autorisés que moi. Je me bornerai seulement à citer les quelques toiles qui font l'admiration des visiteurs ; pour faire une nomenclature détaillée de toutes ces œuvres, il faudrait pouvoir y rester huit jours.

La toile de la *Madone* de Saint-Sixte, acquise par un des rois de Saxe, en 1753, pour la somme de 225.000 francs, est aujourd'hui évaluée, d'après le conservateur du Musée avec lequel je me suis entretenu, à plusieurs millions. Ce chef-d'œuvre est incomparable. La *Descente de croix* de Mackenzie, de 1846, est des plus saisissantes de réalité. Ce qui frappe le visiteur à travers ce monde de tableaux, c'est la précision avec laquelle toutes ces toiles sont alignées dans les nombreuses salles où elles ont été réunies. En dire le nombre est chose impossible !

J'ai noté 19 toiles de Rembrandt. Je constate à regret que c'est le Musée du Louvre qui possède le moins de chefs-d'œuvre du grand maître ; on ne compte au Louvre que 5 tableaux de Rembrandt, lorsqu'à Berlin j'en ai vu 8, à Londres 13, à Munich 10, à Vienne 10, à Cassel 28, à Amsterdam 6, à La Haye 4, et au Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg 41. Je dis bien : 41... Ce dernier s'est enrichi avec des œuvres achetées en France. En 1771, il se rendit acquéreur de la galerie Crozat ; en 1772, il fit d'importantes acquisitions à la vente du duc de Choiseul et en 1815 acheta les 38

tableaux du Musée de l'impératrice Joséphine à la Malmaison.

Que sera dans vingt ans notre Musée du Louvre ? Quel est aujourd'hui le rang que nous occupons au tableau d'honneur des grandes collections du monde entier ?

Avec le système défectueux qui régit l'administration des Beaux-Arts, il n'est pas possible d'augmenter les gloires artistiques de la France, notamment du Musée du Louvre. Tous les ans, on dépense en achats médiocres les crédits alloués, dans la crainte de les voir réduits l'année suivante ; système préjudiciable à tous les points de vue.

Constituez une caisse où vous accumulerez le reliquat des années où il ne se présente pas de ventes importantes, et, le jour où il vous faudra une grosse somme pour acquérir un chef-d'œuvre, vous serez en mesure de le disputer aux autres nations : ce que vous ne faites pas, M. le directeur !

Le Musée des antiquités de Dresde possède toutes les copies moulées du Parthénon, de l'Acropole et de l'Olympia.

Les monuments sont d'une architecture très décorative. L'ensemble de ces palais entourés de jardin est superbe. C'est le cadre grandiose qui convenait à ces monuments pour abriter les trésors qui leur ont été confiés.

On passerait des journées à vivre au milieu de ce monde de tableaux, où toutes les écoles sont représentées. Quels trésors parmi ces œuvres remarquables, aux riches coloris, d'un réalisme empoignant ! D'autres toiles sont d'une facture très intéressante. Dans l'école italienne, nous admirons des toiles peintes avec cette grâce naïve des primitifs, les figurines ont de belles expressions ; les draperies des plis harmonieux. Albert Dürer fut un des grands maîtres de Nuremberg.

Quel régal pour la vue que de contempler tous ces chefs-d'œuvre !

Près de la gare, un Allemand a trouvé ses moyens d'existence dans l'édification d'un panorama représentant la bataille de Champigny-sous-Paris, en décembre 1870. Le barbouilleur de cette toile a aussi dénaturé les faits si connus de cette bataille. Comme toujours, ce sont des

cadavres français qui jonchent le sol du champ de bataille. L'imagination de ces peintres d'outre-Rhin est très fertile ; car, d'après eux, il semble que les balles meurtrières ne peuvent atteindre que les soldats français, les Prussiens, ayant sans doute, la peau trop dure !

La vue de cette toile exposée par ce prussien, n'est qu'une invraisemblance. Comment peut-on faire de pareilles exhibitions? Le vieil empereur Guillaume Ier était plus juste, lorsqu'un jour, étonné de la vaillance de nos soldats, il s'écria :

— Ah ! les braves gens !

On ne peut pas venir à Dresde sans visiter les magasins où sont exposées ces belles pièces de porcelaine de Saxe si réputées dans le monde entier. C'est en face l'Hôtel de Ville que se trouve le dépôt d'une des principales fabriques. Collectionneur de bibelots, je me suis offert quelques petites pièces. Le chimiste Bottcher quitta Berlin pour venir donner au roi de Saxe l'idée de fabriquer cette porcelaine diaphane qui surpasse, par l'élégance des formes et la finesse de la pâte, les porcelaines cependant bien appréciées de la Chine. Cette industrie a réalisé de grands progrès. Copenhague aussi est dotée d'une fabrique produisant des porcelaines si transparentes et si fines qu'elle peut rivaliser avec Sèvres.

PRAGUE ET NUREMBERG

Nous mettons six heures de chemin de fer pour franchir les 181 kilomètres qui séparent Dresde de Prague. Ce voyage se fait à travers des montagnes verdoyantes. Sur un long parcours, la voie ferrée longe l'Elbe, sillonné par des bateaux touristes se rendant à Schandau et à Kœnigstein. A Badenbach, frontière autrichienne. La vieille capitale de la Bohême, baignée par la Moldau, possède aussi de vieux monuments historiques qui intéressent les touristes et les archéologues : la tour poudrière, la synagogue datant de sept siècles ; la partie de la vieille ville surtout a beaucoup de caractère dans ses constructions. On retrouve le style du moyen âge. Le pont suspendu a des proportions colossales. Au langage

des indigènes, on sent qu'on a quitté l'Allemagne : la langue est parlée avec douceur ; la voix n'a pas cette dureté du prussien qui, avec ses *ja*, vous écorche les oreilles. Quelques heures de séjour, et nous reprenons le train pour Nuremberg. On passe devant le château de Carlstein qui fut longtemps la demeure des rois : vingt minutes d'arrêt pour déjeuner au buffet de Pilsen, où nous dégustons cette bière blonde si réputée. Trois grandes brasseries construites près de la gare en fabriquent jour et nuit. C'est surtout pour l'exportation que ce bières sont fabriquées. Tous les ans, les amateurs allemands font un pélerinage. Ils vont boire la bière à ses sources. Gambrinus est fêté à Munich, à Pilsen, à Nuremberg, à Prague, à Leipzig. Parmi ces buveurs de bière, c'est à qui détiendra le record.

A Pilsen, l'usine Scoda fabrique des machines à vapeur ; cette région est riche en mines de charbon. Au milieu de forêts de sapin est bâti le village de Furth. Nous subissons une nouvelle visite de la douane, puisque nous rentrons en Allemagne. Après avoir fait les 358 kilomètres par une chaleur tropicale — on cuisait dans les wagons, — nous arrivons à Nuremberg, la ville réputée pour ses poupées. Deux heures de chemin de fer de plus ; nous aurions pu aller jouir, à Bayreuth, des auditions wagnériennes commencées depuis deux jours.

Nuremberg, cette jolie cité bavaroise, est, parmi toutes les villes allemandes que j'ai visitées, celle qui, par son caractère particulier, m'a laissé la plus profonde impression. L'accueil fait par les Bavarois aux Français est moins glacial que celui des Prussiens.

La ville, entourée de remparts, est d'une grande étendue ; les maisons ont conservé leur cachet d'origine. Les toitures, d'une hauteur étonnante, dépassent de beaucoup celle des constructions. J'en ai vu qui avaient jusqu'à cinq et six étages sous les combles. Les vieux quartiers sont les plus intéressants à parcourir ; les styles différents des maisons avec leurs *loggie* peintes forment un contraste étonnant. Par la diversité de l'architecture elles ont beaucoup de caractère ; Nuremberg offre aux touristes un grand intérêt. Sur une place, une fontaine antique surmontée de sujets allégoriques qui, de leurs seins, lancent des jets d'eau. La synagogue, une

des plus anciennes, mérite d'être visitée. Après une promenade sur les bords de la Pignitz et à la porte Ludwig, le tramway électrique nous ramène devant l'un de ces nombreux magasins de poupées où nous avions des emplettes à faire. Les Nurembergeois regrettent toujours la perte de leur indépendance. Nuremberg, comme Hambourg, Luxembourg, était ville libre. C'est Napoléon I[er] qui en fit faire l'adjonction au royaume de Bavière.

AIX-LA-CHAPELLE (AACHEN)

Pressé de rentrer à Paris, je dus abandonner mes compagnons de voyage, pour revenir directement à Aix-la-Chapelle avec arrêt de quelques heures à Berlin et à Cologne. Ne connaissant pas la ville où repose Charlemagne, je tenais à visiter son tombeau. Le premier monument que l'on rencontre, en arrivant, est un long piédestal en marbre supportant un groupe de bronze consacré à la mémoire des soldats morts sur les champs de bataille en 1870. Je passe rapidement devant ce sombre souvenir. C'est le droit du vainqueur comme du vaincu d'élever des monuments à la mémoire de ceux qui sont tombés pour la patrie.

Aix-la-Chapelle est une grande ville, peu animée et sans caractère. C'est à ses eaux thermales surtout qu'elle doit sa prospérité. Chaque année, le nombre des malades qui viennent s'y faire traiter est de 10.000. Il en est de certaines villes comme de certaines femmes dont l'âme ne se laisse deviner qu'après une fréquentation patiente : ainsi Aix-la-Chapelle se présente d'abord sous un aspect de banalité déconcertante. Des quartiers neufs, des maisons régulièrement bâties, des boutiques aux étalages somptueux, et, dans les rues, des visages que l'on croit avoir déjà vus, visages de gens désœuvrés, traînant l'ennui des villégiatures cosmopolites.

C'est que la vieille cité impériale a l'heur ou le malheur de posséder des sources thermales, tout comme Luchon, Spa ou Aix-les-Bains. Autour de la fontaine Elise, des baigneurs venus de partout se réunissent. Pour eux, on a bâti un magnifique kurhaus dans le goût des casinos modernes, et pour eux encore, des hôtels, des

restaurants, des cafés dont la seule note particulière est d'avoir sur les tables des nappes à petits carreaux rouges et bleus, toutes semblables les unes aux autres et d'une tonalité bien germanique.

Mais, au bout de quelque temps, sous cette agitation superficielle, on découvre le caractère véritable de la ville, et, à travers les gestes prévus des baigneurs, les mœurs locales des habitants.

Les soirs où il y a concert et gala au kurhaus, on voit des groupes silencieux s'enfoncer dans des corridors sombres au fond desquels brillent quelques étoiles de gaz. Si on a la curiosité de les suivre, on pénètre derrière eux dans un de ces jardins de bière communs à toutes les cités d'Allemagne, et où l'on va paisiblement boire et manger en famille en écoutant les valses de Strauss que joue un orchestre dissimulé derrière les feuillages.

C'est au réveil surtout, avant que les étrangers se soient répandus dans la ville cosmopolite, qu'il faut chercher à surprendre l'âme fugitive du vieil Aachen. Heureusement tout n'a pas été détruit ; il y a encore des anciens quartiers aux rues étroites, aux maisons brunes ; l'antique place subsiste, ouverte en éventaire, sur laquelle se tient chaque jour un marché d'herbes et de volailles. Au milieu, surmontant une fontaine, la statue de Charlemagne. Elle apparaît mince et fluette, peu semblable à l'image que chacun se fait du géant empereur d'Occident. Cette statue s'harmonise bien avec les proportions de ce qui l'entoure, et aussi avec le degré d'enthousiasme encore timide du pélerin.

En face d'elle, le Rathhaus s'élève. C'est l'ancien palais des Carolingiens devenu Hôtel de Ville. Sur les murs de la grande salle du couronnement, le peintre allemand moderne Alfred Rethel a essayé d'écrire la gigantesque épopée que traça par le monde l'épée de Charlemagne. Mais il ne put aller jusqu'au bout. Après la quatrième fresque, la folie le prit, et ce fut Joseph Kehren, son disciple, qui, d'après ses cartons, acheva l'œuvre commencée.

Après cette visite au Rathhaus, on a franchi une étape de plus de la gloire du héros carolingien. C'est à la cathédrale qu'il faut aller pour en voir l'apothéose.

Comme la ville elle-même, cette cathédrale se dédouble en deux êtres distincts : d'un côté, l'octogone, la chapelle byzantine de Charlemagne restée depuis dix siècles en sa forme primitive ; de l'autre, le chœur et l'abside gothique ajoutée au XVe siècle. Une émotion intense étreint l'âme aussitôt que, passé la porte de bronze, on se trouve entre les pans coupés du vieil édifice. Quatre colonnes, deux de porphyre et deux de granit, soutenaient autrefois l'autel : il s'isole à présent à l'entrée du chœur ogival. Deux escaliers circulaires pratiqués dans l'épaisseur de la rotonde donnent accès à la galerie supérieure. Au Hoch-Münster, où l'on conserve à la vénération des siècles qui passent le trône de Charlemagne, un gardien ouvre avec respect les panneaux de l'armoire qui renferme ses royales dépouilles, et l'on se trouve en présence de l'insigne relique.

C'est une chaise en marbre blanc de Paros qui a gardé tout l'éclat de sa blancheur primitive ; elle est de forme carrée avec un dossier bas, et, sur le siège, un coussin de velours. Là, le grand empereur présida, durant sa vie, aux destins des peuples ; là, il fut assis après sa mort. Lorsqu'après 350 ans Othon voulut le voir en son tombeau, il le trouva toujours assis et tel que des mains pieuses l'avaient placé. L'empereur d'Occident portait sur la tête la couronne octogone ; ses pieds reposaient sur un sarcophage antique, présent du pape Léon III ; une longue barbe blanche, poussée après sa mort, selon la légende, recouvrait sa poitrine ; ses mains tenaient encore le sceptre du monde et la boule surmontée de la double croix, et, sur ses genoux, s'ouvrait l'Évangile à la page où ses yeux s'étaient fixés pour la dernière fois.

A cette vision d'outre-tombe, Othon, pris de terreur, devint fou, comme devait le devenir plus tard le peintre Rethel en évoquant l'ombre formidable du géant. On admire, dans cette cathédrale, la chaire rehaussée de sculptures sur ivoire, ornée de feuilles d'or battu incrustées de pierreries ; le lustre du XIIe siècle donné par Frédéric Barberousse est très remarquable, ainsi que les mosaïques de la coupole. Cette visite au tombeau de Charlemagne vous laisse une impression inoubliable. Après avoir passé la soirée au kurhaus, je reprenais le lendemain le train pour Paris.

CONCLUSION

Le voilà terminé ce voyage de 10.813 kilomètres ; au point de vue de la nature, c'est la Suède et la Norvège qui ont le plus captivé mon attention, étonné mon esprit, charmé mon cœur.

Voyageur intrépide, insatiable d'émotions et désireux de tout voir, de tout connaître, j'ai fait près de 28.000 lieues et n'ai qu'un désir, c'est de recommencer. Il est tant de pays intéressants que je n'ai pas encore vus !

En attendant, puis-je espérer que la relation de ce dernier voyage et les digressions, où je me suis laissé entraîner par amour de mon pays, intéresseront mes concitoyens ? Elles pourront du moins faire cesser parfois les insomnies, et si l'ami Lecteur ne me prend qu'à petite dose, je m'en réjouis par avance : mon livre restera plus longtemps à son chevet.

FIN

TABLEAU DES DISTANCES A PARCOURIR DANS

LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE

d'après le Programme de l'Agence Lubin, 36, boulevard Haussmann, Paris

Relevées par Philippe Deschamps.

		Kilomèt. —	Voies de Communication —
De Paris	à Cologne	491	Chemin de fer
— Cologne	à Hambourg	449	—
— Hambourg	à Copenhague	382	Bateau
— Copenhague	à Elseneur	100	Traversée du Sund
— Elseneur	à Gothenbourg	243	Chemin de fer
— Gothenbourg	à Trotllhættan	72	—
— Trollhættan	à Christiania	142	—
— Christiania	à Randsfjord.	162	—
— Randsfjord	à Odnas.	72	Bateau
La vallée du Valders: De Odnas	à Tomlevoden	17	en karriole
— Tomlevoden	à Fosheim	68	—
— Fosheim	à Nystuem.	54	—
— Nystuem	à Lœrdalsoren	69	—
— Lœrdalsoren	à Gudvangen	52	—
— Gudvangen	à Stalheim.	12	—
— Stalheim	à Vossevangen	36	—
— Vossevangen	à Eide.	33	—
De Eide	à Oda	58	Bateau
— Oda	à Eide.	58	—
— Eide	à Bergen	168	—
— Bergen	à Molde.	408	—
— Molde	à Veblungsnœss . . .	48	—
La Vallée de Romsdal	. . . .	76	en karriole
De Veblungsnœss	à Molde	48	Bateau
— Molde	à Trondhjem.	274	—
— Trondhjem	à Tromso	1010	—
— Tromso	à Hammerfest	240	—
— Hammerfest	au Cap-Nord	166	—
— Cap-Nord	à Trondhjem	1416	—
— Trondhjem	à Stockholm	854	Chemin de fer
— Stockholm	à Malmo.	618	Bateau
— Malmo	à Copenhague	40	Chemin de fer
— Copenhague	à Gjedser	178	Bateau
— Gjedser	à Warnemünde . . .	60	Chemin de fer
— Warnemünde	à Rostock	26	—
— Rostock	à Berlin	2 6	—
— Berlin	à Leipzig.	163	—
— Leipzig	à Dresde.	169	—
— Dresde	à Prague	111	—
— Prague	à Pilsen	185	—
— Pilsen	à Nuremberg.	2[illegible]3	—
— Nuremberg	à Berlin.	5241	—
— Berlin	à Cologne	573	—
— Cologne	à Aix-la-Chapelle. . .	64	—
— Aix-la-Chapelle	à Paris	428	—
	Total	10813	

Table des Matières

Pages.

Préface v
Par l'express 9
De Kiel à Copenhague. 18
Les progressistes danois. 26
Une soirée au Tivoli 30
Cohenhague ou Kjœbenhavn 38
Le Musée de Torwaldsen 50
Le Château de Frederiksborg. 53
Les Musées. 56
De Copenhague à Gothenbourg 63
Un déjeuner à l'assaut 64
Gothenbourg (Gœtheborg) 66
Les Chutes de Trollhættan 69
De Trollhættan à Christiania 72
Christiania 74
Excursion dans la vallée du Valders 94
De Loerdalsoern par le Sognefjord à Stalheim, Vossevangen et Eide. 92
De Eide à Odda. 98
De Odda à Bergen. 101
Bergen 103
Le Musée hanséatique (souvenirs rétrospectifs). 109
De Bergen à Molde. 114
La Vallée du Romsdal en karriole 118
De Molde à Trondhjem 123
Deuxième journée de navigation (Trondhjem). 129
Troisième journée (Torghatten et les Sept Sœurs) . . . 139
Quatrième journée (les îles Lofoden) 145
Au camp des Lapons ; (leur vie ; leurs mœurs et leur religion) 153
Tromsö (cinquième journée de navigation 165
Les Reines de la Mer. 167
Hammerfest, la dernière ville du monde (sixième journée de navigation 172

Pages.

La Fête du Soleil de Minuit 178
A la découverte du Pôle Nord. 182
Le retour à Trondhjem par le Lyngenfjord 186
Stockholm, la reine du Nord 197
Le Palais Royal. 201
Le Château de Drottningholm 209
Un Dimanche à Djurgarden 214
Mœurs scandinaves. Au pays des blondes. 218
Upsala, la ville universitaire 228
Le Musée rétrospectif du Nord 232
C'est le 14 Juillet !. 236
Un Bain chez Clara ! 237
De Stockholm à Copenhague 240
De Copenhague à Berlin. 243
La France attend l'arme au bras ! 244
La transformation de Berlin 260
Les Musées. 272
L'Allemagne industrielle. 280
Le péril national 284
Le Château de Postdam 287
Une visite à l'Exposition nationale et au Palais de Charlottenbourg. 291
La répression de la prostitution en Allemagne. . . . 296
Leipzig 300
Dresde et son Musée 304
Prague et Nuremberg. 307
Aix-la-Chapelle 309
Conclusion 312
Programme de l'Agence Lubin 313



Imprimerie Herbin, Montluçon.

